

Du vent dans les veines

Gary Dejean

The book cover has a dark, heavily textured background, possibly leather or a similar material. In the center, there is a glowing blue, ethereal shape that resembles a pair of wings or a stylized figure. The shape is composed of several bright blue highlights and darker blue areas, giving it a sense of movement and depth. The overall mood is mysterious and artistic.

Du vent dans les veines

- Prologue
- Première partie
 - Chapitre I
 - 1
 - 2
 - 3
 - Chapitre II
 - 1
 - 2
 - 3
 - Chapitre III
 - 1
 - 2
 - 3
 - Chapitre IV
 - 1
 - 2
 - 3
 - Chapitre V
 - 1
 - 2
 - 3
 - Chapitre VI
 - 1
 - 2
 - 3
 - 4
- Seconde partie
 - Chapitre I
 - 1
 - 2
 - Chapitre II
 - 1
 - 2

- 3
- Chapitre III
 - 1
 - 2
- Chapitre IV
 - 1
 - 2
 - 3
- Chapitre V
 - 1
 - 2
 - 3
- Chapitre VI
 - 1
 - 2
 - 3
- Épilogue

Un mot de l’auteur

Postface

Mentions légales

« Anémie.

« Anémie, la fille parfaite s'appellerait Anémie, et la seule chose qu'elle voudrait, ce serait ramper sur moi perversement, me mordre à la gorge, et me vider de mon sang. »

Jessy appuya sa réplique d'une gorgée de bière.

« Bien sûr, ça, c'est si on considère que le partenaire idéal est une fille.
»

Joshua n'était pas sûr d'être d'accord avec la suite, mais il hocha la tête largement, un peu trop défoncé pour contredire Jessy. La pièce à l'atmosphère enfumée où les deux amis s'étaient enfermés était peuplée de connaissances indistinctes, vautrées dans une torpeur narcotique. Joshua prit la pipette du narguilé qu'on lui tendait.

« Parce qu'un jeune homme nubile, et drogué à l'extrême, messieurs, ça a son charme, aussi. »

Dans la brume ambiante, Jessy aurait pu passer pour une fille tant son visage bordé de lisses cheveux noirs était fin. Ses yeux fardés jetaient parfois des clins d'œil complices à Joshua, qui détournait le regard sous une mèche brun sale.

« Hein Josh, t'es d'accord ? »

Joshua n'était pas d'accord. Il inspira une très longue bouffée et la retint en comptant les secondes. Une, deux : les émanations bourbeuses lui tapissent les poumons. Trois, quatre : la tête recommence à lui tourner. Cinq, six : son corps semble suinter une résine onctueuse, et ses yeux commencent à gonfler. Sept, huit : ses globes oculaires mous comme des œufs crus menacent de s'écouler de ses orbites, et tout cela est très agréable. Il ne savait pas ce qu'on avait mis dans ce narguilé, mais ça lui plaisait. Pour faire taire Jessy, il lui passa la pipette.

« Merci vieux frère. »

Joshua se rinça la bouche avec une lampée de vodka et commença à examiner les occupants de cette chambre isolée de la fête. Les basses de la soirée perçaient à travers les murs, confortant les quelques reclus dans leur isolement volontaire.

Jessy tirait sur le narguilé avec obscénité. Son regard malicieux ne lâchait pas celui de Joshua, que tant de dévergondage commençait à mettre mal à l'aise.

Du haut du lit auquel s'adossait Jessy, une fille le regardait. Contrairement à la plupart de ses semblables, elle ne s'était pas habillée ce soir de façon très novatrice. Toutes celles avec qui Joshua avait eu l'occasion de danser plus tôt étaient couvertes de vinyle ou de dentelle, la face trop souvent maculée de fond de teint blanc et de noir à lèvres, les cheveux hérissés ou plaqués, mais rarement d'une couleur naturelle, ce qui était encore passable quand une dizaine de piercing ou de tatouages ne venaient pas s'ajouter au tableau. Toutes ces tentatives d'individualisation effrayaient Joshua plus qu'elles ne l'attiraient.

Celle-ci en revanche était bien différente, et cette simplicité sans défaut lui plaisait autant qu'elle le rassurait. Elle était mince sans être maigre, aussi blanche qu'une feuille de papier, les yeux sombres et en amande. De sa bouche aux lèvres fines et lustrées, elle souriait avec assurance, le visage bordé de cheveux noir corbeau qui s'éparpillaient comme des plumes sur ses épaules. Sa robe décolletée mettait en valeur son long cou blanc, ses épaules étroites, le léger galbe de sa poitrine. Pour seule parure elle portait un ras du cou sans pendentif, simple ruban de velours serré à la gorge. L'étoffe précieuse de sa robe brillait de reflets noirs le long de sa silhouette, accentuant ses formes délicates.

Oui, cette fille là plaisait bien à Joshua.

Mais elle ne quittait pas Jessy des yeux.

Et ce n'était pas le genre de fille à être célibataire.

Enfin tant pis.

Jessy finit par passer la pipette à son tour, ignorant la fille qu'il ne voyait pas. Bien qu'elle fût arrivée avant eux, elle n'avait pas l'air défoncée du tout, et se contentait de sourire en silence, et d'écouter Jessy. La bouche sèche, Joshua tenta d'attirer son attention en engloutissant ce qui restait de la vodka. Les flots alcoolisés brûlèrent sa gorge et lui nouèrent le ventre. Il ne quittait pas des yeux la reine du lit, qui, en tailleur, le dos droit, ne tourna pas son regard vers lui un seul instant. Seul Jessy le regardait maintenant, une lueur lubrique au fond de l'œil.

Un sourire. Jessy se mit à quatre pattes et s'approcha lentement de Joshua.

« Pas vrai ? – il avait les yeux rouges – Pas vrai qu'un garçon qui ramperait sur vous perversement... »

Joshua trouva qu'il s'approchait un peu trop, avant de réaliser que la reine du lit venait de le remarquer.

« ...avec pour seule ambition de vous sucer jusqu'à la dernière goutte... de sang... ça vaudrait tous les plaisirs du monde ? »

Jessy était maintenant assez près du visage de Joshua pour l'embrasser, ou le mordre comme il le disait, et ils jouissaient de toute l'attention de la reine du lit, dont la vague attirance s'était mue en un intérêt prononcé.

« Carrément, ouais. » reconnut Joshua, sans rien en penser.

Jessy retomba en arrière avec un sourire satisfait, et but une gorgée de bière en lançant un clin d'œil à Joshua. La fille du lit n'observait plus Jessy : son regard s'attardait sur Joshua, qui lui sourit timidement. Elle cligna des yeux, lui sourit avec distinction, et se détourna, songeuse.

« Bon allez ! On va danser ? » s'exclama soudain Jessy, en bondissant sur ses pieds.

Joshua n'avait pas envie de danser. Joshua n'avait pas envie de bouger. Mais quand il remarqua l'amusement peint sur le visage de la fille qui regardait de nouveau Jessy, il se leva avec enthousiasme et ouvrit la porte. « Bonne idée, ouais. »

« Tu la connais la fille qu'était sur le lit ? » Joshua décapsula une bouteille de Budweiser et la tendit à Jessy.

« Quelle fille ?

— Celle avec les cheveux noirs et la robe, là...

— Ah, une pute. Pas vue.

— Pas une pute, arrête, elle avait l'air sympa.

— Pas une pute, une traînée, si tu veux. »

Joshua vida sa bière pour ne pas s'énerver, mais sa bouche demeurait sèche.

« Elle te plaît ? reprit Jessy.

— Hein ? Oh, elle est plutôt belle, mais je sais pas...

— Il serait temps que tu t'en trouves une, mec !

— Ah, arrête avec ça ! Je te dis que j'ai déjà eu des copines !

— Ouais, j'ai déjà entendu ça.

— Quoi ?

— Non, rien.

— C'était pendant mes vacances ! Tu fais chier, là !

— Ouais ouais, j'te crois. Enfin bon. Elle avait pas l'air du genre à se taper des passants, celle de la chambre. J' me trompe ?

— Quoi ? Euh... non, j'imagine.

— Bon alors on va te refaire une beauté. »

L'éclairage de la salle de bain était *vraiment* trop fort. Outre les néons blanc crasseux qui clignotaient en s'allumant, l'abondance de miroirs rendait le tout aveuglant, si bien qu'il suffisait d'y pénétrer pour dessoûler d'un cran et ressentir les premiers effets de la gueule de bois. Joshua et Jessy décidèrent de laisser ces lampes blafardes éteintes, et s'éclairèrent à la seule lueur d'un briquet.

Silencieux dans la pénombre, les deux jeunes hommes coordonnèrent leurs gestes : tandis que Joshua se rinçait le visage et tentait de se recoiffer, Jessy faisait l'inventaire des tiroirs, dont il sortit avec ravissement quelques trophées noirs et luisants.

« Assieds-toi là », murmura Jessy en indiquant le large lavabo de céramique.

On entendait la musique filtrer à travers les cloisons, ne parvenant que sous forme de basses et d'aigus dans cette pièce reculée. Jessy tendit le briquet à Joshua, dont la tête commençait à se perdre entre ivresse et défonce, dans cette pénombre coupée du monde. Sans trop comprendre, il obtempéra et se hissa sur le lavabo. Il se contenta d'un haussement de sourcils quand Jessy dévoila avec un sourire les différents ustensiles de maquillage qu'il avait piochés dans les tiroirs.

« Tu vas voir. T'as jamais porté de rouge à lèvres, tu rates quelque chose.

— Je suis pas sûr d'y tenir.

— Je t'assure que tu vas aimer. Essaie au moins, c'est comme de nouvelles lèvres.

— Nan mais... C'est un truc de filles, ça.

— Je t'assure que les filles qui sont là ce soir, ça leur plaira trop. Donc à la tienne aussi, sans hésiter.

— Hmm... Bon, OK... va pour le rouge, mais range le reste.

— OK, on garde le mascara pour une autre fois ! »

Le corps de Joshua commençait à réellement s'engourdir, dans le noir chaleureux de la salle de bain, Jessy avait l'air de s'amuser comme un gosse, ce qui était toujours le cas dans leurs sorties. Joshua crevé, et Jessy

bondissant. C'était peut-être ce tempérament volatile qui permettait à Joshua de faire gober ses histoires de copines de vacances à Jessy.

Jessy fit doucement coulisser le cylindre du tube, exhibant une pointe noire crémeuse, il posa un regard enjoué sur la chose, puis sur son ami, pour enfin s'attarder sur ses lèvres. Joshua ne semblait pas rechigner à se faire peindre les lèvres, ce qui surprenait assez Jessy. La bouche entrouverte qui s'offrait à lui plongeait le jeune garçon dans une hébétude qui l'amusait lui-même. La lèvre inférieure de Joshua était plus charnue que sa lèvre supérieure. Légèrement gercée, elle invitait à la morsure. à la coupure, aux lames de rasoir ou aux canines.

Jessy sentit que Joshua s'impatiait à l'instant où il se surprit lui-même à se mordre La lèvre. Retenant toute son attention sur son seul objectif, il appliqua la pointe luisante sur la chair rose de la lèvre, et étala la pâte onctueuse sur toute la longueur de la bouche de Joshua. Jessy était à demi conscient de son air stupide, empreint d'amusement et d'excitation, mais comptait sur la pénombre pour le dissimuler. Ce qui l'étonnait plus était l'absence totale de réaction de la part Joshua. D'ordinaire, chaque fois que Jessy insinuait sa bisexualité tout à fait inassouvie, Joshua affichait une grimace homophobe et détournait le regard, gêné, Mais cette fois, son ami était étrangement las, étrangement complaisant en un mot très Jessy.

Alors le jeune maquilleur s'essaya à un exercice dont il ne se serait jamais cru capable. Une fois les lèvres de Joshua ointes de noir, il approcha son visage à une distance infime, jusqu'à sentir sur son propre épiderme le souffle de son ami. Il demeura un instant à l'écoute de la respiration doucement rythmée de Joshua, puis releva la tête, ferma les yeux, et tâta de ses lèvres peintes celles de son ami. Elles étaient tendres, fléchiraient sous la dent, crisseraient comme la soie s'il les mâchonnait. Sa langue devait être douce. Sans hésitation, Jessy laissa poindre sa langue, en caressa les lèvres humectées de Joshua, avant de l'aventurer dans la bouche de son ami.

Joshua eut un mouvement de recul. Il cligna des yeux deux fois, ce qui fut pour Jessy autant de fins du monde. Son ami si fier et si fidèle allait le détester pour ce qu'il venait de faire. Si de temps à autre l'ambiguïté de Jessy l'amusait, Joshua vouait une haine farouche à tous ceux qu'il appelait sobrement les pédés. Imaginer que l'un d'entre eux puisse s'attaquer à lui devait être pour Joshua la pire des humiliations, surtout si celui-ci était le garçon qui n'avait eu de cesse de le fréquenter pour mieux s'en rapprocher

– et, qui sait ? Peut-être pour l’enculer finalement, dans une allée sombre dont personne ne se rappellerait le nom.

Mais le regard vitreux de Joshua ne s’illumina pas. Une seconde infinie et pesante de silence plomba l’ambiance, avant que d’un ton las il déclare : « Arrête tes conneries Jessy. »

Et il se releva, fier et voûté, le regard cerné et majestueux aux yeux d’un Jessy en proie au soulagement le plus extrême. « J’ai une fille à retrouver, dit-il. Si tu me juges baisable, j’imagine que ce sera aussi son cas. Allons-y. »

La voix de Joshua s’était faite rauque, amère. Il paraissait évident que son appétit avait été décuplé par l’abondance de danseuses échauffées et non par celle dont il parlait. Mais pour Jessy elles étaient toutes pareilles : des traînées en noir, blanc et rouge. Il n’y avait rien à prendre à l’une pour le donner à l’autre. Elles étaient toutes semblables et n’intéressaient plus Jessy.

Alors qu’il se mouvait dans la foule dansante, Joshua avait l’impression que son cerveau portait son corps comme s’il n’avait constitué qu’un fil suspendu à un ballon. La masse innombrable dansait sur une chanson de Lacuna Coil. Une gigantesque table de dîner ou de réunion servait d’estrade à une grosse poignée de danseurs tandis que les autres se massaient un mètre plus bas. Dans l’ombre des silhouettes, on percevait d’autres formes plus indistinctes, toujours drapées de noir, blanches de peau mais noires d’âmes – du moins c’est ce qu’ils doivent se répéter à longueur de journée, décida Joshua.

Plusieurs couples étaient blottis, parfois avec un troisième, glissant les uns sur les autres avec un érotisme ouvertement exagéré. Quand les paupières de ceux là s’entrouvraient, ce n’était que pour présenter des globes oculaires à la pupille absente ou dilatée. Leurs narines frémissantes expiraient mille plaisirs brûlants et leurs bouches béantes appelaient le baiser, toutes lustrées de noir ou d’écarlate.

Joshua vida une énième bière, avalant péniblement, se mit au pas et ferma les yeux. Les bras ballants il laissa son corps choir sur le côté pour le rattraper un instant avant le point de non-retour, se balançant de l’autre côté pour recommencer. C’était comme ça qu’ils dansaient. L’atmosphère était chargée d’épices locales : tabac, musc et mal-être, cocktail nocif et apprécié. Le manque d’oxygène conférait à la pièce un étrange pouvoir

d'enivrement. Quelques minutes dans cette atmosphère chargée et assourdissante, où l'odorat ne distinguait rien d'autre qu'une saveur piquante tapissant la langue et le palais, et l'on pouvait céder à une ivresse délirante.

La bouche pâteuse, Joshua commença à suffoquer. Son corps était lourd et transpirant, son visage s'engluait de sueur de seconde en seconde, ses mains devinrent poisseuses. Il releva les manches longues de son t-shirt, mais elles ne cessaient de retomber et de coller à ses avant-bras. Chaque fois qu'il les redressait, elles retombaient avec insistance, comme dotées d'une volonté nuisible.

Incapable de supporter cette moiteur étouffante, il se replia vers la cuisine où l'éclairage trop fort l'épuisa. Il but à grandes gorgées l'eau du robinet, s'aspergea le visage et les bras, mais tout semblait s'assécher trop vite, redevenant aussitôt poisseux et suintant.

Rien à faire. Joshua se résolut à découper ses manches avec un couteau de cuisine. Il appliqua la lame un peu en dessous du coude et commença à découper, sans se soucier de trancher dans sa chair, laissant une profonde plaie circulaire dont coulait un sang vermeil, qui inonda son poignet et sa main, avant de parvenir à se libérer de sa manche. La même opération fut presque indolore pour l'autre manche, et, se munissant d'une bière, il retourna danser.

« T'as pas vu la fille du lit ?

— Quoi ? hurla Jessy

— La fille ! T'as pas vu la fille du lit ?

— Quelle fille ?

— La fille du lit !

— Quel lit ? »

Jessy était visiblement défoncé.

Joshua avait repris place dans la foule, presque fier du sang dégoulinant de ses avant-bras. Personne ne semblait s'en soucier ; au mieux trouvaient-ils ça plutôt cool. Depuis un moment, il ne se fiait plus qu'à son toucher, noyé sous l'absolue orgie dont étaient victimes ses autres sens. Les corps qui l'entouraient lui devinrent bientôt familiers. Il y avait cette fille avec son corsage de velours, le garçon avec la jupe à lanières de vinyle, l'autre fille en soutien-gorge et à la peau du ventre satinée. Alors, une

nouvelle présence apparut à ses sens troublés. Dans le creux de sa main, cinq doigts se profilèrent, glissant le long de son poignet ensanglanté jusque dans sa paume, virevoltant et dansant en un étrange frôlement.

Parmi ces corps en friction permanente, grossiers dans leurs caresses, vulgaires dans leurs palpations, une plume dansait avec sa main, parfois dessus, souvent dessous, jamais constante, mais toujours agréable. Joshua voulut ouvrir les yeux pour en découvrir la nature, mais ses paupières restaient audacieusement fermées. Tandis qu'il s'efforçait d'agir en harmonie avec la fée qui jouait entre ses doigts, juste alors qu'il commençait à ne pas être trop dérouté, il sentit contre son ventre un infime contact, celui d'un autre corps, bien plus fragile mais bien plus assuré.

Ondulant au rythme lent et saccadé avec une aisance reptilienne et une inconstance féline, la forme effleurait le torse, laine, les cuisses de Joshua dont le corps parut alors le plus lourd fardeau jamais porté. Il se sentit gourde, stupide, au contact de cette merveille qui glissait sur lui, sur son corps, dans sa main, le long de son bras. Et il n'arrivait même pas à ouvrir les yeux, Ou peut-être les avait-il ouverts et n'y avait-il tout simplement rien à voir. Il sentit bientôt une caresse semblable dans son autre main, et les épaules de la forme qui effleuraient parfois son buste.

Ils dansèrent un moment dans cette transe sensible. Parmi les volutes âcres des cigarettes et les effluves musqués de transpiration, monta une étrange exhalaison qui captiva Joshua. Une senteur douceâtre, légèrement sucrée, presque crémeuse : l'odeur de la vanille.

Les mains l'agrippèrent, imposant aux deux corps une proximité plus stricte. Les deux mains fines de l'étrangère se fauilèrent derrière celles de Joshua pour les capturer. Chacun des doigts arachnéens rampa ainsi qu'une langue entre les doigts de Joshua pour maîtriser ses mains entières. Les deux corps restèrent un instant sans bouger autrement qu'au fil de la musique, présentant leurs paumes avec affliction, comme un Christ exhibant ses stigmates.

Puis, guides fermes et chaleureux, les mains à la vanille entraînèrent celles de Joshua contre ce corps inconnu. Elles rampèrent sur la plaine duveteuse de son ventre, le long de hanches sans défaut, dansant sans cesse, puis plus haut, le long d'un buste à la poitrine menue et ferme, jusqu'à un visage dont la finesse n'égalait que la splendeur. Joshua s'enivrait de l'arôme léger de la vanille, drogue infiniment plus forte que celles qui

émanaient du narguilé ou de la pièce, quand il sentit les lèvres de l'inconnue effleurer ses poignets.

Imperceptiblement, de façon semi consciente, son cou se courbait, sa tête tombait en avant de fatigue et d'ivresse. Sa joue effleura une chevelure lisse et fuyante comme une cascade d'encre de chine, et son museau alla se nicher dans le nid vanillé : au creux de la nuque de l'inconnue qui le maltraitait ainsi. Le désir mêlé à la faim que lui évoquait cet arôme, appelaient en Joshua des pulsions inconnues. Il aurait voulu mordre dans cette chair qui jouait les vifs-argents, la bloquer là et la retenir, jusqu'à ce que le sang coule, jusqu'à ce que les os se brisent, et la prendre, là, sur le champ, mais il ne parvenait pas même à ouvrir les yeux.

Les lèvres délicates embrassèrent la paume de ses mains, les purifièrent du sang qui les souillait, avant de remonter avec une lenteur insupportable vers les plaies. Parfois il pouvait sentir une rangée de dents fines sur son avant bras, parfois c'était une langue qui pointait. La bouche se rapprocha d'une plaie et mordilla audacieusement les lèvres de l'entaille, insufflant en Joshua une douleur aussi délectable que l'érection qui réchauffait son bas ventre. La langue serpentine jaillit à son tour et longea la plaie, dans une caresse salée et excitante. Joshua manqua plusieurs fois de gémir de douleur, tant la langue s'éternisait dans la plaie, mais de crainte d'effrayer sa cavalière, se résolut à se mordre la lèvre.

Il s'aperçut alors qu'il avait passé les dernières minutes à ne faire qu'expirer, expirer un air chaud, ardent, débordant de désir dans la nuque de son inconnue dévoilée. La grande inspiration qui suivit réinstaura en lui le règne immédiat de l'atmosphère musquée qui le portait, et le retour des accords saturés n'eut rien de supportable à l'instant où l'ivresse se transforma en vertige et une fleur de vanille lui apparût, fleur sans odeur, qui ne doit sa réputation qu'à une gousse malingre et délicate, mais noire. L'air âcre pénétra ses poumons comme le feu dans un tunnel, son corps céda sous lui, le charme de la vanille disparut, et il put de nouveau ouvrir les yeux, à peine, un instant, le temps d'entrevoir son effondrement le long d'une robe de soie noire, taillée droit et longue, dont la chute dans les ténèbres n'avait pas de fin.

« Oh la goule !

— Il fait des bruits de zombie ! »

Joshua ouvrit les yeux sur un plafond enfumé. Un goût infâme de vomi encroûtait sa langue, parasitait ses narines. Allongé sur le dos, il observa un moment le plafond blanc, jauni par la lampe de chevet. Ni le lit ni la chambre dans laquelle il reposait ne lui étaient connus, mais le vacarme des enceintes vrombissait à travers la cloison, lui signalant que la fête battait son plein.

« Ça va mec ? Tu faisais des bruits avec ta gorge ! »

La chambre où il venait de se réveiller avait été choisie par un petit groupe de jeunes fumeurs venus s'isoler. Joshua s'assit péniblement et se massa la nuque. Le réveil indiquait cinq heures du matin. Il poussa un juron et se frotta le visage.

« Ça fait combien de temps que je dors ?

— Mec, j'en sais rien ! T'étais déjà là quand on est arrivés. »

Le jeune garçon tendit un joint à Joshua, qui l'accepta avec un hochement de tête. L'herbe lui assécha un peu plus la bouche, mais masqua le goût du vomi. Ses bras étaient douloureux. Il se frotta au niveau des plaies avant de se rappeler qu'il les avait faites lui-même. Stupéfait, il dégagea sa main, découvrant non pas une plaie ensanglantée, mais une cicatrice parfaitement refermée. Chacun de ses deux bras était tout à fait sain, seulement cerclé en dessous du coude d'une cicatrice qui semblait vieille de plusieurs années.

« Putain... »

Joshua rendit le joint avec une mine de dégoût et s'en retourna vers la fête.

La foule s'était clairsemée, et les plus endurants dansaient maintenant sur de vieux titres comme *She's in parties* de Bauhaus. Dans l'atmosphère devenue étrangère de la salle, plus de la moitié des invités étaient partis ou dormaient dans les recoins, si bien que l'air de la pièce en était nettement plus respirable, mais il ne demeurerait vraiment qu'un maelström de sucs évaporés.

Joshua erra un moment parmi les silhouettes aux tressaillements fatigués à la recherche de la fille du lit. Il aperçut de loin Jessy, effervescent, probablement sous speed ou ecstasy, en train de se trémousser contre un

autre type. Sur le sol il retrouva des traces de sang, qu'il déduisit être les siennes. La bouche toujours aussi sèche, il vida une bière, renifla une fille, vida deux bières, renifla deux filles. Piment, tequila, poivre. Mexicaines de merde.

Éther, whisky, bois, caramel, cigarette, savon, clous de girofle. Térébenthine, violette, vodka, pommes vertes. Tabasco, pisse. ferraille, vin blanc. Mais nulle part il ne trouva la vanille.

Il avait depuis longtemps perdu toute notion de temps, si bien que lorsque les premiers rayons de l'aube pointèrent, il ne pouvait plus dire combien de fois il avait reconnu l'odeur du cumin, ni celle du paprika, ou celle de la menthe-poivrée – typiquement anglaise – parmi les innombrables filles sur lesquelles il avait penché son attention. Des quelques garçons ayant subi le même traitement, peu s'en étaient plaints. Mais de tous ceux là ne ressortait que l'insupportable senteur de transpiration, maculée de mille et mille nuances intimes, toutes aussi violentes et exécrables les unes que les autres.

Épuisé, il alla retrouver son vieux manteau de cuir à col montant, et s'échappa dans la brume matinale. Les rues de Londres étaient parfaitement désertes à cette heure. Les mains sous les aisselles, Joshua avançait dans le froid à la recherche d'un arrêt de bus. Il alluma une cigarette tordue qu'il avait taxée, et attendit, prostré, que le bus le prenne en charge.

Les hululements du vent masquaient les premiers chants d'oiseaux, l'air frémissait sous le gel hivernal, le froid nocturne bleuissait l'horizon de ce matin de février. À cette heure matinale, une seule voix grave perçait le silence sifflant : une voix de quelques tonnes, rouillée, au pneu arrière droit légèrement dégonflé.

Les cahots du bus reliant Londres à la petite ville où vivait Joshua parvenaient à ses oreilles au travers des riffs de guitares saturées dont il aimait s'entourer. Un écouteur vissé dans chaque oreille, il gisait dans une torpeur lymphatique, le front contre la vitre embuée. Parfois, lors d'une secousse, ses cheveux mi-longs se défilaient sur le côté, soumettant sa peau à la morsure de la vitre glaciale ; il poussait un juron avant de secouer la tête, s'enfermant dans une cascade de cheveux sales. De tout le trajet, il détestait ouvrir les yeux, trop peu pressé d'arriver. C'était toujours plus passionnant que de regarder l'horizon s'approcher, lentement, sûrement, inlassablement.

À cette heure là, le gel s'emparait du pays, et seul le murmure des frimas peuplait la campagne anglaise, ravivant sa topographie bleuie sous le ciel encore noir. Alors le sol expirait, de toute sa surface, son homogène souffle blanc, qui enrobait le royaume, et cette colline rachitique dressée aux abords de Londres. Quand le soleil se montrait, la brume, fuyant à toutes jambes les grandes plaines, demeurait sur l'étrange excroissance jusqu'à la nuit tombée, donnant à son unique ville le nom d'Hollow Hill.

Le petit lotissement de brique rousse et de peinture blanche écaillée prit bientôt place autour du bus, signalant sa présence par une pellicule de brouillard. Joshua plongeait dans la brume les yeux fermés, peu désireux d'exposer à la lumière de l'aurore ses yeux que la fatigue cernait de gris et injectait de rose. Pour l'heure, il se dirigeait lentement vers le portail de son jardin à l'abandon.

Lui et Jessy allaient tous deux sur leur dix-huitième année. Il y aurait bien un jour, après un long week-end de somnolence, où ils se retrouveraient au Lycée pour parler de cette soirée, mais dans l'instant, tout ce que voulait Joshua, c'était rêver de la fille du lit, et une couverture chaude.

Première partie

Chapitre I

1

J'étais dans une mauvaise passe. Je ne me lavais plus, je me nourrissais mal, je passais le plus clair de mon temps à dormir, dans des trous nauséabonds le plus souvent, sinon dans le métro. Je puais horriblement, et dans mes guenilles noirâtres je devais avoir un air de bête sauvage, avec mes cheveux gras ondulant jusqu'au milieu du dos, mes ongles trop longs, ma barbe d'ermite où vivait une foule de petites bêtes. Je me détestais d'ailleurs : mon rapport à autrui était celui d'un clochard, et mes rares interactions avec la foule napolitaine se limitaient au meurtre.

Je vivais à Naples, donc. Ma ville natale, celle là même qui avait su me reconquérir malgré mon tour exhaustif des grandes villes européennes, dont seuls quelques souvenirs flous traversaient encore ma boîte crânienne trop aérée. La belle ville de Naples, *Napoli* comme on dit là bas, avec cet accent si dur sur le p, et cet allongement érotique du o, ses ruelles médiévales à peine assez larges pour y laisser passer une voiture, ses quartiers riches du siècle des Lumières aux couleurs fades, ses bennes à ordures à la localisation incongrue, ses quartiers ouvriers délabrés, malfamés, surpeuplés, ses étés torrides et ses hivers si doux. Et bien sûr ses églises à tous les coins de rue, mais nous sommes dans le pays du Vatican. Et j'oublie – et comment les oublier ? – ces vieilles femmes encastrées dans leur porche qui vous regardent de leurs yeux de fouine avec un petit rire doucement inquiétant, comme si elles savaient quelque chose que vous ne savez pas. Ce qui est *évidemment* le cas.

Tout a commencé avec une écharpe blanche tombée là, devant moi, en pleine rue. Il faisait largement nuit pour autant qu'une chose pareille existe dans une ville telle que Naples et je déambulais sans but dans les quartiers espagnols. La chose tomba en douceur à mes pieds, perturbant la cohérence si particulière qu'était alors celle de mon esprit. Les voix qui troublent en permanence mes pensées s'amplifièrent, comme si j'avais retiré mes boules Quies mentales ; ces petites formes sombres qui me suivent partout se massèrent autour de l'écharpe, frénétiques, tandis que les passants

feignaient l'indifférence à mon odeur. Je levai la tête vers l'origine d'une si étrange feuille morte, pour découvrir, deux étages au dessus de moi, une bien jolie jeune fille, sous la jupe de laquelle je voyais, penchée par dessus la rambarde de son balcon, me sommant dans son meilleur anglais de laisser son écharpe intouchée. Pour une raison que je n'ai toujours pas réussi à déterminer, j'agrippai l'étoffe et me ruai dans une venelle.

Je devais la porter environ trois mois, jusqu'à ce quelle se trouve totalement désertée par le parfum synthétique dont elle était imbibée. Quand je me rendis compte de cela – dois-je rappeler que je me rendais compte de peu de choses ? – je fus pris de panique. Avais-je ou n'avais-je pas passé ces trois mois dans un bonheur douceâtre ? Ne sortais-je pas de trois mois passés à plonger mon nez dans cette écharpe sitôt que quelque chose me contrariait ? Chaque fois que je tuais ? En un mot, cette odeur ne m'était-elle pas devenue chère, voire vitale ? C'était étrange... J'en voulais plus. Il m'en *fallait* plus. Cette écharpe m'avait rendu dépendant de son parfum, d'une façon aussi incongrue que surprenante... Je voulais la faire mienne, me l'approprier. Je me mis immédiatement en quête.

Je passai de longues heures immobile, aux aguets, le nez dressé, espérant un effluve, et envoyai mes petits amis sombres enquêter pour moi. Déjà je dormais moins, un premier pas vers la civilisation. Parfois une passante me tirait de mon absence avec un parfum similaire, mais néanmoins différent. J'eus plusieurs fois envie de m'en satisfaire, mais si certaines de ces dames ont fait les frais de mes pulsions, rien ne détrônait mon écharpe de coton blanc, maculée de crasse et de sang.

Puis vint le jour. Je n'avais pas désespéré ; le concept d'espoir était d'ailleurs à des années lumières de mon champ de compétences. L'hiver glissait dans les ruelles comme un duvet. Il était tôt mais il faisait déjà nuit, et je m'occupais à changer de quartier – preuve irréfutable que celle idée d'immobilisme était une idiotie. Le parfum m'assaillit alors que je dépassai les portes d'une petite chapelle, et je compris immédiatement qu'il provenait du lieu saint.

Mon sang ne fit qu'un tour. Vraiment un seul : mon cœur se figea instantanément et je fus pris de vertige. Je n'avais pas pénétré une église, cathédrale ou chapelle depuis mon plus jeune âge, bien avant de devenir le diable humain que j'étais. Je n'avais jamais posé dans la maison du Seigneur mes pieds impurs de voleur de vie. Mes petits troubles de vision

s'agitaient, bavardaient à voix faussement basse, s'excitaient au point de me hérissier les poils de la nuque.

Soudain, j'étais au fond de la chapelle, dans un coin d'ombre. J'avais dû avoir une absence car je ne me souvenais pas être entré. Je me tenais, raide comme une poutre, derrière une colonne. La lumière était faible, seuls les cierges électriques éclairaient les antiques murs de pierre. Électriques ? Quelle ignominie... Les belles flammèches vacillantes avaient cédé leur place à d'immondes pastiches modernes, des sortes de veilleuses ridicules à la flamme aussi fixe que le saint crucifié. Je pestais en silence tout en scrutant les recoins de ma vue perçante. Seule, une jeune fille était assise sur un banc, le regard plongé dans un livre qui reposait sur ses genoux. Dos à moi, elle me laissait admirer sa nuque fine, dégagée par ses courts cheveux noirs, Ils tombaient de part et d'autre de son visage, comme un casque verni, fins et soyeux.

Je m'avançais silencieusement jusqu'à elle, et, debout dans le rang derrière elle, plongeai à mon tour mon regard dans le livre. Le jeune *solicitor* Jonathan Harker brandissait sa pelle, en italien, au dessus du visage du Comte et hésitait à l'abattre, fasciné par l'être qui se trouvait à sa merci. Je souris. Je souris et cette sensation de traction sur mon visage me rappela le dessèchement de la peau au sortir de la mer. Elle me rappela le rire, le rire partagé, la communication, autant de souvenirs trop lointains, tous aussi excitants que distants. Mes petites ombres en frémissaient avec moi.

Les épaules de la jeune fille étaient découvertes. Elle portait une robe de soie et de chauds collants noirs. Soudain elle éternua. Un éternuement charmant et retenu, suivi d'un discret reniflement. J'étais émerveillé. Le parfum qu'elle dégageait était exactement celui de l'écharpe. Comme il avait pu me manquer ! J'étais aux anges. J'approchai mon nez de ses épaules pour me gorger de ces émanations délicieuses. Si j'avais su que la chimie pouvait produire de si adorables mélanges ! Elle eut un mouvement de tête, comme si elle avait entendu quelque chose derrière elle – ce qui était impossible : je n'avais moi-même rien entendu. Puis elle renifla deux fois, comme un chien flairant une piste. Alors une peur sans nom s'empara de moi ! Je bondis dans les ténèbres en manquant de rugir d'épouvante. Elle avait capté mon odeur ! Je m'étais laissé repérer ! C'est avec pareilles erreurs que la mort s'empare de vous.

Je passai de longues heures, prostré entre une benne à ordures et un mur, à me maudire de n'être qu'un étourdi imbécile, à me lacérer le visage

de mes ongles trop longs en punition. Mon sang ruisselait le long de mes doigts jusque dans la paume de mes mains, pour finalement infiltrer mes manches, Il me fallut battre à mort un chien qui passait là, guidé par sa truffe, pour finalement parvenir à me calmer.

Qu'étais-je ? Qu'étais-je devenu ? Qu'étais-je censé être ? Qu'avais-je jamais été ? Toutes ces questions m'ennuyèrent bien vite, et je pris la décision de me faire passer pour un être humain. Après tout, au petit matin de ce vingt-et-unième siècle, peu importe ce que vous êtes, pourvu que vous fassiez comme tout le monde. C'est dans cette optique que je me mis à étudier les passants avec plus d'attention.

Que faisaient-ils de leurs nuits ? À quoi ressemblaient-ils physiquement ? À quoi ressemblaient-ils moralement ? Comment parvenaient-ils à atteindre cette unité d'apparence, avec ce teint bronzé et la peau lissée par toutes sortes de traitements ?

Un soir, assez tôt, je parvins à mettre les pieds dans une boutique de cosmétiques encore ouverte. Les vendeuses me regardèrent, atterrées, et le regard du vigile prit une lueur alerte quand le sous-homme qu'ils voyaient en moi pénétra ce monde si exotique.

Je n'eus pas le temps de déambuler qu'on m'envoyait déjà une vendeuse toute rétive. Elle faisait à l'évidence un effort pour ne pas afficher son indisposition à l'égard de mon odeur et de mon apparence, et me lança, dans un italien des plus récents et à l'accent sicilien prononcé « Monsieur ? On peut vous aider ? ».

Et là le crash.

Je n'avais tout simplement pas articulé une seule syllabe depuis approximativement quinze ans, à l'époque où cette même espèce était largement menacée d'extinction dans mon espace buccal. Je la regardai. Fixement, attentivement, sincèrement. Alors mes lèvres gercées se décollèrent l'une de l'autre avec un bruit de frottis, et je babillai à grand peine les premiers mots qui me vinrent « Vous êtes bien aimable, jeune fille ».

Jennifer m'avait conseillé un gel désincrustant, un gel douche moussant, un shampoing aux vitamines aux noms étranges, un gel de rasage assainissant ainsi que quelques autres boîtes, tubes et bocaux aux vertus complexes mais assurément indispensables, sans oublier une massive brosse à cheveux, une paire de ciseaux pour professionnels et un rasoir qui

avait au moins la qualité de me rappeler mon émerveillement devant les premiers amortisseurs pour voiture. En un mot, elle m'avait muni de tout l'arsenal nécessaire à mon « relooking », puisque c'était le curieux terme que j'avais emprunté au genre de demoiselles auquel appartenait Jennifer.

Ravi, je m'étais dirigé vers la caisse, avec la ferme intention de régler mes achats, mais quand la jeune caissière (Anna. C'était écrit sur son badge, comme Jennifer) refusa mes grosses coupures de lires, prétextant que la lire n'avait plus cours en Italie – ce dont je m'offusquai énergiquement – je n'eus d'autre choix que d'envoyer valser le vigile qui tentait de me guider vers la sortie, et de m'y diriger de moi-même, fort civilement, mais sans manquer de me presser, puisqu'ils avaient sans aucun doute l'intention de me réclamer leurs articles.

2

Je pris une chambre dans un hôtel de passe, payée avec l'argent qu'une vieille dame venait de me proposer généreusement, toute privée qu'elle était de son déambulateur – d'étranges billets multicolores au baroque nom d'Euro.

L'endroit était d'un mauvais goût odieux, exigü au possible, crasseux dans les coins, et même hors des coins. Le papier peint jaunâtre se décollait par endroits, et laissait entrevoir la vermine qu'il abritait. Pour moi qui étais habitué aux couloirs du métro, c'était le grand luxe.

Pour commencer, je me défis de mon mille-feuille de vêtements qui tombait en loques. Une pellicule de saleté retint sans grande conviction contre ma peau mes frusques nauséabondes. Je pouvais maintenant m'observer dans le grand miroir mural (il y avait également un miroir au plafond, dont je mis un moment à déterminer l'usage). Je m'amusai un instant de ma minceur, qui n'était pas du tout évidente sous ces tas de textiles dont je m'entourais. Mes cheveux interminables m'octroyaient l'allure d'un homme des cavernes, et ma barbe mi longue ne plaidait guère en ma faveur.

Je n'eus pas besoin de tous les produits de Jennifer. Malgré mon vieil âge, ma peau est aussi lisse et douce que celle d'un nouveau né, et un simple jet d'eau suffit à en purifier la surface et les pores. Mes cheveux en revanche avaient souffert du temps qui passe. Je dus tailler plus de la moitié de ma longue crinière, jusqu'à ce qu'elle soit à la limite de mes épaules. Une fois lavés et brossés, mes cheveux prenaient la teinte et la texture du satin noir. Je ne me souvenais pas les avoir eu aussi courts, et pourtant l'époque les percevrait comme longs.

Je me rasai patiemment avec l'ustensile insolite, et contemplai la transformation dans le même miroir. Tout à fait mon genre, ce jeune homme, efféminé, mince, assez petit, avec sa peau diaphane et son visage anguleux. Le sourcil droit, le regard franc, le sourire assuré, le front haut et la chevelure soyeuse. Il avait l'air agité. Il avait l'air de dire « Il est temps de sortir ».

Mais dans quels vêtements ? J'avais déchiré les seuls que je possédais. Encore une fois pestant, je me maudis, puis décidai finalement de voler le costume du premier passant regardable qu'il me serait donné de croiser.

Je sortis par la fenêtre – nous étions au troisième étage – et escaladai la façade jusqu’au toit, deux étages plus haut, rampant sur le mur comme un lézard, fixant mes prises dans des interstices à peine saisissables. Je fus très vite sur le toit avec les moineaux endormis et les pigeons insomniaques, nu comme un ver sous le regard de la lune, à sauter d’immeuble en immeuble, dissimulé du regard de la foule, cinq étages plus bas. Ma petite suite d’ombres minuscules était excitée comme elle ne l’avait pas été depuis longtemps.

Il me fallut presque une heure pour localiser un couple isolé, elle dans une robe de flanelle saumon, enveloppée d’un long manteau de fourrure bis, lui dans un trois pièces moderne, gris anthracite, et pardessus de laine noire. Ils s’enfonçaient dans l’une de ces ruelles étroites et sombres qui jouxtent les quartiers riches de ma ville. Il la tenait par la taille, très serrée. Elle se sentait rassurée, évidemment. Lui voulait l’impressionner, la conforte, s’affirmer.

Je fondis sur eux du haut de mes cinq étages, rompit son cou à lui d’un simple mouvement de poignets, et avant même qu’elle n’ait le temps d’exprimer les prémices de sa terreur, la pressai contre le mur, et enfonçai mes crocs dans cette grosse tuyauterie qui s’emballe quand je me montre sous mon vrai jour. Le gémissement habituel passé (la morsure est douloureuse, soyez-en sûrs) elle n’émit plus que les saccades fatiguées de son souffle coupé. Ses jambes s’écartèrent pour m’enlacer la taille, et tout son sang s’affaira à inonder ses chairs tendres au lieu de monter là où je le tirais. Le fleuve écarlate prenait sa source en elle et son lit en moi, m’inondait la bouche jusque dans les derniers recoins. Sa chaleur s’établit en mon ventre, et, je n’avais pas relâché mon outre à plasma que déjà mes veines palpitaient du luxe déplacé dont je m’étais gavé plus que de raison.

Je la laissai tomber, encore agonisante, et la délaissai le temps de me saisir des vêtements de son homme. Le manteau était de trop, et le portefeuille m’alourdissait la poche. Je jetai ce colifichet en peau d’autruche de mauvais goût dans la poubelle voisine et tirai la chemise hors du pantalon.

Cela faisait des années que je ne m’étais pas agité à ce point, et avec ce sang en moi je souffris un instant de bouffées de chaleur. Même dans cette chemise de touriste en soie nacrée, la chaleur m’accablait. Il me fallut défaire presque tous les boutons de ma chemise, et passer la veste par-

dessus mon épaule, accrochée par l'index, tel un jeune dandy. À grands coups de pavés je défigurai mes deux compagnons de soirée, puis me plongeai dans la foule napolitaine.

Le monde avait changé. Non pas que ma perception se fut altérée en même temps que mon habillement, bien au contraire, cette persistance ne faisait qu'amplifier la réelle différence : le regard des Napolitains sur ma personne avait changé.

Je fus un temps surpris de ne pas passer inaperçu. « C'est un échec » me dis-je, « Tu n'as rien compris à la nature profonde de ces gens. Ils te voient comme un monstre parce que tu es un monstre ! Ils sont moins stupides que tu ne le croyais ». Mais progressivement, je trouvai confirmation à mes analyses premières, tandis que ce que traduisaient ces regards s'avérait ne plus être l'habituel dégoût, mais quelque chose de bien plus apprécié, et dont un vague souvenir m'effilochait la pelote mémorielle : quelque chose dont j'avais eu l'habitude, une habitude perdue que je ne tarderais pas à reprendre. Ah oui, c'était ça : l'admiration.

Car j'étais beau à damner un saint ! Même en ce décadent vingt-et-unième siècle, mon insatiable charme faisait des ravages dans le cœur de tous ceux qui croisaient mon chemin et, mâles ou femelles, leurs yeux se détournaient de leur maigre ligne de vie pour se tourner vers moi, brillants, étincelants, pétillants d'excitation.

Et la chemise. Je me baladais chemise presque ouverte en plein hiver. Quel imbécile.

Mais j'avais bien trop chaud, et puisqu'aucune loi contre l'indécence ne m'interdisait plus ce genre de pratiques réjouissantes, je me laissai aller à mes pulsions désinvoltes, retenues depuis trop de décennies.

Mes pieds avaient recommencé à chercher cette église, et mes papilles olfactives se perdaient dans les méandres effervescents de la nocturne Naples. C'est entre une odeur de vieille pierre et l'effluve d'un diesel que je retrouvai mon bien aimé arôme de synthèse, qui ne provenait pas celle fois de la petite chapelle dont je n'étais pourtant qu'à une rue ou deux. La fragrance mielleuse, qui aurait pu évoquer du safran, en plus sucré, venait de la rue où je me trouvais. Je suivis cette piste évidente en un clin d'œil, et en dénichai bientôt la source en la personne de celle jeune fille plus tôt évoquée.

Mon émerveillement était à son comble, et celui de mes ombres dépassait le mien. Cette fois-ci elle ne me sentirait ni ne me distinguerait, ou si cela devait arriver, n'en serait aucunement effrayée. Je marchai pendant de longues minutes à petits pas derrière ses petits pieds, les yeux à demi clos et les narines grandes ouvertes, un sourire enchanté planté entre nez et menton, avant de remarquer la présence d'un autre individu à son côté.

Seigneur ! Elle était accompagnée. Et par un homme de forte carrure, qui la tenait par la main comme s'il avait conduit un enfant, ce qu'elle n'était assurément plus. Pouvait-ce être son mari ? Mes quelques notions modernes s'insurgèrent violemment contre cette hypothèse. Alors ce devait être son père. Son père, et il l'emménait quelque part.

Ils parlaient. Ou plus exactement, lui parlait, et elle se contentait de répondre par marmonnements, d'une voix aussi neutre que féminine. Ils cherchaient quelque chose. Un article de mode. Lui se plaignait de ne pas pouvoir l'accompagner pendant la journée – et mon cœur fit un bond : m'était-il frère de sang ? – à cause de son travail – Ah non. Tant mieux – et regrettait également de ne pas pouvoir la laisser aller à sa guise dans celle ville de cinglés – Eh, un peu de politesse mon vieux – où l'on entendait tous les jours parler de meurtres sanglants et injustifiés – Bon, il avait ses raisons – et pour finir, il pesta contre le style « pute à vingt dollars » auquel encourageaient les boutiques napolitaines, ce que je lui concédais aisément malgré mon ignorance de l'inflation aux États-Unis, et conclut en lui disant qu'il enverrait un coursier à Paris pour lui en trouver une autre, d'écharpe.

L'écharpe ! Par tous les Saints quel idiot je faisais ! Sans son écharpe le pauvre ange s'était enrhumé, ce qui avait au moins l'avantage de la faire pécher par excès dans ses dosages parfumométriques. Je décidai d'aller rechercher cette relique sacrée en son temple divin – je l'avais oubliée dans la chambre de ce sordide hôtel de passe – sitôt abandonné par mes deux hôtes.

Ils ne tardèrent pas à quitter l'artère pour une grande porte de cuivre verdi, encastrée dans un massif porche de marbre, soutenant lui-même une colossale bâtisse que j'avais déjà aperçue, et dont, en relevant les yeux, je reconnus le balcon d'où m'était tombée la divine providence quelques mois plus tôt.

Elle était toujours là, dans le tas de vêtements si familier et pourtant si lointain – je n’arrivais pas à croire que j’aie un jour porté pareil accoutrement – la belle écharpe enduite de cambouis, de crasse, de sang et de pluie polluée. Je m’en saisis et partis la rincer sous la douche, ce qui n’eut strictement aucun effet.

Sur les conseils avisés de l’hôtelier, je dus donc me rendre dans un lav’o-matic et patienter me heure dans cet environnement surexposé, que mon bout de tissu rejaillisse blanc et impeccable de cette turbine archaïque. Ce qui ne fut pas le cas car j’avais mal programmé la chose, et celle-ci ruina mon Saint Suaire.

Ma déception envers cette abomination de machine fut grande, si grande que j’en détruisis la façade d’un coup de pied, avant de sortir et de, levant le poing dans une attitude un peu trop théâtrale je le concède, jurer que je lui trouverai la plus belle écharpe du monde – ou du moins de la ville puisque je n’avais pas de coursier Paris, moi.

Je trouvai la plus belle écharpe de la ville autour du cou d’un homme entre deux âges : une longue pièce de soie blanche sans franges ni fanfreluches, dans la plus pure mode haut-de-forme et œillet blanc à la boutonnrière. Il me suffit une nouvelle fois de m’en saisir et de décamper, l’écharpe dans une main, ma veste dans l’autre, et le bonhomme fut tellement surpris d’être ainsi agressé qu’il n’eut pas le temps de l’ouvrir. Par chance le personnage ne portait aucun parfum, du moins était-ce le cas de son étoffe.

De retour devant le balcon de ma Juliette, je remarquai l’heure avancée – cinq heures du matin. J’avais passé beaucoup de temps à flâner, méconnu, et une brève délibération me fit reporter mon projet au soir même.

Il était temps de dormir. Mais où don ? Je n’avais qu’une envie très modérée de retourner dans le métro ou dans cet hôtel de passe. Laisant parler mes plus vieux instincts et mes pulsions les mieux enracinées, j’agressai un riche et pris une place dans un hôtel quatre étoiles : chassez le naturel, il revient au galop.

3

Le soir venu (malgré l'assoupissement auquel me force l'aurore, j'avais à peine dormi, dans cette chambre stupidement orientée vers l'est, passant le plus clair de mon temps dans la salle de bain à m'amuser du reflet de ma nouvelle apparence, essayant tout un tas de coiffures inimaginables) je quittai la chambre de bonne heure, et gagnai les quartiers espagnols, où vivait la jeune fille. Ma température était redescendue à son niveau habituel pendant la journée, si bien que j'enfilai ma veste et enroulai avec satisfaction cette écharpe de soie autour de mon cou.

Le ciel était encore rosé du crépuscule quand je mis le pied dehors. Malgré le mauvais souvenir d'une aurore prise pour un coucher de soleil, les cieux semblables m'enchantent. Le monde entier semble alors un grand four, même au cœur de l'hiver.

En me rendant là où vivait la jeune fille, je reconnus quelques lieux familiers. Une impasse où j'avais jadis festoyé de deux merveilleuses prostituées, une bouche d'égout sous laquelle j'avais passé plus de trois cents journées, un porche étroit dont les bas reliefs portaient encore les impacts du crâne d'une de ces vieillardes ricaneuses qui me sont si chères. Ces lieux, qui vous sont sordides, avaient porté ma vie, si misérable fut-elle, sur plus de cinquante ans – j'aurais eu du mal à être plus précis : peut-être soixante-dix. Je leur vouais révérence et gratitude de ne pas avoir laissé le monde me détruire. De ne pas m'avoir laissé me détruire moi-même.

Mais le temps était moins aux hommages au passé qu'à celui au présent. Les rues étaient bondées de corps enjoués parmi lesquels je tentai de me faufiler. Mon nouvel habillement attirait presque autant l'attention que la simple chemise, ce dont je me réjouissais en rendant tous les sourires qui m'étaient adressés, sans manquer d'y ajouter mon charme (et, je le confesse, de me faire à cette si lointaine sensation).

Le bloc entier empestait adorablement. Je profitai quelques minutes de cette orgie olfactive à laquelle les passants semblaient indifférents ou insensibles avant de réfléchir à un plan d'action. Et ce faisant je m'aperçus que l'odeur ne venait pas de la bâtisse mais du monument dans mon dos, qui s'avéra, à ma plus grande stupéfaction, n'être que ce qu'il ne se devait d'être : la chapelle où je l'avais rencontrée. Mon esprit engourdi n'avait pas fait le lien entre ces deux édifices que je connaissais bien, mais tout

semblait soudain cohérent. Pourtant, avant d'anticiper mon jugement, je pénétrai une seconde fois le lieu saint.

Lavé et dans de meilleurs atours, je me sentais plus présentable à notre Seigneur. Mon humilité n'en était pas atteinte, mais je marchai sans honte, sans éviter les zones de lumière, le pas léger cependant. La chapelle n'avait pas changé, et son éclairage statique mais chaleureux apporta à mes yeux un repos que les derniers événements (le lav'o-matic, le manque de sommeil et simplement mes errances non dissimulées) avaient rendu précieux. Le parfum entêtant s'enroulait dans les courants d'air, se faufilait sous les priedieu, m'assaillait les sinus. Presque transi par ces remous, je fus surpris d'être ramené à la réalité par un bruit de page tournée et un discret reniflement.

Elle était là, assise au même endroit que la fois précédente, dans sa petite robe de soie noire aux épaules dégagées et bordées de fine dentelle. Sans vraiment hésiter je m'avançai jusqu'à elle d'un pas assuré mais discret. Une semaine avait passé depuis notre première entrevue, ou plutôt notre entrerenflade et Jonathan Harker avait depuis longtemps reposé sa pelle au profit d'un long couteau et d'un morceau de la sainte hostie, et tranchait à l'instant la gorge du Comte. Pendant son sommeil, sale lâche. Voilà bien une façon dont je n'aimerais pas mourir. Une fois ou deux, la fillette sembla revenir sur sa lecture, s'aidant de son doigt à lire un mot difficile.

J'étais si bien en cet instant. Une vraie paix intérieure m'habitait. Je me sentais l'ange gardien d'une précieuse figurine de nacre, renifleuse. Je me rappelai soudain l'offrande que j'avais apportée.

J'avais d'abord pensé l'abandonner en évidence, ou la jeter sur ses épaules et disparaître comme à l'accoutumée, mais c'eussent été les manières du rustre que je n'étais plus. Une bouffée d'arrogance me fit changer de plan d'action.

Abandonnant mon silence, je passai par l'allée centrale pour aller m'asseoir sur le même banc quelle. Nous étions à un peu plus d'un mètre d'écart. Je pouvais sentir son regard sur moi, simplement contemplatif, avec peut-être une pointe d'admiration, me surpris-je à espérer. Je me signai et joignis les mains pour entamer une prière, m'attendant à être foudroyé à tout instant par cet affront au Seigneur. Le Christ de plâtre peint me

regardait avec cet air à la fois si léger et si pesant, seul gardien de ce lieu saint.

Cherchant mes mots, je revis comme en rêve certaines messes de mon enfance. Tout cela était si loin, et les psaumes si profondément enfouies dans ma mémoire que j'avais un mal fou à les en extirper. Je tentai un *pater noster*, en vain. *Ave Maria* ? Ces deux seuls mots s'échouèrent sur mes lèvres hésitantes.

Un grand silence m'envahit. Ma vie trop longue et bercée par le vice m'avait volé mes prières d'enfant. Je n'étais plus et ne serais jamais plus qu'une créature impie bercée par les ténèbres, malgré la foi qui inondait mon cœur. Celui dont je n'osais plus prononcer le nom en pensée me refusait-il le droit d'implorer sa grâce ? Je m'inclinai, plein d'humilité devant la suprématie du Seigneur, et m'apprêtais à quitter les lieux, quand mes pensées revinrent à l'objet qui fait le Christ pâle : la fille. Je tournai doucement la tête vers elle, et rencontrai son regard. Je n'avais pas un instant jusqu'ici aperçu son visage, aux traits si purs et si bien dessinés. Tout en elle évoquait la jeunesse, de son menton saillant à son regard sombre aux reflets ensorceleurs, et cette touche discrète et juvénile de maquillage.

Dehors le monde continuait de tourner, mais dans cette bulle hors du temps et de l'espace, j'observai cette fille me tirer doucement de mon humble mélancolie. Chaque seconde à la regarder m'allégeait le cœur tout en m'alourdissant le corps, plongeant mes entrailles et ma face en enfer tandis que mon âme était irrésistiblement attirée par les Sept cieux qu'elle semblait me promettre. J'aurais voulu poser ma tête sur ses genoux et la laisser m'emmener au paradis tandis que je fermais les yeux, mais ma prise de conscience de ma ridicule existence m'avait réduit au mutisme.

Ce fut donc elle qui prit la parole : « Vous allez bien ? »

Charmante attention, et charmant sourire, dus-je reconnaître sans toutefois le lui avouer. Son italien était très approximatif, mais la douceur de sa voix avait rendu la chose si fluide que j'en fondis intérieurement.

Je hochai la tête avec une moue attristée. Elle imita mon mouvement, cette fois avec un sourire qui me précipita au fin fond des abysses. Comment pourrai-je jamais oser lui adresser un seul mot en ce lieu où j'étais importun ? Elle retourna à sa lecture avec un léger reniflement, me rappelant l'étoffe qui n'avait pas quitté ma gorge. Il me fallut me résoudre à

prendre la parole. Il me fallut me résoudre à faire passer mes désirs avant ma pitié, ce qu'à ma grande surprise je ne peinaï pas à faire : « Vous avez pris froid. »

Elle tourna vers moi un sourire si radieux que j'en oubliai l'hiver. Ses fossettes discrètement fardées me menacèrent de leur charme pubescent, ses yeux noisette auxquels les cierges artificiels conféraient une teinte acajou se plissèrent tout en se parant de milliers de reflets extatiques, ses lèvres pleines découvrirent une dentition sagement brossée tandis qu'elle lâchait un petit rire parmi les plus charmants qu'il m'ait été donné à ouïr.

« Bof, c'est rien.

— Vous devriez vous vêtir un peu plus chaudement, tout de même.

— Oui je sais, mais j'ai perdu mon écharpe. »

Bien joué mon vieux, tu l'as menée en bateau. Un petit rire victorieux s'éleva du fond de mon bassin, le long le ma colonne vertébrale, pour finalement se transformer sur le bord de mes lèvres en un : « Pauvre ange. Prenez donc la mienne. »

Je défis avec une lenteur savoureuse le nœud de l'étoffe et la lissai patiemment, faisant durer le plaisir autant que possible, avant de me laisser glisser sur le banc jusqu'à elle, et d'esquisser le mouvement qui m'eut permis de saisir sa gorge dans cette soierie si elle n'eut pas ce mouvement de recul. « Ah... Je ne sais pas si je peux... »

J'eus un sursaut intérieur. Après tout, elle était la seule et unique personne à avoir eu cette réaction à mon égard, dans cette incarnation. J'allais découvrir qu'elle n'était pas un cas isolé. Au vingt-et-unième siècle, malgré des vêtements de plus en plus affriolants, qu'on n'aurait pas même osé prendre pour sous-vêtements à la Renaissance, les gens étaient effrayés par le contact. Mais je me repris vite : « Mais enfin, je ne vous parle pas d'adultère. »

Et je passai l'écharpe autour de son cou si vite qu'elle n'eut pas le temps de s'en rendre compte.

« Oh. Elle est douce.

— Elle vous plaît ?

— Oui, vraiment, mais et vous ? Je suis gênée...

— Ne le soyez pas. Tout pourvu qu'une si charmante jeune fille ne tombe pas malade. Et ne vous en faites pas, je ne prendrai pas froid. »

J'esquissai alors le mouvement de me lever, une main se tendant instinctivement vers le couvre-chef que je ne portais pas. J'étais aux anges,

mais extrêmement mal à l'aise. À quoi rimait ma conduite ? C'était de l'altruisme pur et simple, cela ne me ressemblait pas, n'était pas digne de moi. Il me fallait sortir et chasser, vite. C'est alors qu'elle fit ce que je ne croyais pas possible : elle me retint. Simplement, par la manche.

« Vous partez déjà ? »

Son regard s'était enrichi d'une lueur que je ne lui connaissais pas, c'était celle de la détresse, pourtant familière au prédateur que j'étais. Son sourire avait presque disparu, et je ne m'expliquai nullement ce revirement. Habituellement, ces émotions je les lisais plus sur des traits affolés qui semblaient presque balbutier : « Vous voilà déjà ? ». Mais elle agissait de façon totalement inverse, totalement irraisonnée, à retenir le danger sur pieds que j'étais, la bombe à retardement assoiffée de sang humain. Une attitude due à un facteur que je ne parvenais pas à isoler, mais qui finit par me sauter aux yeux dans son évidence trop présente : l'innocence.

Je m'étais rassis.

Elle me souriait maintenant de ce trait de pinceau courbe et fin qui la dessinait toute entière. Ne sachant plus où me mettre, je demeurai là, statique, stupide, le regard plongé au fond de ses yeux réfléchissants

« Je n'ai pas souvent l'occasion d'avoir de la conversation », me confia-t-elle.

Sans Vraiment tenter d'exprimer quoi que ce soit d'autre que la béatitude cotonneuse dans laquelle je pataugeais, je laissai les mots s'échapper de mon cerveau en empruntant ma bouche, inconscient du danger que cela représentait.

« Mais maintenant vous m'avez, lui dis-je. Que fait une si jolie demoiselle seule dans une chapelle comme celle-ci ? questionnai-je, cette fois parfaitement conscient de connaître une partie de la réponse, ce qui permettait une certaine vacance à mon esprit tandis qu'elle me répondrait.

— J'habite en face. Mon père ne veut pas que je m'éloigne trop de la maison. D'ailleurs je vais bientôt devoir rentrer, c'est pour ça que j'en profite... »

Elle parlait, elle parlait, d'une voix fluide et fluette, hésitant parfois sur un mot, se reprenant aussitôt, riant par instants pour immédiatement après froncer les sourcils.

« C'est un des seuls endroits que j'aime bien : c'est calme, et mon père est plus rassuré que si j'étais dans la rue. C'est pour ça que je viens lire ici.

— Oui, j’ai vu, dis-je. *Dracula*. Je connais de meilleures lectures. Surtout pour une jeune fille. Surtout dans la maison du Seigneur.

— De meilleures lectures ? Je ne suis pas de votre avis ! »

Après son haussement de ton, elle eut un de ces petits rires qui appelaient en moi cet instinct possessif et animal, cette envie de lui sauter à la gorge pour ingurgiter son âme liquide jusqu’à la dernière parcelle.

« Ce roman est la Bible de l’Antéchrist, dis-je. Il corrompt votre âme et fait du démon même une créature au charme indicible. Gardez-vous bien de vous laisser influencer par de tels racontars : le Diable est à haïr, pas à adorer. »

Elle sembla surprise par mon discours. Son sourire s’évanouit de nouveau, et une pointe d’affliction perça du fond de sa rétine. L’avais-je déçue ?

« Vous, vous avez pas lu d’Ann Rice... » dit-elle pour elle-même (je découvrirais plus tard les atrocités dont il était alors question). « Mais de toutes façons le mal est fait, ajouta-t-elle sans sourire. Je viens de terminer ma quatrième lecture. »

J’émis un gargouillis de consternation qu’elle interpréta justement.

« Moi et mon père voyageons beaucoup. Il travaille à l’ambassade, et je vis seule avec lui. Un an par ci, un an par là. Je vois toutes sortes d’écoles et toutes sortes de gens, et même si je vais à l’école anglaise, j’aime apprendre le langage du pays dans Lequel je vis. Il paraît que c’est plus facile à mon âge d’ailleurs.

— Quatre lectures ?

— Une fois en anglais, une fois en allemand, une autre en anglais, et voilà l’italien. »

Elle agita Le roman aux pages cornées. Je hochai la tête avec approbation. Drôle de manuel. Drôle de vie. Drôle de fille. Finalement, nous avions plus en commun que je n’aurais pu le croire, malgré la différence d’âge. C’est alors qu’elle regarda sa petite montre en argent et poussa un juron en allemand.

« Ooohh... je dois vous laisser monsieur ! Nous avons beaucoup parlé ! »

La panique la faisait perdre son latin de la plus comique façon qui soit. Elle ramassa ses affaires en vitesse – c’est-à-dire son manteau et son livre, l’écharpe ayant demeuré autour de sa gorge telle une ceinture de chasteté – et se leva maladroitement.

Quand je lui proposai de la raccompagner pour me faire pardonner de l'avoir retenue, elle m'assura que cela n'était pas nécessaire, qu'elle se débrouillerait avec son père, et que je ne devais pas m'excuser d'être d'une si agréable compagnie. Elle s'exprimait étrangement bien pour une enfant de son âge, dans son italien duquel filtrait parfois un mot d'anglais.

Avant de disparaître dans l'entrebâillement de la porte, elle se retourna dans un mouvement agité, son manteau mi-long de velours côtelé remuant en tous sens de même que ses cheveux, me chercha du regard, et dans un demi-sourire me pria :

« Je serai là demain soir encore, j'espère vous revoir !

— Soyez en sûre, mademoiselle. Mais nous ne nous sommes toujours pas présentés, fis-je remarquer, tandis que je m'étais rapproché d'elle à pas doux.

— C'est vrai. Vous êtes ? »

Cette note informelle m'amusa de sa part, mais je la mis sur le compte de son empressement. Je laissai échapper un sourire ; une évidence me sauta aux yeux : elle avait soulevé le problème épineux de mon nom.

Je n'en avais aucune connaissance. Aucun souvenir. Rien.

Les pensées se bousculèrent à une vitesse effarante dans mon crâne apeuré, cherchant à mettre un nom sur mon image. Paralysé par la gêne, je laissai mon regard se fixer sur mes mains à la blancheur nacrée. Cela suffit à libérer une voix enfouie en moi, qui me baptisa de mon nouveau nom : « Pour vous je serai *Livio*. »

Elle me fouetta de son petit rire tout en s'enfonçant dans l'écharpe comme j'avais moi-même pris l'habitude de le faire. Puis, raillant ma voix et me dardant des flèches de son regard, elle répliqua : « Eh bien. Pour vous je serai Anissa. »

C'est le moment que choisirent mes troubles auditifs pour se réveiller. Une centaine de rires étouffés, lointains et indistincts, envahit mon esprit. D'indéfinissables ombres dansaient autour d'Anissa et de moi-même, comme elles savent le faire quand un bonheur inexplicable les réveille, mais cette fois-ci, cela tenait plus de l'hystérie collective.

Un pas en arrière, et je courbai l'échine en une profonde révérence, mais ma Dame s'enfonçait déjà dans la foule de la rue piétonne. Et pendant que je regardai ce petit bout de soie blanche traverser la rue, un étrange sentiment m'envahit. On aurait dit l'éveil de mon système nerveux, mêlé à une impression de danger imminent dans un premier temps, de grande

douleur par la suite, comme quand on réalise qu'on vient de rêver. Cette situation m'était familière. Un insolite sentiment de *déjà vu* m'interpellait. Je balbutiai à grand peine la première chose qui me vint : « Vous êtes bien aimable, jeune fille. »

De la lourde porte verte, elle me lança un « à demain ! » qui se répercuta de longues heures sur les parois de ma boîte crânienne comme je m'enfonçais, une nouvelle fois, pensif, dans la chapelle au cierges immuables qu'elle avait imbibée jusqu'à la dernière pierre de cette senteur d'épices emmiellées.

« Vous êtes bien aimable, jeune fille » ?

Cet embarras ne m'avait pas quitté.

Chapitre II

1

« Mais arrête avec celle fille, t'es lourd ! Tu parles plus que de ça ! Tu fais plus que la chercher et te défoncer la gueule ! J'en ai marre, moi ! J'ai une vie ! Hier, on avait les grands-parents à la maison, j'étais pire que je suis maintenant ; tout le monde me regardait comme si j'étais un junkie !

— Dis pas de conneries : Jessy tu es un junkie.

— Pas autant que *toi* ! Mec, sérieux, regarde-toi ! En deux mois t'es devenu un zombie ! Je veux dire, merde ! Il y a pas que la défonce dans la vie ! Tu m'emmerdes ! Moi, je suis plus ! Sérieux, ta mère dit rien ?

— Ma mère est un légume, elle dépasse pas le stade contemplatif. Elle se rend même pas compte que ses boîtes de médocs disparaissent.

— Ouais ben c'est pas une raison. Prends toi un peu en main.

— En main. Ha ! Je fais que ça ! J'en ai mal aux couilles ! T'as pas de leçon à me donner, espèce de tante !

— Je t'emmerde ! Moi au moins je cours pas après les fantômes ! Maintenant t'es tout seul, Van Helsing ! Je me casse ! »

Et la discussion fut close. Le grand Jessy, Jessy le fêtard, Jessy l'insubordonné, qui se dirigeait dans la brume matinale vers l'entrée du lycée de Ratcliff, venait de tomber du piédestal qu'il occupait fièrement dans l'esprit de Joshua. Comme dans toute grande amitié, ces querelles leurs étaient familières, et toujours se remettaient-ils à parler ensemble en moins d'une semaine ; pourtant cette fois-ci Joshua ne parvenait pas à s'imaginer de nouveau ami avec ce moralisateur qui lui tournait le dos. De toute façon la journée se déroulerait comme toutes les journées. Dénombrement des absents (une grosse poignée ; tous amis ou connaissances de Joshua et Jessy), somnolence monotone de plusieurs heures, marques de table sur le coin du visage, déjeuner abject à la cantine blanchâtre, somnolence post-nutrition, somnolence de fin de journée, relâchement des fauves. Il ne raterait rien : le spectacle se renouvelait rarement à Ratcliff. Et merde. Il écrasa son second mégot et s'éloigna du lycée.

Les rues larges portaient le vent face à Joshua. Le ciel blanc chargé absorbait les derniers soupçons de brume à travers le pays et confortait Joshua dans son humeur apathique. Pour éliminer tout risque d'énervement inutile, il goba un comprimé de Valium qu'il avait piqué à sa mère. Dans les heures qui suivirent, à mesure qu'il se rapprochait du centre londonien, ses pensées se molletonnèrent. Jessy était un con. Il avait toujours parlé de Joshua en couple, de pourquoi il faudrait, de pourquoi ça lui ferait plaisir. Alors que ce petit pédé se touchait sûrement à l'idée d'un Joshua célibataire. Et maintenant qu'il savait ce qu'il voulait. Joshua était une menace à ses fantasmes, c'était évident. Mais il ne l'avait pas vue. Non, il ne l'avait pas vue, pas touchée, pas sentie, alors il ne pouvait rien comprendre

Ce fut en pensant à elle qui pénétra dans une ruelle emplies de détritus, avec la ferme intention d'évacuer l'excédent de foutre qui ramenait sans cesse ses pensées à cette même soirée. Une fois qu'il se jugea assez à couvert, il ouvrit sa braguette et sortit son sexe de son fourreau. Son érection était douloureuse et sa verge poisseuse, même hors de son caleçon humide. Il empoigna fermement son sexe raidi et commença à le branler. Les pans de sa braguette se rabattaient, menaçant de lui frapper le gland, et les tirer vers l'extérieur n'y faisait rien. L'élastique de son caleçon poussait ses bourses vers le haut, tandis qu'un vent glacé venu de la bouche de l'impasse lui frigorifiait la verge et s'emmêlait dans les poils de son pubis.

Le mouvement mécanique ne produisit d'abord aucun effet, si bien que Joshua en augmenta la fréquence avec un léger énervement. Bientôt sa peau commença à souffrir de la friction. Son épiderme irrité rougissait sous sa main, la chair de son pénis semblait broyée dans un étau, le frein de son prépuce menaçait de céder, mais pas la moindre jouissance ne le satisfaisait.

À bout de nerfs, il descendit son caleçon sur ses genoux, pour mieux reprendre sa masturbation frénétique. Il raffermir la prise jusqu'à ne plus pouvoir serrer, sur un pénis qui mollissait déjà, et se mit à branler cette chose flasque aussi vite que sa main le lui permettait. Mais plus il le malmenait, et plus le ver rosâtre se recroquevillait dans sa gangue de peau, jusqu'à ce qu'il ne sente rien d'autre qu'une brûlure diffuse. Et cette boule de chaleur au creux de son aine, qui ne demandait qu'à en jaillir.

Étrangement essoufflé, il laissa sa tête basculer vers l'arrière. L'impasse lui sembla alors comme transformée depuis son arrivée. Les deux immeubles entre lesquels elle s'enfermait lui parurent gigantesques.

Sous le ciel gris tourmenté. Joshua crut entendre le murmure plaintif d'une cité peuplée d'errants languides. Son corps se prit de tremblements convulsifs, son souffle se saccada ses expirations rappelaient celles d'un enfant en plein cauchemar. Le vent froid sur son aine à nu s'insinuait dans chacun de ses pores, dans le moindre recoin de ses articulations et de ses vêtements, glaçant ses jambes et mordant son bas-ventre. Ses quatre membres d'abord, puis très vite son être tout entier s'engourdirent, relâchant le pincement nerveux qui traversait son épine dorsale quelques minutes auparavant. Au bout de quelques secondes seulement son esprit même s'apaisa, jusqu'à ce que tout son corps, tout ce qui constituait sa vie, lui apparaissent soudain d'une grossièreté évidente. Comment pouvait-il s'impliquer autant dans cette affaire ? Comment avait-il pu changer autant en si peu de temps ? Son état était des plus déplorables. En arriver à se palucher dans une impasse, quoi de plus pitoyable ? Non, ce qui était à l'œuvre, ce devait être...

Sa main gauche se crispa quand une sirène d'ambulance le ramena soudain à la réalité. L'esprit toujours égaré, Joshua découvrit, serrée dans sa main une affiche collée au mur sur lequel il s'était appuyé. Tandis qu'il se rhabillait, toujours un peu déphasé, l'affiche attira son attention : celui ou celle qui l'avait placardée là tenait soit du trisomique soit du génie. Une silhouette malingre et déhanchée pointait un doigt vers le photographe, et son visage blafard comiquement inexpressif arborait un maquillage suggérant un air cadavérique, en autrement plus soigné. L'encre de l'affiche noire et blanche avait coulé, probablement sous les intempéries, conférant à la silhouette androgyne un caractère plus inexistant, et à ses cheveux longs une allure d'aile de corbeau écrasé. L'arrachant au mur de brique auquel elle s'accrochait comme par enchantement, Joshua glissa l'affiche froissée au fond de sa poche, et reprit son errance.

Pendant des heures, ses pieds le guidèrent à travers Londres, en quête d'une distraction. Quand l'ennui le prenait trop, il avalait un autre comprimé de Valium. Les façades jaunies se refermaient sur lui, semblables à une arche ternie et étouffante de pollution. Il mit la main à la poche pour un paquet de Marlboros. Des clochards au cou enflé et rougeoyant s'approchaient parfois de lui pour lui en demander une, du fond de leur puanteur d'égout, et Joshua ne leur répondait que par un regard indifférent

dissimulé sous quelques mèches de cheveux ternes. La foule innombrable et insipide défilait comme un million de figurants. Joshua n'était plus que spectateur dans une sphère invisible et stagnante, entourée de mouvement. Les rues commerçantes grouillaient de touristes à la peau luisante de sueur, aux lèvres et aux doigts graissés d'huile alimentaire, et les papiers qu'ils abandonnaient dans leur sillage attestaient de leur nature par des taches jaunes et translucides caractéristiques. Cette vision hypnotique saisit Joshua aux tempes. Ce ne fut qu'en portant une main à son front qu'il découvrit que celui-ci était brûlant.

Il s'appuya à un lampadaire providentiel quand sa vue se troubla, pour, relevant les yeux, découvrir une foule privée de toutes les couleurs fluorescentes qu'il avait pu lui voir quelques secondes plus tôt. Devant lui se déroulait le spectacle spectral d'une foule uniformément grise, se mouvant au ralenti dans un univers semblablement monochrome. Chacun de ces corps quasi-inertes semblait, de plus, étrangement immatériel, presque inexistant. Transparents. Ils étaient totalement transparents. À travers la foule Joshua voyait les magasins. À travers les voitures il voyait la circulation. À travers leurs poitrines il voyait leurs entrailles.

Et soudain, du coin de l'œil, il perçut un mouvement. Quelque chose de rapide, fluide, et noir s'était mu à travers la foule. Il scruta plus attentivement les formes rondes et grises, son crâne le torturant de vrombissements douloureux, jusqu'à ce que la chose reparaisse. C'était une étrange forme noire, semblable à une flamme d'un bon mètre de haut, qui voletait entre les spectres translucides. Le feu follet obsidienne alla et vint pendant quelques instants, avant de s'immobiliser au milieu de la foule. Son contour commença alors à frémir et à mesure que l'entité prenait en envergure, Joshua lui distingua tout d'abord deux excroissances qui s'affirmèrent comme des bras, puis une esquisse de tête, à la toison tout aussi frétilante que le reste, et un dernier membre long et large, qui rappelait une jupe. Maintenant de taille sensiblement humaine, la chose touchait presque le sol. Ses formes se dessinaient au rythme de ses ondulations : seins menus, hanches étroites, taille de guêpe.

Soudain, derrière elle, une à une mais à une fréquence terrifiante, d'autres flammes follettes pointèrent à leur tour. Elles sortaient de nulle part. Elles se contentaient d'apparaître, l'une après l'autre, après l'autre, après l'autre, Elles furent bientôt vingt, très vite cinquante, très vite plus nombreuses que les piétons figés. Le bruit électrique de leurs ondulations,

qui rappelait celui d'un papier qu'on froisse, changea le mal de crâne martelant de Joshua en un sifflement étiré.

Commença alors une parade étrange : une derrière chaque passant s'agrippait à son torse et penchait sa tête sans visage au creux de sa nuque, tandis qu'une autre, face à la même proie lui saisissait le bassin et plongeait dans son aine jusqu'aux épaules. Hommes et femmes, enfants et animaux, tous étaient pareillement victimes de ce traitement orgiaque. Une rumeur monta de la foule silencieuse. Un gémissement de plaisir tout d'abord, celui d'une des formes à la voix douce et timide. Puis un autre, un troisième, et très vite dix, vingt, cent.

À mesure que leurs voix s'élevaient, leurs prises s'affermirent : épine dorsale tendue comme la corde d'un arc, épaules affûtées et coudes aiguisés, ondulations capillaires raidies. La rumeur devenue cohue, une seconde batterie de voix s'éleva de cette mêlée. Mais c'étaient là des râles de douleur trop distincts, trop matériellement vivants. C'étaient leurs victimes que les ombres faisaient hurler ainsi. Si leurs corps figés n'écartelaient pas leur mâchoire, c'était néanmoins leurs voix que Joshua percevait, puissantes, terribles, insoutenables. Quelques rires hautains résonnèrent : les formes jouissaient. Cette fornication à laquelle elles s'abandonnaient était de loin leur plus grand plaisir, un plaisir outrepassant le domaine de l'envie pour se jucher dans le royaume du vital. Leurs voix fluettes se firent rauques, animales, tandis quelles atteignaient le sommet de cette orgie divine, La tête comme collée à celui ou celle sur lequel elles avaient jeté leur dévolu, elles semblaient vouloir s'en arracher, semblaient attirées par ce point quelles mordaient de leur tête sans bouche. Non, elles pompaient. Elles suçaient, elles aspiraient, elles s'approprièrent *quelque chose*.

Alors, d'un seul coup, elles semblèrent l'avaloir. Les hurlements qui suivirent n'eurent rien d'humain. À mi-chemin entre satisfaction et frustration, résonnant les unes pour les autres, métalliques et abstraites, chaque voix s'éleva semblable à la plainte d'un mourant jouissant, tué par son propre orgasme. Toute cette cohue retentit, tonitruante, dans la tête de Joshua, qui eut toute la peine du monde à se prendre le crâne entre les mains. Ses tempes battaient avec la conviction d'un tambour de guerre. Un mince filet de salive commença à couler de sa bouche tandis que sa vision se perdait dans le flou. Les voix des folles, toutes entonnant un gémissement post-coïtal, se muèrent en une note d'interrogation brossée de

paresse. Leurs ondulations de papier froissé s'agitèrent de nouveau, tandis que Joshua sentait l'une des fées noires se faufiler derrière lui.

Sa proximité électrique hérissait chacun de ses poils, il lui semblait sentir contre sa peau une infinité d'aiguilles microscopiques tâter son épiderme. Une transpiration abondante collait son t-shirt à sa peau. Ses tempes s'inondaient d'une sueur musquée. Et juste au moment où la fièvre se fit le plus insupportable, au moment où ses yeux se perdirent quelque part entre la droite et la gauche, il entendit son nom énoncé d'une douce voix féminine à son oreille. En une fraction de seconde tous ses sens lui revinrent, et il tourna la tête du côté sollicité. Une des flammes follettes se tenait là, à quelques centimètres de son visage, le cou tendu et la face semblable à une flaque de pétrole d'une netteté indicible. On pouvait y lire, la ligne délicate d'arcades sourcilières taillées au couteau, et une ébauche d'excroissance nasale, mais l'intégralité de son masque conservait les reflets incolores et huileux de l'encre la plus sombre.

Pendant un court moment que la peur transforma en une éternité, la chose fixa Joshua, dont le regard ne fixait aucun point en particulier sur le visage liquide. Elle s'avança alors d'un mouvement instantané, tirant à Joshua un cri de surprise, ouverture dont la folle prit aussitôt possession. Leur baiser dura une seconde, ou deux. La matière de l'être de jais glissa d'une bouche à l'autre ; quelque chose de froid et visqueux, semblable à de l'encre de chine, sans le goût. L'absence totale de goût qu'avait cette salive noire terrifia Joshua au plus haut point. Ses yeux se fermèrent, son esprit fit de même, seule sa voix ne se tut pas. Un hurlement de terreur venu du plus profond de son être lui échappa tandis qu'il rouvrit les yeux. Ses oreilles le maltrahaient, son nez s'emplit de gaz d'échappement, le froid le mordit dans ses plus intimes recoins de peau, et les couleurs qui lui apparurent manquèrent de l'assommer. La foule avait recouvré sa matérialité splendide, et le flamboiement de la ville le tétanisa. Chaque parcelle de son corps tremblait comme une feuille.

2

Perdu dans ses pensées et incapable de retrouver son chemin dans les rues familières de la City, Joshua finit par se rendre compte qu'il avait recommencé à marcher. Trois ou quatre comprimés de Valium avaient fait passer la journée comme le vent sur une roche. Un pénible effort de concentration lui permit de retrouver un arrêt de bus par lequel il transitait tous les soirs. Hagard, il attendit que la réconfortante alcôve de ferraille se saisisse de lui, et dans la lumière blafarde de ses néons perçant la nuit tombante, le dorlote froidement jusqu'à Hollow Hill.

La bruine était déjà là, les rues de la ville égarée n'éloignant jamais tout à fait cette pellicule indistincte. En cet instant, les maisons étaient à l'image des pensées de Joshua : un amas flou de concepts individualisés, sans cohérence, sans importance. Il marcha machinalement jusqu'au portail de bois à la peinture écaillée, qu'il poussa sans s'en rendre compte ; longea l'allée gravillonneuse perdue dans le jardin mal entretenu, ouvrit sans clé la porte qui n'avait plus de serrure.

L'intérieur embaumait le médicament. Une odeur étrange, plutôt injustifiée, de désinfectant à laquelle Joshua avait fini par s'habituer sans chercher d'explication, il suivit le couloir qui menait à l'escalier, répondit d'un monosyllabe quand sa mère le gratifia du sien, assise dans la cuisine. En haut de l'escalier était sa chambre. En y pénétrant il laissa tomber son lourd manteau brun, et se laissa choir de même sur son lit. C'était une chambre très simple, plutôt petite, avec un bureau, quelques étagères, un lit et une table de chevet. Aucun poster n'ornait les murs, et seuls quelques disques étaient empilés à côté d'un petit poste, sur une vieille commode.

Joshua demeura un long moment avachi sur son lit, le regard fixe et les yeux vitreux. Ce qu'il avait vu dans l'après-midi ne pouvait tout simplement pas être réel. Si la fatigue et la drogue l'abrutissaient au point de lui donner des hallucinations, ce devait être un bon moment pour arrêter ce petit jeu, pensa-t-il. Le retour aux sources, il n'y a rien de tel.

En allant piocher une Marlboro dans sa veste, il mit la main sur un papier froissé. La cigarette trouva en premier son chemin jusqu'à ses lèvres. Il n'avait jamais été très curieux mais finit par sortir la feuille et l'examiner avec plus d'attention. Il s'agissait de cette affiche qu'il avait arrachée plus tôt, avec son effigie barbouillée et plutôt risible. Le doigt pointait toujours

sans grande conviction dans la direction de Joshua, mais un sourire qu'il n'avait pas remarqué plus tôt animait le visage au regard absent.

C'était une publicité pour une soirée, dont le nom, *Vado Mori*, en gros caractères gothiques blancs sur lesquels avait coulé l'encre grisâtre, formait une arche au dessus du personnage. Plus amusant encore, un petit descriptif suivait : *Tout vient à point à qui sait attendre. Venez passer les dernières heures de votre nuit en bonne compagnie, si le courage ou le désespoir vous prend de vous défaire des spectres de votre solitude, en ce premier et dernier Vado Mori !*

Difficile de faire plus con. Mais ce fut la mention qui suivit qui intrigua Joshua. Le bas de l'affiche indiquait 13 Poe Alley, Hollow Hill. Suivaient les numéros de bus à prendre pour parvenir en ville depuis Londres, et finalement une série de caractères minuscules, presque illisibles, qui ressemblaient un avertissement : *Venez sans tarder.*

Perplexe, Joshua chercha une date, bien que l'affiche lui semblât millénaire. À sa grande surprise, aucune indication de ce genre ne figurait sur l'affiche, excepté peut-être le microscopique mot final. Comme il était tôt dans l'après-midi, malgré la nuit hivernale avancée, il alluma sa cigarette et décida d'aller jeter un coup d'œil à l'adresse indiquée.

Dehors, la température avait brusquement chuté. Joshua arpentait les rues, les mains sous les aisselles, tirant sans discontinuer sur sa cigarette. Le même vieux bois mal peint couvrait toute une rue de maisons aux styles variés, allant de la grande bâtisse familiale au cagibi glacial.

Poe Alley se trouvait dans un quartier qu'il n'avait pas l'habitude de fréquenter, malgré sa proximité. C'était le genre de coin que choisissaient les ouvriers violeurs et les batteurs d'enfants pour s'établir – vraisemblablement pour des raisons d'argent – ce qui ne rendait que plus étrange la localisation de cette fête, mais pas son nom.

Le numéro treize se trouvait entre une grange à l'abandon et une caravane plantée au milieu d'un terrain vague. Il s'agissait d'une maison d'apparence tout à fait respectable, malgré la peinture écaillée qui la recouvrait. Au dessus de la porte trônait un crâne de vache, apparemment réel, qui scrutait l'horizon de ses orbites creuses et conférait à la demeure un grotesque aspect américanisant. Rien d'autre ne distinguait cette maison d'une simple et honnête habitation familiale, ce qui fit hésiter Joshua à repartir sur le champ. Mais au bout d'un moment, tandis qu'il s'apprêtait à

faire demi-tour, il perçut un mouvement par la fenêtre frontale. Une main blanche accrocha ce qui ressemblait à une pancarte.

Joshua s'avança de quelques pas pour déchiffrer l'inscription, gêné par un vent glacé qui s'était mis souffler. On pouvait lire, manuscrit à la peinture blanche sur une planche noire : *Vado Mori, ce soir*. Derrière la pancarte une silhouette se dressait, au visage anguleux semblable à celui de l'affiche. Joshua ne l'avait pas remarqué auparavant, et se trouva incapable de dire si le personnage venait d'arriver ou s'il l'épiait depuis le début, mais en fut irrésistiblement pris de malaise.

Il mit le feu à une cigarette pour se réchauffer dans le vent qui se levait et rentra chez lui sans se retourner.

Le steak haché était tiède. Les petits pois trop verts trempaient dans le jus huileux qui s'en écoulait. Dans ce brouet flottaient des yeux au regard fixe, pois à l'iris vert, gouttes d'huiles à la pupille absente. Un autre comprimé de Valium avait réduit les pensées de Joshua à de simples et confortables constatations, et sa mère, assise face à lui ne semblait guère en meilleur état. Il leva les yeux de son assiette et la dévisagea. C'était une femme entre deux âges, aux cheveux déjà grisonnants, aux joues creuses et ridées, ce qui ne faisait qu'allonger son visage étroit, et ressortir ses yeux pochés et imperceptiblement vitreux. Elle mâchait consciencieusement sa bouchée de viande brune, le regard posé sur le coin de son assiette, le dos nettement voûté et les mains posées sur ses couverts comme par désœuvrement.

Joshua lécha avec attention le dos de sa fourchette qui avait baigné dans le mélange aqueux et mal réchauffé avant de décider qu'il n'avait pas faim. Il regarda encore l'automate face à lui, qui continuait de mâcher la même bouchée depuis plus de dix minutes. Impossible de dire s'il était pris de pitié, de honte ou de haine envers cette femme sans caractère, sans personnalité, sans aucune force morale. qui vivait des allocations maladie qu'elle touchait depuis le suicide de son mari. Plus probablement, il ne ressentait rien pour elle, anesthésié jusque dans la moelle par le Valium qui constituait le principal aliment de sa génitrice.

« Avale » finit-il par lui dire, voyant bien qu'un quelconque mécanisme synaptique semblait lui faire défaut. Les mâchoires cessèrent leur besoin mécanique pour laisser œuvrer à leurs collègues musculaires, et le spectacle étrange d'une pomme d'Adam roulant dans la gorge maigre

et fripée fascina Joshua le temps nécessaire à l'opération. Puis toute cette petite ronde reprit, privée du grain de sable qui handicapait la sérénité de ce ronronnement simple et fastidieux, et la femme continua son repas, mollement mais sûrement. Joshua était parti depuis des heures quand elle termina son assiette.

3

Sous son lourd manteau Joshua ne portait que le t-shirt aux manches arrangées qui était devenu une sorte de seconde peau. Il avait également enfilé toutes les breloques qu'il s'était appropriées dans ses dernières soirées. Cela allait du bracelet à clous au chapelet, en passant par une paire de mitaines ou, plus insolite, des lunettes de soleil, qu'il ne portait jamais. Les chaînes de son porte-clefs et son unique éperon cliquetaient dans la brume alors qu'il approchait de Poe Alley. Lui-même se serait pris pour un fantôme, et se laissait facilement emporter par l'image d'âme errante que le Valium lui soufflait à l'oreille.

Il n'était plus très loin quand il aperçut une autre silhouette dans la brume. Celle-ci était réellement fantomatique, le retenant d'aller engager la conversation. Une autre forme fit bientôt son apparition, puis une troisième. Cette dernière était distinctement plus petite que les deux autres, plus mince également. C'était une jeune fille dans un long manteau de laine noire qui lui descendait jusqu'aux pieds, qui masquait même ses talons bruyants dont la rythmique se perdait dans le vague. Comme toutes les fois où il s'était trouvé dans un cas semblable durant les deux mois qui venaient de passer, l'image de la reine du lit s'immisça dans ses pensées, envahissant son imaginaire. Elle s'accapara son cerveau, engloutit tout le reste, se dressant seule et souveraine sur Joshua comme alors sur ce lit. Les premières fois, il s'était précipité sur les jeunes filles en les saisissant par l'épaule avant de constater amèrement son erreur. Ses joues en avaient souffert presque aussi souvent, si bien qu'il avait appris à retenir ses instincts en bon prédateur, il attendrait le moment opportun pour jauger la fille. Et puis ce n'était sûrement pas elle. Pas ici, à Hollow Hill.

Les invités s'enfouaient sans distinction dans l'habitation protégée du mauvais œil par le crâne de vache. La foule était agréablement fournie, peu d'individus n'excédant pas la vingtaine. On trouvait des jeunes hommes en veston du dix-neuvième siècle aussi bien que des courtisanes à ombrelle pourpre ou de ces habituelles mini jupes écossaises en vinyle, résille déchirée, fard barbouillé, clous, teintures... Joshua se sentait à l'aise dans cette foule d'inconnus, bercé par les relents du calmant.

Le hasard ou la chance guida ses pas vers une table couverte de bouteilles variées, aux étiquettes dorées et argentées, arborant des noms aussi prestigieux que Chivas Regal, Suze ou Chartreuse, dont les riches robes reflétaient la lumière tamisée comme autant de mers de délices. La liste était impressionnante tout particulièrement pour Joshua dont la familiarité avec le monde des alcools se cantonnait à ses représentants incolores gin, vodka, tequila. Il hésita un moment face à cette étendue de voiles moirés et chatoyants, mais finit par tendre la main vers un nom qu'il avait déjà entendu, toujours enrobé de fantasmes : Absinthe.

Ne trouvant d'autre verre, il déroba une flûte à la triple rangée qui s'étalait entre lui et les flacons. C'étaient de belles flûtes ouvragées, peut-être faites de cristal. Le Valium avait complètement insensibilisé son bras quand le bouchon de liège couina en s'extrayant du long col ambré, et une épaisse liqueur émeraude coula à flots. Ses effluves anisés donnaient déjà le tournis à Joshua qui remit la bouteille dans le rang avec un sourire. À son côté, une voix l'avertit : « Attention. Ça donne des cauchemars. »

Le jeune homme qui lui avait adressé la parole le faisait inmanquablement penser à Jessy, avec sa mine anguleuse et ses cheveux noirs jusqu'aux épaules. En l'examinant il se surprit à regretter de ne pas avoir les penchants sexuels adéquats, mais rejeta très vite cette idée. Il n'avait aucune envie de poursuivre cette conversation, et le regard insistant de l'inconnu à l'accent bizarre commençait à le perturber. Il lui tourna le dos sans goûter son verre. « Bah ! Si c'est ça qu'il me faut pour rêver... » répondit-il avec ironie.

Il y avait parfois des cons dans ces soirées

Les personnages allaient et venaient, aucun n'ayant réellement l'air matériel aux yeux embrumés de Joshua, qui se tenait contre un mur, tout de noir, de perles et de clous, son verre plein à la main. Certains semblaient se connaître, et se regroupaient pour converser ; d'autres erraient sans but, ou avec un but semblable au sien. Jauger ceux qui passaient était devenu machinal pour Joshua durant les semaines passées. Il aperçut au moins cinq fois une fille en jupe synthétique à tartans, blonde avec des mèches noires, deux couettes, passer devant lui, de gauche à droite exclusivement, comme si elle s'était perdue ou qu'elle cherchait à se faire remarquer.

La foule était cependant très différente des amis de Jessy. Les sourires étaient amers, et les conversations indistinctement masquées par une

musique omniprésente. Des titres vieux de vingt ans atténuèrent les soupirs. Fields of the Nephilim chantaient Celebrate. Sans avoir encore avalé une seule goutte, Joshua se sentait doucement perdre pied, s'éloigner de la réalité que pouvait représenter son lycée ou un steak haché mal cuit, il adorait ce sentiment.

Son regard scrutait l'obscurité grandissante à la recherche de la silhouette bien connue dont le souvenir commençait parfois à s'effacer. Souvent, une forme familière attirait son attention, sans résister à un examen plus attentif.

La foule commença à danser peu avant que Joshua ne prenne sa première gorgée. Il ne savait pas comment ça avait commencé. Ç'avait été comme s'ils avaient toujours dansé, comme s'ils ne pouvaient avoir été que dansants. Les mêmes têtes sur les mêmes corps, remuants de droite à gauche avec une certaine langueur, les yeux ouverts ou fermés, parfois à demi clos, et toujours ces sourires amers. Joshua se perdait dans la contemplation de ces formes auxquelles il n'imaginait pas de vie, d'emploi, de famille. Bande de poseurs. Et ils étaient si nombreux ! Comme s'ils avaient traversé les âges pour le rejoindre ici, dans la ville de nulle part.

Il avait porté le verre à ses lèvres sans s'en rendre compte. Ce fut le parfum de réglisse qui le fit légèrement émerger de sa torpeur. L'absinthe était volatile. Avant même d'effleurer ses lèvres elle s'insinuait déjà en lui, dessinait les premières spirales de l'ivresse dans son cerveau. La première goutte qu'il déposa sur sa langue se mêla savamment à sa salive et enflamma sa gorge comme une poignée de braises. Un voile poussiéreux semblait recouvrir sa langue et son palais. Les gorgées suivantes en revanche, lubrifièrent sa gorge sans se faire prier. Les cinquante degrés de l'absinthe faisaient effet plus vite qu'il ne pouvait le concevoir.

Ses veines battaient aux tempes à une vitesse affolante. Les danseurs prenaient des postures de plus en plus invraisemblables, comme privés de squelettes. Sa peau s'engourdit un moment puis commença à le démanger atrocement, il transpirait des paumes là aussi jusqu'à la démangeaison. Il commença à se gratter la joue, puis frénétiquement tout le visage, laissant tomber sa flûte qui se brisa sur le parquet. La brûlure ne provenait pas de sa peau mais de la chair qu'elle recouvrait, peut-être même une sécrétion acide se formait-elle dans ses os.

Était-ce la sueur de ses mains ou celle de son visage qui s'écoulait le long de ses doigts, ou pouvait-ce être du sang ? Ses globes oculaires suintaient des épines sur toute leur surface, grattant Joshua au fond des orbites. Il aurait voulu s'arracher les yeux pour calmer la douleur. Tout se dissolvait autour de lui, la foule disparut, devint transparente comme plus tôt dans la journée, et la douleur qui l'envahissait n'en fut que plus insistante.

Les cicatrices de ses avant-bras le lançaient. Il était accroupi dans un coin, misérable, à se gratter maladivement le cou avec son bracelet à clous quand on prêta attention à lui. Elle était petite, étroite d'épaules, dans sa robe purpurine qui lui laissait les clavicules saillantes. Sa chevelure parfaitement noire luisait dans la pénombre et s'éparpillait en mèches pointues sur ses épaules, comme des plumes de corbeau. Elle était jeune. Bien plus jeune que la moyenne ambiante. Elle devait avoir le même âge que lui, et il l'avait déjà rencontrée.

Joshua écarquilla les yeux comme un saint en pleine illumination. Elle était là. Du fond de son cocktail d'antidépresseurs et d'alcool il la reconnaissait, comme noyé dans un cauchemar à observer une réalité onirique au dessus de la surface.

« Ça va ? »

Elle avait posé une main sur sa joue, une petite main douce, blanche, aux ongles violacés. Ses mains à lui se contorsionnaient pour ne pas reprendre leur activité frénétique, dont déjà le besoin se faisait moins ressentir. Sa présence le calmait.

Il hocha doucement la tête, les yeux toujours écarquillés.

« Tiens, bois ça. Ça te remettra sur pied. »

Elle lui tendit une flûte à demi pleine d'un vin lourd et poisseux. Il rechigna, mais comme elle insistait il avala le liquide sirupeux en la regardant s'éloigner, s'enfoncer avec un sourire à son attention dans la foule qui avait réapparu. Il voulut lui faire signe de rester mais l'elixir faisant effet le tétanisa. Un nœud vrombissant lui vrilla les entrailles, le forçant à plisser les yeux, un sifflement éthéré le coupa du monde. Mais de fait il allait mieux. La salle avait repris consistance, sa peau n'était plus une couverture d'épines, tout allait bien, il était à Hollow Hill.

La mixture étrange avait laissé sur sa langue une saveur musquée, chaleureuse, peut-être curieusement métallique. Ses lèvres étaient

poisseuses du mélange de sueur et d'alcool. Il se passa la main sur la bouche mais ne récolta qu'une traînée de sang. Un sang lourd, pâteux, presque gluant. Dans un mouvement de panique, il se frotta le visage, mais sa main ne recueillit rien de tel. Sans trop comprendre, il se releva péniblement, et s'avança dans la foule pour vérifier qu'il n'avait pas rêvé.

La masse l'engloutit comme un duvet. Il y planait une chaleur douce et propre, en totale contradiction avec tout ce qu'il avait déjà connu. La sueur et le musc avaient ici laissé place à un parfum de cuir jamais porté, de vinyle poussiéreux. Une odeur de garde robe abandonnée.

Un coup d'œil circulaire ne permit pas de retrouver la fille en robe violine. Il commença à s'agiter, vaguement paniqué, et pourtant anormalement distrait, comme émergeant d'un rêve. Il parcourait la foule de long en large quand il la découvrit, portée par la voix âcre du chanteur de Fields of the Nephilim, seule, immaculée, entourée de silhouettes absconses. Sa peau était d'un blanc parfait, presque réfléchissant, auquel sa robe conférait une teinte d'un rose immatériel.

Elle ouvrit les yeux et fit signe à Joshua de s'approcher, ce qu'il fit sans même s'en rendre compte. Elle était petite, il lui prenait une demie tête. Sans s'arrêter de danser, elle se blottit contre lui, l'entraînant dans son pas.

« Tu es Joshua, c'est ça ? » murmura-t-elle dans ses bras.

Peu importait comment elle avait appris son nom. Il s'en satisfaisait.

« Oui, c'est ça. Et toi, comment on t'appelle ? »

Elle prit son temps pour répondre, puis leva vers lui un sourire lointain, maquillé d'une touche de malice, et susurra à son oreille :

« Eh bien... Pour toi, je serai Anita. »

Anita semblait un nom fait pour elle, et Joshua ne chercha pas d'explications.

Elle semblait si frêle, si fragile ! Joshua plaça ses mains sur ses épaules et la berça chaleureusement, profitant au maximum de cette étreinte, tentant d'aspirer d'elle tout ce qu'il pouvait, tout en lui insufflant son réconfort. Leurs corps se firent légers, aussi légers que des âmes. Tout, autour d'eux, perdit une nouvelle fois en importance, en consistance. Joshua avait l'impression d'avoir pénétré une sous-couche de la réalité, percé une croûte habituellement inattaquable du monde, comme s'il avait dépassé la superficialité des choses pour les voir de son troisième œil. *Cette fille est la bonne*, pensa-t-il.

Elle s'était glissé dos à lui et avait saisi ses mains, comme l'autre fois, qu'elle maintenait chastement sur son ventre si plat. La nuque de Joshua fléchit doucement, abandonnant sa tête sur l'épaule de sa cavalière. Les effluves de vanille l'envahirent une nouvelle fois comme une bouffée d'opium enivrant son cortex et anesthésiant son corps. Elle était là, rien ne comptait plus, il l'avait retrouvée.

Cette fois il eut la force de rouvrir les yeux, ne cherchant plus à profiter de ce parfum comme s'il s'agissait de la dernière chose au monde qu'il eût pu sentir. Elle s'abandonnait à lui, elle lui appartenait. Sa tête reposait lâchement sur l'épaule de Joshua, le cou arqué et les yeux fermés, un sourire de plaisir sur les lèvres. Sa gorge s'étendait, longue et diaphane, si vierge qu'il aurait voulu y mordre pour y laisser son empreinte. Mais tandis qu'il se contentait d'y appliquer amoureuxment ses lèvres, il ne pouvait pas voir les reflets acérés jaillissant du sourire jubilatoire de sa cavalière.

Il releva les yeux vers elle, cherchant à chaque seconde la matérialité de l'instant, se persuadant qu'il ne rêvait pas, et redécouvrit avec plaisir le même charme juvénile et auréolé. La foule n'existait plus.

Ils étaient seuls.

La maison était déserte Joshua eut un sursaut.

Non, pas déserte. Il sursauta de nouveau en apercevant les reflets huileux s'extraire des murs. Sa cavalière ne semblait consciente de rien, complètement relâchée entre ses bras. Hors des murs rampaient des formes étranges, humaines, félines, reptiliennes. Leur surface était semblable à de l'encre, à du pétrole, et elles riaient. Les plus humanoïdes d'entre elles montraient Joshua du doigt, se tordaient, se convulsionnaient de rires ; les autres ne cessaient pas d'émerger des murs comme des vers hors de terre.

Et sa cavalière qui ne voyait rien.

Joshua ne bougeait presque plus. Les rires résonnaient contre les murs comme contre les parois de son univers. Les silhouettes se précisaient, arborant maintenant toutes une forme humaine. Par endroits on pouvait reconnaître une ombrelle, deviner un haut de forme. Des couleurs firent leur apparition, doucement. Des rouges d'abord. Bordeaux, pourpre, garance. Puis tout le spectre suivit, se déposant sur les formes qui ne cessaient pas de se préciser, et Joshua put enfin reconnaître la foule qui avait disparu plus tôt, chaque individu tourné vers lui, un sourire mesquin sur les lèvres.

Ses yeux revinrent instinctivement à sa cavalière, qui lui accordait un sourire, adorable.

« Ça ne va pas ? » demanda-t-elle avec une imperceptible moue.

Mais Joshua était incapable de formuler d'autre réponse qu'un regard affolé. Sa peau avait recommencé à le démanger, son sang battait par saccades syncopées dans ses veines fatiguées, son corps tout entier flanchait.

Elle l'emmena à côté et posa sa main sur son front. Elle était gelée, mais elle le formula autrement : « Tu es brûlant. Il fut que tu rentres chez toi. »

Les rues s'étaient toutes fondues en la même. Une identique portion de voie entourée de brouillard qui défilait indéfiniment. Anita à son côté, Joshua tremblait de tout son corps, mais il n'avait pas froid. À chaque intersection, elle marquait une pause, le laissant retrouver son chemin et indiquer sans conviction une des directions.

Quand ils arrivèrent devant chez lui, Joshua ne reconnut pas l'endroit. Elle dut le pousser à l'intérieur, le faire descendre un escalier, faire le lit dans le sofa de la cave qui ressemblait effectivement à la sienne, et l'allonger, comme une infirmière l'aurait fait d'un blessé : avec, un soin infini.

Elle paraissait grande maintenant, dressée dans la pénombre. La tête penchée, elle regardait Joshua trembler, les yeux distraitemment tournés vers elle. Le violet sombre qu'elle portait contrastait violemment avec le blanc de sa peau et affinait si bien sa ligne qu'elle eut l'air animale en s'allongeant au côté de Joshua. Elle posa sa main glacée sur son front brûlant et lui murmura des reproches à l'oreille. Elle lui dit que ce n'était pas une vie qu'il menait, qu'il finirait par se tuer à ce rythme, qu'il la laisserait seule et désemparée.

Ces paroles eurent l'effet d'un coup de fouet sur Joshua. Il enserra Anita de ses bras, la laissant se blottir contre lui et lui embrasser la gorge. Son cœur battait à tout rompre quand il déclama qu'il ne la laisserait jamais seule, qu'il serait toujours là et que rien ne l'éloignerait.

Il se sentait protecteur, utile, fort. La fille se coulait dans ses bras et commençait à laisser courir ses mains sur lui, échauffée. Sa bouche humide se perdait en embrassades et en coups de langue, auxquels échappait parfois une morsure tendre. La peau de Joshua se réveillait sous ces frottements,

son sang irriguait moins son cerveau que son sexe et ses lèvres se firent baladeuses. Il effleura le front de sa partenaire, embrassa ses paupières, cherchant la chaleur de son baiser. Comme par jeu elle se déroba, embrassant son menton, faisant glisser la pointe de sa langue le long de la mâchoire de Joshua, une pointe acérée et humide de désir.

Leur étreinte remplissait la cave de lourdes volutes de vanille musquée, de crissements de draps et de lourde moiteur. Il finit par trouver ses lèvres et s'y abandonna avec délice. Sa salive avait un goût sucré. Sa langue petite et joueuse s'étirait langoureusement contre les dents de Joshua, tandis qu'une main habile se glissait sous son t-shirt. Ses caresses comme ses baisers se transformaient parfois en griffures, traçant de rouges tranchées le long des côtes de Joshua, de sa colonne vertébrale.

Ils s'agitaient. La tension était devenue si omniprésente que tous deux l'en oubliaient. Le t-shirt de Joshua finit par voler à l'autre bout de la pièce, laissant son torse couvert de son seul chapelet de perles. La fille fixa la croix un moment, avec amusement semblait-il. Ses cheveux en bataille lui donnaient un air sauvage, dressée qu'elle était, assise sur Joshua. Elle referma sa main sur la croix et murmura quelque chose avant d'arracher le chapelet d'un mouvement sec qui le surprit, et de jeter le collier dans les ténèbres. Elle demeura un instant immobile, comme égarée dans ses pensées, la tête légèrement détournée. Puis ses yeux revinrent vers le jeune homme maladroit qui se consumait de désir entre ses cuisses, et elle fondit de nouveau sur Joshua.

Elle devenait agressive, passionnée, et il adorait ça. Son bassin ne cessait plus de se balancer contre lui, menant son érection au bord de la douleur. Elle le lacérait tout entier de ses dents et ses griffes, et lui tentait de se débrouiller convenablement.

Au bout d'un moment elle n'en put plus, et se redressa en inspirant une grande bouffée d'air moite. Elle passa ses bras dans son dos et défit en vitesse la fermeture éclair de sa robe, faisant tomber son bustier. Sa poitrine était aussi immaculée que son visage. Ses seins menus et ronds, ses côtes à peine saillantes, ses flancs doux, son ventre plat : tout en elle appelait au toucher. Elle se leva de toute sa courte longueur et laissa sa robe tomber sur ses chevilles avant de l'expédier d'un mouvement du pied. La simple vue de son pubis multiplia le désir de Joshua, qui s'affairait déjà avec sa ceinture. Elle retomba sur lui et le dénuda avec un savoir-faire surprenant.

Ils étaient maintenant également nus, elle toujours sur lui, emprisonnant d'une poigne de fer ses mains de part et d'autre de sa tête. Joshua pouvait sentir la moiteur de son con sur son propre sexe, et ne retenait plus les mouvements vains de son bassin. Les deux mamelons pointus et sombres effleuraient par instants son torse dans une caresse discrète et sensuelle. Il tentait par instants de se jeter vers elle, mais elle le contenait sans peine, il retombait alors avec une mine misérable et redoublait d'excitation.

Juste quand cela allait dépasser les limites de l'intolérable, elle prit en elle le sexe de Joshua d'un mouvement expert. Elle l'enroba de son ventre de velours trempé, le fit glisser tout au fond de son giron maternel, l'accepta en elle avec bienveillance. Joshua ne put retenir un gémissement de plaisir, et elle finit par relâcher ses mains pour se laisser tomber contre lui.

Il faisait chaud. Joshua croyait à chaque instant pousser son dernier soupir en s'enfonçant en elle d'un coup de reins, appréciant ses réactions audibles. C'était comme si une fumée vaporeuse errait dans son corps, tantôt étouffant ses poumons, tantôt réchauffant son bas-ventre. Leurs bouches se retrouvaient et se perdaient, déposant de moites baisers sur tout ce qu'elles trouvaient.

Au bout d'un moment elle le retira, comme énervée. Joshua était désespéré. Il n'avait pas vu la chose venir, il avait peur de mal s'y être pris ; pourtant elle se retourna et lui présenta la fente humide et odorante qui ornait son entrejambe. Il s'y rua sans réfléchir, lapant comme un chien, tentait presque d'y enfourner sa tête, mais fut retenu quand une douceur incommensurable s'empara de sa verge. Sa bouche était incomparable à son ventre, Joshua se sentait sur le point d'expulser son plaisir pour la première fois en deux mois d'anorgasmie. La fine dentition allait et venait sur son membre dressé avec une insupportable constance. Il gémit, et gémit, et gémit, se retenant de jouir aussi ignoblement, et remercia le seigneur quand elle cessa cette indicible torture.

Il n'avait pas fini de reprendre son souffle qu'elle le reprenait déjà en lui, lui tournant cette fois le dos. Joshua pouvait observer la douce musculature rouler sous la peau iridescente de son dos. Il posa ses mains sur les hanches saillantes et s'y agrippa ainsi qu'à des anses. La longue chevelure noire d'Anita ondulait, soyeuse, se balançant d'une omoplate à l'autre au rythme de leurs mouvements.

Elle enroba Joshua tendrement, l'avalant et le libérant avec chaleur, encore et encore, jusqu'à ce que le plaisir augmente de façon insupportable. Elle se laissa alors retomber en arrière, allongée sur lui sans couper court au va-et-vient, le laissa se saisir d'elle, la serrer contre lui, et expulser en elle son plaisir égoïste et bruyant.

Il planait dans la cave une moiteur infernale auréolée de vanille quand, les mains sur le ventre de son Anita, Joshua céda à l'épuisement.

Chapitre III

1

Ce que cette fillette représentait pour moi, je n'aurais su le dire. Cela ressemblait à un appel du lointain, dont on cherche plus l'origine par curiosité que par besoin, mais dès qu'on l'a trouvé, il paraît ridicule de s'en éloigner. Peut-être me rappelait-elle, sans que j'en aie le souvenir, ma mère mortelle. Peut-être un ancien amour. Mais je crois plutôt qu'elle était l'incarnation de mon désir intrinsèque de civilisation : une sorte de mentor qui me retiendrait de tomber de nouveau dans la folie vagabonde en me tirant une fois pour toutes dans la strate supérieure de l'existence. C'est ainsi que je me représentais les choses. Et cela ne posait aucun problème.

Nous passions toutes nos soirées ensemble, dans cette chapelle qui finit par me sembler désaffectée à force de n'y jamais trouver autre âme que ma jolie Anissa. Nous passâmes tout l'hiver dans cette chapelle étroite et chaleureuse, malgré ses murs de pierre, à parler de ses lectures, de ce quelle étudiait chez elle, de ce vingt-et-unième siècle dont je feignais être érudit, tout en buvant sans mesure tout ce qu'elle pouvait m'en apprendre.

On archivait les textes sur des disques, on jouissait de correspondance instantanée par Internet, on faisait de la musique sans instruments. La noblesse n'avait jamais réapparu : les prolétaires étaient riches, et les pauvres vivaient dans d'autres pays. On forniquait à tout va, avec n'importe qui, n'importe quand et n'importe où, en vrai, au cinématographe, et encore sur Internet, bien qu'elle finit par me confier n'avoir jamais connu l'homme, ce dont je la félicitai. Le Seigneur jetait sur Terre ses maladies vénériennes comme autant de châtiments, et l'on y cherchait des remèdes au lieu du repentir. Je comparai celle époque à celle de la prohibition, dont j'avais passé quelques années aux États-Unis, mais cette période de l'histoire me parut presque pudibonde comparée à ce siècle. Les mœurs étaient dépravées, et la planète adorait ça. Les pays riches du moins, puisque les autres vivaient comme au temps de la colonisation.

Nous parlions de littérature telle que je l'avais connue, qui appartenait presque au passé. Le monde ne jurait plus que par les chiffres me dit-elle, bien qu'elle continuât de venir chaque jour avec un livre différent, dans

lesquels il arrivait également qu'on fornique. Je la félicitais pour ses bonnes lectures, c'est-à-dire à peu près toutes celles dont la date de parution précédait 1950, ce qui fut une bonne façon de déduire que j'avais commencé à me perdre peu avant la seconde guerre, sans que la raison précise ne me revienne. Elle lisait des histoires d'inceste et fantasmaït sur t'acte, bien que toute sa famille lui déplût fort. Je quittai la chapelle furibond le jour où elle vint avec une des horreurs de Sade, pour me taquiner. Le lendemain soir elle s'excusait chaleureusement.

Elle m'expliqua que son père parlait d'aller en France et qu'en s'intéressant à ce pays elle avait découvert l'histoire du Marquis fou. Je lui conseillai de l'oublier sans tarder et de se remettre à Dracula qui avait tout de l'ange à côté de ce noble ignoble.

Je finissais par la raccompagner, après une conversation que nous jugions toujours trop courte. Elle prenait son temps pour pousser la lourde porte, espérant mon aide, que je ne lui refusais jamais, puis elle attendait là, un pied chez elle et un pied chez moi dans la rue, que je lui embrasse les deux joues. Je partais ensuite chasser, mais sans goût, seulement averti de ma froideur par le brasier qu'étaient ses fossettes.

Je prenais ce qui passait. Ce pouvaient être des hommes, des femmes, jeunes, vieux, riches, pauvres. Beaucoup de chiens errants. J'aimais bien me nourrir de chiens à vrai dire. Les chiens se battent jusqu'au bout, ou presque. J'aimais me rouler avec eux et trouver la voie du sang à travers leur fourrure, goûter leur liqueur vitale toute mêlée de la crasse de leur poils, et les sentir expirer doucement, paisiblement, remués parfois d'un sursaut. Les chiens meurent toujours honorablement. Cela n'avait rien d'érotique, comme ça l'est toujours avec les humains. Et cela m'empêchait de penser au goût que pouvait avoir le sang d'Anissa.

L'hiver passa comme un charme. Quand arriva le doux printemps elle retira l'écharpe de soie qu'elle avait portée pendant toutes nos entrevues. Évidemment mon désir s'en trouva multiplié, si bien qu'il me fallut parfois me nourrir avant de la rejoindre, précaution nécessaire.

Un soir elle prit un air gêné, le sang lui montant au visage (j'avais, Dieu merci, épuisé un grand berger allemand une heure plus tôt), et humecta ses lèvres avec un sourire avant de se confier : « J'ai parlé de toi à mon père. »

Nous n'étions pas intimes elle et moi. Notre relation, si elle n'était plus celle de deux inconnus engageant une conversation polie, se cantonnait néanmoins à des discours très extérieurs, bien que j'eusse deviné la réciprocité approximative de son désir. J'exprimai mon étonnement.

« Il a été un peu fâché que je ne lui aie pas parlé de toi plus tôt, continua-t-elle », les pommettes comme deux boules de feu et le regard fixement orienté vers mes chaussures. « Mais ça va, il t'aime bien. Il dit que si tu veux venir dîner un de ces soirs, tu es le bienvenu, mais alors plutôt ce mardi parce qu'il est très occupé. »

J'étais dans la merde, comme on dit. Je pouvais difficilement rejeter cette invitation – qui, connaissant le personnage, était un examen déterminant mon droit à fréquenter sa fille, auquel j'échouerais si je ne me présentais pas à l'heure indiquée – et pourtant le me voyais mal annoncer à table quelque chose comme « Non merci. Je ne bois pas... de vin ».

J'acceptai donc, ce qui emplît Anissa d'une allégresse dont je me félicitai intérieurement, tout en précisant que ce mardi était malheureusement la date choisie par ma famille (les gens bien élevés ont des familles, me dis-je, tentant d'arborer la façon de penser du père) pour un repas convivial, duquel je m'absenterais sans difficulté pour le rejoindre à l'heure du digestif. L'allégresse d'Anissa était retombée, et je m'excusai patement d'avoir oublié de lui parler de ce repas. Et de ma famille. Puis je lui assurai que je serais parfait.

Le jour venu, je dînai d'une famille de chats, dont aucun ne parvint à griffer mon costume de flanelle anthracite, avant d'aller sonner. Les chatons furent très décevants sur le plan de la quantité, au demeurant fort ludiques pour quelques de mes ombres. J'avais jugé bon de m'attacher les cheveux en un catogan bien inconfortable, à l'aide d'un ruban outremer dérobé à une passante.

J'arrivai sciemment avec cinq minutes d'avance et réajustai mon costume en sonnant, comme s'il était seulement possible que je fusse imparfait. La porte me fut ouverte par Anissa, qui frétillait d'impatience et d'excitation.

Quand elle me guida au salon j'avais l'impression d'être sur le point de rencontrer un vieux sage, alors que l'homme n'avait pas le quart de mon âge. Je m'amusai malgré cela à jouer les jeunes premiers, et me déplaçai d'un pas léger jusqu'au fauteuil de cuir qu'Anissa m'indiquait. Oh, charme

ineffable des parquets grinçants ! Tout était réuni pour une mascarade de fiançailles ; j’entrevois déjà tout ; les pompeuses familles et leurs mises en scène sottes sont indémodables. Il était déjà assis et se leva pour me serrer la main, que j’espérais chaleureuse. C’était un homme assez corpulent, au sourire franc. « Bonsoir jeune homme ! Asseyez-vous je vous en prie. »

Il était jovial, et j’appréciai sa conversation, Quand il se leva pour se servir à boire, et qu’il me proposa un verre, je déchiffrai son jeu, et lui demandai la même chose que lui. Je n’avais pas manqué le regard d’Anissa, qui tentait de m’avertir depuis son grand sofa, mais j’étais convaincu de bien agir.

Avec une lueur de défi dans l’œil, il me servit un single malt, vingt ans d’âge. Je n’y connaissais rien en alcools, mais je pouvais déchiffrer l’étiquette de la bouteille depuis un reflet sur un verre. Naturellement je ne touchai pas à l’irlandais de la soirée : il s’agissait de montrer que j’aimais les bons alcools, mais que je ne buvais pas — paradoxal. Du reste comment aurais-je pu ? Une seule gorgée m’aurait fait éructer des litres de sang et m’aurait plongé en catalepsie pour plusieurs jours.

Dans la soirée mes ombres se manifestèrent. Leur attention s’éveilla pour cette scénette, que j’espérai distrayante au possible. Elles se tapirent partout où la lumière ne les atteignait pas : sous le canapé d’Anissa, derrière le fauteuil de mon interlocuteur, dans un placard entrebâillé.

L’heure avançait et Anissa qui bâillait de plus en plus finit par se retirer dans sa chambre. Je restai seul avec le père jusqu’à ce que la conversation dérive sans surprise vers sa fille. Déjà il m’aimait bien et était convaincu que je ne fréquentais Anissa que par amitié, il me parla de sa mère décédée. Il me parla de sa fille surprotégée, devenue sa raison de vivre. Il me la présenta comme fragile bien qu’agitée, trop fragile pour ce monde, pour cette vie. L’alcool accélérât la course de son sang, faisait palpiter en lui cette idée fixe et simple que je ne parvenais pas exactement à déterminer. Cherchait-il à m’exorciser ou simplement à déterminer ma nature ? Tout en lui s’affaissait imperceptiblement, jusqu’à ses paupières que mon charme tirait vers le bas, que mes ombrettes alourdissaient. Elles se joignirent à l’instant même où son regard commençait à longer la grâce élancée de ma cambrure, et où un sourire appréciateur s’esquissait sur sa vieille bouche.

Je me levai sans bruit et éteignis la lumière tout en tirant sur le ruban bleu qui retenait mes cheveux. Puis j'orientais mes pas vers la chambre d'Anissa, dont je devinai l'emplacement par l'indice olfactif dont elle abusait, suivi de tous mes sbires curieux qui sortaient de leurs cachettes. La lumière était éteinte, et j'entendais le souffle léger de sa respiration.

J'entrai précautionneusement, et l'observai de longues minutes dans son habitat naturel. Elle reposait sous un lourd édredon blanc, dans une chambre sobrement féminine, aux tons clairs, où quelques peluches trouvaient leur place. Un bureau sagement ordonné trônait contre un mur, une riche bibliothèque contre un autre, et sur sa table de nuit étaient éparpillés toutes sortes de breloques, de bijoux, et un flacon.

Les petites voix que mon esprit entend s'enjouèrent de ce décor. Leurs ombres se détachèrent de celles du mobilier et s'étendirent au côté d'Anissa dans ce lit apparemment si confortable. Certaines d'entre elles, interloquées, semblaient examiner le flacon qui attirait du coup mon attention.

La seule lumière provenait de cette porte-fenêtre qui donnait sur la rue, et dont je découvrais enfin les coulisses. Anissa endormie était propre à elle-même, au sommet de son charme pubescent et si insupportable, vierge des profanations de son maquillage. La victime idéale.

Je m'ôtai au plus vite cette pensée interdite et détournai mon regard pour m'intéresser à ce flacon, et vérifier si ce pouvait être ce que j'en espérais. Les effluves étaient si forts que j'eus du mal à atteindre cet antre de délices qu'était l'essence de son parfum, cependant encouragé par les ombres mouvantes, et toute ma force fut requise pour que mes doigts se saisissent de la fiole tandis que mes yeux déchiffraient l'étiquette au sens abstrait.

Derrière ce nom vierge de toute signification se cachait la quintessence du charme d'Anissa. Elle était, ne serait jamais, et n'avait jamais été que *Fleur d'Ambre*. Je me saisis de la chose dans un mouvement impulsif. Impossible de retenir cet instinct possessif et animal en sommeil jusqu'au moment propice. Je possédai enfin dans le creux de ma main tout ce que j'avais jamais pu désirer d'Anissa, concentré en un seul, minuscule et consommable flacon. Les petites voix au fond de ma caboche exultaient.

Je me précipitai sur le balcon et jaillis dans la rue, avant de m'enfoncer dans cette ruelle que j'avais empruntée plusieurs mois auparavant, une

écharpe imbibée de Fleur d'Ambre à la main.

2

Les immeubles m'enlaçaient. Je me sentais filer dans les entrailles maternelles de ma cité génitrice. Les mortels étaient loin derrière, et je rampai amoureusement dans une bouche d'égouts qui m'accorda sa protection avec bienveillance. Les murs poussiéreux et les couloirs sombres m'arrachèrent au monde tel que vous le connaissez, et je finis vautré dans un coin au fin fond de la ville, près d'une couverture que j'avais laissée là une dizaine d'années auparavant, dans cette caverne familière.

Elle était mienne. Je la possédais, je l'avais acquise, accaparée. L'essence même du bonheur reposait au creux de ma main. Un concentré chimique de tout ce qui est pur, abstrait, immatériel et bienfaiteur. Là, dans ma main, dans ce flacon.

J'ouvris le reliquaire avec une prudence démesurée et le laissai libérer son charme aérien dans mon abysse fétide. Mon ivresse était à son comble. Le sang des chatons palpitait à une vitesse ahurissante entre mon cœur et mon cerveau. J'approchai le col de mon nez pour inhaler toutes les subtilités de mon acquisition. C'était l'Inde et l'Irlande que je tenais là ! Le miel et le safran. L'excitation et la satisfaction.

Mon désir montait en moi semblable à une vapeur d'alcool. Le parfum pénétrait tous les pores de ma peau au point de parfumer les quelques pensées qui se détachaient peu à peu de ma conception du monde.

Je régressais.

Et moins j'avais de moi-même, plus il me fallait de cette merveille. Alors je fis ce qui m'était interdit, mais dont j'avais oublié le danger. J'appuyai le goulot du flacon contre ma lèvre et renversai son contenu dans ma bouche.

Ça n'avait été que quelques gouttes. Puis je m'étais reculé, attendant impatiemment l'entrée de ce sang incolore dans mes veines. Sur ma langue le fluide était insipide et froid. Dans ma gorge il devint léger. Dans mon ventre il s'évanouit.

Je fus d'abord déçu, et jetai un regard accusateur au flacon. Puis je la sentis remonter en moi. Une sensation d'absolue unicité, discrète dans un premier temps, mais très vite omniprésente. On aurait dit que mes entrailles

se liquéfiaient et se fondaient les unes aux autres. Je n'aurais néanmoins pas osé croire que ce fut vraiment le cas.

Mon sourire atteint une proportion étrange quand la vague de douleur me submergea. On attrait dit qu'une onde verte et amère m'avait traversé quand le changement se manifesta. Mon rythme cardiaque ralentit, au point de se faire attendre. Chacun des nouveaux battements n'était plus qu'une pulsation solitaire et douloureuse qui me brûlait les veines. Mes fidèles ombres éthérées s'affolèrent et gémirent de leurs voix fantomatiques.

Le nid de chaleur qui était né en mon ventre se réchauffa comme une fournaise. Avaler une boule de lave eût été moins douloureux. Mes avant-bras devinrent si rouges que j'en vins à les mordre pour évacuer le sang vicié. Et quand vinrent les premières gouttes de sang, elles ne coulèrent pas de mes bras qui n'étaient plus irriguées, mais de ma bouche, et leur goût était celui du sang mort.

La vie coula hors de moi par deux petits ruisseaux cramoisis au coin de mes lèvres, puis ma vue se troubla de pourpre, avant que le feu glacé ne jaillisse de ma gorge et me précipite à quatre pattes. Le flacon m'échappa, et sa seule image multiplia les éruptions. Mes yeux pleuraient de douleur et de dépit, un sang presque noir de chaton digéré. Je me répandais tout autour de moi-même, en une flaque noirâtre.

Quand plus rien ne coula, je sentis une vague noire glisser sur moi. C'était la mort qui me disait de la suivre, et je lui répondais qu'il me fallait dormir. Que je ne l'oubliais pas. Que mon heure viendrait. Que je ne tricherais pas.

À mon réveil le silence régnait. Seul le bruit monotone du fleuve d'immondices troublait les ténèbres. Je ne relevai pas immédiatement la tête de ma flaque d'entrailles. J'étais faible. Mon avant bras droit troué par mes dents reposait dans mon champ de vision, maigre et blafard. Je devais avoir l'air d'un vrai mort. Plus loin, dans le flou, gisait le flacon, vide. Lui aussi avait été malade apparemment. Mes petits amis spectraux tentaient de le pousser dans le fleuve, sans grand succès.

Il faisait toujours nuit quand je poussai la bouche d'égout, Combien de nuits avaient passé, c'était là la vraie question. Peut-être une seule, peut-être un mois entier, difficilement plus. J'évitai les zones de lumière, et errai dans

les ténèbres, emmitouflé dans ma flanelle maculée de moi-même. Je tentai d'errer de la même façon dans mes pensées, mais c'étaient trop d'efforts.

La vieille dame riait. Elle savait quelque chose que les passants ne savaient pas. Elle *voyait* quelque chose que les autres ne voyaient pas. Elle voyait le mort vivant enrobé de ténèbres qui la regardait fixement.

Quand je m'approchai, elle me fit signe d'entrer, et me fit de la place sous son porche, jusque dans son habitation exiguë. Sans un mot elle m'offrit l'hospitalité d'un lit, et les vêtements de son défunt mari. Elle me fit prendre une douche, et je pus constater mon état déplorable, que je ne détaillerai pas.

Puis quand tous les préparatifs furent finis, elle s'allongea à mon côté dans le lit, où je demeurais nu, et me donna la main. Son rire S'était tu, et un sourire grave s'était fixé sur son visage. Elle regardait le plafond, la gorge tendue, les yeux humides.

Elle entama une prière à voix basse quand je me penchai sur elle, et ne cessa pas un instant d'adorer le Seigneur quand je pénétrai ses chairs et m'appropriai sa vie. Elle insuffla en moi son humour, sa joie, sa folie, son amour passé, et je les accueillis avec la bienveillance du moissonneur.

Je demurai plusieurs heures à côté d'elle. Tandis qu'elle perdait ses couleurs et que ses chairs s'affaissaient, se durcissaient, tout le contraire se produisait en moi. La vie et la jeunesse de mon teint me revinrent, parfaite résurrection.

Je m'habillai de coton d'un blanc, soigné et repassé pendant des années sans être porté. Dans la cuisine, le tuyau du gaz céda sans concessions, et je m'assis parmi la mort aérienne et rampante, une boîte d'allumettes à la main.

Je pensais de nouveau. Je pensais, et je me demandais : « Et maintenant ? Où aller ? », mais la réponse était évidente. Je pensais, et je me dis « Et pourquoi ne pas brûler ici ? », mais la réponse était évidente. Si évidente, même, que je ne parvenais pas à la formuler. Puis je constatai, presque en riant : « Ah ! Imbécile... T'es encore tombé amoureux. »

La vieille dame brûla honorablement, comme meurent les chiens. Entouré par mes âmes dissipées, je regardai partir en fumée son appartement depuis le toit d'en face, un long moment, avant de me tourner vers mon avenir.

3

Malgré l'heure avancée, la lumière filtrait toujours de la fenêtre d'Anissa. Je me laissai tomber sans bruit sur son balcon et observai la scène. Dans son monde de demoiselle, ma perle pubescente demeurait assise à son bureau, un air strict sur son visage et une lettre sous sa plume. Elle était démaquillée et vêtue d'une chemise de nuit blanche. À ses pieds une corbeille débordait de boulettes de papier.

L'insomnie avait frappé ses traits, et elle semblait la combattre via l'ingestion de sucreries, dont un paquet reposait sur son bureau. J'aurai voulu rentrer sans faire de bruit mais ce m'était impossible sans briser quelque chose. Je toquai donc à la fenêtre, l'air aussi dur que le verre. Ma chère Anissa sursauta, évidemment, et manqua de hurler avant de me reconnaître. Broyant son brouillon de lettre elle s'avança jusqu'à moi, pudique dans sa tenue légère, et fixa sur moi un regard empli de toute la peine du monde. Peiné du même coup, je lui fis signe de m'ouvrir, et elle était au bord des larmes quand elle s'exécuta.

Elle se précipita dans mes bras en pleurs, et je refermais mes manches aussi blanches que mes mains sur sa si fragile constitution. Nous restâmes un moment sans rien dire, Anissa incapable d'articuler un mot, moi souffrant intérieurement d'une blessure dont je croyais (ou le comble de la déviation m'était-il de l'espérer?) être la cause. Je n'avais pas tout à fait tort par ailleurs. Et mon âme dans les bras, je me laissai bercer par la brise nocturne et par l'écœurant parfum de sucre dont ses friandises roses barbouillaient l'espace, lavé de toute Fleur d'Ambre.

Pourtant un indice particulier me perturbait, et il me fallut un instant pour déceler, tant elle était discrète et camouflée, l'odeur du sang. Qui provenait d'Anissa. Je la saisis au menton et lui relevait le visage, tout boursoufflé et rougi de ses pleurs, mais sain. C'était son poignet qui avait été malmené, par quelque lame ou rasoir, même s'il ne persistait qu'une fine plaie coagulée.

Je ne lâchai pas sa main et la regardai détourner le regard. Que cela signifiait-il ? Je la repoussai tendrement. Le temps de fermer la fenêtre, où il me sembla entendre un rire mesquin résonner dans le lointain, elle s'était effondrée sur son lit. Je m'assis à son côté et attendis la fin de ses sanglots,

qui durèrent une éternité, avant de me tourner vers elle. Elle était si piteuse qu'elle ne prit la parole. Je me lançai donc.

Je ne me souviens plus quels furent les mots qui constituèrent mon long monologue, mais ce fut, en prose, du registre de

« Anissa ma très chère,
« Joyau de mon hiver.
« Une souffrance pour toi est au monde mauvais sort
« Tant ta joie est lumière et ton sourire idole.
« Ne te lasse jamais de cette vie qui t'immole
« Au rang des bienheureux qui connaissent la mort
« Tu saurais comme moi que rien ne vaut un sourire.
« Si de la même façon, tu étais un vampire. »

Elle eut le regard fixe des incrédules. Elle eut les tremblements habituels quand je lui dévoilai mes dents. Elle eut le même refus de *ma* réalité quand elle vit mes chairs cicatriser. Mais elle céda bien plus vite que tous les autres, et ce fut moins dans la folie que dans la fascination qu'elle s'enquit des détails de mon existence.

Je lui dis ce que j'avais appris de mes quelques siècles d'existence. Je lui parlai de notre vraisemblable immortalité, de notre métabolisme ralenti, de ma barbe qui prenait des mois à apparaître. Je lui expliquai que noire pouvoir était dû aux âmes de ceux que nous tuions, qu'une âme était quelque chose de petit et noir, du moins les âmes damnées qui nous accompagnaient dans l'immortalité, mais que la fantaisie de mes consanguins les poussait parfois à leur donner les formes les plus incongrues, parfois même l'apparence des mortels qu'elles avaient été, et que ces âmes nous suivaient en permanence sans que je sus pourquoi. Je lui dis qu'elles pouvaient influencer les esprits mortels même pendant la journée, aspirer leur énergie vitale par les trois points essentiels que sont la bouche, la gorge et le sexe, et qu'elles étaient à l'origine de la plupart des coups de fatigue et autres migraines soudaines. Je lui révélai le secret fascinant de la transmission du sang surnaturel, qui consistait simplement à en nourrir un mortel en suffisante quantité, sans quoi il ne bénéficiait que des effets superficiels, comme le don de double vue, c'est-à-dire de voir les âmes des morts, et ce pendant une courte période, ce qui nous était inhérent et permanent. Et je tempérâi mes propos en précisant que ces âmes qui nous

suivent disparaissaient parfois au bon gré de leur fantaisie, que les plus récentes ne nous quittent pas d'une semelle, là où les plus anciennes sont les moins visibles, mais les plus promptes à revenir chaque fois que nous l'exigeons.

Elle était fascinée mais n'envisageait pas encore de me demander ce don, que je comptais de toutes façons lui refuser. Elle n'aurait pas plus mon sang que je n'aurai le sien.

J'évitai d'aborder le sensible sujet de la société vampirique en totale dépravation et en voie d'extinction, puis en vint à expliquer mon absence, qui avait duré quelques vingt jours.

« Poussé par une folie passagère, j'ai avalé quelques gouttes de ton parfum. Après ça je... Je n'étais pas beau à voir. Il m'a fallu me remettre. »

Elle ne réalisait pas encore. Elle était toujours sous le choc et buvait mes paroles, en complète admiration, et ainsi s'exclama :

« Ouf! J'ai cru que cette entrevue avec mon papa s'était mal passée, et que tu ne voulais plus jamais me revoir.

— Je n'avais pas réalisé que tu pouvais te représenter les choses comme ça ma très chère, avouai-je. Navré. »

Ses paupières s'affaissaient de fatigue et de soulagement mais elle les gardait vaillamment ouvertes. Allongée sur le ventre, les deux mains sous le menton, elle, me regardait, souriant béatement. Nous restâmes un moment sans rien dire avant quelle se rende compte du silence. Moi j'étais très loin, trois mois auparavant, assis dans une chapelle à côté d'une jeune fille dont j'ignorais tout sinon le parfum. Rien en elle n'avait changé, même après que je lui eu révélé mon état.

« Et donc tu ne peux rien manger ? finit-elle par reprendre. Tu ne peux même *rien* goûter.

— Pas exactement rien. Mais rien auquel vous êtes habitués, si c'est ce que tu entends.

— Mais ça veut dire que tu n'as rien goûté de toute la nourriture moderne.... Et tu dois avoir peu de souvenirs des plats que tu as savourés, vivant. Ça veut dire (elle se leva) que tu n'as jamais mangé de *Tagadas*. »

Elle s'était dirigée vers son bureau et avait pioché un bonbon rond d'un rose vif. Sur la surface de la chose une pellicule de grains de sucre s'effritait sur les doigts de mon aimée, et je lui souris, toujours allongé sur le lit pastel. Évidemment j'étais extatique. D'habitude ceux qui apprennent notre existence sombrent dans la démence, ou nous réclament l'immortalité,

enfin s'effondrent généralement dans les abîmes du pathétique. Elle, n'avait changé en rien. Elle agissait comme si rien n'avait été perturbant dans notre discussion. Comme si je lui mentais et qu'elle marchait de plein gré dans mon jeu.

« C'est juste, finis-je par concéder. Bien que ce ne me semble pas le plus délicieux des mets jamais conçus.

— Oh ! Détrompez vous riche seigneur ! m'avertit elle en enroulant autour de ma tête un bras enjôleur. Vous êtes face à la plus grande merveille du monde ! Et je vais me faire votre instructrice de ce plaisir, si vous le permettez. »

Et ce disant elle laissa tomber la chose dans sa bouche à baiser, la savourant d'une expiration satisfaite. Elle me regarda en fermant langoureusement les yeux tout en faisant rouler la sucrerie sur sa langue avec un miaulement de plaisir. Au bout d'un moment elle ouvrit la bouche, me laissant observer le bonbon qui y demeurerait toujours.

« C'est d'abord rugueux, commença-t-elle, et dur, et insipide. Puis la salive fait fondre le sucre, qui se mêle à elle comme une goutte de sang dans l'eau, qui attire les requins. »

Elle marqua une pause et me regarda de ses yeux brillants et mi-clos. Elle avait laissé ses deux bras autour de mon cou, et je pouvais sentir la plaie coagulée sur ma nuque, qui me faisait plus saliver que toutes ses sucreries. Elle passa le bout de ses doigts contre ses lèvres et je pus y voir les grains de sucre se dissoudre comme elle le disait, colorant sa bouche d'un rose chimique.

« Puis toute la chose se ramollit et si l'envie de la compresser entre ses dents se fait forte, il est meilleur de la pétrir doucement, de faire tomber les grains résistants, qui s'accrochent à la croûte ramollie, et de les laisser se fondre en petites mares roses qu'on avale une à une, sans manquer de les savourer. »

Son regard avait prit l'étrange expression des gens qui font l'amour, et qui ressemble à de la douleur. Son sourire avait disparu et laissait ses lèvres boudeuses quand elle me parlait, le bonbon formant une bosse dans sa joue.

« Le meilleur reste à venir, ne t'en fais pas. Et ce n'est pas ce qui arrive de suite. Quand la proie est presque dépecée de sa pellicule de sucre, on continue à la faire tremper et se perdre en flots, et un autre arôme artificiel s'en dégage, c'est plus proche de ce que peuvent évoquer les fraises – ah j'oubliais, tu ne dois pas en connaître le goût. C'est comme... »

Son souffle s'accélérait, son regard s'humectait, et elle se rapprochait de moi avec une dangereuse intimité.

« C'est comme un drap soyeux de couleur pastel qui tapisse les recoins de ta langue, et quand la chose devient insupportable à maintenir, quand l'appel est trop fort et que tu n'en peux plus, alors, alors, alors... »

Elle ne respirait presque plus mais je ne doutai pas de sa santé, pourtant j'étais troublé par cette cuisine moderne, et je ne pus retenir ma curiosité :

« Alors ? la pressai-je.

— Alors tu l'avales !

— C'est tout ? C'est ça le meilleur ? »

Elle était retombée sur le lit, riant et mimant cette fois l'épuisement amoureux avec un regard plein d'humour et de complicité.

« Non, très cher ! Le meilleur c'est d'en prendre un autre ! »

Elle éclata de rire et alla piocher un autre bonbon qu'elle précipita au chaud sous sa langue. Je la regardai, amusé, me demandant si elle croyait à la nature de mon sang ou non. Nous rîmes quelques instants tous les deux avant qu'elle ne se reprenne et place son doigt sur ma bouche, avec un regard vers la porte, je me tus, et dans ce silence elle me murmura à l'oreille qu'il ne fallait pas réveiller son père.

Je lui assurai qu'il n'en serait rien, et envoyai mes sbires éthérées veiller sur le sommeil de l'homme. Elle me tira alors par la manche en me faisant signe de me taire, et m'entraîna à sa suite dans les longs couloirs sombres de sa maison, elle à tâtons dans l'obscurité, moi tout à fait à l'aise derrière elle, jouissant d'une parfaite vision nocturne.

Elle me tira jusque dans une gigantesque cuisine dont elle referma la porte derrière nous, sans allumer la lumière.

« Il y a d'autres choses que je veux que tu goûtes. m'expliqua-t-elle. Et ça tombe bien, je meure de faim ! »

Une fois de plus elle me regarda et eut ce petit rire qui fait briller ses yeux et réveille mon envie de la dévorer crue. Elle alla trouver des bougies dans un tiroir et en alluma une à l'aide d'une allumette. Puis elle me lança la boîte et m'exhorta en imiter son geste pendant qu'elle préparait « notre » repas.

Elle se dirigea vers la table en verre où reposait une corbeille de fruits et les examina avec soin, avant de jeter son dévolu sur une massive pomme verte et lustrée. Elle tapa dessus de son autre main et le fruit produisit un

bruit juteux qui la fit sourire. Suite à son invitation je m'assis, et l'observai, debout en chemise de nuit, nus pieds, mordre dans sa pomme une grande bouchée pour sa petite mâchoire.

« Le jus se précipite dans ma bouche dès la première bouchée, commença-t-elle, comme en transe, les yeux rivés vers le plafond sur lequel jouaient les lumières. Un jus acide, très liquide, qui court de chaque côté de ma mâchoire et rafraîchit ma bouche. »

Elle prit une seconde bouchée qu'elle mâcha frénétiquement.

« La peau est solide, trop solide, cirée par une machine. La chair cède tendrement sous la dent, presque fibreuse, et fond dans la salive en libérant son jus. »

Elle cessa de mâcher mais n'avala pas son bout de pomme. Elle me fixait comme en pleine révélation, et se précipita à genoux, pour appuyer sa tête sur mes cuisses. Je caressai les doux cheveux de sa tête qui proférait des insanités, ravi de l'avoir retrouvée.

« La chair du fruit glisse, si douce sur le bout de ma langue (elle paraissait au bord des larmes quand elle me fit cette déclaration) C'est comme un voile de satin emporté par le vent ! »

Sa voix se faisait fluette quand elle agrippa mon pantalon. Je manquai de m'en faire de nouveau pour sa santé quand elle recommença à mordre sans relâche de gros bouts de pomme qu'elle mâchait à peine avant de les avaler.

« Avaler cette pomme c'est comme respirer à la montagne ! C'est comme se nourrir de la nature même ! »

Elle jeta le trognon au loin et se hissa à ma chemise, jusqu'à ce que nos bouches soient à quelques millimètres. Son haleine de pomme et de sucre me rappelait l'odeur des pommes d'amour dans les fêtes foraines où j'avais pu errer. Elle conclut de sa voix à peine audible tant elle manquait de souffle :

« Manger ce fruit c'est comme venir au monde ! »

Ses lèvres effleurèrent les miennes, puis elle retomba en riant silencieusement.

Nous restâmes un moment à observer les jeux de lumière. Elle respirait comme un enfant, la tête sur mes genoux, tandis que je caressai le satin de sa courte chevelure.

Anissa s'endormit d'épuisement, la tête sur mes genoux, en cette nuit avancée. Je n'osai pas la réveiller bien que j'en sentis l'empressement.

J'aurais voulu la porter jusqu'à sa chambre mais le moindre mouvement risquait de la réveiller. Et quand j'osai me hasarder à un essai, elle se réveilla en sursaut. Les bougies étaient presque entièrement consumées. Un marmonnement, précéda :

« Ah ! J'ai dormi ? C'est mal ! »

Elle avait sauté sur ses pieds.

« Excuse-moi ! Continuons. »

Je la regardai, perplexe mais amusé, tituber jusqu'au réfrigérateur et tomber à genoux devant la lumière qu'il produisit quand elle l'ouvrit. Je me précipitai silencieusement à sa rescousse, et elle me tapa sur l'épaule pour me faire asseoir.

Elle tira du garde-manger réfrigéré un demi poulet dans son plat, qu'elle posa sur le sol devant nous. Avec un clin d'œil, elle tenta d'attraper quelque chose sur le comptoir auquel elle était adossée, et en retira une salière.

« C'est meilleur avec plein de sel. »

Elle saupoudra abondamment toute la carcasse, et en arracha un pilon, qui produisit le même bruit que la morsure sur la pomme, en se disloquant du reste de l'animal, ce qui rajoutait un geignement cartilagineux. La peau du poulet était ratatinée, jaune et grasse : terriblement repoussante, mais Anissa mordit dedans avec appétit.

« La peau se déchire doucement et se coince entre les dents. La chair, par contre, se défait en plusieurs morceaux. Ce sont les muscles qui se désolidarisent, retenus par une fine pellicule de graisse. Pas besoin de mâcher pour avaler : tout est lubrifié ; mais quand on mord on sent un goût presque repoussant si ce n'était un goût normal de volaille, et il prend le pas sur la saveur de graisse salée qui régnait pour l'instant. »

Le regard d'Anissa, perdu dans le vide, abdiquait en faveur des papilles et des nerfs de sa langue. Je regardai les lèvres rosées de ma chérie luire, dans la lumière du réfrigérateur, de graisse et de sucre. Des miettes de poulet lui tombaient parfois de la bouche pendant qu'elle parlait mais ce ne semblait pas la gêner. Elle n'était pas aspirée par la viande de la même façon qu'elle l'était par le sucre. Si celui-ci avait un effet quasiment érogène sur elle, la chair qu'elle ingurgitait semblait plus accaparer son attention.

« Le meilleur, c'est de ronger les os, me dit-elle en continuant de saler un os presque dénudé. La viande qui s'y rattache est plus fine, et son goût moins chargé. »

Quand elle en eut fini avec son pilon, elle malmena l'aile du poulet sous mes yeux et la dévora avec la même attention et les mêmes détails. J'en appris plus sur la peau du poulet (meilleure chaude, dicit mon professeur), ce dont je me contrefichais.

Après avoir visiblement estropié la volaille, elle tira du réfrigérateur toujours ouvert une salade à base de riz, qu'elle me décrivit encore avec moult détails, puis ce fut une tomate, et enfin un bol de mousse au chocolat. Le chocolat avait sur sa personne un effet bien pire que le sucre seul, et elle finit vautrée sur moi, assis au milieu des immondices, la tête sur mes genoux et la bouche maculée, à murmurer des éloges culinaires.

Elle finit par se relever avec la soudaineté à laquelle elle ne m'avait toujours pas habitué, puis s'essuya la bouche d'une serviette avant de déclarer : « Hoah ! J'en peux plus ! »

Je surveillai discrètement l'heure qui avançait sur la pendule murale. Il ne nous restait qu'une heure environ avant l'aube. Je me levai en constatant une tache sur mon veston, puis lui expliquai qu'il me fallait partir. À cette déclaration elle sembla prise de panique et s'accrocha à mon bras avec une ferveur impatiente. Elle me supplia de rester mais ne trouva pas de raison valide, avant de s'écrier : « Reste pour le digestif ! Après tu pourras partir si tu veux. »

Je cédai (évidemment) sans concessions.

Elle m'assit dans le fauteuil d'où j'avais observé son père et pris la place de ce dernier, en face. Elle nous avait servi le même Irlandais qu'il m'avait offert, et me tendit le verre en sachant très bien que je ne toucherais pas à son contenu. Elle commença à caricaturer son père en vantant avec une extrême précision les mérites du single malt, mais voyant que je m'impatientais, finit par déclarer : « Enfin suffit ! Place à la dégustation. »

Son timbre de voix montrait qu'elle avait totalement oublié son ensommeillé géniteur, et je m'en fichais. J'étais simplement heureux de l'observer vautrée dans ce fauteuil où elle jurait, en chemise de nuit légère, une jambe par-dessus l'accoudoir. Elle fit avec prudence couler quelques

gouttes d'alcool dans sa bouche, et plissa tous les muscles de son petit visage dans une moue de dégoût. « Houa ! Ça arrache ! »

Elle toussa quelques instants puis reposa le verre et me regarda en riant. « Peut-être qu'on va commencer avec quelque chose de plus doux. »

Quelque chose de plus doux, ce fut une bouteille de Monbazillac 1985, tirée d'un placard, et bue au goulot comme une arsouille, bien que j'aie rarement vu ivrogne commenter pareillement le goût de fruit fermenté qui lui envahissait le cerveau et les membres ; le vin blanc sucré (fallait-il le préciser ?) la blottissait contre moi tandis que je la raccompagnai dans sa chambre.

De fait, le parfum du vin m'envahissait les narines, aphrodisiaque, mais la seule façon de ressentir l'ivresse d'Anissa aurait été de m'abreuver à ses veines chargées d'alcool. Ses lèvres parfois perdaient celles de la bouteille et échouaient sur ma gorge, toujours trempées de vin, de graisse et de sel. Quand elle ne résistait pas et qu'elle me laissait nous diriger vers sa chambre, elle me serrait fort dans ses bras, et dans mon dos j'entendais les remous du vin, qui m'évoquaient des veines à moitié vides.

Nous arrivâmes finalement dans sa chambre, et Anissa se laissa choir sur son lit sans manquer d'y renverser un peu de son si cher vin, Elle ne voulut pas lâcher la bouteille quand je l'y incitai, et me regarda avec tant d'exécration quand je la lui arrachai des mains que j'eus envie de la lui rendre. Mais je n'en fis rien, et il me fallut me diriger vers la fenêtre pour qu'elle ouvre de nouveau la bouche.

Elle m'ouvrit même les bras et m'enlaça avec une passion dont je lui fus reconnaissant. Je réalisai alors que j'avais autant besoin de l'aimer que de ressentir son amour.

« Reste avec moi pour la journée, dit-elle, son ivresse semblant totalement dissipée.

— Tu sais que ça m'est impossible, douceur. Et tu dois avoir du travail.

— Imbécile, on est dimanche.

— Ah ? Enfin ça ne règle pas le problème J'ai besoin d'obscurité. »

Sans un mot elle ouvrit la porte fenêtre et en ferma deux grands volets qui nous plongèrent dans une nuit de jais. Moi-même j'avais peine à y voir. Elle s'agrippa à moi avec tendresse et me tira vers le lit.

Une fois de plus je cédaï.

Je retirai ma veste et mes chaussures et m'étendis à son côté. Bien que son lit fut gigantesque, elle se blottit contre moi, et malgré une peur certaine des réactions que pourraient m'infliger l'aurore, je pris le risque de ne pas la repousser.

Je me sentais gelé à son côté. Je n'en souffrais pas mais cela expliquait peut-être la façon qu'elle avait d'essayer de me réchauffer. Ou alors était-ce cette hypothèse évidente que je rejetais depuis le début ? Mais comment peut-on être attiré physiquement par un être si glacé que moi au point de s'y coller ?

« Le noir augmente mon tournis, commença-t-elle en un murmure. Et être allongé n'arrange rien, mais ce n'est pas désagréable. J'ai l'impression d'être prise au milieu d'une tornade d'eau chaude, sans avoir besoin de respirer. Mes sens s'engourdissent, et j'ai l'impression que tu es gelé, mais moi j'ai très très chaud. »

Elle glissa une main timide entre deux boutons de ma chemise, mais une main si fine qu'elle la passa toute entière. Il me fallait la stopper.

« Je *suis* gelé, chérie. Je n'ai presque plus de sang dans les veines ! »

Aurais-je dû m'attendre à sa réaction ? Fallait-il que je sois stupide, ou elle, imprévisible et déterminée ?

« Ah ! Monsieur le vampire est gelé, mais moi je meurs toujours de chaud. »

Elle rejeta la couette au loin et se redressa dans l'obscurité. Je pouvais voir ses yeux qui n'y voyaient rien, et je pus voir sa chemise de nuit voler au dessus de son corps nubile. Et je n'eus pas besoin de la voir pour la sentir m'enjamber et coucher sur moi sa nudité infantile. Si seulement elle s'était arrêtée là.

« Monsieur a faim, monsieur a soif, et moi j'ai ripaillé toute la nuit. »

Elle commit alors une grande faute en grattant la croûte de son poignet et en me présentant la plaie luisante, presque gélatineuse. L'envie fut forte, mais je la repoussai immédiatement, posai mes mains sur ses hanches brûlantes. La froideur la prit au dépourvu, je l'écartai.

La colère m'avait pris. Ne se rendait-elle pas compte de ce à quoi elle jouait ? Elle risquait la mort, et une mort si brutale que la culpabilité me pousserait à réanimer son petit corps juvénile et glacé en lui injectant mon propre état, en faisant par là même une éternelle noctambule – ou ce pouvait-ce être là son désir ?

Une terrible impression de *déjà vu* m’envahit, un sentiment d’alarme atavique que j’avais déjà ressenti le jour de notre premier échange. Mes flammes mortes susurraient à mon esprit un ricanement animal et complaisant, mais les sanglots de ma princesse me tirèrent de mon mépris. Je me rendis compte que je lui avais tourné le dos, et que je demeurai en position fœtale, prostré et silencieux. Je corrigeai aussitôt cette impolitesse, et m’enquis, prévenant, de la source de son malheur.

Du fond de son ivresse pas si dissipée, ma belle Anissa, aveugle dans l’obscurité, sanglota des mots que même aujourd’hui j’aurais du mal à oublier :

« Je suis une idiote ! Tu me reviens après trois semaines de ton insupportable absence, et moi je te fâche, au lieu de te dire que je t’aime. »

Il ne m’en fallait pas plus. Malgré un instant de surprise et d’hésitation, je posai sur son épaule une main que j’espérai chaleureuse, et l’accueillis contre ma poitrine. Mais elle ne se tut pas :

« Ce sont les dernières heures qu’on passe ensemble, Livio. Je pars pour Paris. »

Je dus retenir une irrépressible envie de rire à cette déclaration pour répondre avec politesse :

« Mais ma chérie ! Ma joie baladeuse ! Rien ne me retient ici ! Je t’accompagne ! »

Je ne sais plus comment les choses se passèrent, mais ses lèvres étaient si douces, sa peau si chaleureuse, que j’en oubliai celle impression dérangement de *déjà vu*, et ordonnai le silence mes servantes spectrales.

Chapitre IV

1

Dans la nuit encore complète qui précédait les premiers cours, la cigarette de Joshua était d'un réconfort très prisé. Les adolescents se regroupaient par troupes devant des salles d'où perlait une lumière crue, attendant trop patiemment l'arrivée de professeurs aux yeux aussi englués que les leurs. Quelques uns racontaient leur nuit de rêveries, d'autres préféraient la garder pour eux. Joshua était de ceux là. Certains, encore, la continuaient, et le signalaient bien par leur absence. Jessy était de ceux ci.

La journée s'annonçait morose, comme toutes les journées au lycée de Ratcliff. L'absence de Jessy n'était pas pour déplaire à Joshua : bien qu'il eût apprécié pouvoir se vanter de sa conquête, un supplément de cigarettes, et le silence qui l'accompagnait étaient les bienvenus.

Le froid glissait sur Joshua comme le vent sur une roche. Dans son esprit imperméable tournait en boucle le film de sa nuit, peuplée de moments de demi sommeil, où lui et Anita ne se réveillaient que pour faire une nouvelle fois l'amour, se rendormant parfois tendrement avant d'avoir fini. Il aurait voulu rester au lit à se prélasser toute la journée, mais ce fut elle qui insista pour qu'il se lève, l'assurant qu'à son retour, elle n'aurait pas bougé d'un pouce.

Jessy arriva comme un cheveu sur la soupe à l'heure du déjeuner. La soupe en question avait laissé Joshua froid, si bien que quand les deux jeunes hommes se croisèrent, il était en train de finir son paquet de cigarettes sur les marches de l'établissement.

Jessy hésita un moment à lui adresser la parole, sembla l'éviter, mais s'arrêta à sa hauteur au dernier moment. Joshua le regardait dans les yeux avec un imperceptible sourire, les yeux plissés dans la lumière du soleil terne.

« T'es stone ? lâcha Jessy avec une absence inhabituelle de tact.

— Nan... Et toi ?

— T'es bizarre.

— Chuis pas bizarre, chuis maqué. »

Regards, sourires. Jessy regarda ses chaussures, rires retenus.
« Eh bah félicitations Dom Juan ! T'as fini par aller voir ailleurs, alors ?
— Nan. »
Sourire de satisfaction. Geste d'incompréhension de Jessy.
« Tu devines pas ?
— Euh...
— Je l'ai retrouvée. T'as merdé, j'ai eu raison, et je l'ai retrouvée.
— Oh, allez ? C'est vrai ?
— Puisque je te le dis. (Il alluma sa dernière cigarette) Elle s'appelle Anita. »

La journée se termina comme un songe. Joshua céda régulièrement aux questions insatiables de Jessy, émettant ses réponses avec un sourire flatté. Il traversa les cours, déphasé, attendant avec impatience le moment où on le laisserait rentrer chez lui, la rejoindre sous leurs draps parfumés, là où elle avait promis de l'attendre.

La sonnerie de la dernière heure vit pour la première fois Joshua se précipiter dehors, Jessy sur ses talons. Dehors, l'ombre du soir régnait déjà sur un royaume de nuages et de neige fine.

« Allez mec ! Laisse-moi la voir !
— Tu fais chier, là ! Rentre chez toi !
— Moi tu les rencontres mes copines, joue pas perso !
— Qu'est-ce qui se passe les garçons ? »

Bien que douce et féminine, la voix surgie de l'arrêt de bus les surprit tous les deux. Anita se tenait là, coiffée et maquillée, enveloppée de son long manteau de laine noire. Pendant un instant Joshua ne sut plus où se mettre. D'abord déçu qu'elle ne l'ait pas attendu au lit, il se réjouit aussitôt de l'avoir à portée, et l'embrassa amoureusement, la retenant par la taille comme de peur qu'elle ne s'envole.

« Tu nous présentes pas ? »

Joshua se tourna vers Jessy qui avait perdu tout sourire. Il observait Anita avec dans le regard une lueur que Joshua ne lui avait jamais connue. Cette expression ne lui dura qu'un instant avant qu'il ne recouvre son masque volatile et espiègle.

« Tu connais déjà Jessy, au moins de vue.

— C'est possible, éclaire moi, dit-elle sans quitter Jessy des yeux.
— Tu sais, la soirée avec ce narguillé, là... Il parlait sans arrêt.
— Ah oui, le monologuiste, c'est vrai. Ravie de te rencontrer, Jessy.
— Et moi au moins autant, bafouilla Jessy. J'ai même honte de ne pas m'être rappelé ton visage. »

Jessy meubla le silence qui suivit d'un regard pénétrant, qu'Anita soutint avec un sourire de délectation. Joshua les regarda faire un instant sans rien dire, incapable de déterminer la nature de cette braise qu'Anita avait allumée dans l'œil de son ami. Et plus il la comprenait, moins il l'appréciait, décidant aussitôt de couper court à cette rencontre qui n'aurait pas dû être.

« Qu'est-ce que tu es venue faire ici ? Tu avais dit que tu m'attendrais.

— J'ai eu envie de m'aérer. Et puis je n'aime pas attendre comme ça. La vie est trop courte.

— Je voulais te ramener un cadeau. J'ai pas eu le temps d'aller le chercher, du coup.

— Eh bien tu me donneras ça demain, c'est mon anniversaire.

— Quel âge ? intervint Jessy, qui suivait la conversation de près.

— Oh ! Beaucoup trop ! »

Ils passèrent quelques heures à parler en déambulant. Ce ne fut pas une mince affaire de résoudre Jessy à se séparer du couple, mais Joshua finit par y parvenir. Dans le bus qui les ramenait à Hollow Hill, Anita était calme, incroyablement blanche sous la lueur des néons, et peu souriante. Un froid minéral semblait émaner d'elle. De fait, ses mains étaient gelées, et quand Joshua le lui fit remarquer, elle lui sourit en lui assurant que ça ne durerait pas.

La mère de Joshua avait disparu. Impossible de la retrouver dans toute la maison. Ses affaires étaient toujours là, intactes, mais aucun mot, aucun signe, aucun repas dans le four. Joshua mit un plat préparé dans le four à micro-ondes et engloutit à la hâte l'immonde ration en conversant. Anita l'assura n'avoir pas faim du tout, et tandis qu'ils parlaient, elle se promenait dans la cuisine en fumant lentement des cigarettes au filtre blanc.

« Et ton père ? Tes parents sont divorcés ? fit-elle alors que la conversation dérivait.

— Je l'ai pas connu. Il est mort juste après ma naissance. C'était un soldat. Il a servi en Irak, pendant la Guerre du Golfe. Quand il est revenu, ma mère a l'air de dire qu'il avait beaucoup changé. Tu vois le genre : traumatisé, et tout. Il avait pas servi longtemps, pourtant. En revenant, il l'a mise en cloque de moi pas longtemps avant de se faire péter le caisson. Ma mère a failli faire pareil, mais les flics sont arrivés. Ils ont pris le flingue, d'ailleurs. Ça m'aurait fait une chouette relique.

— C'est triste comme histoire. Tu as grandi sans papa ?

— Pas vraiment. Ma vieille s'est mise avec un mec quelques années plus tard. Il a pompé son compte en banque pendant plusieurs années avant de se barrer. C'est quand ma mère a recommencé à vraiment être grave, avec l'autre guerre, là, en Afghanistan et tout. Je le comprends le mec. Mais il était sympa, il jouait avec moi, il m'aidait à faire mes devoirs. Il m'a même vaguement appris à conduire.

— Ta mère ne s'était pas vraiment remise de la mort de ton père ?

— Bof, elle était surtout tombée accro aux médicaments. Toute la journée à bouffer ses pilules. Une pour se réveiller, une pour s'endormir. Limite elle en a une pour se donner faim, et une autre pour se couper la faim. Depuis que son ami est parti, elle carbure aux anxiolytiques. Valium, Prozac et compagnie. Pas besoin de te faire un dessin : elle les a pour rien, elle en bouffe comme elle respire.

— C'est moche.

— Bah...

Joshua resta méditatif un instant.

— Et toi ?

— Quoi moi ?

— Tes parents, tu en as ? T'as l'air vachement libre.

— Je suis majeure, moi, Joshua.

— Même, tu dois bien avoir des parents. Raconte un peu.

— Oh. C'est compliqué. Et pas bien palpitant. Disons que mon tuteur se manifeste quand ça lui chante. Le pire, je crois, c'est qu'il n'est pas conscient de cette autorité qu'il a sur moi. Il me laisse trop de libertés, oui.

— Ça non plus ça a pas l'air manant. Enfin la façon dont tu en parles.

— Non... Mais j'apprends. Je suis quelqu'un de responsable maintenant. Ça n'a pas toujours été le cas. J'ai eu des périodes beaucoup plus déjantées que maintenant. »

Il y eut un silence. Anita regardait par la fenêtre la nuit opaque et immobile, tirant parfois sur sa cigarette. Joshua continua de manger sans conviction, essayant de ne pas troubler le vide de bruits de couverts.

« Hem. T'es sûre que t'en veux pas ?

— Non, merci. Je t'ai dit que je n'avais pas envie de manger.

— Ah non, t'as dit que l'avais pas faim.

— Quelle différence ? »

Anita ne s'était pas tournée vers lui. Elle continuait à scruter les ténèbres, lui répondant d'une voix douce et lointaine.

« Ben... C'est simple. Si t'as pas faim, c'est que t'as pas *besoin* de manger. Pas envie, c'est juste... dans ta tête. Tu vois ?

— Non, je ne vois pas. Si j'ai besoin de manger, pourquoi je n'aurais pas envie ? »

Joshua eut un sourire interloqué, prit une bouchée et réfléchit.

« J'imagine que tu peux ne pas être d'humeur à ça.

— Non voyons, c'est ridicule. Si mon corps le veut, je ne vois pas comment mon esprit pourrait penser à autre chose. Ta différenciation est absurde.

— Non non, je t'assure, c'est pas idiot, C'est même pas moi qui l'invente. »

Elle continua de regarder dans le vide un moment, en silence.

« Ça n'a aucun sens. »

Joshua ne savait plus où se mettre. Il avait peur de compromettre leur nuit à la moindre de ses paroles.

« Tu as fini ? lâcha-t-elle en fin de compte, se retournant vers lui, un sourire ravivant son visage.

— Hm. Oui. »

Joshua n'avait pas fini mais il vida son assiette dans la poubelle.

Dans l'escalier descendant à la cave, il pensait à cette histoire d'anniversaire. La vérité était qu'il n'avait pas la moindre idée de quoi lui offrir. Il pensait lui ramener des fleurs, niais frémissait à l'idée de paraître trop sentimental.

« Hey ! Il est minuit ! Joyeux anniversaire ! s'écria-t-il soudain. »

Elle le regarda, le visage figé par la surprise. Alors son expression se fondit lentement en un masque d'apitoiement, et de détresse amoureuse.

« Oh ! Merci Joshua. »

Sa voix était chevrotante, et elle le serra si fort contre elle que Joshua se crut pris dans un étau, ou embrassé par une statue. Il l'enserra à son tour, caressant son dos dur et glacé, et glissant une main dans ses cheveux d'encre soyeuse.

« Alors dis-moi, ça te fait quel âge ?

— Peu importe, répondit-elle, la bouche contre son torse.

— Si, si, je suis bon pour deviner les âges. Dix-huit ?

— Ça n'a aucune espèce d'importance, murmura-t-elle en glissant ses lèvres sur celles de Joshua.

— Vingt ?

— Tu ne trouveras pas.

— Plus ou m...

— Arrête, je te dis. Stop. Tu ne trouveras pas. »

Sa peau luisait d'un blanc nacré dans les ténèbres souterraines. Sa chair impossible à réchauffer s'agitait en frottements et en circonvolutions. Semblable à un serpent, elle s'enroulait autour de lui pour l'instant d'après caresser et griffer son torse presque glabre. Lui se dressait douloureusement, mais chaque fois qu'il faisait mine de vouloir retirer un vêtement, elle l'en empêchait, s'étirant sur lui de tout son long dans sa nudité hypnotique.

Elle le caressait et l'embrassait dans toute sa longueur, menaçant de le faire implorer, frigide à ses cajoleries maladroites, insensible à ses expirations suppliantes. C'était comme ça qu'elle appréciait le sexe, C'était la meilleure façon de sentir la passion de son, de ses partenaires : elle les menait à petit feu jusqu'au bord de l'apoplexie, ou de l'orgasme ingrat, à force de frôlements distingués et de palpations animales, mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, ce n'étaient pas les baisers humides qu'ils déposaient sur sa bouche et sur sa peau, ni les mains échauffées et tremblantes qu'ils tendaient vers elle, ni même leurs caresses avides et désespérées, ou encore leurs gémissements implorants. Ce qu'elle aimait, c'était sentir leur cœur battre dans chacune de leurs veines à la vitesse ahurissante d'un tambour de guerre propulsant leur sang bouillant dans leurs vaisseaux deux cents fois par minute, au point de leur faire perdre le souffle, la vue et la raison, pour alors seulement, se pencher sur eux, l'échine tendue comme celle d'un fauve, et planter dans leur artère

frénétique ses crocs effilés. Ce qui déclenchait généralement leur spasme solitaire.

Joshua poussa un cri qui n'était pas de plaisir. Sans couper court à ses ondulations, elle élargit la plaie et commença à avaler le sang qui s'en échappait à chaque pulsation. Joshua ne tarda pas à cesser de hurler, le souffle coupé, incertain de la douleur qui n'en était plus. À chaque battement de cœur qu'il lui cédait, sa peau granitique recouvrait un peu de souplesse et de chaleur, ses traits s'arrondissaient et se coloraient, tandis que l'inverse se produisait chez lui. Rapidement elle l'amena au bord de l'évanouissement, avec l'intention de le vider jusqu'à éterniser sur son visage cette expression de désolation grisâtre qui lui allait si mal. Mais elle écarta sa bouche. Sa salive referma les plaies en une fraction de secondes, ne laissant qu'une paire de cicatrices à peine visibles. Joshua releva la tête péniblement, la chercha du regard, avant de s'exclamer : « Bordel ! T'es folle ? »

Elle s'essuya la bouche mais ne récolta que du rouge à lèvres. Bien sûr. Elle était depuis longtemps passée maîtresse dans l'art quotidien de se nourrir.

« Pourquoi crois-tu que j'aie fait ça ? *Que* crois-tu que j'aie fait ? »

Joshua ne lui répondit que par un silence et un froncement de sourcils désapprouvateur. Il plaqua une main contre l'endroit où la morsure n'avait laissé que deux cicatrices à peine visibles.

« Demain est le jour de mon anniversaire, mon chéri. Je fête ma venue au monde des immortels. J'ai trois cents ans. »

La tête de Joshua ballottait à droite et à gauche. Ses paupières frémissantes se fermaient parfois complètement. Il appliquait visiblement toutes ses forces à ne pas s'effondrer.

« Tu amèneras ton ami. Il me plaît. Amène-le à la soirée. Ce sera ton cadeau. »

Morphée se saisit de lui avec plus de violence qu'Anita ne l'avait fait, et ne le laissa pas rouvrir les yeux avant qu'il ne soit seul.

2

Malgré l'absence d'une cassette dans son vieux walkman, le doigt de Joshua resta crispé sur le bouton *lecture* pendant tout le trajet jusqu'à Ratcliff. Là, pour la première fois de sa vie en avance, l'attendait Jessy. Jessy, souriant sous la neige, enveloppé dans son long cuir noir, les mains dans les poches, quelques mèches dans les yeux. Joshua refusa de descendre du bus, fixant son ami avec terreur. Il demeura sourd aux appels du chauffeur, qui finit par se lever pour aller lui taper sur l'épaule. Et Joshua descendit sans faire d'histoires.

Jessy l'assaillit immédiatement de questions. « C'était bien ? Tu la revois ce soir ? Je peux venir ? » Mais Joshua n'ouvrit la bouche que pour y planter une Marlboro, hagard et effacé, et souffler de gros nuages dans le visage de Jessy, qui crut à de la suffisance.

Blême et avachi, Joshua ne pipa mot de toute la matinée. Il fallut un déjeuner durant lequel il n'avalait rien pour que Jessy parvienne à lui extorquer quelques paroles. Ça ne ressemblait à rien au début. Différents noms de roches étudiées en géologie, puis il commença à marmonner.

« Putain mais tu peux pas être clair ?

— Son anniversaire. Elle t'invite. Elle veut te voir.

— Ah. Enfin tu fais des phrases.

— Elle m'invite aussi. Elle veut me voir. Elle va m'avoir. »

Joshua continua un moment à répéter ces trois phrases, puis sa voix se perdit entre ses dents et disparut. Jessy le jugeait, un sourire amusé aux lèvres.

« Faut dormir un peu plus la nuit, mon vieux ! »

Joshua n'ouvrit plus la bouche de la journée. Quand on les libéra, la nuit était déjà là, dans son manteau neigeux et venteux. Le jour semblait se coucher plus tôt ces jours-là, se dit Joshua.

« Salut les garçons. Vous êtes prêts ? C'est le grand soir. »

Anita avait surgi de nulle part, une fois de plus, faisant sursauter Joshua sans qu'il ne se tourne vers elle pour autant. Tandis qu'elle l'embrassait, il serra les dents et se détourna d'elle.

« Ah salut ! Josh m'a dit que j'étais invité ?

— Bien sûr que tu es invité Jessy, tu es même très attendu. »

Joshua porta une main à son cou, tentant de faire taire l'élancement de la morsure. Un moment passa avant qu'il ne se résolve à prendre la parole.

« Je peux pas venir.

— Allons bon, et pourquoi pas monsieur ? Anita le saisit à la hanche d'un bras enjôleur et puissant.

— J'ai oublié de me changer, il faut que je rentre chez moi et tout. Mais vous pouvez y aller sans moi.

— Pas question que tu te défiles. Je t'ai pris de quoi t'habiller, je l'ai déposé là bas.

— Ça va être une bonne soirée, Josh.

— Toi aussi, Jessy, fit Anita en se tournant vers lui, toi aussi je t'ai amené quelques affaires. Ça devrait le plaire. »

Jessy serra la boucle sur sa chaussure au maximum, Il n'était pas habitué à porter autre chose que ses Doc Marten's, et ces souliers le dérangent, à laisser la cheville à l'air. Ou presque à l'air, puisque les bas blancs s'occupaient en vérité de cacher ses mollets, passant le relais à la culotte de velours pourpre, assortie à la redingote. Il remit en place les dentelles de son col et de ses manchettes, se redressa, coiffa sa chevelure de jais, s'épousseta une dernière fois, et passa la porte.

Anita était assise sur le bar, en vinyle et résille, parlant avec le type chauve qui dirigeait cette étrange boîte de nuit. Ils se tournèrent vers Jessy, le contemplèrent un instant, avant d'applaudir avec amusement.

« J'étais certaine que ça t'irait bien », vint lui murmurer Anita.

Elle entra à son tour dans la remise du club, laissant Jessy seul avec le chauve inquiétant qui lui souriait, une lueur dans l'œil et un anneau dans le nez. Pas exactement seuls en fait : sur trois murs se déroulait une fresque de paysages prenant racine dans la Renaissance européenne, et s'achevant dans le Londres moderne, peinte avec une qualité de détails surprenante, le long de laquelle paraient une dizaine de mannequins en céramique blanche, aux cheveux sombres et aux visages absents, dont les coiffures variaient de la même façon que les costumes. À chaque époque était assortie une mode, un ensemble tantôt riche de fils d'or, tantôt appauvri de résilles trouées, mais toujours composé avec soin et attention.

Au bout d'un moment Joshua sortit par une autre porte, affublé d'un costume semblable à celui de Jessy, dans des tons plus bleutés. Il avait

gardé ses rangers, et il aurait fallut lui arranger les dentelles et boutonner le col, mais il repoussa Jessy quand ce dernier en manifesta la volonté.

« Mêle-toi de ton cul. Surtout ce soir, ça vaudra mieux. »

Au bout d'un moment, Anita ne reparaissant plus, et un ennui pesant s'installant, le chauve proposa à Jessy et Joshua une visite des coulisses de la boîte de nuit. Ils passèrent quelques heures à essayer un par un tous les disques inconnus de Joshua, que Jessy tirait des étagères avec émerveillement.

Quand il manifesta les symptômes de la faim, le chauve lui trouva un paquet de chips, que Joshua regarda avec suspicion sans y toucher. Il les invita ensuite à se désaltérer au bar, où Jessy jeta son dévolu sur un soda bleu fluo vaguement alcoolisé, et Joshua sur une bouteille de whisky bon marché, dont il tirait de grandes lampées, apathique et enfoncé dans un mutisme sur lequel le tenancier le taquinait.

Le chauve ouvrit la lourde porte rouillée à dix heures. Le premier couple qui émergea de la rue frappa Jessy par sa beauté. Au fond de la salle, les sourcils froncés et sa bouteille de *Long John* à la main, Joshua surveillait l'entrée, adossé au mur, dans la période romantique de la fresque. Les costumes qui suivirent le premier couple, plutôt conventionnel, touchaient une fois de plus à toutes les époques contenues dans la fresque. C'était une parade de riches tenues, de rubans et de dentelles aussi bien que de vestes queue-de-pie et d'œilletons blancs, mais vinrent bien vite des costumes plus étrangement modernes, tels la robe courte typée prohibition, ou quelques t-shirts de hippies aux taches multicolores et autres cuirs démodés.

Quelques secondes après que le chauve eût regagné sa cabine, la lumière se tamisa puis fut relayée par une série de spots rouges savamment placés, qui ne dévoilaient que quelques esquisses de la foule, et la musique fit son apparition. Tous parlaient d'une voix paisible, le visage affligé d'un sourire lointain. Ils avaient l'air de se connaître. Dans l'obscurité les lèvres s'agitaient, les mains se serraient. À part l'absence de lumière qui ne semblait gêner personne, on aurait cru une réunion d'anciens lycéens.

Jessy se rabattit vers Joshua et observa la foule depuis son point de vue. Il n'aurait su dire s'il se sentait à l'aise en cette compagnie, mais ces gens bien habillés, sur les visages desquels se peignait un enthousiasme dépassionné l'attiraient indéniablement. Et pourtant il reculait jusqu'à

Joshua, se rattachant à ce qui lui était connu, et qui était bourré et somnolent, par ailleurs.

Et étrangement, personne ne dansait. Jessy avait déjà vu des cas semblables dans des débuts de soirées un peu coincés, tout ce que cette fête n'était pas. Ils étaient tous là, à échanger bonnes manières et bons sentiments, se regardant avec une mélancolie presque forcée, et mêlant leurs sourires fatigués pendant que défilaient les tubes du début du millénaire, ne prêtant aucune attention à la musique.

Les titres qu'enchaînait le chauve revinrent doucement vers les classiques rock des années 80, quand la blonde s'approcha de Jessy. Joshua releva les yeux, serra les dents, puis avala une lampée de whisky qui le fit tousser, saliver, et détourner le regard. Cette fille était belle, dans sa robe de soie grise, avec ses cheveux dorés relevés en un chignon duquel s'échappaient quelques mèches bouclées. Ses lèvres omniprésentes étaient rouges comme le sang, ce qui détourna presque l'attention de Jessy, captivé par le regard gris luisant de la jeune femme.

Et pour qu'il la regarde, il fallait qu'elle ait quelque chose.

Elle leur adressa la parole d'une voix couverte par la musique, mais sourit quand Jessy lui fit signe de répéter.

« Qu'est-ce que vous faites là ? On ne vous connaît pas, c'est drôle, répéta-t-elle plus fort.

— Comment ça ? Vous vous connaissez tous ? C'est quoi au juste, une sorte de club ? répondit Jessy avec un sourire charmé et amusé.

— Héhéhé, rigolait Joshua, le regard toujours détourné sous une mèche de cheveux.

— Eh bien... Nous sommes un groupe d'amis, étalé sur toute la planète. On se retrouve régulièrement, pour des grandes occasions, comme l'anniversaire d'Anita.

— Héhéhé, rigolait Joshua.

— Eh ben voilà, on est entrés grâce à Anita.

— Héhé, rit la fille.

— Héhéhéhé, rit Joshua. »

Et Jessy se tut un moment.

« Non mais il y a quoi de drôle ? finit-il par reprendre, le sourire aux lèvres.

— Mais rien ! C'est bien que vous connaissiez Anita. D'ailleurs elle ne devrait plus tarder maintenant.

— Elle se change, mais elle traîne, je sais pas ce qu'elle fait.

— Oh elle a fini de se changer depuis longtemps. Elle se fait juste désirer.

— Tu la connais d'où ?

— On s'est rencontrées ici, à Londres, il y a un moment déjà. Elle revenait de loin, un voyage. Les États-Unis. Anita n'est pas quelqu'un de très compliqué. Je la connais peu, mais je la comprends bien. Elle va passer cette porte, elle va tous nous subjuguier, puis nous embrasser un par un, parce qu'elle aime se faire désirer, et aimer, et enfin tous se sentiront autorisés à danser.

— Dis donc ! C'est précis.

— Oh, c'est comme ça, il suffit d'être un peu psychologue. Anita est une gamine qui n'en finit pas de ne pas grandir.

— Et donc ça va danser tu dis ? Bien !

— Plus tôt que tu ne le crois, même. »

Elle désigna la double porte derrière laquelle Anita s'était enfermée une éternité auparavant. C'étaient maintenant Siouxsie and the Banshees qui pleuraient pour tout le monde. Dans un grand fracas, les deux portes se rabattirent contre les murs, tournant toutes les têtes vers ce qui était imperceptible à Jessy depuis son coin. Joshua noya un rire nerveux dans une longue gorgée de whisky. La blonde porta une main à son cœur, le regard émerveillé, et Anita s'avança.

Elle portait une longue robe traînante. Toute de blanc, de pourpre et de noir, de dentelle et de soie, une multitude de perles enfilées autour du cou, et seules quelques dorures aux poignets et aux doigts. Entre ses résilles trouées et cette robe, Jessy comprit l'origine des mannequins sans visage qui hantaient la salle : sans qu'ils ne parviennent à en égaler la grâce ou la finesse, leur modèle s'avancait en ce moment vers sa foule de convives.

Tous ouvraient les bras à son approche, et lui offraient un baiser digne et noble. Avec chacun elle échangeait quelques mots, clans l'obscurité rougeâtre de la pièce, mais disparut bientôt dans la masse enjouée.

« Ben du coup elle nous oublie, c'est malin.

— Elle ne vous oublie pas un seul instant, mon joli, répliqua la blonde. Elle vous garde pour la fin.

— Héhéhé, rigola Joshua, avant de s'étouffer d'une autre lampée.

— Je crois qu'une seule personne manque à l'appel, et ça doit être la raison pour laquelle elle comble son absence avec vous.

— Qui ça ? Une ancienne liaison ? plaça Jessy avec un sourire.
— Si on veut. Son père, pour être plus exact.
— Oh. Inceste ? »
La fille eut un rire.
« Non Pas vraiment. Son père spirituel, si tu préfères.
— Ah. je vois.
— Bon, je vous laisse, je vais prendre ma place dans l’embrassade. Ne tardez pas trop à nous rejoindre, jeunes hommes.
— J’y veillerai. »

Jessy se tourna vers Joshua qui manœuvrait tant bien que mal une goulée supplémentaire. Il était pathétique, à se saouler comme ça le jour de l’anniversaire de sa copine, et Jessy décida de l’abandonner pour partir à la recherche d’Anita ou de la jolie blonde dans la masse sombre qui commençait à danser.

Mille parfums différents planaient dans cette masse presque invisible. Les visages apparaissaient un instant, lisses et rouges, avant de disparaître à jamais au détour d’une ombre. Les silhouettes flirtaient de près, parfois entre elles, parfois avec Jessy. Il lui arrivait de sentir une caresse furtive émerger du magma des danseurs. C’étaient des mains qui l’attiraient d’un côté ou de l’autre, enjôleuses, l’empêchant d’errer à sa guise à la recherche d’une improbable Anita en robe longue.

Il ne tarda pas à trouver ce qu’il voulait, mais celle-ci ne bougeait pas, ne souriait pas, ne voyait rien, n’exprimait rien de plus qu’un mannequin sans visage. La déception s’empara de lui, et il prit le chemin du bar. Les titres diffusés remontaient de plus en plus loin, longtemps avant la naissance de Jessy. Le chauve, qui trônait seul derrière son bar désert servit à Jessy un martini rouge qu’il venait de préparer. Ce faisant, il articula quelques mots avec un clin d’œil, mais la musique couvrit tout, ce qui décida Jessy à se tourner vers la foule, dos au bar et au barman isolé.

Le twist laissa la place au charleston, et Jessy se sentit largué. Comme dans une sorte de jeu des chaises musicales, petit à petit, les danseurs s’éloignaient de la masse, à mesure que le voyage temporel rendait leurs costumes anachroniques.

Le velours rouge lui serrait le torse, la cage thoracique, quand il respirait. Jessy aimait bien ça : sentir son propre corps, animé et vivant,

plein de ses fluides et de ses gaz. C'était sa façon d'apprécier la vie : simplement en se la rappelant. Le martini était aigre, ce qui n'était pas pour lui déplaire, et ses glaçons rafraîchissants atténuèrent la chaleur ambiante, étouffante de sécheresse. Il appréciait cette fraîche aigreur sur sa langue, laissant l'obscurité rougeâtre porter son ivresse naissante, quand, des mouvements fluides et trop lents de l'assemblée, émergea une Anita fière et souriante, qui lui fit signe de s'approcher. Sans hésiter, il bondit sur ses pieds, ajusta sa tunique, et s'avança d'une démarche théâtrale en direction de sa cavalière.

Sans un mot – la musique rendait toute parole inutile – il mima une profonde révérence, à laquelle elle répondit par une petite, sans détacher son regard étincelant de celui de Jessy, puis il passa sa main droite derrière sa hanche étroite, éleva l'autre main qui serrait celle d'Anita, et ils prirent place dans le tango qui commençait.

Sous l'éclairage rouge, Anita était captivante. Ses yeux d'ébonite sans cesse en éveil ne quittaient pas Jessy, alternativement charmé, médusé, ou inquiet. Tandis qu'il menait la danse avec incertitude, elle serrait contre lui ses formes exemplaires, quelle maîtrisait sans conteste. Ses seins fermes, son ventre plat et son cou blanc, tout en elle étrangement parfait, mais néanmoins commun à l'univers de Jessy, le fascinait, sans qu'il se trouvât en mesure de l'expliquer. Elle était comme un concentré épuré de tout ce qu'il avait pu rechercher chez les filles qu'il avait eu l'occasion de fréquenter, sans jamais le trouver le trouver pur, vierge de toute vulgarité, de mièvrerie ou d'un quelconque défaut.

Et cette fille couchait avec. Joshua.

Jessy n'était pas du genre à voler une tille à un ami, pourtant, quand Anita approcha ses lèvres des siennes, il se trouva absolument incapable de la repousser. Il lui fallut endurer, passif, la douceur de son rouge à lèvres, la finesse de sa langue insidieuse contre la sienne, sa salive douceâtre se mêlant lentement aux relents de Martini et renforçant leur pouvoir enivrant. Elle était insistante, ne reculait pas devant sa froideur, et caressait sa langue de long en large avec la sienne. Il aurait dû la repousser, doucement mais fermement, mais le baiser d'Anita était semblable à une bouffée d'opium : la recracher prématurément eût été un péché.

Ce fut elle qui finit par reculer, libérant Jessy de ce baiser audacieux. Il la regarda un long moment, à la fois ravi et choqué, mais elle ne lui répondit que d'un regard de défi, avant de se s'avancer vers lui pour lui donner un

autre baiser. Puis elle détourna le regard et posa la tête contre le velours de son torse, laissant ses cheveux soyeux s'y écouler. D'elle se dégageait un doux parfum de vanille que Jessy appréciait déjà.

Le tango céda la place à une valse victorienne, qui prit Jessy au dépourvu. Anita mena la danse sans mot dire, et ils dansèrent ainsi près d'une heure, blottis l'un contre l'autre. Jessy était aux anges, définitivement incapable de la repousser. Parfois, il lui arrivait d'apercevoir Joshua, affalé contre son mur, mais les ténèbres ambiantes rendaient son expression impossible à déterminer. Ce pouvait-il qu'il continue à rire en voyant son ami dans les bras de son Anita ? C'était bien l'impression de Jessy, bien qu'il ne fût pas même certain d'être visible, dissimulé au cœur de cette masse étonnante, où les hippies côtoyaient les courtisanes.

C'est alors qu'il remarqua qu'ils n'étaient plus que deux à danser. Tous s'étaient écartés en un cercle admiratif du couple dansant, murmurant aux oreilles de leurs voisins, les regards pétillants et les sourires aiguisés.

Finalement, la lumière reprit doucement une teinte rosée, et l'on put de nouveau différencier les choses, la musique s'atténua jusqu'à n'être plus qu'une simple ambiance, et les regards se tournèrent vers Anita. Rouvrant les yeux d'une longue rêverie, elle repoussa tendrement Jessy qui alla retrouver Joshua contre son mur, et prit place au milieu de l'espace qui s'était formé, d'où elle pouvait voir les deux garçons l'observer. L'admiration de Jessy, la haine ardente de Joshua.

Elle considéra un par un la centaine d'invités en tournant sur elle-même. Qu'ils étaient beaux, et qu'ils étaient amicaux ! Tous ces souvenirs, toutes ces années d'errance, toutes ces victimes et toutes ces histoires, réunies en une seule soirée. Et, amalgamées au plafond et dans les coins, électriques et invisibles, les millions de flammèches noires qui se frottaient les unes aux autres, forniquaient en nouant connaissance comme les formes reptiliennes et primaires de ce qu'elles avaient été de leur vivant. Autour d'elle, attendant son discours, les yeux brillants, cent êtres de grâce et de magie, supérieurs et splendides, centenaires et parfaits.

« Je ne saurais vous remercier d'être tous venus. Je revois en chacun de vos visages tant de souvenirs, tant d'idéaux perdus ou persistants... Je me rappelle cette nuit parisienne où ma vie s'est muée en cette existence de fantasmes et de pouvoir, d'amours et de mépris et je suis fière, infiniment fière, de vous compter parmi mes amis.

« Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a ce soir un grand absent. Vous le connaissiez tous, et vous connaissiez mon amour pour lui. Je sais également que par compassion pour moi, vous portez toujours son deuil. Mais ce soir, mes amis, je vous invite à vous en défaire. Il nous a quittés pour de bon, et ne nous reviendra jamais. Il m'aura fallu plus que du temps pour le comprendre, mais l'heure est venue pour moi de me tourner vers de nouveaux idéaux, de nouvelles épreuves que je traverserai aisément, avec l'aide précieuse de mon nouvel amour. »

Son regard s'était tourné vers Jessy et Joshua. Les sourcils incurvés et un sourire aimable sur le visage, Jessy l'observait, le regard plein de compassion. Joshua se tourna également vers lui en éclatant de rire. Quand il se rendit compte qu'on parlait aussi de lui, il se prit la tête dans la main, s'enfournant de grandes lampées de whisky.

« Il est temps pour moi de vous laisser profiter de la soirée. En vous remerciant une fois de plus de votre présence, et de votre éternelle proximité. Passez une excellente nuit. »

Elle traversa le cercle sous les applaudissements, et se dirigea vers les deux garçons, que le chauve avait rejoints. Elle leur fit signe d'approcher, et Jessy s'exécuta avec joie, mais Joshua éleva lentement un poing orné d'un long majeur rigide.

Ne fais pas l'enfant, Josh. Nous allons te ramener chez toi, fit-elle, tandis que le chauve l'aidait à enfiler son pardessus de laine.

Il donna à Jessy un sac de voyage contenant leurs affaires, et les guida vers l'entrée, soutenant par l'épaule un Joshua vaguement réticent.

En traversant de nouveau le cercle, Anita profita une nouvelle fois des regards, dont la plupart étaient tournés vers un Jessy gratifié ou un Joshua annihilé. Elle s'emplit du spectacle réjouissant de cette société tacite à laquelle elle appartenait. Elle aurait voulu passer plus de temps avec eux, mais avait encore beaucoup à faire.

Le chauve ouvrit la lourde porte de métal rouge qui donnait sur la rue, laissant pénétrer un air glacé et une nuée de flocons. Jessy se tourna vers la foule en cherchant la blonde du regard. Quand il la trouva, il eut du mal à la reconnaître tant ses yeux brillants de fascination le fixaient avec insistance. Son sourire écarlate découvrait des dents d'un blanc déconcertant, et sa peau, malgré l'éclairage rosé, s'avérait d'une pâleur incroyable. Toute l'assistance était tournée vers lui, la même expression cynique sur le visage.

La main d'Anita sur son épaule l'invita à la suivre. Dehors, une fine neige tombait, se prenant dans la laine de son pardessus. Dans son velours. Jessy supportait bien le froid, mais Joshua tremblait comme une feuille, assis à l'arrière de la voiture. Jessy attendit pour s'asseoir que le chauve, vêtu d'un simple t-shirt, lui indique la place du mort, en lançant une clé à Anita avec un clin d'œil.

Anita ouvrit la fenêtre, laissant un peu d'air glacé et quelques flocons s'immiscer dans le microcosme climatisé de la voiture. Elle appela le chauve d'une interjection tandis que celui-ci retournait vers la porte.

« Merci encore, fit-elle.

— Mais de rien ma jolie. Prends soin de toi. »

3

Anita referma la fenêtre et démarra en trombe. L'habacle de la voiture était réconfortant, filant tout droit à travers l'obscurité. Assis à l'arrière, Joshua était incapable de mettre fin à son grelottement. La tête appuyée contre la vitre, Jessy regardait les rues défiler, dans le silence rythmé par la respiration de Joshua. La neige descendait doucement, contournant la voiture ; les phares n'éclairaient que quelques mètres devant eux. Et Anita roulait vite. L'idée de demander où ils allaient lui échappa tout simplement.

Ce fut quand ils quittèrent Londres que Jessy comprit qu'ils se rendaient à Hollow Hill. De là où ils étaient, la colline pouvait être visible pendant la journée, mais entre la nuit, la neige, et le fameux brouillard, c'était peine perdue de scruter l'obscurité.

Le panneau surgit de nulle part, et disparut dans la nuit presque aussitôt. Ils étaient à Hollow Hill, et les maisons situées de part et d'autre de la rue étaient à peine visibles. Joshua avait cessé de grelotter, et s'était pelotonné dans un coin, la tête contre la vitre, derrière Jessy. Ils finirent par se garer devant la maison de Joshua, que Jessy connaissait déjà. Ils l'aidèrent à descendre, et le guidèrent vers sa maison, s'arrêtant un instant pour le laisser vomir dans la neige un flot de whisky bileux. Puis ils le menèrent jusque dans la maison, mais tandis que Jessy s'orientait vers l'étage, Anita lui indiqua la cave.

Dans la moiteur du sous-sol, Jessy découvrit un lit déplié, aux draps en désordre. Ils y laissèrent tomber Joshua, qui rampa de quelques centimètres avant de s'effondrer dans une torpeur sans nom. Ils lui retirèrent ses chaussures, le laissant dormir en redingote. Jessy était mal à l'aise. Il aurait voulu se trouver chez lui, et pouvoir s'endormir calmement. Il se tourna vers Anita pour lui dire qu'il irait dormir dans la chambre à l'étage, mais il eut à peine le temps d'entrouvrir la bouche qu'Anita s'était déjà ruée sur lui, s'extirpant à une vitesse affolante de sa robe aux laçages complexes.

Jessy bascula sur le lit, à quelques centimètres d'un Joshua agonisant, étalé en travers de la couche. À califourchon sur son ventre, Anita achevait de se dégager de son enveloppe de soie, exhibant sa totale nudité sans aucune pudeur. Elle l'embrassait sans discontinuer, bloquant ses mains

contre le lit et se frottant à lui dans toute sa longueur. Il ne fallut que quelques minutes de ce régime pour que Jessy atteigne les exigences d'Anita.

Il cherchait son baiser, il aurait voulu arracher ce velours soudain rêche qui empêchait sa peau d'atteindre la nudité chaleureuse de la jeune fille. Il s'agitait et se tendait en tous sens sous elle, gémissait comme les filles étaient censées gémir, respirait lourdement en essayant de se dégager de son étreinte de fer.

Elle finit par le lâcher, libérant ses mains qui se précipitèrent pour explorer sa peau fraîche. Elle saisit la boutonnière et l'ouvrit violemment, faisant sauter la plupart des boutons métalliques. Jessy persistait à chercher son baiser, les yeux presque clos, tandis qu'elle déchirait sa tunique en lambeaux. Ils mêlèrent leur salive en lacérant la culotte de velours.

Le sexe de Jessy était plus long et moins large que celui de Joshua. Plus pointu également. Quand Anita le prit en elle, Jessy la menaça du regard, un regard furieux et carnassier qui hurlait son envie de prendre les choses en main. Il la renversa et lui plaqua à son tour les mains contre le lit. Immédiatement il commença à explorer son ventre, ce ventre étroit et chaleureux que son meilleur ami, endormi à moins d'un mètre, avait visité la veille. Il glissait en elle comme on se noie, incapable de refuser le plaisir qui envahissait la moindre fibre de ses bras, de son torse, de son bas ventre. Leurs regards ne se quittaient plus, comme un défi de ne pas jouir avant l'autre, comme un défi violent et passionné de ne pas retirer de plaisir, chacun pourtant conscient de la moindre expiration incontrôlée de l'autre.

Elle fut la première à fermer les yeux, ce qui ne dura qu'un instant, pourtant l'humiliation qu'elle ressentit en découvrant le sourire satisfait de Jessy la mit dans une rage terrible. Elle le repoussa à l'autre bout du lit, le dégageant d'elle en plein mouvement, et l'enfourcha de nouveau, avalant langoureusement son appendice rougi par leurs mouvements. Il s'insinuait en elle comme le plaisir même, mais cette fois elle maîtrisait pleinement la partie. Comme les autres, elle le malmènerait, le pousserait à l'orgasme, et planterait en lui ses crocs mortels, fatale vengeance contre le sexe masculin et son éternel besoin de supériorité.

Mais pour le moment elle aspirait en elle toute son essence, sa vie, sa chaleur, et bientôt son sang, son sang qui lui redonnerait de quoi vivre pour les heures à venir, une petite étincelle suffisante et nécessaire.

Elle sentait le plaisir, présent, enfin, incontrôlable, éphémère et grandissant, insupportable. Il était là, trempé, dominé, sur le point de mourir de délice, incapable de se synchroniser avec, ses mouvements, mortellement agité, comme une victime en pleine panique.

Elle se pencha sur lui, effleurant son torse de ses mamelons, embrassa sa gorge, trouva la veine, souffrit l'orgasme, et mordit.

Les ténèbres se dissipèrent autour de Joshua. À côté de sa carcasse, Anita s'agitait sur Jessy, profondément enfoncé en elle, tendu comme la corde de l'arc consacré, jouissant de toutes ses forces. Elle le mordait au cou comme elle l'avait fait la veille sur lui-même, et Joshua se demanda si le cri de Jessy était dû à l'orgasme ou à la douleur.

Le corps blême et inerte de Jessy retomba dans les draps, libéré. Anita n'avait pas retiré le sexe de ses entrailles. Elle se mordit au poignet et tendit sa main au dessus de la bouche de Jessy. De son poignet gouttait un sang sombre, épais, directement dans la bouche entrouverte d'un Jessy inerte et gris. Mais bientôt le corps se ranima, tremblant d'abord, les yeux révulsés et blafards, puis claquant des dents, agitant les bras.

Anita retira le sexe ramolli de Jessy, et se déplaça à quatre pattes vers Joshua. Elle laissa s'effondrer ses formes fermes mais fatiguées sur lui, chargée d'une chaleur dont Joshua n'avait pas le souvenir. Elle le regarda un long moment dans les yeux, un air mélancolique hantant ses prunelles sombres.

« Joshua, mon gentil Joshua... Je ne te veux pas de mal. Mais il n'est pas question que tu me survives, chéri. »

Derrière elle, le cadavre blafard de Jessy était pris de convulsions violentes et incessantes. Dans l'obscurité, ses canines luisantes semblaient se rallonger, sa peau durcir, ses yeux noircir, et son corps se parfaire.

Chapitre V

1

Anissa adora tout de suite Paris, où nous passâmes près d'un an. Les larges rues haussmanniennes du septième arrondissement où elle et son père vivaient la comblaient d'aise, avec, leurs parcs où le vent estival remuait les feuilles des arbres, leurs grands magasins et leurs vitrines prestigieuses, décorées à Noël d'une farandole d'ampoules multicolores et d'une pellicule de neige artificielle.

Je ne partageais avec elle malheureusement rien de toute cette vie diurne, mais avais emménagé dans l'appartement surplombant le sien, si bien qu'au soir, quand elle parvenait enfin à échapper à la vigilance de son père, elle se glissait en catimini sur mon palier. Le parquet grinçant m'avertissait toujours de son arrivée, mais je la laissais s'amuser à pénétrer sans bruit (sans bruit audible pour elle, s'entend) mon vestibule d'entrée grâce au double de la clé que je lui avais offert, se faufiler jusque dans mon salon aux lourds rideaux émeraude toujours tirés, jusqu'à mon bureau où j'étais le plus souvent, assis à archiver ces mois passés en sa compagnie, entre autres choses. Et par-dessus tout, je la laissais espérer me surprendre de quelque façon que ce soit – mais toujours différente – sans jamais y parvenir. Et je me retournai, souriant, livide et affamé, pour embrasser sa joue rosée de sang, ou parfois ses lèvres amandines, desquelles s'échappait une langue fine et vagabonde qui aimait jouer le long de ma dentition, ou de la sienne après le baiser.

Nous vidions ensuite les lieux pour un quartier plus animé. Elle ne me demanda jamais ce que j'avais fait des anciens propriétaires, mais je doute qu'elle fût assez stupide pour ne pas deviner qu'ils n'étaient pas « partis en vacances, me laissant l'appartement durant leur absence d'une durée indéterminée », l'excuse que j'avais dispensée au concierge.

J'appréciais à vrai dire les mêmes quartiers qu'elle, bien que les rues désertes des riches quartiers résidentiels me rappelassent avec plus de vivacité mon dernier séjour dans la capitale parisienne, qui remontait à plus d'un siècle. Malgré un changement dans la manière, la cité des Lumières

portail toujours bien son nom, et le soin particulier apporté à l'éclairage me comblait de bonheur. Lustres, lampes, néons et bien sûr les célèbrissimes lampadaires orangés transformaient nos nuits en soirées interminables.

Pigalle était l'un de ses endroits préférés, la longue avenue Blanche et ses enseignes rougeâtres, ses vitrines faussement aguicheuses et ses entraîneuses vulgaires. Nous nous enterrions dans un café, pub ou bar quelconque, écoutant la musique qu'on pouvait nous offrir, elle sirotant et me décrivant des cocktails douceâtres et variés. Elle parvint à force de flatteries à me mettre à la cigarette, se réjouissant sans cesse de mon aptitude à ne pas recracher la fumée. Je lui interdis de commencer à fumer, lui traduisant toujours les mises en garde inscrites sur les paquets, mais prenais moi-même un certain plaisir à me rappeler les mœurs de la Prohibition, définitivement une des dernières périodes dont je me souvins avec certitude.

Dans ces soirées, s'il nous arrivait d'adresser la parole à des Parisiens, et même d'avoir quelques intéressantes conversations avec eux, ma présence me paraissait une raison pour Anissa de ne pas apprendre leur langue, pour laquelle sa connaissance de l'italien constituait pourtant une base solide.

Nous quitions les bars à la fermeture, vers une heure et demi, parfois deux heures. Anissa voulait toujours me voir me nourrir, ce que je lui refusais catégoriquement, avant de finir par céder, bien entendu, au bout de quelques mois d'insistantes requêtes.

Je choisis avec soin un jeune homme esseulé, légèrement éméché, aux cheveux bruns sur les épaules, qui s'éloignait avec dépit du métro fermé, emmitouflé dans une veste de velours cramoisi. Le vent printanier s'immisçait dans les plis de ses vêtements tandis qu'il s'apprêtait à traverser Paris pour retrouver son lit.

Sont-ce les siècles qui m'ont appris à trouver les bonnes victimes, ou jeter mon dévolu sur quelqu'un l'incite-t-il à prendre les rues plus étroites et obscures ? Probablement les deux. Toujours est-il que je le rattrapai dans une allée saturée du orange parisien que produisent les lampadaires au sodium. Et je braquai mon regard sur les lourds nuages rougis par les lumières de la ville, un rouge si semblable à sa veste, en plantant mes crocs dans son artère vitale, et laissai Anissa me contempler, agrippé à la forme longiligne du jeune homme, secoué par mes succions, qui ne faisaient que suivre le rythme de son cœur.

Je l'abandonnai là, vivant mais inconscient, laissant la fatigue, l'alcool et ma rapidité d'action faire travailler la faible psychologie humaine, certain qu'à son réveil cette absurde agression se sera trouvée enfouie dans le trou noir de son inconscient.

Enfin je raccompagnai Anissa chez nous, à pied, en taxi, ou parfois dans mes bras, quand il pleuvait, tandis que je traversai la ville à la vitesse du vent, la mâchoire contre le sommet de son crâne où de fines gouttelettes tentaient de se maintenir. Nous grimpions à mon étage, dans mon appartement enténébré, prenant bien garde à ne pas faire grincer le parquet de son palier. Là, nous n'allumions aucune lumière, et nous enfilions jusque dans une des chambres, à l'aveugle en ce qui la concernait, guidée avec confiance par mes bras qui ne manquaient jamais de l'encercler.

Nous nous étendions dans les draps toujours propres, une bouche à la recherche de l'autre, les mains perdues dans les recoins de nos anatomies. J'aurais voulu l'éviter, mais les faveurs d'Anissa me furent de plus en plus douces, si douces que pour noyer ma soif de sang, je finis par les accepter ainsi. À tâtons, ses mains prenaient toutes les initiatives, libérées de toute timidité dans une obscurité réconfortante.

Je restai pourtant ferme sur un point, que je lui interdisais de remettre en question bien qu'elle le fit allègrement : je n'aurais pas plus son sang qu'elle n'aurait le mien. Mais au moment où toutes ses entrailles se liquéfiaient en un courant électrique terrifiant, elle m'invitait toujours à la mordre, de sa petite voix adorablement plaintive, et c'était un déchirement moral et physique que de le lui refuser.

Nous passions ensuite quelques heures dans un demi-sommeil, durant lesquelles je lui racontai toutes sortes de contes invraisemblables, dont certains m'étaient effectivement arrivés. Sur l'oreiller, je lui fis la lecture de *Dracula*, dans l'édition française qu'elle s'était procurée. De son côté, elle me parlait de son père, de son école, de ses amis qui n'en étaient pas.

Je finissais enfin, quand la somnolence s'emparait d'elle, par l'enrouler dans la couette humide de nos sueurs parfumées, et sortais sur le palier toujours obscur, nu comme un ver et impudique comme un prince. Je descendais alors un étage, la couette traînant sur le tapis de l'escalier, ouvrais la porte d'une seule main habile, et traversais son appartement à l'architecture semblable au mien, pour l'allonger dans ses draps froids et secs. Je déposais enfin un dernier baiser sur ses lèvres, en marmonnant qu'elle ne menait pas une vie saine – bien que le jour où j'exigeai de voir

ses bulletins, je dus m'étonner de ses réussites malgré son manque de sommeil, et la réprimandai pour ses tricheries évidentes, dont elle se défendit avec zèle. J'étais bien sûr comblé d'amour et de fierté.

Et, fermant derrière moi, abandonnant la clé de mon appartement sur sa table de chevet comme une invitation, je remontais l'escalier engoncé dans la couette odorante, puis m'allongeai dans notre lit, où je rêvais d'elle pendant les précieuses heures qui précèdent le coma qu'implique pour moi l'aurore.

2

Anissa finit par se mettre sérieusement au français quand elle se fit l'amie d'un groupe de « *weirdos* », comme elle le disait avec son accent natal, incapable de trouver d'équivalent dans notre langue. Elle me les décrivit avec un ravissement auquel je restai étranger. Il y avait Machin le petit dépressif, aux avant-bras couverts de scarifications, Truc le grand nonchalant, qui leur fournissait leur drogue à tous et qui conduisait, et Bidule, une sorte de hippie barbu et fringué tout en noir.

Ce qui m'amusa immédiatement dans sa façon de me les décrire, c'était son admiration et leur visible complicité, totalement dépourvue d'attirance dans le cas d'Anissa, mais vraisemblablement intéressée pour le trio concurrent de jeunes garçons à la tête pleine de sperme. Malgré l'incongruité de ses nouveaux amis, j'étais heureux qu'elle se mêle enfin à ses semblables, et qu'elle s'éloigne un peu de moi, dont la présence ne pouvait pas lui être purement profitable. Bien sûr, j'étais ému comme un père de la voir s'épanouir, et déchiré comme un amant de l'inciter à combler la partie de sa vie que mon infirmité m'interdisait, mais je me consolai en l'imaginant souriante sous ce soleil radieux que je devais fuir.

Un soir elle m'invita à une fête chez l'un des trois énergumènes dont les noms me sont sortis de l'esprit. Elle me présenta comme son petit ami, ce qui était plausible, au vu de mon apparente vingtaine. Tout de noir elle me vêtit, s'amusa même à me planter une épingle à nourrice dans l'oreille, détail assez étrange contre lequel je ne rechignai pas pour lui faire plaisir. Elle voulut me maquiller, ce qui me sembla contraire à l'esthétique du siècle, mais mes remarques ne firent que l'amuser, et elle me tartina les lèvres de noir, me cerna les yeux de fard et de khôl, me coiffa d'une raie symétrique, avant de s'accoutrer de même.

Nous avions l'air de deux illuminés, devant le grand miroir de mon couloir, mais Anissa m'assura que nous étions supers, et nous nous en allâmes tels des fous à travers Paris.

J'aurais dû m'attendre à trouver ses amis pires encore que nous l'étions nous-mêmes, mais ce fut un choc auquel je n'étais pas préparé. Ils étaient tous trois vautrés dans une chambre de bonne, en plein vingtième arrondissement, offerte au plus grand des trois par ses parents sans trop de

raison (probablement pour se débarrasser de sa présence encombrante) et qu'il avait transformée en un véritable laboratoire miniature, ainsi qu'en entrepôt. Toutes sortes de drogues étaient rangées dans des petits casiers, des pilules aux noms baroques pour la plupart, quelques sachets de poudre, et tout un panel d'herbes aromatiques.

Ils me souhaitèrent chaleureusement la bienvenue, essayant malgré tout de conserver l'air blasé que contredisaient leurs coiffures ébouriffées et leurs jeunes visages peints. On me proposa de me servir selon mes convenances sur une table couverte des drogues évoquées plus tôt, et j'obtins le fou rire escompté en demandant une tisane.

Le plus petit plaça un disque de *Charon* dans le lecteur, et la soirée battit son plein. Moi qui m'attendais à une véritable réception, je m'avouai plus tard plutôt déçu à Anissa, qui m'expliqua enfin ce qu'était un « squat ».

Il m'était très étrange de me mêler à ces adolescents riches et rebelles qui fumaient de la marijuana en soupirant pour de l'opium. Tout ce que je pouvais dire ou faire les impressionnait systématiquement grâce à la différence d'âge qu'ils nous supposaient. Malgré la présence à mes côtés de la jeune Anissa, j'avais fini par oublier mon aptitude à confondre les vivants sur mon âge véritable. J'étais dans mon esprit moins un jeune dandy décadent qu'un bel homme dans la force de l'âge. Il faut dire qu'à l'époque de ma disparition, les mœurs me confiaient ce statut, juste avant qu'une romanichelle noctambule ne s'éprenne du noblaillon que j'étais, et ne détermine mon avenir de couche-tard.

Je rentrai pourtant aisément dans le jeu bien qu'assez extérieur à leur conversation, fumant mes cigarettes au paquet noir et parfois le joint qu'on me tendait, sans que la drogue ne fit un quelconque effet à mes poumons morts ou à ma cervelle desséchée. J'ai le cœur qui bat, mais c'est bien le seul organe qui persiste à assumer sa fonction – je ne crois même pas que mon cerveau me soit d'aucune utilité. Enfin je ne sais pas si cette idée est compréhensible à des lecteurs du vingt-et-unième siècle.

Mes amicales flammèches commencèrent à susurrer quand elles s'intéressèrent à la scène, Car il y avait bien une chose à laquelle je ne m'étais pas du tout préparé, et qui me fit un choc terrible : voir Anissa en compagnie de ces pourceaux ne m'atteignait aucunement – j'étais bien trop content de la voir rire et s'amuser, fût-ce avec la plus basse racaille – mais la voir sous l'influence de la drogue me fut une blessure toute autre. J'avais

beau savoir les substances illégales plus répandues qu'elles ne l'avaient jamais été, et j'avais beau l'avoir déjà vue ivre, je ne saurais décrire le douloureux spectacle d'une Anissa joyeuse mais blêmissante, enjouée mais engourdie. Si je ne me formalisai pas, mes flammèches le firent et mes instincts m'incitaient à la prendre par le bras et à quitter ce cloaque sans tarder. Cependant je m'efforçai de nier ces pulsions possessives, et laissai la soirée se dérouler selon leurs immatures velléités.

Mais l'Anissa présente n'était pas la mienne, ce n'était que trop évident. J'entr'apercevais en elle ce vers quoi elle tendait, cette vie de débauche qu'elle convoitait sans le savoir, comme si tout lui était offert et permis. Ma muse chérie imitait ces idiots qui comblaient le vide de leur vie dans l'ivresse artificielle de la drogue, une attitude aussi condamnable que naïve. Car la simplicité d'Anissa m'avait dès le début fasciné par son authenticité, vierge de toute influence – même de la mienne !

Et moi, que faisais-je là, à aspirer la fumée dense de la pipe qu'ils me tendaient ? Pourquoi devais-je supporter leurs disques de musique violente aux voix éraillées dont ils reprenaient les refrains à tue-tête ? La réponse immédiate n'en était que trop simple l'étais dépendant d'Anissa comme ces dégénérés de leurs drogues, et ma volonté n'avait strictement aucune importance tant que la sienne se manifestait. Mais la raison immédiate était d'un intérêt nul. Ce que je voulais, c'était savoir non pas ce qui m'avait poussé à venir : bien sûr que c'était Anissa ; mais plutôt ce qui, en elle, l'avait incité à mêler deux mondes qui n'ont à voir que leur destruction mutuelle.

Et en y réfléchissant, je l'observais s'éloigner de moi de cette façon si ostensible, trop évidente, trop nette. Son rire n'était plus mon complice, je n'y tenais plus qu'une place mineure, et n'en retirai ni plaisir ni mérite. Mon Anissa s'avalissait entre les mains fétides de l'influence humaine, néfaste et débauchée de ses amis idiots. Je la voyais s'éloigner du modèle que je n'avais jamais osé lui imposer : mon modèle, la droiture surnaturelle qu'elle ne pourrait pas atteindre sans mon intervention délibérément condamnable, Elle, si pleine de jeunesse et de fougue enfantine, engourdissait mon existence en me mêlant à ce qui, je le devinais, finirait par me remplacer, sans, et c'était bien là le pire, qu'elle ne s'en rende compte. Elle n'était pas consciente de m'effacer de sa vie comme ou gomme une rature, pas consciente de m'évacuer d'instinct, facteur irrationnel, accusant peut-être ma venue d'hallucination. En sorte, elle avait

requis ma présence pour éliminer mon existence de son esprit, pour me réduire au simple rang d'ami, voire même de « pote », « camarade de défonce » ou qu'importent les expressions desquelles ils étaient familiers.

Je ne fis pas la différence entre fumer leur camomille insipide et inhaler cette ligne de farine, et n'y prêtai tout bonnement aucune attention, hormis en tentant d'évacuer discrètement cette poudre qui me chatouillait les sinus. Même les murmures conspirateurs de mes âmes serviles ne parvinrent pas à détourner mon attention du néant. J'étais trop absorbé dans mes conjectures philanissophiques pour remarquer que tous les quatre s'envoyaient plusieurs lignes semblables à celle qu'on m'avait proposée.

Ils tombèrent sur le matelas posé à même le sol en s'esclaffant. Leurs visages étaient rougeauds, ils ne me semblaient même plus soupçonner mon existence. Je ne sais pas exactement quand je repris conscience, combien de temps je passai, figé, à les observer, laissant mon esprit animal de voyeur-prédateur reprendre le dessus. Anissa était étendue sur le dos, la bouche entrouverte, à fixer le plafond, fascinée, tandis que les trois voyous glissaient sur elle leurs mains perverses, leurs bouches fébriles et leurs langues gélatineuses d'obsédés. Je les regardai faire un moment, me reconnectant parcelle par parcelle à la réalité de laquelle je m'étais abstrait, perplexe face au spectacle audacieux dans lequel Anissa semblait prendre, par provocation à mon égard, un rôle tout à fait consentant.

Et leurs veines palpitantes qui précipitaient au fond de mes pensées l'insupportable hameçon de la faim. Quel imbécile J'avais oublié de chasser ! Leurs peaux de jeunots ne tardèrent pas à m'apparaître comme autant de festins, tandis qu'Anissa, ma toute belle et fragile Anissa, tentait de défaire le pantalon du premier d'entre eux, invitant les autres à l'imiter. Elle gisait sous ces trois garçons à demi nus, aux sexes roses de vie, dressés vers elle, dans une figure insoutenable de désir, s'activant elle-même à s'extraire de sa robe de velours.

Ses mains palpaient leurs sexes de petits pervers immondes, et sa bouche, pour l'instant retenue par l'une des leurs, faisait montre d'un désir d'exploration. Je ne sais comment auraient continué les choses si elle n'avait pas tourné vers moi ces yeux provocateurs, les cuisses écartées, m'offrant à moi seul le spectacle de son petit sexe nu et humide au fond de cette caverne de velours. Combien de temps j'aurais supporté leurs attouchements sans intervenir, je n'en ai pas la moindre idée. Car elle eut ce regard. Elle m'impliqua dans son affaire déviante. Elle m'agrippa par une

nuque figurative, et me plongeait la tête dans une baignoire d'immondices morales. Elle tenta de me perdre. Et j'intervins.

Je me levai en silence. Les garçons ne s'en aperçurent même pas, trop occupés à bander, mais Anissa m'observa avec une lueur de désir dans le regard, laissant l'une de leurs mains s'infiltrer entre ses cuisses, et prenant un gland pointu dans sa petite bouche aux lèvres noires. J'avais envie d'une chose, une seule chose qui m'aurait sans nul doute condamné si j'y avais cédé. Je m'efforçai de ne pas broyer les trois crânes aux cheveux gras et abîmés par les teintures, je m'efforçai de garder mon calme en attrapant Anissa par le poignet, fermement, aussi fermement qu'un père – pendant que son véritable père dormait paisiblement – et la tirai vers moi, la forçant à se relever, et à lâcher ce pénis répugnant auquel elle s'agrippait avec insistance. Elle sembla perdue, un premier temps, mais comprit finalement que je n'avais pas l'intention de la prendre là, entre ses amis, pour son plus grand plaisir et pour l'exemple humiliant qu'elle aurait constitué. Non. Nous rentrions à la maison.

Elle tenta immédiatement de s'extirper de ma poigne imperturbable, s'exclamant qu'elle voulait baiser – Baiser ! La drogue lui avait fait perdre son français et elle m'insultait en anglais, tentant peut-être de me noyer sous la pauvreté de son registre d'insultes, et surtout sous une profusion de « *fuck* ».

Très vite je ne prêtai plus l'oreille à ses insanités linguistiques, et dévalai l'escalier avec dans mes bras un paquet gigotant, aux lacets de ses longues bottes défaits et secoués en tous sens. Les sept étages de l'escalier en colimaçon me parurent durer une éternité. Quelque chose me prouvait-il que j'avais jamais vécu autre chose ?

L'air était frais dans la rue, mais Anissa ne semblait pas s'en soucier, trop occupée à essayer de me frapper pour se libérer et retourner se faire trancher paisiblement. D'une main, je la maintenais contre moi, tentant de héler un taxi de l'autre, ce qui ne fut pas une mince affaire. Finalement un conducteur louche nous remarqua, et je plaçai Anissa sur la banquette arrière en précisant au chauffeur de S'en méfier, qu'elle était défoncée. (Défoncée ! Si j'avais su en apprenant ce mot que je finirais par l'employer pour ma jolie Anissa, je me serais bien gardé de le retenir !)

À ce moment, j'entendis la porte de l'immeuble s'ouvrir dans mon dos. C'était, je le devinai, les trois indésirables qui venaient récupérer leur

bien, ou plutôt mon Anissa qu'ils auraient voulu s'approprier. Ils m'interpellèrent avec une insulte quelconque et se ruèrent sur moi. Je ne m'étais pas retourné, de mémoire, car je ne voulais pas les provoquer. Je ne suis pas quelqu'un de violent. Je ne prends pas de plaisir à me battre. Surtout contre les mortels, en vérité : c'est trop facile.

J'esquivai un premier coup asséné avec une force pathétique et saisis l'impétueux au visage, le soulevai ainsi, et l'envoyai valser sur un pare-brise. Un autre qui s'apprêtait à m'attaquer reçut dans le même mouvement mon pied en plein plexus, le projetant contre le mur, dans un vol plané de quelques mètres. Le troisième, plus petit, hésita un moment, durant lequel je m'avançai vers lui sans avoir encore décidé si j'allais le gifler ou lui aplatis la cervelle, mais il déguerpit à toute allure avant que je ne me décide.

Anissa s'était tue, et me dardait de son regard accusateur. Imperturbable, je montai dans le taxi et indiquai notre adresse au chauffeur blasé.

Mes fées follettes partirent d'un rire tonitruant une fois que nos fûmes à une certaine distance. Je les supportai un instant avant de leur ordonner le silence à toutes d'une seule gifle de pensées.

Les rues aux lampadaires orangeâtes défilèrent sans que j'en aie le souvenir. Anissa me tournait le dos, rageuse, si bien je préférerais me plonger dans la contemplation de mon reflet. Mon maquillage avait coulé, étalant le noir sur une partie de mon menton. Sans doute Anissa m'avait-elle défiguré dans l'escalier. C'était l'hypothèse la plus probante, et malheureusement la plus symboliquement significative. Ma peau trop blanche se reflétait comme une statue dans la vitre, m'évoquant une nouvelle fois la faim, qui quittait mon ventre par moments pour se répandre à mes veines toutes entières. Et sans que j'y prête vraiment attention, le sillon de notre taxi était peuplé d'âmes au silence inquisiteur.

Anissa était plongée dans une stase muette quand nous descendîmes du taxi, ce qui n'était pas plus mal. Elle se laissa docilement guider dans l'escalier, mais arrivés à son palier, j'hésitai à la faire monter chez moi. La tentation était forte, je dois bien l'avouer, mais le sommeil me paraissait préférable pour elle. Et cette faim qui me torturait exigeait que je ressorte assez vite. Nous nous aventurâmes donc à travers son appartement jusque

dans sa petite chambre aux murs tapissés de posters, si différente de ce que j'avais connu à Naples.

Elle retira ses bottes et sa robe nonchalamment et s'étendit dans les draps sans requérir mon aide, avant de fermer les yeux et les poings clans un mutisme terrifiant. La culpabilité me rongeaient les os, comme une couche inaltérable de soude caustique. Je m'étendis à ses côtés, hors des draps, et la pris dans mes bras.

« Excuse moi ma chérie, ma toute belle, pardon. Ils te voulaient du mal. Ne m'en veux pas, je t'en supplie. »

Elle me laissa couvrir son visage de baisers affamés, son visage brûlant, si insupportable de douceur. Elle me laissa ramper sous ses draps comme un serpent mesquin, et coller contre son corps juvénile et chaleureux mes écailles glacées. Ce fut même elle qui, humectant mes lèvres sèches de sa petite langue rose bonbon, glissa ma main de granit aux ongles de verre entre ses petites cuisses infernales. Elle ouvrit les yeux et me fixa avec une sincérité étrangère, l'air de dire « Tu ne voulais pas que je me donne à eux, c'est ton droit. Je t'appartiens. ».

Mais j'étais hélas trop affreusement affligé pour m'éloigner, pour lui dire de trouver le sommeil seule dans son grand lit, pendant que j'irais me gorger de sang chaud. Pour une fois, peut-être la première depuis notre dernière nuit à Naples, Anissa sollicitait ma présence, et il n'était pas question que je me défile.

Ses doigts glissaient sur moi comme des braises sur une patinoire marquant ma peau de liserés de chaleur. Malgré tous nos ébats, elle ne m'avait jamais donné l'impression de fondre de la sorte, de me liquéfier en une sorte de verre en fusion, prêt à l'englober, à la liquéfier elle aussi.

À demi inconsciemment, je m'étais étendu sur elle, sur son corps de poupée nubile, à la recherche passionnée de je ne sais quoi – je mens, je sais parfaitement quoi. Chaque minute passée à l'embrasser et à la lécher décuplait mon désir de la saigner à blanc, de m'en saisir et d'y planter les crocs, de la vider goutte à goutte, giclée après giclée de son sang enfantin qui me narguait depuis si longtemps pour, finalement peut-être, pourquoi pas, quand elle se trouverait aux portes de la mort, la bouche béante et desséchée, le con recroquevillé et violacé, lui rendre son sang, pollué par mes veines noires et mon cœur aigri.

Je ne réalisai pas cette pulsion sur le moment. Grand mal m'en fasse, d'ailleurs, car peut-être cela aurait-il retenu mes baisers. Cela aurait peut-

être retenu l'ouverture de ma mâchoire, le contact de mes lèvres glacées sur son cou à la roseur pubescente. Peut-être ne m'en serais-je pas saisi comme d'une proie, empoignant son cou d'une main et ses hanches de l'autre, me penchant sur elle, la faisant ployer comme un arc, accélérant les battements de son petit cœur jusqu'à ne plus pouvoir les distinguer, tels une rafale incessante, tels un train lancé tout droit vers l'horizon.

Mais ce ne fut pas le cas, et je la mordis de toutes mes forces.

Je la mordis, je lui tranchai la veine et plaquait mes lèvres profanes sur les plaies obscènes que j'y avais dessiné, puis attendis patiemment que les petites perles aux résonances rougeâtres s'effondrent dans ma bouche, grésillent le long de ma langue fripée, dans mes entrailles frigides et mon âme engourdie. Le flot augmenta, et avec lui les gémissements d'Anissa qui balbutiait mon nom. Non, pas mon nom, me firent réaliser les sensations nouvelles que son sang m'amenait, mais un pastiche de nom.

« Livio... Livio... Livio... »

Pas mon nom mais un pastiche, comme elle-même n'était que l'écho d'un vécu précédent. Ces découvertes fantastiques ne faisaient que se multiplier. À chaque vague sanguine me parvenait une nouvelle parcelle de vérité, tant le corps d'Anissa, sa cambrure et son sang me rappelaient un passé encore flou. Un passé incertain que je découvrais trop lentement, priant seulement pour qu'elle contint suffisamment de sang pour tout me révéler.

Je sentis bientôt que j'approchais dangereusement du point de non-retour, la goutte qui ferait passer Anissa du côté irrécupérable, l'état dont seul mon sang pourrait la tirer, mais elle ne semblait pas plus s'en soucier que moi, laissant à chaque gorgée un souvenir me revenir : un lieu, une phrase, une coiffure, un bijou...

La douleur fit gémir Anissa plus fort. Mes flammes noires dévouées, excitées par le sang que je lui tirais, glissaient contre moi dans un frémissement de satisfaction, cherchant à puiser en moi une force qui leur était désormais inatteignable : la force de la matière. Mon acte leur plaisait. Je crus même entendre des encouragements, de leurs petites voix insidieuses aux tons feutrés. « Tue... Tue... » semblaient-elles murmurer.

Elles s'agglutinaient contre ma peau, à chaque instant plus nombreuses, désertant les quartiers alentours pour se fondre entre les plis de mon corps, quittant la rue, l'immeuble, l'appartement... C'est alors que le gémissement d'Anissa se changea en véritable plainte, en ce mélange

typique de douleur et de jouissance, quand la torpeur est sur le point d'envahir tout le corps et d'engloutir l'esprit, comme si un message nerveux l'annonçait. Elle cria, cria le pseudonyme que je m'étais donné, qui sonna à mes oreilles si stupide, si méprisable à mon esprit qui se prélassait dans une transe meurtrière. Je n'étais pas « le livide », j'étais un vieil animal meurtrier qui s'amusait à boire le sang de ses congénères, et je vivais à Londres avec ma bien aimée, une jeune fille à la peau pâle et aux cheveux de jais recueillie par mes soins des siècles auparavant. Rien que moi, le meurtre, et elle.

Elle parvint à crier si fort qu'elle réveilla son père. Celui-ci ouvrit la porte en trombe. Je n'eus pas le temps de me demander ce qui se passait. J'avais bondi sur lui, jaillissant tel un monstre de sous les draps d'Anissa, traversant la pièce en un éclair, pour précipiter contre son visage un poing décidé, trop rapide pour qu'il puisse seulement l'apercevoir. Sa tête ronde rebondit contre la porte blanche, y laissant une trace rouge, et il s'effondra sans demander son reste.

Mes tempes battaient la fanfare. Je souffrais au visage, comme si j'avais plongé la face dans un bac d'eau bouillante, mais ce n'était que le sang qui s'y répandait, gonflant mes globes oculaires dans leurs orbites, me rendant presque aveugle de douleur. Léchait le sang répandu sur mes phalanges, je tentai de me rattraper à ce bout de souvenir que j'avais abandonné en m'extirpant du lit : la fille, son nom, mais rien ne me revint, je sentais le souvenir s'évader lentement comme le fil d'un cerf-volant glissant entre mes doigts, incapable de le saisir.

Les veines au bord de l'explosion, je me tournai vers Anissa, hésitant à reprendre ma beuverie. Mon cerveau palpitait d'une façon que je ne lui connaissais pas, dépassant tout soulagement connu auparavant. Le sang d'Anissa était-il si différent des autres ? Elle gisait sur son lit, presque immobile, virginalement nue dans ses draps blancs qui ne lui couvraient plus que les mollets. On aurait dit qu'elle se prélassait, mais ses mouvements lascifs n'étaient que la conséquence normale de l'extase de la morsure.

Je fus soudain choqué par mon acte. Il m'avait fallu ce temps pour reprendre mes esprits, et je rampai alors vers Anissa, désolé, encore étrangement abstrait de la réalité. Voilà ce qui arrive quand on reste à jeun.

Son sang avait coulé dans les draps, encerclant sa tête d'une auréole rouge sombre. D'un coup de langue à la salive cicatrisante, je refermai la plaie, et plongeai l'ouïe à l'écoute de son cœur. La pauvre petite chose avait été bien éprouvée, mais survivrait au choc, si l'on lui transfusait le nécessaire dans la nuit.

Je me redressai, légèrement paniqué néanmoins, non de ce que j'avais fait à Anissa, et encore moins à son père, mais de ce qui aurait pu arriver si ce dernier n'était pas entré à ce moment providentiel. Aurais-je vidé Anissa comme une outre à vin ? Et si c'eut été le cas, aurais-je eu l'impudence de la remplir de nouveau ?

J'éludai ces questions effrayantes au plus vite, réaction puérile de fuite irraisonnée, et téléphonai au service des urgences.

L'ambulance arriva quelques minutes plus tard, et il me suffit de me vêtir de mon rôle de voisin pour guider les ambulanciers jusqu'à la porte que j'avais abîmée a posteriori par souci de crédibilité. Ils emmenèrent Anissa et son père, agonisants tous deux, victimes d'un cambrioleur quelconque. Anissa me tendit la main au moment de se faire installer dans l'ambulance, mais je ne demandai pas à l'accompagner, sachant l'aurore trop proche, et je retournai m'installer à mon bureau, dans l'obscurité la plus totale, à l'écoute de mes souvenirs effilochés, et des murmures de mes compagnons éthérés qui rampaient dans leurs ombres familières, se dispersant comme une foule de badauds.

3

J'allai voir Anissa le lendemain, et m'enquérir de l'état de son père. Le pauvre homme avait été salement amoché, ce qui me fut d'un choc très modéré, tout à fait averti de ma force que je suis. Je n'y avais pas été demain morte, et je fus même surpris de ne l'avoir pas tué sur le coup. Il était plongé dans un profond coma dont il ne ressortirait peut-être pas. Je ne savais pas encore quelle attitude adopter auprès d'Anissa, conscient qu'elle m'en voudrait, mais également conscient qu'elle ne réalisait pas ce que pouvait signifier être un tueur multi-centenaire.

Je portais une simple chemise de coton noire à manches courtes et un pantalon assorti, pour lui faire plaisir. Elle m'aimait bien en noir, et ce n'était pas un soir à la décevoir. Ma petite chérie était assise sur son lit d'hôpital, le regard fixe, dans une chambre commune, séparée des autres lits par de simples rideaux. On lui avait transfusé le nécessaire depuis longtemps, et elle n'était là que pour se rétablir, déjà avertie de l'état funeste de son géniteur.

Ce soir là je m'étais nourri avant de venir, et j'arborai un teint radieux, beaucoup plus rose que je ne l'aurais voulu, quand je m'assis au chevet de ma doucette. Elle détourna le regard d'une façon déchirante, et manqua de retirer sa petite main quand je l'empoignai pour y déposer un baiser tendre.

« Désolé ma chérie », me contentai-je de murmurer.

Elle ne me répondit pas, ni ne me regarda. Ses lèvres tremblaient légèrement d'un sanglot réprimé. Quand elle finit fatalement par se tourner vers moi, je pus suivre son regard qui contournait mon visage, mon absence de sourire, et elle me dit, dans son italien maintenant maîtrisé, retenant toujours ses sanglots :

« Livio... Pourquoi es-tu venu ? »

Ce fut à mon tour de ne pas pouvoir répondre. Non pas que je fus réellement blessé, mais je ne comprenais pas la question supposait-elle que je n'aurais pas dû, ou que je n'aurais pas voulu ? Peut être n'aurais-je même pas dû vouloir ?

« Mais ma petite, soleil levant, Anissa, parce que je t'aime. »

Et voilà, une réponse passe-partout. Emballez, c'est pesé.

Elle eut un hoquet et fondit en larmes dans mes bras, où je l'accueillis avec tout le plaisir du monde. Depuis mon animalité de la veille, les

sentiments humains m'étaient tous d'un réconfort fantastique, et ses larmes me réchauffaient le cœur comme l'aurait fait son petit rire cristallin. Par ailleurs, mon état de la veille me paraissait toujours étrangement forcé. Je ne parvenais pas à distinguer ce qui, de la faim ou de ma passion pour Anissa, m'avait plongé dans cet état second.

« Oh Livio, moi aussi je t'aime ! Je t'aime tellement ! Si tu savais ! Je voudrais que tu restes avec moi pour toujours... »

Impression étrange d'un petit quelque chose chatouillant les mains de mon esprit, quelque chose d'éphémère comme le fil d'un cerf-volant en train de disparaître dans la nuit. Elle avait ravivé le sentiment de la veille, ce sentiment si insistant de déjà-vu que je nourrissais depuis notre rencontre. J'agitai les mains pour me saisir du fil et je saisis quelque chose :

« Ne dis pas ça, mon amour. Tu te lasserai. Tu te lasserai, tu te détourneras de moi, et tu partiras. Tu n'es pas faite pour vivre avec moi. »

Je tenais quelque chose, j'en étais certain, j'agrippai le fil et tirai de toutes mes forces. Elle me le rendit bien :

« C'est faux. Moi, je ne me lasse jamais. C'est toi qui partiras, je le sais. »

Ses mots, ses paroles, même ses gestes étaient la réplique exacte d'une scène vécue trois siècles auparavant. Je me souvins, Je me souvins de tout. Paris, déjà à l'époque, et moi, aristocrate décadent, qui paradais sous le nom d'Anteo, charmant à tout va et me saoulant aux gorges poudrées des courtisanes et des plus prudes brunes à col relevé. Et là, au milieu de toutes celles là, la jeune, innocente, splendide dans son taffetas bleu ciel, les cheveux noir corbeau relevés en une coiffe élégante, ma belle, ma précieuse, ma vivante Anita.

Je plongeai dans la contemplation d'Anissa, cherchant les différences avec ma précieuse Française. Elles étaient mineures mais je les trouvai : grain de beauté, cicatrice, comédon, implantation des sourcils. Je m'humiliai moi-même à réduire Anissa à ces seuls détails, mais la peur m'avait saisi au ventre de les confondre toutes deux. Anissa, Anita, mes deux amours, bien que cette dernière me fut encore presque une inconnue.

Ma petite alitée ne manqua pas la peur qui envahit mon regard, mais dut la prendre pour du chagrin, car elle m'enserra dans ses bras et couvrit mon visage inerte de baisers humides. Dans mon crâne s'assemblaient les invraisemblances de ma relation passée avec Anita. Tout était encore trop confus, mais je parvins finalement à notre séparation, Un soir d'été dans les

rues de New York, en 1930, quelque deux cents ans après notre rencontre. Nous étions fâchés, bien que toujours épris l'un de l'autre, du moins me semblait-il, et nous décidâmes de prendre deux routes différentes. Elle partirait pour Londres, et moi, je rentrerais à Naples. La suite pour moi n'avait été qu'une simple descente aux enfers, privé de ma chère et tendre passion, jusqu'à ce qu'une écharpe blanche se présente à mes pieds, un soir d'hiver.

Les yeux contre la chemise de nuit d'Anissa, je contemplai les flammèches noires qui nous serraient l'un contre l'autre : le vampire aux bras ballants et l'hospitalisée en larmes. Mes petites âmes avaient l'air satisfaites de la situation, leurs voix presque inaudibles ne résonnant que de soupirs amoureux et de rires puérils. Et moi je ne pensais qu'à Londres.

Se pouvait-il qu'Anita y vive toujours ?

Avais-je une quelconque chance de la revoir ?

Était-elle seulement toujours en vie ?

Et à ces questions, mes petites voix semblaient répondre

« Tu es bien resté à Naples tout ce temps, toi.

« Allons vieil Anteo, es-tu donc si empoté ?

« Et la crois-tu vraiment si maladroite ? C'est lui faire peu d'honneur.

»

Mon cœur ne battait plus, comme s'il en avait oublié l'intérêt. Quand je m'en rendis compte il reprit sa routine, mais j'étais devenu plus pâle et froid que la pierre. Je m'écartai d'Anissa, aussi tremblant qu'elle, la peau brûlée par le sang qui parcourait de nouveau mes tissus, et posai sur elle un regard affligé.

« Radieuse Anissa, joyau iridescent de mes nuits, j'ai peur de devoir m'absenter un moment. »

Elle me regarda, terrifiée, pensant probablement que je ne lui reviendrais pas, mais avant qu'elle ouvre la bouche, j'y posai un doigt en signe de silence.

« Je dois retrouver quelque... chose... que j'ai perdu. Cela ne me prendra peut-être que quelques jours. Je te promets de ne pas m'absenter trop longtemps. »

J'ôtai mon doigt de dessus ses lèvres, mais avant qu'elle n'ait envie de prendre la parole, je continuai :

« Si tu te sens seule, écris-moi à notre adresse. Si tu as peur, pense très fort à moi.

— Et si j'ai envie de toi ?

— Alors allonge-toi seule dans ton lit, dans l'obscurité la plus complète. Là, tu sentiras mon souffle sur ton corps, et c'est tout ce que je pourrai t'offrir. »

Elle posa sur moi son regard si déchiré, si expressif, tellement, tellement amoureux, que je me promis d'être de retour avant que trois nuits ne passent. Puis elle s'approcha de moi, effleura mes lèvres des siennes, s'approcha de mon oreille pour y murmurer : « Reviens-moi vite, mon bel amant. Reviens-moi plein des histoires que ta mémoire retrouve. Je t'attendrai. »

à mon tour je l'embrassai chastement, et lui caressai les cheveux en me relevant. Qu'ils étaient doux, et qu'elle était aimable. Je lui tournai le dos et m'éloignai en songeant à une dernière recommandation, que je lui lançai en passant la porte, dans un italien que personne ne comprendrait

« Et ne revois pas ces imbéciles Ne prends pas de drogues, tu n'en as pas besoin ! »

Elle me sourit en plissant les yeux.

De mon Anissa pure et fraîche, c'est la dernière image que je retiens.

Le soir même j'étais dans un train de nuit pour Londres. Trois heures plus tard, j'y posai le pied.

Chapitre VI

1

Un battement de veine à la tempe, Joshua laissait la marche le guider à travers Camden Town. Les yeux rivés sur les dalles du trottoir qui défilaient, il apercevait parfois les talons d'Anita ou de Jessy, par qui il se laissait précéder. Bras dessus, bras dessous, le couple hautain ne semblait pas vraiment averti de sa présence et Joshua marchait dans l'ombre de ses amis le profil bas, les dents serrées, silencieux. Il ne savait pas où il se laissait mener, et s'en foutait complètement.

Depuis l'arrivée d'Anita, sa mère avait disparu comme par magie, lui laissant le choix entre un statut d'orphelin ou une mère immortelle, et Joshua avait choisi la seconde. En guise d'héritage, sa mère lui avait laissé plusieurs dizaines de boîtes de Valium, qui était devenu son remède à tout.

Il avait fallu cette nuit, celle où Anita s'était approprié Jessy, pour que la vie de Joshua perde toute logique conventionnelle, et se limite à un sens très vague. Il se saoulait tous les soirs en compagnie de ses deux amis, n'essayant même pas de profiter des quelques heures de solitude que pouvait lui laisser le jour. Il noyait dans le Valium et dans l'alcool les souvenirs de nuits où il avait été désiré, sans éprouver de réciprocité. Il étouffait dans sa mémoire le souvenir d'un Jessy rampant vers lui, blafard, le regard flamboyant, parfait dans sa nudité, et nu dans sa perfection. Une forme lumineuse de très nette folie perçant les ténèbres de ses pupilles, son ami s'était étendu sur lui, étalé de tout son long, paralysant ses extrémités, et cherchant la veine de son cou, frottant son entrejambe contre lui. Joshua avait bien essayé de se débattre, mais la force surprenante de Jessy l'avait contraint à se soumettre, humilié, tandis qu'il se laissait percer l'artère, et vider doucement comme un vulgaire pack de jus de fruit.

Il engourdisait tout cela dans l'alcool et le Valium, en prenant bien garde à ne pas mélanger les doses, de peur qu'Anita ne lui administre son médicament rhésus négatif, dont il avait fini par comprendre les effets : une vision étrangement alternée. De fait, souvent Jessy s'arrêtait-il pour s'amuser d'un détail qu'il désignait, et qu'Anita remarquait également sans que Joshua ne parvienne à relever quoi que ce soit. Le jour où Jessy avait

forcé Joshua à boire son sang, il avait vu son corps couvert des araignées noires qu'étaient devenues les âmes de ses victimes.

Ils avaient évidemment déserté Ratcliff. Leur ancien lycée ne présentait plus aucun intérêt pour le petit groupe, fermé qu'il était pendant la nuit. Ils allaient de bars en boîtes, de soirées en concerts, écumant Camden Town et Tottenham. Les regards se tournaient vers eux, et leur jeune âge ne les empêchait pas de pénétrer les lieux les plus adultes : Anita faisant autorité d'un battement de cil. Tout le monde avait l'air de la compter parmi ses amis. Plus étonnant : si tout le monde semblait se connaître dans les pubs et night-clubs où ils traînaient, les disparitions dues à l'appétit du beau couple n'en passaient pas moins inaperçues.

Ils s'arrêtèrent devant l'enseigne du *Devonshire Arms*, un pub où ils avaient passé de nombreuses soirées et trouvé autant de victimes. Au fond de la salle peuplée de cuir noir, on libéra pour eux de la place sur une banquette, sous une gargouille grotesque. Il n'y avait en réalité de place que pour deux, et Joshua s'apprêtait à rester debout quand Jessy le tira entre lui et Anita.

Ainsi vautrés autour d'une unique pinte qu'engloutissait Joshua, Anita et Jessy commencèrent à scruter les regards. Eux ne commandaient jamais rien, mais leur présence – leurs beaux visages effilés, leur teint pâle, la noirceur de leurs yeux, leurs beaux atours – plaisaient suffisamment au patron maquillé pour qu'il les accueille toujours avec un sourire.

Ils jouaient avec leurs cigarettes, s'amusant des menaces de mort sur les paquets, en soufflant abondamment la fumée dans le visage de Joshua, pour ensuite pouffer de rire, ou l'embrasser passionnément. Il se sentait comme un jouet dans leurs mains, silencieusement malmené. Depuis qu'il avait reçu ce Privilège, Jessy agissait sans retenue, glissant sa langue serpentine sans aucun scrupule entre les lèvres de Joshua qui, bien que dégoûté, ne faisait jamais rien pour le repousser, et acceptait même parfois de rire de concert avec lui ou Anita.

Ce soir là, au *Devonshire*, des plus jeunes étaient de sortie, brisant la monotonie trentenaire. Un concert de HIM se préparait juste à côté, ce qui justifiait la sortie des vampires aussi bien que celle de la succulente jeunesse londonienne. Habituellement, si Jessy préférait les lieux chargés de monde, Anita se refusait à traîner dans les rues de Camden Town dont elle n'aimait pas la foule excentrique et saoularde. Mais ces derniers jours, elle

semblait y avoir pris goût, et acceptait enfin de frayer dans d'autres lieux que les boîtes de nuit enténébrées, bien qu'elle eût tendance à y retourner presque tous les soirs.

Ils ne payaient aucune entrée, ne buvaient jamais au bar, mais Joshua pouvait dépenser en alcool et en drogue une centaine de livres dans la soirée : Anita passait son temps à répéter que l'argent n'était pas un problème. Ils gardaient d'ailleurs les porte-monnaie de leurs victimes, qu'ils tuaient rarement. Les meurtres étaient toujours des tracas capables de vous gâcher la soirée, et Jessy s'était vite fait à l'idée de laisser ses proies en vie, bien qu'il trouvât cela passablement moins drôle. Le plus souvent, ils abandonnaient la proie anémiée dans une ruelle, bien à l'abri, ne laissant sur son cou qu'une vague cicatrice, et dans sa mémoire une simple agression.

Ils avaient élu domicile dans la cave de Joshua, et rentraient tous les soirs en voiture, quelques heures avant l'aube. Les murs de la cave étaient tapissés des cartes d'identité de leurs victimes, et de quelques bijoux ou photos leur ayant appartenu. Ils ne ramenaient jamais personne là bas, mais Joshua jugeait bon de le leur interdire à chaque nouvel excès.

La musique était forte dans le bar, donnant aux regards muets beaucoup plus de profondeur. Il fallut près d'une heure à Anita et Jessy pour faire leur choix, et comme à son habitude, Jessy désigna à Joshua la personne sur laquelle ils avaient jeté leur dévolu. La consigne était claire : la ramener, ou prendre sa place.

Joshua s'extirpa donc des membres de ses compagnons, engloutit une grande goulée de bière et se dirigea vers le jeune garçon désigné. Il devait avoir le même âge que lui, mais paraissait bien plus jeune, avec sa barbe rasée de frais et son gentil sourire. Légèrement à l'écart de son groupe d'amis, et vêtu d'un simple t-shirt noir et d'un pantalon assorti, il tenait un verre de Red Bull dont il lapait par moments une goutte. Ses cheveux châtain se découpait en une belle raie, et tombaient lisses de chaque côté de son visage aux traits fins.

Il aurait pu être sympathique.

« Salut.

— Salut. »

Joshua s'était placé dans un angle d'où il pouvait voir ses amis, étalés l'un sur l'autre, fumant chacun la cigarette de l'autre en lançant à Joshua des regards de défi. Il leva un doigt vers eux et poursuivit son discours, qui

variait en général dans des tons plus subtils, mais se verrait ce soir bien réduit par l'épuisement et la mauvaise humeur de Joshua.

« Mes potes, là bas, ils sont persuadés d'être des vampires. Tu veux bien m'aider à les faire parler d'autre chose ? »

Le garçon eut un petit rire, qui permit à Joshua de comprendre ce qui avait déterminé le choix de ses pervers amis. En fait de garçon, cette proie était une jeune fille, aux traits si ambigus et à la poitrine si plate, que dans sa minceur, elle passait pour un garçon efféminé. Jessy et Anita se battaient toujours pour choisir le sexe de leurs conquêtes ; ils semblaient avoir trouvé un terrain d'entente pour ce soir.

« Eh bien pourquoi pas ? Mes amis à moi sont en train de se bourrer la gueule pour le concert. Vous y allez aussi ?

— Ouais, on fera je chemin ensemble. »

Joshua ramena la jeune fille à sa table, laissant Jessy faire de la place à coup de regards. La fille s'installa assez spontanément entre Jessy et Anita qui lui faisait signe de prendre place, et elle se retrouva aussitôt coincée entre les regards et les sourires des amis de Joshua. Lui préféra un tabouret, moins étouffant, plus distant.

Bien que rompu à la technique d'approche des vampires, déstabilisante dans sa franchise, un spectacle auquel il avait assisté des dizaines de fois, Joshua ne trouva rien d'autre à regarder, le plafond couvert de vieilles affiches n'ayant plus pour lui aucun secret. Leur babil constant noyait la proie fascinée sous un déluge de mots, déversés par une voix langoureuse et suave, pour, l'instant d'après, laisser dans la conversation le grand blanc qui donnait lieux aux plus habiles jeux de regards.

Propre à elle, Anita usait surtout de ce second artifice, laissant les mots à Jessy, le seul à avoir besoin d'entraînement. Mais il était déjà passé maître dans l'art de la séduction rapide, et quand, au bout de quelques minutes, il demanda son nom à la jeune fille, Joshua sut que l'hameçon était passé inaperçu, qu'elle avait gobé l'appât instinctivement, se livrant corps et âme à la fantaisie des deux noctambules.

« Helen », dit-elle avec un sourire modeste.

Elle avait vidé son verre, et la vodka à laquelle le soda était mélangé lui rougissait les fossettes.

« Charmé », murmura Jessy.

Silence. Regards.

« Je m'appelle Terrence. Voici Jessica, et tu connais déjà Adrian. »

Et malheureusement pour elle, Helen n'eut pas de répartie.

2

Joshua marchait exceptionnellement devant, en route pour le concert, où il avait la ferme intention d'engloutir son propre volume de bière. Derrière lui marchaient les trois autres, bras dessus, bras dessous, gaillards et effervescents. Tous quatre étaient entourés d'un cortège désordonné de silhouettes étriquées, au cuir noir, à la crinière multicolore, à la face peinte et aux clous proéminents, jeunesse infantile et passionnée qui se rendait au concert tout aussi ivre qu'excitée.

La salle était plongée dans une obscurité souterraine qui faisait écho à son nom d'Underworld. Les jeunes spectateurs se massèrent dans la fosse et derrière les rambardes en regardant dans un calme religieux le groupe de première partie tenter de créer une ambiance. Tous s'étaient précipités le premier jour pour assister à ce concert, et avaient attendu avec impatience le jour où Vile Valo se produirait dans la minuscule salle de Camden, par amour pour le quartier. Anita s'était trouvée avoir des places, sans être capable de se rappeler qui les lui avait offertes.

Prirent bientôt place les musiciens, bâclant les balances sous le tambourinement de la masse juvénile et enfiévrée, et enfin le bellâtre chanteur drogué au dernier degré, titubant de vertige. Le guitariste paresseux lança ses premiers accords, suivit la batterie, et enfin la voix profonde et épuisée du paresseux et idolâtré chanteur.

Encadrée par Jessy et Anita, Helen observait les musiciens, extatique. Parfois elle tournait un regard vers l'un ou l'autre de ses compagnons, dont les yeux fixes et luisants lui souriaient en permanence.

Joshua était fasciné par le bonheur dans lequel les vampires pouvaient plonger leurs proies, avant de leur faire connaître l'enfer. Contre la scène, la masse s'était rassemblée en une parodie de danse, chacun bondissant contre les autres, mettant ses muscles à l'épreuve, et sa sueur un peu partout. Cette seule image d'une foule anarchique et amoureuse s'exténuant en balançant ses cheveux en tous sens le fatiguait.

Une main pressa son épaule : c'était Jessy qui le poussait vers la meute. Joshua se contenta de secouer la tête négativement, mais son ami insista avec un sourire. Pourtant Joshua ne plia pas, et détourna la tête d'un air méprisant. Alors, sans un mot pour ses compagnes, Jessy attrapa Joshua par les épaules et le précipita en même temps que lui-même dans la foule.

Pris au dépourvu, Joshua se redressa, chercha à s'assurer une prise dans la masse bondissante, mais se retrouva compressé entre deux adolescentes. Il eut beau chercher à s'échapper, ce ne fut que pour rencontrer Jessy, le regard fou, qui le projeta de nouveau en arrière.

La musique, les stroboscopes et la foule firent monter une rage jusqu'alors contenue en lui-même par Joshua. Ce petit pédé de vampire se croyait marrant ; il allait voir. Parcourant la foule du regard il trouva Jessy et parvint à lui eu bondissant contre tout ce qui le retenait. La chaleur suffocante réchauffait ses muscles et la musique assourdissante masquait son rugissement. Jessy l'accueillit les bras grand ouverts, quand il se précipita l'épaule la première, contre son plexus.

Ce dernier recula, portant une main à ses poumons, visiblement privé de respiration mais écroulé de rire. Il serrait le poing dont seul un majeur insultant s'érigéait en direction de Joshua. Le face à face était curieux. L'immortel, un genou à terre, continuait de se moquer de son ami, dressé et flambant de rage à son encontre. Joshua abattit son poing contre le visage de Jessy pour le faire taire, mais le rire tonitruant de ce dernier commençait à surpasser le volume de la musique.

Joshua eut un regard vers Anita, vers son Anita, qui lui souriait, malgré la multitude de corps agités qui les séparait. Elle eut un mouvement de menton dans sa direction, se pencha à l'oreille d'Helen avant que, avec un sourire d'entente, toutes deux se précipitent à la suite des garçons, dans la masse en sueur

Il fallait être Anita pour survivre dans un tel environnement en talons aiguilles et robe de soie, envoyant à terre toute forme menaçante. Le temps que les deux filles parviennent à Joshua, Jessy s'était relevé, calmé, et le regardait, la tête légèrement penchée en avant, l'œil menaçant.

« Allez venez les garçons ! » leur cria Helen.

Sans rien attendre de plus, Jessy repoussa Joshua dans la masse, mais ce faisant, reçut son poing en plein visage. Il se lança à son tour dans la foule, pour précipiter un poing nouveau dans le ventre de son ami, qui se défendait comme un diable. Il n'avait jamais vu Joshua dans cet état, désinhibé dans sa fureur combative.

Le visage de Jessy accusait les coups sans broncher. Impossible de marquer sa peau blanche, de cerner ses yeux fiers. Joshua continuait de le frapper sans réfléchir, bousculé de toutes parts, et recevant les coups de son adversaire sans s'en soucier. Ses muscles le brûlaient, l'air devenait

irrespirable, la sueur inondait son visage, troublant sa vue et humectant ses lèvres d'un goût salé.

Parfois, quelqu'un tentait de les séparer, et ils l'envoyaient valser, reprenant immédiatement leur échange épuisant. Pendant ces rapides instants. Joshua avait l'impression de revoir le Jessy qu'il avait connu, unis tous deux face à l'adversité qu'ils étaient, mais retrouvait invariablement le démon nacré contre lequel il se battait, et replongeait dans le duel libérateur.

L'atmosphère devenait lourde, Joshua n'en pouvait plus. Inspirer seulement l'air vicié était devenu un effort considérable, mais il continuait à puiser dans ses dernières ressources pour blesser le sourire mesquin de Jessy. Après un temps ce dernier sembla vouloir en finir. Il eut un mouvement instantané de recul, mais la seconde d'après était sous Joshua, pour lui placer son meilleur uppercut. Joshua décolla de quelques centimètres, et eut à peine le temps d'apercevoir Jessy qui le balayait de son autre bras. Il atterrit à quelques mètres de là, contre les balustrades, sonné.

Un moment, le stroboscope lui partit naturel, et le flou ambiant transformait les gens en formes éthérées. Il n'était pas question de fléchir. Joshua se releva, repoussant les quelques personnes qui tentaient de l'aider, secoua la tête, et se dirigea vers la scène, contre laquelle s'agglutinaient les plus fous.

Helen le rattrapa. Elle était parmi ceux qui avaient voulu l'aider à se relever. Joshua ne la reconnut pas, au premier coup d'œil, mais quand elle lui hurla des choses incompréhensibles, sa voix le rappela à la réalité. Il hocha la tête distraitement, tout en cherchant Jessy du regard, pendant que la fille prenait sa main et y plaçait un buvard. Joshua ne comprit pas immédiatement, mais la voyant en avaler un similaire, imita son geste avec un sourire de remerciement, et attendit que la drogue fasse effet.

Le stroboscope prit place dans la boîte crânienne de Joshua, saccadant les mouvements décousus dans lesquels il s'enfonçait. Son corps s'allégea comme si un fluide glacé s'étendait dans ses fibres. Tout, absolument tout, de la plus petite goutte de sueur virevoltant, à la masse amalgamée de gamins déchaînés, les cernes du chanteur, la graisse du bassiste, les tatouages du batteur, chaque élément de la scène prit une importance individuelle suprême. Les phalanges douloureuses en manque de visage à pulvériser, Joshua s'avança dans la masse, suivi par Helen dont les paupières s'affaissaient déjà.

Les fanatiques qui ne s'éloignaient pas sur son passage, Joshua les précipitait au loin. Il éplucha la meute à la recherche de Jessy, écarta les tignasses invraisemblables à la poursuite d'une cascade de pétrole, et la trouva, en robe de soie, bondissant sauvagement, les yeux fermés, maquillés en ecchymoses, fine, blanche et belle. Anita.

Pendant un instant, tout fut comme redevenu normal. Jessy hors de vue, inexistant, et Anita, là, pour Joshua seul, aimante et adorable. Il tendit ses mains douloureuses vers elle, effleurant ses hanches, presque avec nostalgie. Elle ouvrit les yeux, et lui sourit de ses lèvres noircies de maquillage. La musique ne perçait plus les oreilles de Joshua, tout l'univers s'affadissait dans une accélération terrifiante et intemporelle.

Un point lumineux dans le fond attira le regard de Joshua. C'était l'œil de Jessy, dont le visage, enseveli sous une avalanche de cheveux, perdait toute normalité dans une asymétrie dérangeante. Du fond de l'obscurité, Jessy fondit sur Joshua tel un oiseau de proie, les deux mains en avant, brandissant des doigts presque griffus. Il le plaqua au sol dans un grand éclat de rire, le rappelant à l'agitation palpitante de ses neurones. Jessy ne pesait pas lourd, mais maintenait Joshua avec une force étonnante au sol. Pourtant celui-ci parvint à se redresser, plongeant son front contre le visage de l'autre, rencontrant une résistance satisfaisante. Il repoussa Jessy, et bascula sur lui. Les gens s'écartaient tout autour, tentant de les aider à se relever, rencontrant chaque fois une résistance du poing ou du pied. Joshua écrasa Jessy sous lui, et fit pleuvoir ses poings sur son visage, les veines agitées, le cerveau bouillonnant, les poings douloureux, et le regard fixé sur le visage blanc hypnotisant qui recevait les coups en riant.

Au bout d'un moment le rythme ralentit. Joshua aurait voulu continuer à frapper, mais son corps aveuglé par la drogue ne suivait plus. Jessy cessa de se protéger le visage, et encaissa les derniers coups sans broncher. L'arcade sourcilière ouverte et sanguinolente, il ne détachait pas ses iris luisants de Joshua, qui finit par s'y perdre. Un instant d'égarement, suffisant à Jessy pour lui bondir dessus et l'encercler de ses bras, et plonger ses crocs au fond de l'artère qui battait avec frénésie. Joshua tenta de hurler mais ne parvint à rien, à rien d'autre qu'à capter le regard d'Anita et d'Helen, captivées par le spectacle. Sur les traits d'Helen pouvait se lire l'abrutissement de la drogue, et sur ceux d'Anita, une fierté cynique.

On vint les séparer. Deux vigiles en bombers les saisirent et les écartèrent violemment, pour les guider vers la sortie glaciale, sans que la

musique ne cesse de résonner, et dans la rue, et dans leurs têtes.

Portant une main à son cou blessé, Joshua se tourna vers Jessy, éreinté, et fit un pas en arrière. Jessy, lui, semblait ailleurs, les yeux presque vitreux, déconnecté du monde qu'il regardait avec un air déphasé.

« La vache... C'est dingue... T'as pris de l'acide ? C'est comme si j'avais pris un acide », fit-il.

Mais Joshua ne répondit pas. Il n'avait ni l'air suffisant pour, ni l'envie d'interagir avec Jessy, autrement qu'en le frappant. Anita et Helen sortirent de la salle à ce moment là. Jessy s'avança vers elles, comme pris de vertige, les bras tendus en avant, et les embrassa tendrement.

Privé d'une bonne quantité de son sang – la plaie s'était néanmoins refermée – Joshua se contenta de suivre, la vue parsemée d'étoiles blanches, quand tous les quatre se dirigèrent vers la voiture et grimpèrent dans son habitacle réconfortant. Sur la route du retour, Jessy mit un vieil album de Fields of the Nephilim. Il finit par le laisser tourner en boucle sur Darkcell, un titre vieux de vingt ans, dont, du fond de sa léthargie, Joshua s'appropriait les paroles.

« Darkcell, this is my room...

« Darkcell, with the morfal freaks...

« Let me ouf... Let me out... »

3

Il ne fit aucune remarque quand la brume de sa ville enveloppa la voiture, glissant agressivement sur les vitres, et se laissa même guider jusqu'à sa propre cave sans rechigner. On l'étendit sur le lit aux draps poisseux, dans l'obscurité, on lui retira ses chaussures en lui disant de se reposer, mais rien n'occupait plus son esprit qu'un flash rythmé et bruyant.

Helen, affectée par la drogue et l'état apathique de Joshua, s'étendit à côté de lui et commença à lui caresser les cheveux en lui disant que tout irait bien, que tout irait bien, que tout irait bien.

Debout dans le noir, Jessy et Anita la regardaient, appréciant tous deux ses courbes discrètes, ses fesses rondes mais pas potelées, la cambrure de ses hanches, et ses manières si douces et agréables. Leurs baisers n'étaient qu'un apéritif, un avant goût de ceux qu'ils allaient prodiguer à la peau rosée d'Helen.

Raillant la jeune fille, Jessy rampa dans les draps jusqu'à elle, et mima son attitude. Il s'étendit contre elle, plaqué contre son dos, son sexe frottant les fesses si attirantes. Il lui caressa Les cheveux, lui dit que tout irait bien, que tout irait bien, que tout irait bien et quand elle se retourna, Helen découvrit Anita dans la même posture, caressant les cheveux de Jessy, répétant que tout irait bien.

Leurs voix étaient tel le chant des sirènes, et leurs regards langoureux s'accordaient dans un amour douxereux et complaisant, qu'ils ne voulaient que partager avec elle. Si bien qu'elle se détourna de Joshua, qui gisait immobile une fois de plus.

Les mains de Jessy trouvèrent les chairs érogènes d'Helen, effleurant comme la soie son ventre, son cou, le bout de ses seins discrets, laissant Anita se faufiler dans son dos, et glisser sous son t-shirt une main aux ongles fins et joueurs qui lui hantait les hanches, la colonne vertébrale, la nuque, en un frisson continu.

Ils étaient comme des esprits quand ils lui retirèrent son t-shirt. Frère et sœur aux yeux noirs, parfaits dans une beauté recherchée par tous, semblable vision des deux sexes. Leurs lèvres et leurs langues couraient comme des pinceaux sur son torse nu, aiguissant ses sens, attisant ses désirs,

guidant son sang vers ses chairs intimes et les chargeant de sa chaleur et de son humidité.

Tels deux dieux de l'amour, ils la dénudèrent complètement, découvrant ses jambes rondes, son pubis blond et doux, la fente rose humide qu'ils étaient en droit de convoiter. Elle tendit une main vers la braguette de Jessy, et, trop engourdie pour en faire quoi que ce soit, tira dessus de sa main frêle. Il eut un regard pour Anita, et se dressa à genoux pour se déshabiller, exhiber son torse mince si bien moulé, sa peau luisante, ses mamelons rosés durs comme la pierre.

Pendant qu'il s'affairait à retirer son pantalon, Helen roula sur Anita, la couvrit de son corps duveté, glissant dans toute la longueur de ses formes idéales. Les yeux clos et la tête embuée de résidus de musique, elle laissait à son tour courir sa langue sur une Anita lascive, défaisant lentement les agrafes de sa robe.

Elle n'eut pas le temps de profiter des angles érotiques de l'anatomie d'Anita que Jessy la couvrait de nouveau. Nu, le sexe dressé, il l'enfermait entre leurs deux corps frais d'opresseurs bienvenus, lui caressait son entrejambe du revers de la main. Elle retenait sa bouche de la divagation, glissant subrepticement sa langue entre les lèvres d'Anita, tandis que Jessy la pénétrait.

Son corps ne tarda pas à perler de sueur, humectant Anita dont la main se perdait vers leurs entrejambes à tous, caressant ce qui se trouverait là au moment opportun. Le membre de Jessy était dur et lisse comme la pierre, pénétrant ses entrailles comme une dague, lui soulevant le cœur par moments, et les doigts agiles d'Anita savaient tirer de son clitoris des plaisirs insensés.

Elle commença à gémir comme Jessy accélérât le rythme de son insistance masculine. Alors, comme d'un commun accord, ses deux amants envahirent de leurs bouches les flancs de sa gorge, l'embrassant et la léchant sans discontinuer. Ses entrailles se soulevaient et s'abaissaient au rythme de sa respiration, qui suivait celui imposé par Jessy. Le plaisir montait dans le clignotement dû à la drogue, enfermant son corps dans un délire épileptique.

Le gland brûlant de Jessy perforait ses limites du plaisir, et les mains d'Anita s'affairaient sur le reste de son corps, peuplaient son épiderme de délices audacieux. Respirer lui devint impossible, un haut le cœur l'envahit l'espace d'un instant, son vagin, son ventre, son sternum, s'agitèrent d'une

grande et finale secousse, l'amenant, expirante, à ne rien envisager d'autre qu'une jouissance continue et infinie, quand la douleur survint.

Sa gorge lui parut perforée de part en part. Ça n'avait aucun sens, ils devaient la mordre. La douleur guida les dernières gouttes de son plaisir, mais perdura tandis qu'un courant d'air la parcourait. Dans l'obscurité, les mains repliées sur le torse tel un défunt, Joshua l'observait depuis un moment. Elle capta son regard et tenta d'articuler une syllabe, mais ne parvint à rien. Inexpressif et figé, Joshua la regardait comme il avait vu mourir Jessy.

La roseur d'Helen disparut peu à peu au profit d'une blancheur laiteuse, presque bleue dans l'obscurité. Ses yeux se révoltèrent, laissant la place à un globe d'un blanc défaillant.

Quand ils furent rassasiés, Anita et Jessy reprirent leur souffle. Leurs langues étaient rouges de sang, leurs visages éclairés de plaisir, Ils repoussèrent le corps sur le côté, et s'enlacèrent amoureusement, entre une Helen désarticulée, et un Joshua moribond.

Ils s'embrassèrent et glissèrent l'un contre l'autre un moment, jusqu'à ce qu'Anita plante tendrement ses dents dans la veine de Jessy. Cela lui arrivait parfois, bien qu'elle lui refusât perpétuellement la réciprocité. Elle le mordait ; lui souriait en silence, et elle lapait doucement le sang qui s'écoulait des plaies minuscules. Mais cette fois-ci, elle ne relâcha pas sa morsure, ainsi que le lion en orgasme. Elle pompait, manifestement, les sourcils froncés d'une passion colérique, et Jessy, joueur docile, laissait parfois échapper un gémissement. Sa voix se fit de plus en plus indistincte, son corps s'agita : il tentait de la repousser, mais elle l'enserra comme un étou, et pompa, pompa son sang avidement, sauvagement.

Joshua observa la scène, étonné, curieux d'apprendre s'il s'agissait d'une punition ou d'une leçon quelconque – Anita était une curieuse pédagogue. Mais elle ne cessa pas un instant de vider Jessy, finissant même pas l'enjamber pour se pencher sur lui, méconnaissable, les muscles saillants, la peau frémissante, parcourue de vagues roses irréelles.

Sous elle, Jessy s'agitait, remuait les jambes, se mit à crier, hurler de sa voix assourdissante, puis finit par s'affaïsser dans un silence indéterminé. Inconscient ? Endormi ? Mort ?

Anita releva la tête, doucement. Ses chairs reprirent l'apparence que Joshua leur connaissait, mais conservèrent une roseur surhumaine, qui s'effaça par la suite. Elle se dirigea vers le pied du lit, où se trouvait sa robe,

qu'elle enfila sans un regard pour Joshua, se pencha, ramassa ses chaussures, et s'avança jusqu'à lui en longeant le bord du lit. S'agenouillant elle murmura à son oreille, de sa voix si douce, mais pourtant si froide.

« Nous voilà à la fin de notre histoire, Joshua. »

Surpris, il se tourna vers elle et la dévisagea un instant.

« Pourquoi ?

— Parce que Jessy était une erreur. J'ai vu en lui un idéal, et je n'ai pas pu le révéler.

— Tu l'as tué ?

— Non, il vit encore.

— Mais pourquoi ?

— Le sang de vampire est délicieux, Joshua... Mais si tu ne lui donnes pas de sang, il ne se remettra jamais. À toi de voir ce que tu veux en faire. Sache seulement que tu ne récupéreras jamais ton ami ; juste un vampire fou et stupide. Si tu veux l'oublier, abandonne-le au soleil.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas encore, mais ce sera sans toi.

— Sans moi ?

— Voyons Josh... Je ne veux pas que tu me survives. D'ailleurs, je n'ai rien à faire dans ta vie. Nous n'appartenons pas au même monde. Oublie-moi, ou fais semblant. »

Sur ce, elle déposa un baiser brûlant sur sa joue, et se releva de toute son imposante longueur, et lui tourna le dos. Elle ne fit aucun bruit en montant l'escalier, ni en fermant la porte de la cave, ni en quittant sa vie.

Joshua se redressa. Assis sur le lit, il observa le corps amorphe de Jessy, et celui d'Helen, nus tous les deux, comme unis dans leur lividité. Perplexe, surpris, choqué même, Joshua se releva. Anita. Partie. Partie comme sa première mère, qu'elle avait d'ailleurs probablement tuée. « Oublie-moi » Haha ! Elle était drôle ! Oublier la chose qui ruine votre vie à sa guise, pour son petit plaisir mesquin, égoïste et cruel ? Et pourquoi pas lui pardonner !

Il s'avança jusqu'à Helen et la gifla. Elle eut un marmonnement de plainte, ce qui était parfait. Elle était encore vivante, elle avait encore du sang. Il jeta un coup d'œil à sa montre : une heure avant l'aube. C'était plus que suffisant. Il se dirigea vers le gros coffre de l'armée qui renfermait toutes les affaires de soldat de son père, et en sortit un long couteau dont il vérifia le tranchant. Il le passa à sa ceinture et se dirigea vers le Jessy inerte, qu'il fit basculer sur ses épaules.

Il remonta l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, et laissa le corps s'étaler sur la table de la cuisine, qui lui rappelait tant de repas insipides en compagnie de sa morne mère, puis redescendit à la cave, trouva un rouleau de corde parmi les outils poussiéreux, et remonta également Helen, toute titubante, qu'il laissa tomber par terre. Il ligota les membres de Jessy aux quatre pieds de la table, serrant au possible, utilisant toute la corde présente, et étala tant bien que mal Helen sur Jessy.

Plaçant hasardeusement la gorge de celle-ci au dessus de la bouche de l'autre, il tira son couteau, et l'enfonça violemment dans la chair noueuse du cou. Helen eut une vague plainte, puis Joshua retira le couteau, laissant une rivière rouge s'écouler directement dans la bouche maintenue ouverte de Jessy. Après quelques gouttes seulement, les paupières de Jessy commencèrent à frémir, puis il rouvrit les yeux, et colla sa bouche à la plaie. Il suçait avidement, aidé par Joshua qui soulevait les jambes d'Helen comme un vieux fruit dont on cherche à sauver le jus.

Quand plus rien ne s'écoula, Joshua laissa tomber le récipient inerte par terre. Jessy, le visage maculé, respirait douloureusement, les membres tiraillés par la corde. Après un temps, il releva la tête, et balbutia :

« Ha ! La conne, elle a prit de l'acide aussi, c'est immonde... J'ai envie de gerber... »

Joshua se contenta de sourire.

« Merci l'ami, je t'en dois une, cette fois. »

Joshua ne répondit qu'après un moment.

« T'en fais pas, on sera bientôt quittes.

— Mais qu'est-ce que je fous là ? Tu peux me détacher ? »

Le visage de Joshua avait pris une teinte de Jessy ne lui connaissait pas : un sourire vaguement stupide, dû à quelque raison qui n'était peut-être pas à sa portée. Joshua se pencha sur la table, faisant jaillir le couteau ensanglanté de derrière son dos, et commença à faire courir le fil de la lame sur le torse si parfait de Jessy.

« Oh ! Eh ! Oh ! Tu fais quoi là ? Déconne pas ! »

Mais sans répondre, Joshua releva doucement la lame jusqu'au dessus de sa tête, et l'abattit violemment sous le pectoral gauche de Jessy. Un cri étouffé jaillit de sa bouche, et quelques gouttes de sang, tandis que la lame pénétrait ses chairs jusqu'à la garde.

Un jeu de regards faillit s'installer, mais Joshua retira brusquement la lame du corps de Jessy, lui arrachant un hurlement de douleur. Un sang presque noir commença immédiatement à couler, à grands flots, et Joshua se pencha pour laper ce qu'il put, suçant ensuite la plaie tel un animal s'abreuvant à la rivière.

Jessy déglutissait douloureusement, et Joshua avalait silencieusement le sang fort et visqueux qui s'écoulait tel un sirop sur sa langue, jusqu'au fond de sa gorge qu'il brûlait. Le flux envahissant son ventre semblait se disperser immédiatement dans ses veines, accélérant ses pensées et les palpitations de son cœur. Une faim sans précédent s'empara de lui, et il se mit à aspirer le sang de toutes ses forces, malmenant le cœur ouvert, brisant ses résidus de rythme, le menant au bout de sa longue et douloureuse agonie.

Enfin. Jessy fut vide.

Joshua recula d'un pas, observa le corps blafard de son ancien ami dans la lumière de l'aube naissante, inspira une grande bouffée d'air et eut un gloussement de rire. Ses mains commencèrent à trembler, de même que ses jambes, si bien qu'il tomba à genoux, claquant des dents, clignant intempestivement des yeux. Son corps changeait.

Alors, l'air devint comme palpable, les bruits alentours, visibles, les odeurs, musicales. Il avait réussi !

Les premiers rayons matinaux perçant par la fenêtre, il se précipita pour ouvrir le store en grand, et se rua dans la cave. Ses membres le portaient comme s'il avait été le plus léger des hommes. Le sous-sol empestait la transpiration, le musc et la vanille. Joshua s'enroula dans les draps en riant. Il aurait cru que Morphée tarderait à l'emmener, mais quelques minutes lui suffirent à plonger dans un profond sommeil.

Son réveil fut marqué du terrible rire de l'idiot. Pris d'une satisfaction indicible à sentir ses veines gonflées de sang surnaturel, Joshua s'extirpa des draps d'un bond. Il monta les marches qui menaient au rez-de-chaussée, et découvrit dans la cuisine le squelette carbonisé de Jessy, encore fumant et puant la graisse brûlée. Les cordes avaient brûlé également, ainsi que la partie de la table en contact avec Jessy au moment de l'ignition.

Par terre, Helen la désarticulée demeurait, bleuâtre. Joshua tira son long couteau de sa ceinture et se mit à l'œuvre. Le démembrement lui prit plus d'une heure, mais fut étonnement peu sale. Vidé de son sang, et comparé aux restes de Jessy, le corps d'Helen n'avait pas taché grand-chose. Il en remplit trois sacs poubelles qu'il dissémina dans tout Hollow Hill. Puis il repassa chez lui, enfila les plus beaux atours de Jessy, et descendit en ville.

Seconde partie

Chapitre I

I

Londres m'accueillit fraîchement. J'évitai le métro, pourtant lieu de prédilection des gens de mon sang, surtout pendant la journée dirons-nous, et me dirigeai sans tarder vers un kiosque où j'achetai tous les quotidiens d'information possibles et imaginables. Je partis ensuite de la gare vers le nord, et de cette façon vers le centre, sans manquer d'ordonner discrétion et vigilance à mes ailes noires. J'étais en territoire inconnu, et la moindre erreur sur le domaine d'un autre peut mener à de terribles ennuis.

Dans le temps, pour savoir si une ville était peuplée de vampires, il suffisait de lire la rubrique nécrologique, et de compter les morts pouvant être dues à la soif d'un congénère, mais je réalisai bien vite que cette pratique était devenue obsolète et désuète pour diverses raisons. Tout d'abord, nombre de psychopathes sévissaient maintenant comme j'en avais eu l'habitude. Ensuite, la plupart des vampires apprennent à ne pas tuer ou à changer de ville en permanence. La troisième raison était en vérité la plus éclatante : il n'y avait aucune chance que Londres n'ait pas ses vampires. C'était si évident que j'en ris d'émerveillement en lançant ma pile de journaux dans le caniveau. Mes recherches n'allaient pas pour autant s'en trouver facilitées.

Je dévalai Trafalgar Square le nez à l'air, guettant un signe ou une présence. L'air hivernal envahissait mes narines avec l'insistance d'une mouche exploratrice, et je me laissai quelques heures charmer par l'architecture massive des blocs de pierre prétentieux de la capitale anglaise. Jusqu'à ce qu'enfin mes errances aboutissent. La chose était discrète, frétilante et gris sombre, de la taille d'un chat, perchée sur l'épaule d'un touriste, et mordait doucement à sa gorge sans qu'il ne s'en soucie. Du reste, il ne la voyait même pas, ni ne la sentait, et pourtant, de minute en minute il se sentirait un peu plus fatigué, un peu plus engourdi ou peut-être déprimé. La flamme féline pompait sa vie.

J'intimai aux miennes l'ordre mental immédiat de se saisir de celle-ci. Elles jaillirent du néant par centaines, cohortes ténébreuses, aériennes,

rampantes et électriques, pour compresser le chat noir paniqué dans une implosion d'une violence incroyable. Mes légions continuèrent à se regrouper en un avant-goût de big-bang pendant de longues minutes : cent centurions morts n'auraient pas suffi à les contenir toutes.

Elles tiraillèrent leur proie comme mille chevalets d'écartèlement, la firent miauler de douleur, et me l'amènèrent en grande pompe. Dieu qu'il est bon d'avoir ses valets.

En pensée, je conseillai à notre invité de nous mener à celui ou celle dont l'immortalité était sa prison, sans manquer de préciser que les choses pourraient mal se passer s'il ne coopérait pas. Pour avoir déjà vu deux âmes se battre, je serais bien en mal d'expliquer ce qui se passe quand l'une des deux disparaît, mais le rôle de rancœur est toujours si violent que je doute de l'hypothèse de la divine ascension.

Pour son plus grand plaisir, la chose ne rechigna pas longtemps, et mon nuage de vermine derrière moi, je la suivis jusque dans le quartier de Whitechapel, où résidait sa maîtresse. Bien sûr qu'il s'agissait d'une femme : qui d'autre attrait donné à ses serviteurs une forme de chat ? C'était une minauderie dont seule une gamine immortelle était capable.

Les chats noirs se multipliaient dangereusement dans ce quartier, mais mes boules de suie prenaient toujours soin de les engloutir avant même de s'être laissées percevoir. Aux yeux du badaud, je devais avoir l'air d'un illuminé enthousiaste qui se promenait le nez à l'air, les yeux fermés et les mains dans le dos, un sourire satisfait planté sur le visage.

Je parvins finalement au bloc où résidait la vamp, et repérai la fenêtre illuminée, d'un rouge fadasse avec ses rideaux noirs. Après avoir précautionneusement scruté les alentours, je laissai mes sbires se régaler du félin traître, et m'élançai vers la fenêtre. Six étages ne sont presque rien, et les minces interstices joignant les briques sont pour moi autant de prises de varappe. Je me penchai à la fenêtre et observai avec délice les scènes incongrues de la vie d'un vampire qui n'imaginait même pas ma présence. Elle devait être jeune, au vu du faible nombre de fées mortes qui l'accompagnait, et, bien que ce ne soit pas un critère très pertinent, il me semblait déceler dans son apparence quelque chose d'insouciant. Peut-être sa chevelure platinée lui valait-elle cet air innocent – sans nul doute hypocrite, mais à quel niveau ? – bien que le gris métallisé, de ses yeux, mêlé à ses formes presque potelées, participent de concert à son look d'aristocrate.

Elle lisait un livre dans un vieux fauteuil de cuir. Un beau fauteuil de cuir noir lustré où son corps s'enfonçait avec une condescendance presque odieuse, laissant ses doigts rosés tourner les pages d'un recueil manifestement antique qu'elle maniait comme une relique. Poésie ? Elle me donnait l'impression d'être du genre à lire de la poésie. La couverture indiquait « Nouveau Testament » je souris : de la poésie.

C'est à ce moment là que mes allumettes brûlées chéries captèrent mon attention : mon armée avait capturé un éclaireur ennemi qui ressemblait à une petite écolière studieuse dans sa longue jupe, bien qu'elle appartint manifestement à un lycée bien morbide, tant son uniforme était noir et invisible (invisible aux mortels, donc). Je leur ordonnai de l'étripier, de l'avaler très vite et de disparaître, puis me dissimulai moi-même dans les ténèbres en m'étalant contre le mur, fusionnant presque avec les briques, et observai la silhouette qui s'approchait, entourée de ses saloperies de fillettes pudibondes, avec leurs jupes longues à la française.

Celle-ci était centenaire, je le devinai sans mal. Derrière elle, une sorte de club de mode d'âmes en peine s'étiolait dans son ombre, car elle se présentait sans nul doute comme un modèle, tant pour ses servantes que pour son éventuel entourage. Le genre de fille qui s'affiche. Dans son style cuir noir et dentelle, elle me rappelait mon Anissa, bien que sa présence n'eut rien de semblable. Elle en imposait immédiatement, plus encore que le commun des immortels. Il y avait dans ce corps un esprit impitoyable et une volonté d'acier trempé. Elle se mouvait comme un être de papier brûlé, mais il fallait être aveugle pour ne pas déceler sa force omniprésente, qui l'illuminait comme une aura.

Un instant elle ralentit le pas, semblant humer l'atmosphère. Douée. Depuis que je me lavais, je ne me sentais pas moi-même, mais elle avait pu percevoir quelque altération dans l'environnement qu'elle semblait connaître en détail. Pourtant, au lieu de tourner vers moi ses petits yeux noirs fardés, elle reprit sa marche, pénétra la cour de l'immeuble, pour n'en pas douter rejoindre la blondinette dans son salon luxueux.

Quelques minutes plus tard une clé tourna dans la serrure, et je pus voir la brune de plus près, toujours écrasé contre mon mur comme un lézard, épiant l'intérieur ainsi qu'un voyeur que la gravité épargnerait. L'autre leva les yeux de son livre et lui sourit sans mot dire. Elles

semblaient vivre ensemble, car la brune jeta son long manteau noir sur un divan du même cuir que le fauteuil, et s'y installa, une jambe étendue, l'autre repliée sous elle, puis alluma une cigarette. Il régnait dans cet appartement une fragrance d'ennui terrible, de jeunesse éternelle gâchée. La brune regardait la blonde, la blonde regardait son livre, et décochai parfois un sourire vide de sens à l'autre, comme pour lui faire détourner le regard, ce qui ne marchait absolument pas.

En réalité, la brune, qui vue de si près m'évoquait définitivement mon Anissa en plus mûre, semblait se consumer de désir physique pour l'autre, ou quoi que ce soit qui lui passerait sous la main. Il était probable que son repas bouillotte encore dans son estomac, attisant ses sens, quelle tentait en vain de calmer dans la torture de sa cigarette, ignorant totalement les âmes soumises qui rampaient à ses pieds et lui caressaient les épaules de leurs courants d'air électriques.

Quand il ne lui resta plus entre les doigts qu'un filtre à demi consommé, elle se leva et se dirigea vers la blonde, écartant son livre d'un mouvement de main, glissa furtivement un doigt sous son menton, et se pencha pour l'embrasser. La blonde se laissa faire docilement, fermant même les yeux pendant les longues minutes que dura ce baiser. La brune n'avait rien de joyeux dans son expression. Cherchait-elle à tromper l'ennui ou aimait-elle vraiment cette petite blonde fadasse ? Quand elles eurent terminé, celle-ci essuya d'un revers de doigt la lèvre de la brune OL du rouge s'était mêlé à son noir à lèvres, et finit par lâcher une parole :

« Qu'est-ce que tu attends ? »

— J'attends qu'il dorme. Il est épuisé mais il persiste à se coucher à des heures invraisemblables. La folie le guette. »

Quelle voix ! Oh bien sûr la blondinette avait un timbre des plus charmants, mais la mélodie subtilement enrouée de l'autre réveilla en moi des passions utérines. Une classe authentique, une volonté délicate, raffinée, mais incontestable. J'aimais beaucoup cette fille là, qui était nécessairement ce que j'étais venu chercher. Je jubilai comme un gosse dans mon coin d'ombre. Il fallut qu'elles poursuivent leur conversation pour me persuader, comme en réponse à mes attentes tacites :

« Je m'ennuie à mourir, Melinda, et ce garçon n'a rien de palpitant.

— Il est déjà minuit, tu n'as qu'à aller à pied, ça lui laissera le temps de s'endormir.

— Prête moi ta voiture, j'ai envie d'aller faire un tour. J'en ai marre de marcher, j'en ai marre de ce quartier pourri.

— Tu passes ton temps à te plaindre. Tu es vraiment la pire de nous deux. Ne me traite plus de gamine, Anita. »

Bingo ! Quelle classe ! Il y a des gens comme moi pour qui la chance est simplement un talent, et qui obtiennent tout sans avoir à le demander. J'avais mon Anita, j'avais son adresse, et je n'étais à Londres que depuis une poignée d'heures. Sur ce elle prit la clé que l'autre lui tendait, enfila son manteau, et vida les lieux sans se retourner.

Quand elle passa la porte de l'immeuble, je l'attendais dans un coin d'ombre, et la suivis jusqu'à la voiture sans qu'elle ne m'entende, jouant de mes capacités de vieux loup comme si je suivais une victime. En réalité, je tenais à l'observer dans son environnement naturel, la jolie jeune fille que j'avais aimé, et dont le souvenir me demeurait flou. Qu'allais-je lui dire en l'abordant ? « Salut, tu te souviens de moi ? Parce que moi, pas trop » ; « Toujours célibataire, chérie ? » ; « Pardon, je cherche la rue de... ». Je m'efforçai de ne pas rire, ce qui eût constitué une entrée assez ridicule, mais l'euphorie me gagnait bien évidemment.

Elle parvint à sa voiture, garée dans la rue, une berline noire, splendide et lustrée, détonnant foncièrement avec, la modestie de brique rouge du quartier de l'éventreur. Je la laissai apercevoir mon reflet dans la vitre quand elle introduit la clé dans la serrure, et continuai dans sa direction pendant qu'elle pénétrait, méfiante, l'habitable réconfortant. À cet instant, perspicace comme elle était, il n'était pas possible qu'elle n'ait pas compris la nature de mon sang, mais je laissai mes quelques milliers de sbires surgir de leurs cachettes et m'entourer complaisamment, j'ai toujours aimé les belles entrées.

Je m'arrêtai devant elle. Les mains posées sur le volant, elle tourna vers moi son visage maculé de maquillage charbonneux, dissimulé dans un casque de cheveux noir pétrole. Elle me jaugea un moment, me reconnut manifestement – éclat fugitif dans son regard – me jaugea de nouveau, hésita un instant, puis se pencha pour m'ouvrir la portière du passager. Je contournai la voiture et m'installai.

Nous roulâmes longtemps sans échanger un mot. J'étais incapable de reconnaître les lieux – nous quittions Londres, c'est tout ce que je pourrais dire – et je n'étais pas sûr qu'Anita elle-même put préciser notre

localisation. J'étais trop occupé à regarder fixement l'horizon pour engager la conversation, et dans cette voiture que le doux parfum vanillé d'Anita envahissait, l'étrange tension finit par s'évaporer, comme entre deux soldats réalisant qu'ils combattent pour la même cause.

« Je suis contente de te revoir. »

Étais-je vraiment touché ? Difficile à dire, je ne connaissais que très peu l'Anita dont cette présence ne contenait que quelques vestiges. Par politesse, je lui souris, charmé, d'un sourire que j'espérais chaleureux, bien que le printemps et la faim gelassent mes chairs. Dans mon crâne, seules deux idées se percutaient l'une l'autre : « Qu'est-ce que je fous là ? » ; « Bordel, je suis où là ? ».

« Qu'est-ce qui me vaut ta présence ? » finit-elle par dire, passablement excédée par son incompréhension de la situation et mon mutisme.

« J'avais envie de te revoir.

Trop aimable. »

Les brumes nocturnes léchaient les vitres latérales et engloutissaient la route dans un feulement égoïste, me dissimulant l'horizon. Un panneau surgit de nulle part et disparut aussitôt : Hollow Hill.

« Et qu'est-ce que tu espérais au juste ?

— Rien de spécial. Je me demandais ce que lu devenais ; ce qu'il restait de la petite courtisane française ; ce qui occupait ton esprit en ce moment, et en ces temps.

— Tu veux vraiment le savoir ? On est arrivés. Je vais te dire ce qui occupe mon esprit. »

Elle gara la voiture devant une maison en bois humide, à la peinture blanche écaillée, avec son petit jardin mal entretenu et sa clôture de grillage tordu. Nous descendîmes et longeâmes le petit sentier jusqu'à la porte qui n'était pas fermée. Pénétrer chez nos victimes n'a rien d'inhabituel, et demander la permission n'a jamais fait partie de nos habitudes – ni pour ça ni pour quoi que ce soit – mais je m'étonnai de trouver le verrou ouvert, comme en manière d'invitation. Anita m'entraîna au fond du couloir, puis à l'étage. Nos serviteurs s'étaient instinctivement précipités dans tout le quartier pour conforter les esprits ensommeillés dans leur stase lymphatique, et nous montâmes l'escalier et ouvrîmes les portes sans nous préoccuper du bruit que nous ne faisions de toute façon pas.

Je découvris dans sa chambre le garçon qui occupait les pensées d'Anita. Il était très banal, en vérité, et dormait dans une position plutôt comique, sur le ventre, le cou tordu et la bouche entrouverte, en respirant doucement. Ses mèches châtain tombaient sur ses yeux, sa couette lui roulait sur les épaules, et vraiment, vraiment, je ne savais pas ce qu'elle lui trouvait. Elle me le désigna.

« Il faut qu'il boive mon sang, mais ça marchera aussi bien avec le tien. Tu veux nie rendre ce service ? »

J'hésitai un moment.

« Et pourquoi au juste ? »

— C'est juste mon jeu, ça lui fera passer une mauvaise journée. »

Elle saisit mon poignet et le porta à ses lèvres, mais je me retirai avec un froncement de sourcils, qu'elle ne prit pas mal.

« Ah oui, j'oubliais, tu ne partages pas. »

Elle se mordit la veine et plaqua la plaie contre les lèvres boudinées du garçon en le regardant avec douceur. J'étais un peu vexé qu'elle ait pour lui ce goût et que je ne retinsse pas plus longtemps son attention. Il y avait en cette demoiselle, ainsi qu'en Anissa, un charme que je reconnaissais naturellement, qui me rappelait un amour maternel nécessaire, que je ne pouvais simplement pas ressentir pour n'importe quel autre genre de filles. Elle était mon truc, mon style, ma drogue, et m'attrapait aux tripes sans que j'aie mon mot à dire, sans que je puisse contester son droit sur moi, là où je devais me contenter d'estimer les autres, souvent d'apprécier leur beauté, mais jamais de les aimer.

« Ce n'est pas lui qui occupe mon esprit, tu sais. »

Elle m'avait arraché à ma rêverie, mais sans tourner son regard vers moi.

« Celui-ci est l'ami d'un autre. Il est bien gentil, mais pas extravagant. Son ami. Jessy, a vraiment quelque chose. Vraiment du charme.

— Oh. Je me disais justement que celui-ci valait à peine un en-cas.

— Jessy te plairait. »

Nous en restâmes là. Quand elle retira sa plaie des lèvres du garçon, il téta encore un peu le vide, puis replongea dans son sommeil d'enfant. Nous quittâmes alors la maison, mais au lieu de remonter dans la voiture, Anita m'attira dans une autre rue de la petite ville. *Poe Alley*, c'était un joli nom

qui allait à la fois bien et mal à cette rue hantée de droite et de gauche par des baraques sordides, pour la plupart en ruine.

Anita se dirigea sans hésiter au numéro treize, une sorte de ranch à la peinture encore plus émietlée que tout ce que je pouvais imaginer, coincé entre une caravane et un terrain vague. Au dessus de la porte, le numéro 13 peint sur une plaque bancale menaçait de s'effondrer. Elle m'entraîna à l'intérieur presque vide, qui ressemblait à une ruine à l'abandon, avec son parquet grinçant et sa poussière omniprésente.

Nous traversâmes la maison jusqu'à une trappe donnant sur la cave, où je découvris, entre des machineries étranges et un minable matelas taché, le cadavre exsangue de l'ancien propriétaire dans une baignoire d'alcool, ainsi qu'une table couverte de bouteilles précieuses, de bocaux et de bacs. Les yeux du cinquantenaire marinant dans les produits chimiques nous scrutaient, jaunâtres, protubérants, obscènes. Sur un mur étaient punaisées tout un tas de photos, et des cordes à linge sur lesquelles étaient pincées d'autres photos parsemaient la pièce. Une ampoule rouge achevait le tableau, mais laissait régner une lumière d'un blanc hésitant pour le moment. Anita attrapa le lourd appareil photo qui reposait sur la table.

« J'aimerais bien une photo de toi.

— Ah, ce serait avec plaisir mais je ne suis pas trop en forme. Si on allait casser la croûte avant, je serais plus photogénique.

— Non, tu seras parfait. »

Elle me fit poser devant un mur blanc, au rez-de-chaussée. Je posai d'abord les mains sur mes hanches, et elle prit la photo, mais m'en demanda une autre, puis une autre, puis une autre, prétextant que nous n'étions plus au dix-neuvième siècle, et que je n'avais pas à choisir ma pose en me disant que j'aurais à rester trois heures immobile, si bien qu'à la fin de la pellicule, je la désignai avec un air accusateur et faussement charmeur. Nous rîmes beaucoup ce soir là.

Dans la cave, sous le regard indécent de l'ampoule cramoisie, Anita découpa le dernier photogramme et l'installa dans le projecteur. Rien ne se passa avant qu'elle ne trempe la photo blanche dans ce qu'elle appelait du révélateur, où une vague silhouette se dessina – pas grand-chose à voir avec moi.

« Pas très convaincant, dis-je. Il te reste des progrès à faire.

— Hum. Ça fera l'affaire. »

Elle prit ensuite un pinceau fin qu'elle trempa dans l'un des innombrables flacons, et commença à écrire sur la photo, effaçant l'impression en un arc de cercle au dessus de ma tête puis en caractère minuscules sous mes pieds « Vado Mori » et une accroche assez idiote. Je la regardai faire sans rien dire, parcouru de questions.

Nous quittâmes ensuite Hollow Hill avec l'affiche mal séchée, qu'Anita tint à aller coller dans une ruelle perdue, quelque part près de Covent Garden, ruinant complètement ses chances d'être aperçue. Quand je lui fis la remarque, elle m'expliqua son plan, tout à fait malin. Joshua c'était le nom du garçon – sous l'influence de son sang, de sa volonté, se trouverait trop mal pour aller en cours pendant la journée ; là Anita, par l'entremise de ses âmes l'attirerait vers la ruelle, où il trouverait l'affiche, pour se rendre le soir même à la fête qu'elle organiserait, avec moi si l'idée me plaisait.

Il n'y avait pas que l'idée qui me plaisait. Cette Anita avait dans le crâne une précieuse finesse d'esprit, et je ne pouvais que me flatter d'avoir muni le monde de la nuit d'un aussi parfait vampire. Je me demandai une fois de plus si Anissa pourrait jamais lui arriver à la cheville.

L'aube approchait mais j'avais encore le temps de prendre un dîner tardif. Je laissai Anita me guider sur son terrain de chasse, dans les rues de Stoke Newington et du quartier d'Angel, où nous nous fixâmes, au fond d'une impasse où seuls demeuraient un ferronnier et un night-club à peine différenciables. Il nous suffit de nous afficher à la sortie du club et d'attendre que nos regards de pin-up aguichent l'une des loques qui s'extirpaient de la couverture sonore du club.

La porte s'ouvrit, les chuintements agressifs de la cohue contenue atterrirent sur nos chaussures, et celui que nous attendions sortit en titubant, seul, épuisé, quarantenaire malgré sa crête de cheveux et son jean largement ouvert aux genoux. Il laissa la porte de fer pivoter sur ses gonds grinçants et s'affaler dans son encadrement avant de lever les yeux vers nous, comme fasciné, ou peut-être troublé. L'instant d'après j'étais sur lui. Anita avait prononcé une syllabe d'avertissement que je ne retins pas. Le ventre brûlant de l'homme écrasé contre le mien, le faisant ployer sous ma force de statue, je déchirai sa veine et laissai sa fontaine de vie éclabousser mon palais. Ses flots de sang lourd et capiteux me remplirent la bouche, et j'avalai sans me soucier des mains d'Anita sur mon corps, qui tentait peut-être de sa petite force de m'éloigner de ma victime, m'imaginant sans doute incapable de me retenir avant la mort de mon assiette. Les pulsations accélérèrent,

m'abreuverent, s'engourdirent, et je relâchai mon calice en léchant sa plaie avec un sourire pervers. Le gros bonhomme s'étala contre le mur, et glissa jusqu'au sol pour sombrer dans un bon sommeil réparateur tandis que sa gorge cicatrisait à vue d'œil.

Les yeux d'Anita étaient d'un noir splendide, mais son air de réprimande me déplut. Au moment où elle ouvrit la bouche, en ma tête un écho terrible, semblable à une vague verte de dégoût submergea ma conscience et mes sens. Tout palpita, je tombai à genoux, la voix d'Anita perdit toute cohésion pour mon cerveau malade. Je la sentis m'empoigner à bras le corps et me traîner jusque dans sa voiture. Mes souvenirs sont flous du trajet jusqu'à Hollow Hill, mais la tête penchée par la fenêtre, je crois avoir vomi la plus belle part du sang pourri qui rongait mes entrailles et ma cervelle putrescente.

Je m'effondrai une fois ou deux dans l'escalier menant à la cave plongée dans l'obscurité, pourtant conscient des premiers rais de lumière perçant par la baie vitrée. Anita m'allongea sur le matelas poisseux en me caressant le front, me retira mes vêtements dans lesquels je mourrais de chaud, m'embrassa doucement les paupières et les lèvres.

« Anteo, écoute-moi bien : tu as bu du sang de drogué. Tu dois te remettre, il ne faut pas dormir dans cet état. Bois, ça te fera du bien. »

Elle plaqua contre mes lèvres la plaie sanguinolente de son poignet, mais je serrai les lèvres. Elle insista, me disant de ne pas faire l'enfant, finit par essayer de m'écarter les mâchoires à la force de ses petits doigts, sais parvenir à rien. Je devais avoir l'air d'un cadavre car sa voix se fit plaintive.

« Anteo, mon chéri, ne me reviens pas après tout ce temps pour te faner entre mes bras ! Bois, ne fais pas l'imbécile ! »

Si la belle n'avait pas parlé, dans le plus doux français, je ne sais si je n'eusse repoussé ses lèvres trop douces, et sa langue fendue d'une plaie longiligne d'où perlait un sang...

Un sang...

Un sang de vampire.

Je ne sais pas non plus si les sens de mortels sont suffisants pour percevoir les infinies nuances contenues dans un sang si parfait. Il est probable qu'ils ne sentent qu'une pâte brûlante là où la vie se concentre en un millier de fragrances intimes allant du musc à la violette, du piment au caramel, conservant toujours cette chaleur magmatique incroyable qui vous

carbonise l'œsophage et vous glace l'esprit. Un sang où la chaleur du sépulcre rejoint l'épice chlorophyllienne des pissenlits qui jonchent le tombeau. Un sang dont la seule et parfaite humidité pousserait à lécher les murs suintants d'une caverne de marbre, dont la viscosité ferait aimer le pétrole pour sa fluidité, si seulement il pouvait être question de ne pas détester et adorer ce sang parfait, primaire et ultime, et s'il était possible de lui préférer la saveur de l'air.

Le plafond me réapparut, et le corps nu d'Anita sur le mien fut la dernière chose dont j'eus conscience avant que le Morphée diurne ne nous embrasse tous deux comme nous gisions là, dans le noir.

2

J'ouvris les yeux dans l'obscurité parfaite. Durant les secondes d'accommodation, je me crus à Paris, dans les draps d'Anissa, sentant son petit corps reposer sur moi après une journée de léthargie, ce qui nous arrivait certains dimanches. J'accueillis ses lèvres avec une joie fiévreuse, comme sortant d'un mauvais rêve, et ses caresses me furent des plus réconfortantes. J'allai jusqu'à enfouir mon nez dans le pli de son épaule, souriant de mon imagination trépidante, quand je réalisai mon erreur.

Je bondis sur mes pieds en repoussant Anita, qui demeura, silhouette vague, sur le matelas dans une pose lascive à peine réveillée. Alerte, je fis mine de me défendre quand elle se leva pour tirer un interrupteur. Le rouge obscène de l'ampoule inonda la pièce, dégoulinant sur ses formes ô si sensuelles qu'elle ne dissimulait pas plus que moi.

« Qu'est-ce qui te prend au juste ? »

Elle était excédée. Je tentai de calmer le jeu, mais l'idée même de son sang sur ma langue me donnait plus d'urticaire que le fait de tromper Anissa, ce qui aurait suffi à me faire partir en courant.

« Excuse-moi, dis-je, réveil difficile.

— C'est faux Anteo, je te connais. Tout de même un peu. Il y a autre chose, qu'est-ce ? »

Nos petites âmes étaient de retour de leur journée de vagabondage, et elles frétilaient d'excitation devant le spectacle que nous leurs offrions.

« J'en aime une autre, Anita.

— Mais qu'est-ce que ça peut me foutre ? »

Je la regardai, consterné.

« Comment ça? J'en aime une autre, ne me touche pas, c'est tout. »

Elle s'avança vers moi dans sa nudité provocatrice, me prit aux hanches sans que j'ose la repousser, se hissa sur la pointe des pieds, et mordit à ma gorge. Je m'offusquai et me débattis, mais la perverse m'avait jusque là bien caché sa force, et parvint à me renverser sur le sol poussiéreux, blottissant contre moi ses formes enfantines et animales, se régaland de mon sang que je ne pouvais lui refuser.

« Arrête ! finis-je par hurler. Tu vas me tuer, lâche moi ! »

Je ne réalisai qu'en le disant que là était peut-être son intention, mais contre toute attente elle obtempéra. J'étais au bord de la catalepsie elle ne

m'avait laissé que le strict minimum si bien que je peinaï à me relever. Elle redressa d'un bond son corps soudain menaçant, couvert d'ombres rouge sombre. Une main sur la hanche, un regard méprisant luisant dans l'ombre de ses orbites, elle me plaqua au sol d'un pied ferme. Le parfum humide de son con, mêlé à l'essence de vanille dont elle semblait indissociable envahit la pièce.

« Pour qui te prends-tu, Anteo ? Tu me reviens sans prévenir, après m'avoir envoyée croupir au loin, et tu me refuses ton corps ? à quoi tu joues nom de Dieu ? »

Comment répondre à cette jolie diablesse que je ne comprenais pas de quoi elle parlait ? Un petit rire émana des profondeurs de mon âme et l'envie de le libérer me chatouillait les lèvres, mais un flot de souvenir me cloua le bec.

Anita et ses mœurs perverses m'avaient toujours fait cet effet. Depuis notre rencontre, trois siècles auparavant, je l'avais prise pour une gentille jeune fille vierge et innocente, mais elle avait su manipuler mes sentiments pour me voler mon sang. Mon plein gré dans cette opération avait été la partie la plus honteuse de l'histoire, mais nous avons traversé les siècles à deux, écumant les soirées, épanchant les cœurs et asséchant les veines de nos hôtes dévoués, soumis même. Celle qui se dressait sur moi était une bien étrange créature, née de mes idéaux et d'un sang surnaturel, qui avait su lui conférer les vices nécessaires à son autonomie, dont mes illusions étaient exemptes.

Anita me libéra de son emprise. Je réalisai soudain la dureté des regards que je lui jetai, haineux et cruels. Elle me laissa me relever, aussi lentement qu'un vieillard, et me dresser face à elle, cadavre immortel au squelette saillant. Fouillée de mon sang, elle aurait eu l'air d'une jeune fille normale si de sa posture n'émanait pas l'assurance d'une meurtrière multirécidiviste. Anita aimait tuer, elle aimait cela plus que toute autre chose, je pouvais le lire dans la façon dont elle me renvoyait la haine que j'affichais. Je le compris, et cela acheva de compléter mes souvenirs.

« Je vais rentrer à Paris, dis-je. »

Il me sembla lire dans son regard de tueuse une lueur de détresse ou du moins de surprise, mais quoi que ce fût, elle le ravala aussitôt.

« Déjà ? Eh bien, tu ne seras pas resté longtemps.

— C'était une erreur de venir. »

Elle hocha la tête lentement, sans un son, sans m'épargner son regard insistant, sincèrement hypocrite – elle transpirait l'hypocrisie, c'est ce qui justifie ce qualificatif, mais je crois à la sincérité de ses intentions, fussent-elles pétries de malhonnêteté intellectuelle.

« Nous n'allons pas nous quitter comme ça. Passe au moins la soirée avec moi.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

— Oh toi et tes principes de merde ! Je parie que ta Parisienne est croyante ! Anteo... je te le demande comme une faveur. Reste pour moi. Rien qu'une nuit. »

Enfin un discours sincère. Du moins s'il s'agissait d'hypocrisie, si une intention cachée m'était restée imperceptible, je m'y laissai prendre avec complaisance tant elle me rappelait Anissa et tant Anissa me la rappelait, réincarnations vivantes l'une de l'autre, pourtant si différentes.

Je me rhabillai dans la cave, la laissant préparer la salle. Quand je m'y présentai, je la trouvai clans une ravissante robe violine peignant une pancarte au nom de sa soirée. Je la regardai finir sans échanger aucune parole, comprenant enfin la nature de cet ennui profond qui flotte toujours dans la demeure des immortels : non que notre âge et notre grande expérience nous prive de surprise, je ne nous crois pas impossibles à surprendre, mais nous nous sommes simplement échangés tant et tant de coups bas que le mal que nous nous vouons n'est plus qu'une toile de fond. Il était probable que Melinda n'aimât pas Anita, mais pourquoi chercher à nuire un immortel ? Nous sommes tous dans la même galère, et la lutte a perdu tout intérêt depuis son commencement, alors nous nous contentons de nous ennuyer.

Nous aménageâmes ensuite la maison en vitesse, ce qui consistait essentiellement en un bar fantastique composé par les bons soins d'Anita. La maison était pleine de futilités. Je m'épris d'un crâne de vache blanchi, qu'en début de soirée j'accrochai au dessus de la porte pour achever la parodie de ranch que constituait cette maison.

J'attendais à la fenêtre depuis plusieurs minutes quand le garçon sur qui Anita avait jeté son dévolu fit son apparition. Ma photo dans une main, il examina longuement la façade décrépite qui lui faisait face, avant de me remarquer, debout dans l'ombre de mon intérieur. Un pas derrière moi, invisible pour lui, Anita l'observait. Elle avait passé la journée à le

malmener, m'avait-elle expliqué, par l'intermédiaire de ses servantes, et le pauvre garçon devait connaître l'enfer dans la soirée. Elle me tendit la pancarte que j'allai accrocher à la fenêtre, avec un regard mesquin pour la victime qui ne savait rien de son destin. Quand il m'aperçut il se donna un genre en allumant une cigarette, tourna les talons et s'éloigna d'un pas mal assuré.

Anita commença ensuite la longue litanie mentale invitant ses esclaves à reprendre leur apparence de mortels. Certaines âmes très anciennes n'y parviennent tout simplement pas, et pour beaucoup, le pastiche est grotesque, mais elle se trouva vite entourée d'une flopée de victimes convaincantes. Malgré leurs costumes dépareillés, on retrouvait un style général qu'Anita devait apprécier. La dernière des raclures dont elle avait pris la vie disposait d'une certaine classe, d'un soupçon d'air distingué qui transparaissait de ses cernes d'ectoplasmes ou des taches sur son t-shirt miteux.

Dès que ses cohortes furent prêtes, nous nous rendîmes chez Joshua, et guettâmes sa sortie. Nous ne parlions pas par souci de discrétion, mais de toute évidence, nous n'avions rien à nous dire.

Quand le garçon sortit, cliquetant dans la nuit avec son unique éperon, nous le suivîmes pendant quelques rues, avant qu'Anita ne contourne un bloc pour se laisser apercevoir, parmi les silhouettes de ses âmes asservies. Personnellement, je demeurai quelques mètres seulement derrière Joshua, certain qu'il n'avait pas conscience de ma présence. Devant le treize, nous plaçâmes dans la queue d'ectoplasmes humanoïdes comme incapables de les traverser, et j'emboîtai le pas au garçon dans cet intérieur chaleureux bien que parfaitement vide.

Il erra un moment parmi les spectres qui étaient pour lui autant d'humains, et je ne pus m'empêcher d'échanger quelques paroles fascinées avec Anita, qui m'avait rejoint, au sujet de l'habileté peu commune dont faisait preuve cet enfant pour ignorer la nature de son entourage. Le sang d'Anita lui rendait les spectres aussi réels que son propre corps, ce qui avait dû lui constituer une bien affreuse journée.

Anita était parvenue à me donner envie de connaître mieux ce Joshua. Je m'avançai vers lui sans éviter la foule immatérielle quand il se dirigea vers le bar. Il hésita un moment face à la multitude de liqueurs rares

qu'avait amoureusement sélectionnées notre relation commune pour sa consommation exclusive, mais sa main se dirigea finalement vers l'une des plus délicates la fée verte.

Certain de l'effrayer, je le laissai remplir son verre et reposer la bouteille avant de me pencher à son épaule pour lui murmurer : « Attention, ça donne des cauchemars. »

Il tourna vers moi un regard morne, de ses yeux pourtant brillants qui semblaient receler des rêves inaccessibles, étouffés dans une vie de débauche et d'auto-dévalorisation. Il me dévisagea un temps qui dut lui paraître court, mais suffisamment long pour que je lise en sa prunelle une touche immédiatement née de désir. J'aimais bien énerver les gens en les faisant m'aimer. Il s'esquiva avec une pirouette, et je le laissai disparaître.

« Bah ! Si c'est ça qu'il me faut pour rêver... » me répondit-il avec un clin d'œil.

Je rejoignis Anita à l'autre bout de la pièce tandis que Joshua s'appuyait à un mur en scrutant la foule à la recherche d'une chimère. Sous le regard de l'innocent, certains spectres commencèrent à déconner fiévreusement, mais son attention semblait absorbée par les drogues qu'Anita le savait avoir ingérées, auxquelles l'Absinthe faisait écho, déclenchant de fascinantes démangeaisons chez le pauvre enfant.

Il commença à se gratter le visage, doucement dans un premier temps, puis de plus en plus nerveusement. Sa flûte de précieux cristal finit en miettes sur le plancher, tandis que lui s'affalait contre le mur, titubant jusque dans un coin sombre où il laissa libre court à ses pulsions, tentant par tous les moyens d'arracher son masque de chair. Je ne pus réprimer un petit rire, dans lequel Anita m'accompagna, quand les premières traces de sang apparurent sur son visage. Le pauvre devait vraiment souffrir, mais ça n'avait rien de bien grave.

Anita lui autorisa quelques minutes de lacération avant de lui apporter un remède. Elle se dirigea vers le bar, duquel elle dégagea deux flûtes, se mordit aux deux poignets, l'un après l'autre, avant de placer les fines et langoureuses fontaines au dessus des gorges cristallines. Elle remplit deux verres, mais ne se saisit que d'un seul, qu'elle porta à Joshua, s'accroupissant devant lui et lui caressant le visage. Il engloutit la liqueur inestimable sans y prêter la moindre attention, et ses plaies longilignes se refermèrent aussitôt, absorbant la lymphé rosée qui s'en écoulait. Quand il s'essuya le visage, il ne récolta qu'une pellicule de sueur.

De son côté, Anita me revint en passant par le bar, où elle se saisit de l'autre coupe. En léchant ses petits doigts maculés du sang de l'autre, elle me la tendit avec un sourire, mais je la refusai avec un regard de désapprobation.

« En souvenir ? » me fit-elle à l'oreille.

Dans son dos, les spectres dansaient langoureusement sur les premiers accords de *One More Nightmare*, et parmi eux, Joshua cherchait Anita. Je la regardai, réellement blessé d'avoir affaire à un si beau fiasco, et acceptai la coupe, sans avoir l'intention de la vider.

Satisfaite, elle s'enfonça dans le bal, et se laissa trouver par Joshua. Tel un saint en pleine vision, il s'approcha d'elle à pas hésitants. Il était bien visible qu'il aurait voulu la saisir et la serrer fort contre lui, mais n'osait aucunement. Je souris de son incompetence, mais pas Anita, qui se blottit contre lui pour le réconforter, et lui murmura à l'oreille : « Tu es Joshua, c'est ça ? »

Il avait l'air aux anges qu'elle connût son nom.

« Oui, c'est ça. Et toi, comment on t'appelle ? »

Anita ne répondit pas immédiatement. Un fugace instant, son regard croisa le mien, un regard où je pus lire tous les regrets que le monde n'osait pas porter en lui. Elle leva vers lui un sourire lointain, qui dissimulait derrière un glacié de malice une mélancolie dont j'étais la source.

« Eh bien... Pour toi, je serai Anita. »

C'était une façon de me rejeter de sa vie. Comme un adieu officiel, comme un exorcisme final, un deuil. La phrase qui m'avait présenté à elle, trois siècles plus tôt, dans un bal éclairé et poli, où tout un chacun brillait de science et de richesse, et à laquelle elle avait répondu de ses petites lèvres rouges de jeune mortelle encore fraîche. À l'époque où je changeais de nom comme de chemise, habitude que je n'avais finalement pas perdue.

« Pour vous, je serai Anteo. »

— Eh bien... Pour vous je serai Anita.

— Vous êtes bien aimable, jeune fille. »

Ce souvenir me glaça le cœur et menaça de me tirer des larmes. Je croyais à l'époque avoir trouvé la perle de bonheur qui survivrait à la pierre que constituait mon cœur, exactement comme ce jour où je m'étais présenté à Anissa dans notre petite chapelle napolitaine.

Je m'éloignai pudiquement et les laissai danser parmi les spectres en décomposition qui feraient si peur à Joshua, un artifice bien facile qui fait toujours son effet. Les brumes blanches de la nuit masquaient les sanglots empathiques de mes fidèles tandis que j'errai dans les rues de Hollow Hill, en proie à l'accablement des siècles. J'aurais voulu revoir Anissa, mais la seule chaleur que je trouvais dans cette nuit d'un printemps raté émanait du verre de sang bouillonnant qui pendait à ma main.

Anita et son fardeau tremblotant reparurent bientôt dans le brouillard. Je les suivis patiemment jusqu'à la maison de Joshua, où nous pénétrâmes tous les trois. Vu son état, je ne prenais même pas la peine de me dissimuler à Joshua quand nous descendîmes à la cave, mais refusai d'aider Anita quand elle déplia le sofa en lit. Elle allongea Joshua avec tendresse, et s'étendit à son côté, lui murmurant des mots doux à l'oreille. Je ne saurais décrire ses sentiments pour la loque contre laquelle elle pressait son corps délectable, mais si sur le moment je n'y vis que l'approche du prédateur, le recul me fait envisager une véritable affection, dans laquelle j'avais peut-être mon rôle.

Le garçon la serrait dans ses bras en déclamant des serments de chevalier servant, qui tirèrent à Anita un sourire amusé, qu'elle me transmit d'un regard. Dans mon coin d'ombre, je me savais invisible, mais les yeux luisants d'Anita me trouvaient sans mal. Elle embrassa son cou à plusieurs reprises, manifestement dévorée par la faim, que mon sang n'avait pas suffi à effacer.

Leurs caresses et baisers se firent plus tendres, plus intimes. Je jalousais en silence celui qui se fondait en Anita, tant ce petit corps blanc appelait le toucher. Elle finit par lui retirer son t-shirt, le jetant à mes pieds, et découvrant un chapelet de perles noires qui roulait sur son torse modeste. Anita, assise sur lui, la tignasse ébouriffée, observa le chapelet un moment sans rien dire, avant de s'en saisir, de l'arracher d'un coup, tirant un léger cri de surprise au garçon, pour le lancer à l'aveugle en plein sur mon torse, où il rebondit, avant d'atterrir dans ma main, un joli chapelet, avec un christ souffrant, à la catholique, sur sa petite croix de métal symbiotique. J'enfonçais ce second souvenir dans ma poche, désireux de partir.

Anita prenait un malin plaisir à jeter tous leurs vêtements dans ma direction. Sous mes yeux, elle prit Joshua en elle, lui faisant l'amour comme la diablesse qu'elle était, mais me faisant face à moi, revendiquant sa piètre indépendance, le visage déformé par la rage au moment de

l'orgasme, les crocs saillants dans sa grimace, le front plissé d'amertume, tandis qu'elle s'étendait sur lui.

Elle s'enfouit dans ses bras, son sexe toujours fiché en elle, le laissant s'endormir dans ce cloaque empesté de vanille. Anita ne détacha pas un instant son regard du mien, même quand les mains du garçon rampèrent sur sa poitrine. Elle se laissa accaparer sans scrupules, tentant peut-être de me rendre jaloux.

Une fois sûr qu'il était endormi, je m'avançai hors de l'ombre.

« Comment c'était ? »

— Sans grand intérêt. Le meilleur reste à venir. C'était bien mieux avec toi, si c'est ce que tu voulais savoir. »

Évidemment, ce garçon s'était débrouillé comme un puceau, et Anita avait eu en trois siècles les meilleurs amants de l'histoire. Quelques fragments de nos nuits me revinrent en mémoire. J'étais incomparablement meilleur que ce minable, mille fois plus passionné que je ne l'étais avec Anissa, mais je ne montrai rien de l'odieuse fierté qui me bouffait les tripes. Je sentais toujours dans sa voix la rancune qui l'accablait, mais ses mœurs viciées ne m'attendrissaient pas, même mielleuses d'amour.

« Je rentre à Paris. Adieu. »

Elle mit un moment à me répondre. Un pli d'animosité s'était planté entre ses sourcils et ne voulait plus en partir, conférant à la noirceur de son regard une connotation de colère indélébile. En aucun cas je ne reviendrais la voir, elle le savait pertinemment. C'étaient là de vrais adieux, et si elle avait voulu me prouver la sincérité de ses sentiments à mon égard, son amour-propre de tueuse l'en empêchait. Je lui tournai le dos pour la dernière fois, mais avant que je mette le pied sur la première marche de l'escalier, elle me retint d'une question pleine d'illusions.

« Est-ce qu'on se reparlera ? »

— Je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

— Tu m'as déjà dit ça.

— Ça veut dire non.

— Alors ça n'a plus de sens. »

Je lui laissai le dernier mot et remontai l'escalier, mon verre à la main, abandonnant ce qui aurait pu devenir la déesse de mes nuits dans les bras du monde auquel elle appartenait – une éternelle génération d'adolescents en dérélition, imbue de sa misérable emprise sur les choses. Une pensée pour

Anissa, me traversa : elle aussi s'enfonçait ; et je me jurai de l'aider sitôt de retour à Paris.

J'étais dans le couloir qui menait à la sortie quand je croisai cette dame, qui devait être la mère de Joshua. Elle me demanda ce que je faisais debout à une heure si tardive, de sa voix hachée et fatiguée. Sans trop réfléchir à ce qui la faisait me confondre avec son fils, je posai une main affectueuse sur son cou, et lui donnai le baiser dont elle ne se défia pas. Son sang chargé de calmants me flanqua immédiatement le coup de fatigue que sa vie contrebalançait, et je vidai d'un trait son corps fatigué sans qu'elle comprenne ce qui lui arrivait.

Je traînai ensuite son cadavre jusqu'au treize, Poe Alley, sans prendre la peine de le dissimuler aux passants qui n'existaient pas, et l'abandonnai dans la cave, aux bons soins d'Anita, puis rentrai à Paris par le premier train.

J'arrivai dans l'aube naissante, mon verre à la main, et hésitai un moment devant la porte d'Anissa, mais j'étais d'une humeur trop hagarde pour la rejoindre, et lui préfèrai la froideur de mon propre lit.

Chapitre II

1

Joshua avait beau scruter les coins d'ombre, il ne voyait pas d'âmes asservies. Peut-être cela mettrait-il quelques nuits, et quoi qu'il en fût, ses premières heures d'immortalité le ravissaient. Les rues de Camden Town lui apparaissaient maintenant comme un grand terrain de chasse, dont il décida de profiter au mieux.

Du long pardessus subtilisé à Jessy, qui n'en avait plus besoin, il avait découpé les manches jusqu'aux coudes. Torse nu sous son cuir boutonné, il errait de pub en pub, attendant l'ouverture des night-clubs, affichant fièrement ses avant-bras musclés et un regard libertin. Il avait jusqu'à l'aube pour trouver sa victime, maintenant que la loi autorisait la vente d'alcool à toute heure du jour et de la nuit. Dans la foule excentrique, il ne jurait guère, mais parvenait tout de même à attirer quelques regards. À chaque instant, son couteau acéré dissimulé dans son dos criait famine, aussi assoiffé que lui-même d'un sang clapotant sous la langue. Ce n'était qu'une sécurité surannée : ce soir était consacré à l'inauguration de sa nouvelle dentition.

Bientôt vint l'heure de s'agiter. Joshua suivit hors du World's End la foule qui se dirigeait vers les clubs, prenant soin de repérer les moutons isolés. Il remarqua sans mal un jeune homme aux longs cheveux châains qui titubait vers une impasse, et l'y suivit nonchalamment, veillant à ne pas être vu. Le garçon s'enfonça jusqu'au fond de l'impasse, pour le plus grand plaisir de Joshua, où il ouvrit son pantalon et libéra un excédent de bière conséquent.

Joshua ne le laissa pas finir. Il empoigna la longue et grasse chevelure telle une anse, et précipita la tête qui y pendait contre le mur. L'autre eut à peine le temps de réagir qu'une tache rouge maculait la brique et ses cheveux. Il s'étala dans les détritiques qui parsemaient le sol, marinant dans sa pisse qui n'en finissait pas de couler. D'un coup de pied en plein crâne, Joshua s'assura son évanouissement. Le crâne ouvert du garçon répandait déjà sur le sol un sang carmin.

Il se pencha alors sur sa victime avec un rictus d'appétit. La grosse veine verte du cou battait plus que jamais, gonflée et alléchante. Joshua s'y intéressa de plus près, la humant avec délectation, sentant ses vibrations sous sa lèvre exploratrice. Il releva le menton du jeune homme, tendant sa gorge au maximum et plaça ses canines sur la veine palpitante, avant de décider que quelque chose lui déplaisait. Était-ce la benne à ordures qui empestait toute l'allée, ou l'odeur obsédante et la fumée de la pisse dont sa victime s'imbibait ? Ce garçon ne lui plaisait pas vraiment, il n'en voulait pas comme première victime. Il lui fallait une fille.

Il était temps d'abandonner cette proie sans intérêt. Joshua avait beaucoup appris des enseignements d'Anita, bien qu'ils ne lui fussent pas destinés : pour éviter d'attirer l'attention sur cette agression incompréhensible, il tira le portefeuille du garçon, et laissa choir son corps inerte dans la benne.

Paul Emmersfield, vingt-trois ans, résidait par le passé à Chelsea, maintenant clans une poubelle à Camden, et possédait une cinquantaine de livres et des poussières. De quoi payer une bonne soirée à Joshua, qui, de toute façon, était à sec.

Il jeta son dévolu sur l'Underworld, auquel il avait fini par s'attacher. Le stroboscope battait sur une foule noire qui s'agitait sur une cadence électronique. Joshua ne prit pas la peine de se mêler à la foule, et se contenta d'observer l'agitation, dos à un mur, les bras croisés. Viendrait bien un regard pour croiser le sien, un esprit esseulé facile à captiver, dont il pourrait disposer à sa guise.

À quelques mètres de lui, contre le même mur, une jeune fille le regardait. Sa coupe au carré court et sa petite frange noire arrondissaient encore son visage aux fossettes poupines. Quand Joshua lui sourit, elle se décolla du mur pour venir jusqu'à lui. Avec ses cheveux sur les yeux où filtrait la lumière du stroboscope et sa barbe mal rasée qui lui avait permis d'entrer malgré son jeune âge, Joshua se sentait d'un charme intolérable. La fille se pencha à son oreille. Elle lui appartenait déjà.

passes une bonne soirée ?

« Salut, lui fit-elle.

— Salut.

— Tu passes une bonne soirée ?

— Excellente. »

La prolixité n'avait jamais fait partie des qualités des vampires, disait Anita. Inutile de se répandre en conjectures : le charme implique de se faire désirer.

« J'aimerais y être pour quelque chose, sourit-elle.

— Oh ! Ne crois pas que n'y être pour rien ! s'exclama Joshua en dégageant une mèche de cheveux qui couvrait son œil, et décochant un sourire tapageur.

— C'est gentil rit-elle. Je pensais plutôt à quelque chose de plus... chimique, Tu vois le genre ?

— Je préfère les drogues naturelles. T'as quoi ?

— Speed, taz, acides. Il m'en reste pas beaucoup. »

Avait-il le droit ? Excellente question. Pour sûr il en voulait, mais il savait l'effet qu'une infraction au code alimentaire pouvait engendrer, pour avoir vu Jessy se vider complètement à cause d'une simple gorgée de bière. Mais un acide, ça ne s'avalait pas. Pouvait-il se le permettre ?

« Bonne idée », finit-il par répondre, poussé par la curiosité.

Il produisit la liasse de Paul. Sacré Paul, toujours là pour satisfaire les caprices de ses amis. La fille lui sourit en lui tendant tout ce qui lui restait à vendre. Parmi le tout, une enveloppe dans laquelle s'étiolaient ses derniers tampons imbibés du précieux éther, Joshua s'en saisit d'un, et glissa l'enveloppe dans sa poche. En temps normal, il serait volontiers allé danser seul pour profiter de sa massive acquisition, mais cette soirée n'avait rien de normal, et la fille avait mordu à son hameçon. Il plaça le tampon sur sa langue et le laissa s'effriter contre son palais, en se penchant à l'oreille de la fille : « Viens danser avec moi », dit-il.

Elle se contenta de lui sourire. Joshua insista.

« Tu ne vas pas passer ta nuit ici. Viens danser avec moi. Tu as gagné ta soirée et tu n'as plus rien à vendre. Danse avec moi. »

Il la saisit par la main et la tira vers la lumière. Elle ne résista pas, ce dont Joshua se délecta : les mailles barbelées de ses filets se resserraient lentement. Ses premiers pas étaient assurés, mais bientôt la lumière multicolore se mêla aux étoiles rétinienne de l'acide. Avant de perdre pied dans la réalité, Joshua tira un autre tampon et le tendit à sa fournisseuse avec un sourire. Elle l'accepta galamment et le mena d'un doigt infantile jusqu'à sa bouche charnue.

Leurs corps se rapprochèrent dans le vacarme assourdissant, trouvèrent un rythme satisfaisant pour eux deux. Les yeux fermés, Joshua contemplait

placidement les chants que l'acide ajoutait à la musique, les échiquiers dorés qui clignotaient sous ses paupières, et la gravité faiblissante qui lui remplissait le corps et le cœur d'une joie incomprise.

Il était maintenant assez près pour prendre la fille par les hanches, ce qu'il fit sans retenue. Elle ne sembla pas s'en formaliser, bien au contraire, et posa le visage contre son torse, s'aventurant même à déboutonner son manteau sous lequel il ne portait rien. Durant ces quelques mois d'insanité, son corps avait brûlé toute graisse excédentaire, et il ne subsistait de l'adolescent pataud qu'une pile de muscles noueux et luisants de sueur sale.

Mais l'assurance que respirait cette étreinte semblait satisfaire la gamine qui moisissait entre ses bras. Joshua voyait déjà son corps blanc luire dans les ténèbres, vidé jusqu'à la dernière goutte de son sang crépitant et parfumé à l'acide. Elle se rapprochait, se serrait, se frottait, glissait et remuait en rythme contre Joshua, parvenant même à ériger en son giron une étincelle d'excitation qui ne demandait qu'à se répandre.

Ils dansèrent ainsi une heure ou deux, durant lesquelles leurs lèvres se trouvèrent, se perdirent, se tuméfièrent de solitude, se retrouvèrent, désenflèrent, blanchirent, autant de fantasques sensations suscitées par l'acide, amplifiées par la fille.

La musique s'emmitouflait dans leurs oreilles quand ils décidèrent de partir. Dehors, le froid les rappela à une réalité qui ne leur plut pas, aussi décidèrent-ils de ne pas le sentir, et de prendre le premier bus qui leur plairait. Joshua, s'agrippant aux bribes de conscience qui passaient çà et là, parvint à reconnaître celui qu'il prenait pour rentrer chez lui, et invita la jeune fille à le suivre.

Au fond du bus à double étage, leurs embrassades ressemblaient à celles d'un couple au bord des fiançailles, mais Joshua n'aurait même pas pu nier cette apparence. Les yeux fermés et la cage thoracique encore vibrante, tous deux s'efforçaient de ne pas se disloquer de l'atmosphère du club, où leur esprit était resté à la traîne.

Ils parvinrent à Hollow Hill sans trop s'en rendre compte. On aurait plutôt dit que la ville s'était déplacée jusqu'à eux, dans son manteau brumeux enveloppant maintenant le bus qui les avait déposés, et absorbant sa lumière blanche dans une nuit grise. Joshua trouva son chemin jusque chez lui, virevoltant de rue en rue, la main de la fille vissée dans la sienne.

Elle remarqua en s'esclaffant l'état de sa cuisine, mais il ne releva pas son observation et l'entraîna à la cave, où elle se répandit joyeusement parmi les draps poisseux. Une longue bosse sur un côté du lit la dérangeait, mais quand elle voulut en retirer les draps pour découvrir de quoi il s'agissait, Joshua l'en défendit.

Il lui purlécha le cou, caressa son ventre et ses seins lourds, massa ses hanches chevalines et son aine puante, jaillissant d'entre ses cuisses comme un mauvais génie. Lui grognait de satisfaction ainsi qu'un lion à la tête enfournée dans une carcasse de gazelle ; elle, riait doucement de l'excitation animale de Joshua, mais ces bruits ne le rendaient que plus affairé. Ses seins gras n'avait rien à voir avec la poitrine raffinée d'Anita, mais il appréciait cette masse remuante et sensible où une caresse tirait gémissements et soupirs à la bouche pulpeuse vers laquelle il revenait sans cesse.

Il lui fallut l'extraire à la hâte de ses vêtements, et lécher son con gluant pour enfin parvenir à pénétrer son cloaque de chaleur. Elle ne se débattait pas, en pleine hallucination, semblant même faire l'amour à un fantôme tant elle l'ignorait. Mais son visage déconfit et sa façon obsessionnelle de se masser les seins elle-même déplaisait à Joshua : il avait non seulement l'impression de bourrer une absente, mais surtout lui était-il impossible de la mordre tant qu'elle continuerait à exprimer, les yeux fermés, le désir d'un inconnu.

Quand il l'invita à se retourner, la fille se fit prier. Il caressa ses fesses pour l'y inviter, palpant une quantité d'irrégularités, se retirant finalement pour la pousser avec plus d'insistance. La fille rechigna un moment, avant de se laisser faire avec réticence.

Ses fesses rondes et blanches étaient couvertes de cicatrices : coups de couteau, marques de cigarettes, pinces chauffées à blanc et autant de marques d'un, ou de plusieurs amants abusifs et passionnés. Peu lui importait de ne pas être le premier, et tandis qu'affleuraient les premiers soupçons d'un plaisir précoce, Joshua se pencha sur sa gorge.

Il ne savait pas trop quand mordre, et le fit avant de jouir vraiment. La fille eut d'abord des cris de plaisir, avant de céder à une douleur pathétique et honteuse, certainement pas érotique. Elle se débattit, tenta de s'éloigner, en tirant sur le drap. La longue bosse dévoila un squelette abîmé, noir de suie, coincé dans une pose unique et éternelle le squelette de Jessy. Elle hurla de terreur : c'en était trop pour le plaisir de Joshua, et il lui plaina son

couteau dans le dos. La lame pénétra le corps blanchâtre entre deux côtes, à travers une viande dure et un cœur nouveau.

Un sang vermeil jaillit de la plaie, sur lequel Joshua se jeta pendant que la fille hurlait de surprise. Il accéléra son mouvement en se gorgeant de son sang, mais tandis qu'elle essayait de s'éloigner, incertaine de sa blessure, il lui planta à nouveau son couteau en pleine gorge.

Elle eut un rôle de cochon égorgé, perdant son sang à flots, par ses plaies, par le nez et la bouche, mais Joshua était vissé à sa gorge, sur les marques rondes de son premier assaut, avalant goulûment son fluide langoureux. Il cracha son orgasme en lui lacérant le dos, réalisant que ses canines n'étaient pas longues.

Mais ce n'était pas grave.

La fille eut droit à un dernier cri de surprise, et au rire satisfait de Joshua, puis tout plongea dans les ténèbres. Squelette noir, dos douloureux, violeur encapé.

Des nuits comme celle là, Joshua en voulait d'autres. Il se reposa contre le mur, bite saillante et suintante, le ventre maculé du sang de sa victime, abandonnant la fille à sa découverte morbide. Il plongea deux doigts dans le con où il avait joui si férocement, qu'il ressortit poisseux d'un mélange blanchâtre. Il porta la mixture à ses lèvres, l'y étalant comme jadis Jessy s'était amusé à le maquiller, mêlant le sang encore chaud au mélange déjà frais de foutre et de mouille. Délicieux abandon parmi les cadavres. À son tour, repu, Joshua céda à son Morphée.

2

Melinda alla se parfaire une beauté aux toilettes. L'ambiance feutrée de la soirée lui plaisait terriblement, et sa proie de ce soir semblait nettement plus manuelle que les précédentes. Face au large miroir, elle peignit ses lèvres rosées d'un rouge onctueux qui la rendait dangereusement désirable. Elle remit en place sa chevelure éternellement platinée, et s'apprêta complètement à jouir de son immortalité, quand le garçon passa la porte.

Certes, la présence d'un individu de la gent masculine dans la pièce des demoiselles constituait un outrage, mais Melinda avait de longtemps dépassé ce stade. Même l'air visiblement débauché du garçon la laissait indifférente, avec son pardessus découpé aux manches, son torse calleux dénudé transpirant un liquide presque noir, ses cheveux ternes qui s'effondraient sur ses yeux injectés de sang, sa barbe mal arrangée... « Un drogué de plus qui a perdu le chemin des toilettes masculines » se dit-elle. Puis elle crut le reconnaître.

Il s'avança jusqu'au lavabo qui jouxtait le sien, laissa un moment l'eau couler dans ses mains moites, avant de se rincer le visage avec une satisfaction non dissimulée. À son côté, Melinda joua les indifférentes, pour ne pas l'encourager. Il se massa la barbe un moment, ses yeux rosâtres rivés sur ceux de son reflet, qui dérivèrent d'un coup vers celui de Melinda.

Un sourire.

Elle ne le lui rendit pas. Du reste, s'agissait-il d'un sourire de charme ou de contentement ? Le jeune homme écarquilla la mâchoire en un trop large rictus, et tira de sa poche un bout de papier froissé qu'il fit glisser vers Melinda. À ce stade, elle avait reconnu Joshua, pourtant méconnaissable, torturé par le vice et l'insanité dans laquelle il baignait visiblement depuis le départ d'Anita. Elle saisit le bout de papier, ne manqua pas son clin d'œil, et il quitta la pièce.

Melinda attendit que la porte soit refermée pour déplier le message. Il s'agissait d'une coupure de presse. Un fait divers sans intérêt, qu'elle avait peut-être lu sans y prêter attention. « Série de meurtres à l'arme blanche » titrait le papier.

Le cadavre d'un prétendant temporaire sur ses genoux, Anita tira une bouffée de la dernière cigarette qu'elle lui avait accordée, puis volée. Il

avait de longs cheveux noirs, mais sa grande taille et sa musculature trop évidente lui interdisait toute ressemblance avec...

Enfin, peu importait.

La Philip Morris grésillait dans la lumière tamisée de l'appartement de Melinda. Anita finit par laisser choir le cadavre pour pouvoir étendre ses jambes sur le sofa, mais ne trouva pas de position vraiment confortable.

Ses nuits manquaient d'intérêt. Depuis le départ d'Anteo, bien sûr, son existence manquait tout simplement de sens. Elle avait tant espéré le revoir... sans jamais s'attendre à le décevoir de nouveau.

La porte s'ouvrit sur une Melinda en bonne compagnie. Un homme large d'épaules, aux mains puissantes et soigneusement manucurées salua Anita, un flot d'alcool anesthésiant ses jugements.

« Holà ! Votre ami n'a pas l'air bien, mademoiselle.

— Il est un peu patraque. Oubliez-le, fit-elle.

— Sean et moi allons dans ma chambre, Anita. Bonne nuit.

— Elle pourrait peut-être venir avec nous ? releva Sean avec un clin d'œil exempt de subtilité. »

Melinda jeta un regard de négation agressive à Anita, qui tirait sur sa cigarette.

« Ma foi, pourquoi pas ? » fit cette dernière.

Un bras autour de leurs épaules à toutes deux, Sean mourut, ses dernières gouttes de sang arrachées par ses deux amantes qui lapaient à sa gorge déchirée.

« Ne refais jamais ça, murmura Melinda.

— Sinon quoi ? »

Un silence.

« Commence déjà par réparer tes conneries, ma jolie. Je suis tombée sur ton Joshua, ce soir. Un vrai déchet.

— Je me tape royalement de Joshua, poupée. Qu'il crève.

— À mon avis tu ferais mieux de t'en occuper toi-même. »

Elle se dégagea de l'étreinte glacée de Sean pour fouiller dans son sac à main, duquel elle tira l'article plié en quatre, qu'elle tendit à Anita.

Anita avait depuis longtemps cessé de regarder le ciel, mais une acide mélancolie la fit se tourner vers les étoiles ce soir là. La lune était rousse : les démons étaient à l'œuvre. Sans blague. Il lui fallait de la compagnie à

tout prix. La proximité de Melinda n'avait rien de désagréable, mais n'étouffait en rien le sentiment aigre de solitude qui obstruait ses méditations.

Elle repensa à sa victime du soir. Il aurait pu être agréable de s'abandonner un peu à ces bras puissants de latino ; pourquoi son appétit dévorant lui ôtait-il toujours ses amants ?

Elle monta dans sa voiture et mit les gaz vers Hollow Hill. Combien de temps la séparait du départ d'Anteo ? Un mois ? Une saison ? Elle ne comptait plus les jours, laissait sa vie aller à une monotonie déliquescence, passant parfois des heures dépassionnées devant son miroir à se maquiller. Le temps s'était radouci, sans aucune influence sur sa garde robe. Elle roula dans le silence, l'autoradio luisant n'attirant pas son attention. Anita n'était vraiment mélomane ; c'était par esprit pratique qu'elle passait ses nuits dans des clubs.

Le chemin menant à Hollow Hill lui était devenu agréablement familier. Le parcourir de nouveau lui évoquait un pèlerinage bienfaisant, qui occultait affectueusement le vide de ses nuits. La maison de Joshua n'avait en rien changé depuis cette nuit où elle s'était gorgée du sang de Jessy. Elle gara sa voiture à proximité et passa la porte qui n'était jamais fermée.

Dans la cuisine, elle découvrit les traces noires qu'elle devinait dues à la combustion de Jessy. Dans la table étaient incrustés en profondeur les points de contact du corps et du bois : coudes, talons, fesses, et l'arrière du crâne. Elle effleura nonchalamment ces stigmates calcinés avant de s'éloigner de la cuisine.

La maison était déserte. Une odeur discrète de putréfaction provenait de la cave, qu'elle devinait sans mal le lieu des méfaits. Prenant son temps, elle s'enfonça dans les ténèbres souterraines, les mains plongées dans les poches de son long manteau. Les draps aussi bien que le sol étaient maculés de sang. Des bouts de cartilage tramaient çà et là, laissés à l'abandon et à la pourriture après un découpage maladroit. Sur le mur où elle et Jessy punaisaient les pièces d'identités de leurs victimes, une multitude de nouvelles cartes tachées de sang avaient fait leur apparition.

Indifférente à l'odeur et à l'obscurité, elle se pencha sur le lit. Sous un linceul encrassé de sang séché, le squelette carbonisé de Jessy demeurait. paralysé dans l'éternelle consternation que son Joshua avait suscité en lui à l'instant fatal. Ses crocs charbonneux tentaient une dernière fois de mordre une proie absente, figés à la dernière seconde dans une figure de survie

animale. Anita se pencha au dessus du crâne houleux de Jessy et déposa sur ses dents innocentes un baiser tendre. Le pauvre garçon n'avait rien mérité de ce qu'il avait eu.

Elle s'éloigna de l'autel sacrificiel pour scruter les ténèbres de la pièce. Dans ce coin où s'était tenu Anteo, elle chercha à rassembler les dernières parcelles d'air qu'il avait respirées, ou peut-être teintées de son parfum, mais n'aspira qu'une poussière viciée. Elle faisait demi-tour quand son pied roula sur un objet rond.

Écartant sa bottine, elle découvrit une perle noire du chapelet que Joshua portait durant leur première nuit. Elle se pencha pour la ramasser. La nuit lui revint en esprit dans les moindres détails. Anteo prostré dans ce coin, elle plantée sur Joshua, le chapelet qui vole d'elle à lui...

Elle n'était qu'une perle à son chapelet, se dit-elle. Cela lui tordit le cœur. Indissociable dans la multitude, entité privée d'identité, définie uniquement par la masse à laquelle elle appartenait. Si Anteo agissait comme elle, il tentait sans arrêt de retrouver celle qui lui avait donné son sang, allant de déception en déception à chaque enfantement, et elle, Anita, n'était qu'un échec de plus. Une perle à son chapelet.

Tout n'était pas noir néanmoins : Anteo était bel et bien parti avec le chapelet, ne se refusant pas complètement à la garder dans sa mémoire. Cette seule pensée lui réchauffait le cœur sans commune mesure. L'espoir. L'espoir lui était permis d'un jour le retrouver, de connaître de nouveau la douceur de son étreinte, de sa voix susurrant des mots d'amour dans sa langue natale à laquelle il revenait chaque fois qu'il cherchait la sincérité. Elle serra la perle dans le creux de sa main, à s'en faire mal. Quelques larmes coulèrent sur ses doigts aux phalanges blanchies. Tristesse de ne pouvoir faire qu'attendre la guérison du temps.

3

Anita réprimait ses sanglots qui se changeaient en spasmes, quand un bruit envahit le rez-de-chaussée. Les pas de deux personnes, titubant allègrement, résonnèrent dans toute la maison. Elle se redressa dans son coin d'ombre, laissant Joshua et sa victime du soir la rejoindre dans l'alcôve nauséabonde. La porte de la cave s'ouvrit, inondant l'escalier de lumière, et une fille dévala les marches en roulant. Le choc de sa tête contre le sol cimenté de la cave retentit douloureusement. La fille, une petite brune très mince, se prit la tête à deux mains, maugréant de douleur.

« T'es con ! Je me suis fait mal... »

La pauvrete ne s'attendait à rien, mais cela n'avait rien de suffisant pour qu'Anita la prenne en pitié. Au contraire, elle observa le spectacle avec un intérêt nouveau. Marche par marche, prenant son temps, Joshua descendit lourdement l'escalier, sa nuque bancale laissait sa tête balloter de part et d'autre, lui conférant un air suffoquant en parfait accord avec son pardessus ouvert sur un torse qu'elle reconnaissait à peine.

« Je suis désolée, chérie. Vraiment... désolé. »

La fille semblait commencer à se rendre compte de l'infâme odeur qui régnait dans cette pièce. Joshua se pencha sur elle pour l'embrasser, s'étendant à quatre pattes comme une prison, la paume des mains à plat sur le béton poussiéreux. Elle se redressa et l'adossa contre le mur, caressant avec plaisir son torse et ses épaules. Lui l'enserrait, et se retenait de rire en l'embrassant. Les mains de la fille s'infiltraient partout : dans son col, entre ses cuisses, derrière son dos. Joshua se raidit et la repoussa. Visiblement ivre, la fille marqua son incompréhension. Joshua la repoussa sur le lit, dans la grande mare de sang croûté qui recouvrait ses draps.

L'obscurité complète empêchait la fille de comprendre sur quoi elle était allongée, mais parfois un caillot froid de sang caillé venait effleurer son corps, lui tirant des gémissements paniqués qu'ignorait Joshua. Il était trop affairé à lui lécher les peaux fines, et quand les doigts délicats de la fille trouvèrent la cage thoracique de Jessy, qui se craquela de honte, il tenta de lui retirer son pantalon. Joshua laissa échapper un petit rire mesquin. La fille tâta le squelette encore un moment. Anita pouvait lire sur son visage le rejet de l'évidence qui se dessinait entre ses doigts d'aveugle.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Cedric ? » dit-elle.

Pour seule réponse, « Cedric » laissa choir son manteau comme une robe cérémoniale, et rampa sur elle à la façon d'un prédateur ou un amant affamé. Mais la fille continuait à tâter les ossements.

« T'as un squelette dans ton lit, c'est ça ? »

Joshua prit une minute pour répondre.

« Ouais. Il est cool, hein ? »

— Euh... T'es vraiment un mec bizarre.

— Tu trouves ? »

Joshua bâilla à s'en décrocher la mâchoire, tira son couteau, et le planta dans le torse de sa conquête.

Un silence d'un instant s'établit, comme si la fille n'était pas sûre d'avoir senti un corps glacé diviser ses chairs, fouiller ses tissus et les séparer sèchement. Joshua retira la lame d'un geste brusque et commença à la larder frénétiquement de coups aveugles, suffisants à tirer à la fille hurlements, râles et gargouillis. Son corps se disloqua, envoyant des petits fragments osseux traverser l'espace de la cave.

Quand il n'en demeura qu'une charpie insensée, il se mit à laper dans ses entrailles une flaque de sang qui s'y était formée. Ayant demeuré d'un silence de roche durant toute son opération, il se laissa aller à un léger rire de satisfaction. Une de ses mains se perdit entre les cuisses de la fille, à la recherche d'une fente supplémentaire. Il trouva ce qu'il cherchait et y enfonça deux doigts calleux en sirotant comme un bouillon le ventre de sa victime. Son pantalon lui devint insupportable, et il s'en défit pour jouir du cadavre sanguinolent par tous les trous, ou presque.

Anita observa la scène dans son ensemble avec un flegme d'immortelle. Joshua suscitait en elle moins de dégoût que de mépris. Elle s'apprêtait à se diriger vers lui pour lui rompre le cou, quand il arracha à sa proie un collier qu'il lança derrière lui à l'aveuglette, pour mieux profiter du cou blanc largement entaillé. La petite croix d'argent atterrit sur le plexus d'Anita, rebondit, pour finir dans la paume de sa main ouverte, à côté de la perle. Prise de court, elle fixa la croix un long moment.

Pour la toute première fois, elle se trouvait dans la position qu'avait occupée Anteo. Devant elle, la revendication d'un vice fier et ignoble dont elle était la source, qu'elle n'approuvait pas, mais auquel elle pouvait mettre fin de sa seule volonté. Tuer Joshua à cet instant là aurait signifié l'intolérance de son chemin, et ce n'était pas la façon dont Anteo avait agi.

Tuer Joshua, et ne jamais comprendre Anteo, ne jamais s'en rapprocher, ou laisser le garçon en paix. Le choix était vite fait.

Joshua s'était assoupi entre les bras décharnés de sa jolie victime. Elle l'observa un moment, se dirigea vers lui, laissant la croix reprendre sa place dans les ténèbres. Les cheveux gras de Joshua s'amoncelaient en paquets qu'Anita écrasait entre ses doigts. Le visage et le corps couvert de sang séché, il ressemblait à un bébé refusant d'avaler sa bouillie. Et Anita était seule responsable de cet état. Mauvaise mère.

Quelques cheveux fourchus lui étaient restés entre les doigts. Elle les passa précautionneusement dans la boucle de la perle dont elle ne s'était pas séparée, et les noua ensemble, en un colifichet porte-bonheur, puis quitta la maison.

Poe Alley n'avait pas non plus changé, ruelle décrépite où seul le croassement des corbeaux fouillant les poubelles d'ouvriers rompait le silence. Le crâne de vache s'empoussiérait toujours au dessus de la porte du numéro treize. Les bouteilles n'avaient pas bougé. Même le verre que Joshua avait brisé brillait toujours sur le parquet grinçant. Dans la cave, le cadavre trempait inlassablement, boursoufflé par son séjour dans son bain de révélateur.

Elle pressa l'interrupteur, inondant le sous-sol d'une lueur cramoisie. Sur le parquet les quelques traces qu'avait laissé le cadavre de la mère de Joshua disparaissaient déjà. Les flacons, l'appareil photo, la baignoire, le matelas pourrissant, la pellicule, rien n'avait bougé. Elle se saisit de la bobine et la déroula dans la semi obscurité. D'après Anteo, elle avait des progrès à faire en développement, et il lui restait trente et une poses sur lesquelles s'exercer.

Elle découpa le dernier photogramme au cutter, le plaçant dans le projecteur, imbibant son image dans une feuille de papier photo. Dans la baignoire de révélateur, sous les yeux enflés de l'ancien photographe, la silhouette noire d'Anteo lui apparut, un sourire flou sur un visage presque invisible, le corps d'un noir charbonneux et répandu hors de ses limites. Une par une, toutes les autres prises suivirent le même traitement, perdant leur netteté avec la plus invraisemblable constance. Parfois sauvait-elle un coin de vêtement, parfois une mèche de cheveux, mais l'ensemble n'était constitué que d'un défilé de trente figures dépolies, maculées, évaporées, incomprises.

Vint le tout premier photogramme. Avec tous les soins du monde, le cœur amer de son incapacité à fixer l'image d'Anteo, elle laissa la feuille tremper plus longtemps que les autres, s'efforçant de patienter, pourtant incapable de ne pas arracher la photographie à sa marinade pour en vérifier la qualité. Une heure entière s'écoula peut-être, voyant Anita figée devant son bac où flottait une photo indécise. Ses larmes salines se mêlaient au produit, ingrédient perturbateur.

Dehors, l'aurore approchait lentement, faisant papilloter ses paupières. Sur la feuille était apparue l'habituelle silhouette noire, qui se dessinait lentement en quelque chose de plus net. Ici apparut un bouton de chemise, là un lacet, là encore un doigt, ici une joue, et là un bout d'œil. Grisée par sa réussite, Anita tira la photo du bain sans prendre soin de la placer dans le bac de fixatif. Elle l'approcha de son œil, cherchant à percevoir les sentiments qui transparaissent peut-être de la photo. Dans sa main, qui marquait les bords de la photographie, Anteo se dressait à l'ancienne, rigide comme un piquet, fixant l'objectif avec une expression d'un vide frigorifiant. Un regard dans lequel on aurait pu tout mettre.

Son cœur se mit à battre la chamade, d'un soulagement syncopé. Elle tituba jusqu'au matelas où elle se laissa choir de tout son long, serra la photo contre son cœur, froissant le visage flou d'Anteo contre sa poitrine. Des photographies d'Anteo, elle en avait déjà possédées, des tableaux même, les représentant tous deux à travers les époques. Des représentations qui avaient toujours survécu à leurs nombreuses ruptures, une population d'Anteos et d'Anitas figés qui s'enrichissait à chacune de leurs rencontres, chaque fois qu'ils réalisaient leur solitude. Elle aurait pu en remplir toute la maison, si un demi-siècle auparavant elle n'avait pas tout brûlé, laissant leurs petits corps se consumer et les fragments brûlés s'envoler comme autant d'âmes froissées. « Plus jamais » pensa-t-elle, « Il avait dit qu'il ne voudrait plus jamais me revoir ». Et il avait menti.

Anita sombra dans un sommeil forcé par l'aurore, les lèvres effleurant le visage photographié d'Anteo, une réplique floue qui ne tenterait pas de s'échapper de ses mains crispées.

Chapitre III

I

Dès que la nuit fut tombée, je n'attendis pas de m'être nourri et descendis chez Anissa, espérant qu'elle aurait quitté l'hôpital. Je m'arrêtai un moment sur le pallier, surpris d'entendre une mélodie sourde de son appartement. Je me trouvais réduit à toquer à la porte dont je ne possédais pas la clé, abominable sentiment d'intrusion. Le bruit du judas se fit entendre, je restai impassible, souriant néanmoins, mais la porte prenait son temps pour s'ouvrir. De l'autre côté, j'entendis une voix de garçon héler : « Anissa, c'est ton pote, le vieux. Je lui ouvre ? »

J'eus le temps de me refroidir à l'idée de la présence des trois indésirables, et ne fis aucun effort pour avoir l'air aimable quand la porte s'ouvrit sur le plus petit des trois, avec ses pointes châtain, celui qui avait fui avant que je ne lui épargne le cerbelle sur un mètre de trottoir.

Je le poussai de mon chemin et pénétrai l'autre bruyant où la voix grinçante de Trent Reznor beuglait que dieu était mort, et que tout le monde s'en foutait. Dans le salon, je trouvai Anissa avachie sur son canapé de cuir noir, si semblable au spectacle que m'avait offert Anita à Londres. Sa main tenait une longue pipe d'ébène qui dégageait une fumée d'un gris bleuté rappelant celle de l'opium. Certains tabacs parviennent à imiter cette couleur, pourtant c'était bien l'odeur de la crème de pavot consommée qui parfumait la pièce.

Également vautrés sur leurs fauteuils, les deux acolytes tournèrent vers moi leurs têtes aux yeux cernés, mal rasés, à l'air insupportablement satisfait, mais je ne leur accordai pas un regard. Un silence gênant avait envahi les lieux avec moi. Anissa ne semblait pas se réjouir de ma présence ; il était vrai que je ne l'avais laissée que deux nuits, qui me paraissaient autant de siècles. J'errai sans but dans la pièce, examinant avec une fausse attention la boîte du disque de *Nine Inch Nails*, mais ne faisais qu'espérer un mouvement d'Anissa à mon égard. Une parole, un geste, un sourire, peu m'importait pourvu quelle ne me place pas en dessous de ces croulantes épaves qui tournaient vers moi leur regard pervers, avec leur air de supériorité imbécile.

Et pourtant ils avaient bien raison de l'arborer Je me rendis compte que leur présence ne pouvait être due qu'à une requête d'Anissa elle-même. Jamais le genre de personnes qu'ils étaient n'aurait tenté de renouer contact après une séparation telle qu'ils l'avaient connue trois nuits plus tôt.

J'hésitai un moment avant de prendre la parole, j'aurais voulu tenir un discours moraliste à Anissa, mais elle me fit le plaisir de me précéder : « Mon père est mort aujourd'hui, Livio. »

Je n'eus pas honte d'avoir oublié son père, mais cet élément ne simplifiait en rien la situation.

« Désolé, fis-je.

— Ils m'ont dit qu'il n'a pas souffert. Qu'il ne s'est rendu compte de rien, en vérité. Je ne sais pas si je dois m'en réjouir, tu sais. »

Je ne suis pas prêtre, et encore moins fossoyeur. Ce qui se passe après la mort n'est pas de mon ressort, du moment que je n'asservis pas l'âme en vidant le corps de sa vie liquide. Je ne répondis rien.

« Je te dis ça parce que je n'ai pas envie que tu te sentes coupable, tu comprends. Mais en même temps je suis orpheline maintenant. Et j'ai tout juste seize ans. Un vrai drame social. »

Elle aspira une longue bouffée de sa pipe noire. Qu'avait-elle dit à ces idiots ? Qu'avait-elle laissé comprendre à ces esprits inférieurs qui s'empresseraient de me nuire sitôt qu'ils le pourraient ? Pour m'avoir vu briser le crâne de son père je ne lui tins pas rigueur de cette remarque hostile, pourtant je craignais qu'elle ne soie pas en mesure de contenir la situation toute seule : ce serait mon aide ou celle des *autres*. Le malaise me vrillait l'estomac. Je ne répondis rien et traversai la pièce en regardant Anissa. Toute fragilité qui subsistait en elle tremblotait sous la carapace d'un cynisme que je ne lui avais jamais connu.

« Et toi, tu as retrouvé ce que tu cherchais, mon bel amour ? »

Cette idée de cynisme m'obnubilait dès lors ; j'étais incapable de ne pas le relever dans chacune de ses paroles. Je lui répondis néanmoins, mais surtout par politesse :

« Je l'ai trouvé, Anissa. Je t'en parlerai avec plaisir quand nous serons seuls. »

Espérant par là provoquer le départ des trois parasites, je n'obtins qu'un léger rire du plus grand, auquel les deux autres firent écho, depuis leur transe narcotique.

Je décidai de les laisser s'anéantir entre eux et errai à travers l'appartement. La tache de sang n'avait pas été effacée de la porte d'Anissa là où le crâne de son père l'avait percutée. Le drap de lit non plus n'avait pas été changé. Je comprenais bien la difficulté qu'elle devait éprouver à pareil ménage, mais n'imaginai pas ma doucette dormir dans ces draps souillés. Plus probablement elle devait dormir dans le lit de son père, plus loin dans le couloir, apercevant la tache chaque matin et chaque soir.

Je retournai vers elle avec l'intention de lui souhaiter bonne nuit. Sa bouche avait un goût opiacé qui s'accordait avec la sensualité malsaine de son regard.

« Passe me voir, je serai chez moi, murmurai-je. »

Elle ne répondit rien, se contentant de nettoyer sa bouche d'une volute d'opium, et me regarda sans un mot lui tourner le dos pour quitter son appartement.

Je remontai chez moi, désolé, hagard, m'effondrant presque de chagrin dans l'escalier. Sur ma table de nuit, le sang d'Anita devint mon confident. Je le menai à mon bureau et commençai à transcrire mon histoire avec Anita. J'archivai tout, de notre rencontre à noire rupture finale en 1930. Ce récit, je le faisais pour Anissa, pour qu'elle ne suive pas le même chemin.

Je racontai le goût d'Anita pour le sang d'immortel. Je racontai son besoin maladif de me mordre quand nous faisons l'amour. Je racontai sa première création, un garçon dont elle avait fait mon portrait craché, jeune vampire auquel elle avait même tout appris, et qu'elle saigna à blanc sous mes yeux ébahis. Je racontai notre première rupture, quand, après quelle m'ait vidé de la moitié de mon sang, je l'avais giflée si fort qu'elle en avait été expulsée par la fenêtre. Je racontai comment nous nous étions remis ensemble au début du dix-neuvième siècle, après nous être retrouvés par hasard dans un opéra allemand. Je ne manquai pas de préciser dans mon récit que la thèse du hasard n'était pas celle que je favorisais, persuadé d'avoir été filé tout ce temps.

Je racontai nos escapades nocturnes, nos massacres de familles entières, nos orgies sanglantes, nos meurtres d'autres vampires, dont elle se gorgeait systématiquement. Je racontai nos voyages, nos débats, nos amours parallèles, qui ne manquaient jamais de se terminer en boucheries. Je racontai la sculpture sur chair à mon effigie que je découvris une nuit dans notre cave, et la seconde rupture qui s'ensuivit.

Je racontai nos retrouvailles dans le bateau pour New York en 1892. « Bien que le navire fût miraculeusement dépourvu de rats, les passagers n'en tombaient pas moins un par un sous le joug d'une terrible maladie. » Anita et moi seuls semblions immunisés. Je racontai même comment notre idylle reprit dans les cales du navire. Je racontai comment la prohibition réunit dans nos bras toutes les victimes potentielles de New York pour que nous les saignons à blanc et nous enivrions de leur sang alcoolisé.

Je racontai même ce soir dernier, quand Anita, dans sa petite robe blanche à paillettes avec sa coupe au carré court, tenta de m'égorger subrepticement parce que j'avais découvert dans une malle toute une série de photos de moi, annotées à la manière d'une enfant.

Je racontai ma colère, ma rage, notre affrontement, notre étreinte, nos larmes amères. Notre séparation.

Je racontai mes années d'errance à Naples...

Je racontai le soir où une écharpe blanche atterrit devant la ruine mouvante que j'étais devenu.

Je racontai Anissa...

Je noircis des pages et des pages destinées à ma toute belle, le sang carmin d'Anita bouillonnant de chaleur à mon côté. Les feuillets s'entassèrent à son attention, comme autant de fables moralisatrices qui ne manqueraient pas de l'écœurer me doutais-je mais c'était là tout ce que je pouvais faire.

Mes éternelles amies noires trouvèrent dans le spectacle que je constituais un divertissement à leur goût, et elles s'assemblaient autour de moi, chaque heure plus nombreuses, réjouies de me voir rappeler au présent les temps funestes de mon passé. Parfois, un bruissement ressemblait à un encouragement, parfois à une moquerie, mais pas une seconde elles ne cessèrent de m'assister dans ma retranscription.

Même l'aube ne parvint pas à me noyer dans le sommeil ce jour là. Sous mes lourdes tentures, j'aperçus les rayons diaphanes du soleil, mais luttai pour tout archiver avant que Morphée ne m'étrangle de force. Le soleil atteignit son zénith, menaçant de m'assommer sans même m'effleurer de son regard, mais mes mains persistaient à tout retranscrire sur les feuilles volantes que je laissais choir sitôt après les avoir barbouillées de souvenirs.

Et à mesure que j'écrivais, peut-être le soleil avait-il son rôle dans le processus, je me souvenais de tout ce que j'avais vécu avant Anita. Les beaux jours que j'avais vécu dans ma jeunesse, la rencontre avec une belle

romanichelle au doux prénom de Nina, huit ou neuf siècles avant ce soir là. La découverte de son étrange état que l'Église disait démoniaque.

Nina avait été mon premier amour, et mon éternel idéal, découvrais-je. La façon qu'elle avait eu de disparaître un soir, quelques décennies après m'avoir voué à la nuit ne m'avait pas aidé à l'oublier. J'avais tenté à travers les siècles de la réincarner en une adorable poupée qui finissait inévitablement par me décevoir. Les époques changeaient, mon lieu de vie également, mais jamais ma névrose. Après Nina, ç'avait été Lina, Alina, Alita... Infimes variations sur le même thème, aux ressemblances incroyables. Je vivais alors à Prague, que je quittai, désespéré d'avoir une fois de plus gâché mon sang, mon temps et mon espoir, pour Paris, où je rencontrai Anita.

Avait suivi Anissa, mais tout cela je ne l'archivai pas à son égard. Peut-être ces feuilles étaient-elles destinées à Anita, ou à la prochaine de mes conquêtes sur le prénom de laquelle je spéculai déjà, riant de la voix de basse-fosse étranglée que me donnait le jour. Aurais-je droit de l'Anis ou de la Harissa ?

Quand la nuit tomba de nouveau, le papier me manquait, l'encre également, et une faim irascible ravageait mes entrailles, réveillant mes instincts que mon esprit malade refusait d'assouvir. Je sortis finalement, m'aérer, et en quête de fourniture. Je dissimulai le verre de sang tentateur dans un buffet vide, où j'abandonnai également le chapelet brisé que je tirai de ma poche. Cet étrange autel me plaisait bien, parodie du saint Graal, petite effigie du Christ que je ne vénérerais plus, pour mon plus grand malheur.

L'air du dehors me semblait étrangement irréaliste. Je trouvai une station-service ouverte tard dans laquelle j'achetai à prix d'or des tonnes de papier à photocopieuse, et tout ce qui pouvait écrire. La jeune vendeuse me regarda comme si je sortais de la tombe, et je compris face à un miroir son étonnement. Ma journée blanche et le jeûne m'avait rendu presque transparent, les yeux globuleux et injectés de sang jaunâtre.

Mais peu m'importait. Je me dirigeai vers mon repaire pour laisser l'encre s'étaler sur le papier, le seul désir du désespéré. Je m'étonnai de ne pas entendre l'habituel vacarme filtrer de la porte d'Anissa, mais les agissements de ma princesse décadente ne m'intéressaient plus guère.

Pourtant la mesquinerie du rire de mes servantes me mit la puce à l'oreille, et je me précipitai à l'étage du dessus.

Je ne saurai nommer exactement le sentiment qui s'empara de moi quand je la découvris assise à mon bureau, à déchiffrer mon écriture en patte de mouche sur les pages qu'elle avait rassemblées et ordonnées. L'impression d'un sanctuaire violé, par une personne que je ne respectais plus, la pulsion animale de défense du territoire. Je laissai tomber mon barda et lui arrachai sa lecture.

Elle avait l'air épuisée. Elle tourna indolemment vers moi son petit visage aux traits tirés, me demandant d'un sourcil relevé ce qui me prenait.

« Ne touche pas à ça, lui dis-je, tentant de me rattraper. Ce n'est pas fini.

— Tout ce que tu veux, me concéda-t-elle. »

Aussi distante que moi – et étrangement, sa distance me dérangeait, alors que j'étais moi-même froid comme la glace – elle se releva et commença à faire les cent pas. Bien conscient de son envie de me parler je fis semblant de remettre les feuilles en ordre, et me tournai vers elle quand elle s'affala sur un des larges fauteuils qui peuplaient mon salon.

« Tu ne m'avais pas dit que tu étais à Londres, fit-elle. »

Dans sa voix je relevai une pointe de déception, d'agacement peut-être, ou était-ce de la jalousie ?

« Oui, j'étais à Londres, bafouillai-je sans conviction.

— Avec une ancienne conquête, je sais, j'ai lu. »

Où voulait-elle en venir ? Je ne supportais pas cette attente, ce malaise qui flottait entre nous comme pendant un sermon.

« Et alors ? Ça te dérange ? la pressai-je.

— Ça fait un moment que je n'ai pas été à Londres. La ville a changé ?

»

Elle évitait la question, je le sentais bien. Je tentai sans tact de la pousser à dire ce qu'elle voulait me dire.

« Anita, je n'ai pas visité Londres depuis très longtemps. Donc oui, la ville a changé. Qu'as-tu à me dire ?

— Je m'appelle Anissa. »

Elle avait fermé les yeux comme si je l'avais poignardée, ou si je lui avais annoncé que je la trompais. Oui, je m'étais trompé, et la honte me consumait. Oui, je les confondais, mais ce n'était un mystère pour personne.

Enfin pas pour moi. Je ne repris pas la parole. Je n'en avais ni l'envie, ni la force ni le droit.

« Je veux rencontrer cette fille. »

En voilà une bonne ! En plus de ne pas savoir ce qu'elle avait lu de mes récits, de ne pas savoir ce qu'elle connaissait d'Anita – et je parle autant de ses dents longues que de son caractère général – je me trouvais face à une velléité inacceptable de plus de ma reine incontestée.

« Pas question, ma jolie.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, mon joli.

— Je ne t'aiderai pas à la trouver. »

Tu as écrit son adresse dans tes notes, Livio. Ou peut-être préfères-tu que je t'appelle Anteo ? Ça n'avait pas l'air de te gêner dans sa bouche à elle !

La mâchoire crispée, je me détournai pour saisir quelque chose à détruire, mais ne trouvai rien qui n'ai d'utilité. Ainsi donc Anissa pouvait aller trouver son homologue à Londres, et je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher ? Fantastique.

« Cette fille est dangereuse, Anissa ! Ne vas pas à Londres... je t'en conjure !

— Ce que tu ne comprends pas, mon doux amant (elle s'était levée, mais je lui prenais toujours une petite tête), c'est que je finirai bien par y retourner ! Je vis à Londres, Livio. Mon père est mort. Je n'ai pas de raison de rester ici ! »

La panique précipita dans ma bouche les arguments les plus stupides :

« Et tes amis ? Et moi ?

— Ne me fais pas rire. Ces types sont des idiots. Et toi... »

Et moi, me dis-je te suivrais de toutes façons. Tu le sais pertinemment, sorcière.

« Et toi, tu ne m'aimes plus », m'acheva-t-elle.

Je la regardai, pétrifié. La chose qui m'était la plus précieuse au monde (et je ne réalise que maintenant que mon cœur s'était réchauffé pendant la conversation), pour laquelle j'aurais donné ma vie sans concessions, même avec plaisir, croyait que je ne l'aimais plus.

« Tu te trompes, Anissa. »

Et ce disant, je jure devant Dieu que ma mâchoire tremblait.

« Cependant, j'ajoutai, même mon amour pour toi ne suffirait pas à me faire revoir Londres. »

Je mentais, bien sûr, pourtant cela suffit à la convaincre d'oublier son projet. Elle me confia qu'il ne serait pas aisé de repousser l'échéance – car elle finirait fatalement par retourner là-bas – mais accepta de faire son possible.

Pour l'heure il me fallut rassembler ma force pour lui demander de me laisser seul. Elle me tourna le dos en silence, hésitant un moment avant de s'éloigner, un temps infini, durant lequel j'aurais pu mille fois la saisir à l'épaule et l'embrasser passionnément, sans rien en faire.

Le pire me vint plus tard en tête. Après qu'Anissa ait quitté mon bureau et mon appartement. Ainsi donc elle croyait que je ne l'aimais plus, et peut-être avait-elle raison. J'aurais aimé d'elle sa vivacité, le caractère de cette époque naissante où les amourettes ne durent que quelques semaines. J'aurais aimé le vingt-et-unième siècle pendant quelques mois seulement.

2

Les nuits passèrent et les jours se radoucirent. Depuis cette nuit, je ne vis plus souvent Anissa. Nous passions parfois une heure ensemble, durant laquelle je la laissais lire mes notes, sans qu'elle ne fît jamais le moindre commentaire, ostensiblement rongée par son envie (refrénée, mais avec quels efforts !) de retourner à Londres.

Le plus clair de mes nuits se passait à rédiger toutes sortes de réflexions sur la psychologie vampirique, sur le manifeste complexe œdipien qu'incluait notre nature, pour autant que mon exemple et celui d'Anita pussent être représentatifs. Mais il ne s'agissait au fond que d'un prétexte à la rédaction de mes aventures avec mes Anisettes et autres Salsas.

En huit siècles, je n'avais rien appris. Je devais être une sorte d'attardé mental, que l'immortalité encourageait à stagner dans sa jeunesse quasi-éternelle. Je découvrais seulement aujourd'hui, grâce aux outils du nouveau monde, les tares qui avaient guidé mon existence.

Je passais beaucoup de temps dans les rues parisiennes, à errer sans autre but qu'aérer mon esprit, oubliant allègrement de me nourrir, car j'avais perdu le goût du sang. À l'aube, je revenais invariablement à mon appartement où je m'enfermais jusqu'à la nuit suivante, qui se verrait le théâtre de mes écritures.

Le sang d'Anita ne coagula jamais. Il présidait tel une relique dans le buffet où je l'avais dissimulé, mais je le sortais bien souvent pour l'observer à la lumière, ou simplement pour le poser à mon côté tandis que j'écrivais. Le chapelet, en revanche, ne quittait jamais son sépulcre.

Il m'arrivait souvent de passer les longues heures précédant l'aube sur telle ou telle grande place parisienne, à me demander si j'aurais le courage de laisser le soleil m'immoler. Qu'auraient alors pensé les errants matinaux, sur la Concorde ou le Trocadéro, en me voyant m'enflammer spontanément, hurlant dans les lueurs matinales une douleur sans nom ? Mais toute volonté me quittait quand je me rendais compte que je n'avais pas même de raison d'agir ainsi, et mes pieds me traînaient chez moi bien à temps pour sombrer sans mal.

J'étais redevenu bien seul, et ce mot suffit à raconter ces mois d'attente. Attente de quoi, je ne le sais, pourtant elle fut plus que satisfaite.

Il devait être minuit. Un soir de printemps tardif, doux et calme, balayé par une brise légère qui me rappelait l'Angleterre. J'étais allé m'enterrer dans un bar pour adultes dans le quartier de Montparnasse, et je méditais face à mon cocktail en espérant un peu de compagnie quand elle vint s'asseoir à mon côté. Elle n'avait pas les traits d'une Anglaise, mais sa démarche, son attitude générale, plus chaloupée que celle des Parisiennes, dénonçait une longue vie dans l'univers londonien. Je l'examinai distraitemment du coin de l'œil pendant une minute ou deux, appréciai sa solitude et sa voix qui demanda un martini dry. Une voix pareille n'aurait rien pu boire d'autre qu'un martini dry, et elle tenait son verre à la lumière avec un art digne des plus grands esthètes.

Je me tournai vers elle après un moment, décidé à engager la conversation, pour éventuellement finir la soirée à me repaître d'elle. Son profil soutenu était celui d'une jeune personne, à la chevelure platine remontée en chignon, au regard d'hématite lointain, et à la peau diaphane de vampire. Je la reconnus en un instant, mais la surprise avait précédé le soulagement. Melinda, l'amie intime ou non d'Anita, se tenait à mon côté, à n'en pas douter à dessein. Dans mon dos, le bar se peuplait des chatons éthérés dont elle s'entourait. Je lui souris sans un mot, fâcheusement blessé d'avoir été pris au dépourvu par celle que je croyais novice. Elle se tourna vers moi et me sourit également, un sourire qui transpirait l'orgueil pour cette même raison. Nous fîmes tinter nos verres et ne les vidâmes pas.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » 1'abordai-je promptement, choqué qu'une personne qui n'était pas censée m'avoir même aperçu me retrouve avec tant de facilité et de culot.

« Bonsoir. » Elle était des plus cordiales, ce qui me mettait dans une désagréable position d'infériorité.

« Bonsoir », m'abaissai-je.

Elle huma l'air du bar avec plaisir, regarda un peu autour d'elle. Son français était teinté d'un doux accent shakespearien qui attestait d'un apprentissage quasi théorique de la langue de Molière, accent qu'elle ne perdrait peut-être jamais.

« Ne t'énerve pas, l'ancien, me lança-t-elle, je ne suis pas venue pour te nuire. J'avais simplement envie de contempler de mes propres yeux celui qui cause tant de souci à Anita. »

Je ne la croyais pas. Si l'immortalité tend à rendre volage, cette phase ne dure jamais bien longtemps, trop vite remplacée par des goûts déviants

ou une abstraction complète de la réalité. L'immortalité est ennui, et on trompe l'ennui par la machination mieux que par la simple désinvolture. Face à mon silence, cependant, elle devint plus chaleureuse, tentant de me mettre en confiance. Je flairais un piège que je ne parvenais pas à identifier.

« Anita est une personne étrange. Je vis avec elle, tu sais, mais je ne la comprends pas. Parle-moi d'elle, toi qui l'as engendrée. »

Elle en savait trop à mon goût sur ma relation avec Anita. Je décidai de lui

Raconter n'importe quoi.

Pourtant, de fil en aiguille, Melinda s'avéra une personne pleine de bon sens. Mes premières impressions s'affaissèrent peu à peu pendant notre conversation. Elle savait sur Anita des choses que seule une femme aurait pu pointer du doigt, et parvint à m'en dire assez pour se crédibiliser à mes oreilles.

« Comment m'as-tu trouvé ? finis-je par lui demander.

— Tes âmes errantes sont éparpillées dans toute la ville. Il m'a suffi d'en faire parler une m'avoua-t-elle avec un sourire.

— Toujours la même combine... »

Quand le bar ferma, nous parûmes trouver un clochard duquel nous repaître, ne prenant que peu de la vinasse qui lui servait de sang. À ma grande surprise, Melinda déposa quelques billets dans l'une de ses poches, en réparation de ce que nous lui avions pris.

Cette fille me plaisait, décidément. Son tempérament d'humaine ne l'avait pas complètement quittée. S'il est impoli de demander son âge à une femme, le demander à une vamp est plus risqué que de désamorcer une bombe les yeux bandés, mais il était évident que Melinda avait « vu la nuit » en plein vingtième siècle.

L'aurore était encore loin quand je lui proposai de l'héberger.

Je n'ai rien à prouver. Toutefois, Melinda n'était pas mon style. En lui proposant le gîte, je n'émettais pas le désir de partager sa couche. Je n'ai rien fait pour qu'elle m'embrasse sur le pas de ma porte, et je ne voulais pas pénétrer mon appartement en la serrant dans mes bras. Pourtant ce fut le cas, et je m'en repens.

La lumière tamisée baignait l'appartement dans une ambiance soporifique. Tentant d'ignorer la bouche qui parsemait mon visage de

baisers, j'examinai les lieux, perturbé par cette lumière. Dans mon fauteuil, Anissa nous dévisageait, le regard cerné de fatigue et de maquillage, à peine relevé des feuillets qu'elle déchiffrait à grand peine.

Melinda ne sembla pas s'en soucier, bien que je doute qu'elle n'ait pas aperçu Anissa. Je la repoussai sans force, un regard pitoyable braqué sur ma tendre lectrice qui me foudroyait d'une haine paralysante figée comme une gargouille prête à s'élancer.

Mais elle ne bondit pas. Du moins pas tout de suite. Elle laissa Melinda m'humilier un peu plus de ses baisers humides, m'enfoncer dans la honte terrible du flagrant délit d'adultère, et j'avais beau plaider non coupable du regard, toutes les charges m'accablaient.

Vint le moment, finalement, et je fus presque soulagé de trouver en elle une réaction, où les yeux fardés d'Anissa se remplirent de larmes. Elle bondit de son fauteuil dans un jaillissement de feuilles volantes, traversa la pièce en trombe, de fines perles salées se disloquant d'elle-même dans sa course, nous bouscula et dévala les escaliers jusqu'à la porte du dessous dont elle malmena nerveusement la serrure.

D'un air évaporé, Melinda s'étonna de cette présence inopportune. Je la repoussai cette fois sans ménagement et titubai jusqu'au fauteuil parsemé de pages qu'Anissa venait de désertier. Un fauteuil encore chaud de ses petites formes radieuses. Melinda jeta un coup d'œil derrière elle, vers la porte ouverte, puis vers moi, accablé, la tête dans les mains.

« Qui était-ce ? »

Je n'eus pas la force de répondre. Je ne tournai même pas vers elle un regard. L'énormité de ma bêtise me désespérait de jour en jour. J'aurais dû la retenir, j'aurais dû descendre la voir.

« Va-t-en, laisse moi seul, finis-je par lancer à Melinda. »

Sans un mot elle fit demi-tour, quitta mon appartement en rajustant ses atours. Sur mon bureau, Anissa avait déposé le verre de sang de son homonyme. Dieu merci elle n'y avait pas touché, mais ses lectures avaient dû lui en expliquer l'origine, et surtout l'utilité. Ma curiosité insane tira une question incongrue des retranchements de mon esprit : si le sang d'Anita était donné en quantité suffisante à une victime assoiffée, comme par exemple à Anissa, le vampire passerait-il sa vie à focaliser son attention sur moi ou sur l'Anglaise ? Je me giflai d'avoir de telles idées.

En allant fermer la porte, j'entendis que la jungle musicale du dessous avait repris son droit sur le silence. La porte d'Anissa était ouverte. Je

descendis à pas de loup pour épier. Dans l'encadrement de la porte, Melinda parlait à Anissa. Le vacarme devait déranger tout l'immeuble, mais je parvins à isoler leur conversation. Assis dans les marches, j'écoutai la psychologie féminine à l'œuvre.

« Anteo est quelqu'un de doux, ne lui en veux pas.

— Livio, insista Anissa, me refuse ses faveurs maintenant D'ailleurs quand on te voit, pas besoin de se demander pourquoi !

— Ah, mais je suis intimement persuadée qu'il t'aime beaucoup... Pour sûr, tu *lui* ressembles, c'est indéniable... Mais tu n'as rien à voir. »

Anissa marqua un blanc dans la conversation, comme si elle attendait plus de compliments venant de Melinda, ou si elle était sur le point de poser une question.

« Je voudrais la rencontrer, finit-elle par avouer. »

Ce fut au tour de Melinda, choquée, de laisser les anges passer.

« Ma foi... Peut-être que je pourrais t'aider... Je ne sais pas ce qu'en penserait Anita... »

Elle la démembrerait avant de répandre ses morceaux dans les pire bouges de Londres, me dis-je, mais j'étais trop épuisé pour descendre prendre part à cette conversation. Quelle impétuosité de ma part, cependant, de grandir ce point l'amour d'Anita à mon égard !

« Passe nous voir à Londres, ma chérie.

— J'ai ton adresse, je passerai.

— J'avertirai Anita de ton arrivée.

— Non s'empressa ma protégée. Je... Ne lui donne pas d'appréhensions.

— Comme tu veux, tu lui feras la surprise. »

Un frémissement de scepticisme suintait de la voix de Melinda. « Petite idiote, tu agis avec les immortels comme avec tes amis. Fréquenter cet vieillard décrépît ne t'aura pas fait de bien » avait-elle l'air de dire. Elle l'embrassa et descendit l'escalier, laissant Anissa fantasmer dans l'entrebâillement de la porte. Sans perdre un instant, je me précipitai à ma fenêtre. Melinda ne tarderait pas à poser le pied sur le trottoir, et j'avais quelques mots à lui dire. Quand sa tête blonde apparut, je me laissai choir de mes trois étages, droit sur ses épaules, plaquant sa petite face de lune contre le bitume encrassé. Elle ne hurla pas, ne dit rien. Je la contorsionnais, pourtant, et dans cette rue déserte mais respectable, ses cris auraient certainement attiré l'attention. Elle n'était pas idiote, s'attendait peut-être à

ce coup bas. Ses yeux gris me fixaient, plein de reflets aux sens variés. Je me penchai à son oreille, plus menaçant que je pouvais le paraître avec mes victimes.

« S'il lui arrive le moindre mal, je te retrouve, je te taille en pièces, et je laisse tes morceaux cuire au soleil un par un pendant que tu souffres dans un placard. Tu souffriras le martyr jusqu'à ce qu'il ne reste que ta cervelle à consumer, et je l'enfermerai dans un bocal à tout jamais. C'est bien compris ?

— Il ne lui arrivera rien, imbécile. »

Je la libérai et la laissai s'éloigner de sa démarche déhanchée. Elle marchait fièrement, beaucoup trop à mon goût, mais plutôt que de la menacer lourdement, je préfèrai regagner ma tanière.

En remontant l'escalier, le pas pesant, il me sembla que la musique d'Anissa avait changé de source. Arrivé au second étage, dont la porte était demeurée ouverte sur un appartement éclairé et dérangé, mais désert, je me précipitai sur mon pallier d'où provenait la pétarade. La porte était grande ouverte. Sur mon plancher ciré, quatre formes folles dansaient dans la pénombre. Anissa avait fait monter ses amis.

Ils dansaient tels des Indiens autour du feu, la cervelle enfiévrée par la musique et la drogue, reprenant à tue tête l'odieux refrain de Rammstein « *Und Gottes weiss ich will kein Engel sein !* ». La nuit ne finissait pas d'apporter son lot de catastrophes : Anissa tenait dans sa main le verre de sang, demeuré par mon idiotie hors de son autel. En dansant, elle le faisait tourner au dessus de sa tête, tout autour d'elle, et les trois indésirables l'entouraient dans leur danse invraisemblable, illuminés des âges sombres.

J'avançai, médusé par ce spectacle, par l'énormité de tout ce qui se déroulait sans que j'aie sur les événements une quelconque emprise. Comme à leur habitude, ils ne semblèrent pas me remarquer. Je traversai le cercle jusqu'à Anissa, qui me sourit. Je tendis la main pour me saisir de la coupe, mais elle se défila d'un mouvement, et reprit sa danse. La lassitude me prit. Je lui tournai le dos une fois de plus. Les sifflements stridents perturbaient mon moral déjà trop bas, l'envie d'air frais se fit sentir.

Pour la première fois depuis les longs mois de ma vie parisienne, je tirai les lourds rideaux verts qui obstruaient mes fenêtres. Au dessus des toits, le ciel bleuisant trahissait l'approche du soleil. Placide et handicapé, je demurai sur mon balcon, les priant silencieusement de poser cette

maudite flûte et de partir sans me forcer à intervenir. Vint finalement le moment où les quatre indésirables se trouvèrent épuisés d'avoir dansé tels des sauvages ; la chanson toucha à sa fin, laissant le silence envahir l'appartement, balayé par les ricanements toxicomanes et le souffle pesant de mes quatre hôtes, et je remis les pieds sur mon parquet, tirant les rideaux et me tournant vers eux. Anissa s'était avachie sur le sol, le dos contre mon fauteuil, brandissant le verre à la lumière, admirant la lueur sombre qui transparaissait.

Mon regard épuisé longea ses formes, je m'en souviens, comme s'il s'agissait d'une peinture. Qu'elle était belle, et qu'elle était jeune ! Une pellicule de sueur faisait luire sa peau dans la semi obscurité. Ses lèvres humides embrassaient amoureusement le bord de la flûte. Le sang brûlant coula telle une éruption volcanique réabsorbée.

Le temps que je réalise ce qui s'était passé, il était trop tard. Ma gorge hurla de désapprobation, si fort que les trois garçons s'en bouchèrent les oreilles. Anissa, elle, avait déjà trop englouti pour se soumettre à la douleur. Je traversai la pièce à une vitesse improbable et expulsai la flûte à moitié vidée de la main d'Anissa, l'envoyant se réduire en miettes contre le plancher. Sa tête pivota lentement vers moi. Il était trop tard.

Ses pupilles se dilatèrent. Son regard se teinta d'une lueur trop claire, son beau regard acajou. Que faire ? Ses lèvres remuaient déjà comme pour parler aux fantômes. Derrière moi, dans mon sillon, elle devait apercevoir les âmes qui se réunissaient en faisceau autour du spectacle.

Le sang d'Anita était fort, je ne le savais que trop bien. Elle devait déjà se sentir en mesure de contrôler les volontés de ma chère et tendre, malgré la distance qui les séparait et l'imminence du matin. Son regard double se fixa sur moi, elle leva une main fébrile jusqu'à mon visage, qu'elle caressa comme s'il s'agissait d'une apparition éphémère.

À mon côté, les trois choses s'étaient rassemblées, face au spectacle qui nous fascinait tous, ils me poussèrent, touchèrent son visage, écartèrent sa main de mon visage. L'attention d'Anissa se détourna de moi, une fois de plus. Elle effleurait ces spécimens comme des reliques antiques, et ils le lui rendaient bien. Et tout autour de nous, se massant comme d'infantiles campagnards autour du cochon qu'on égorge, mes flammes partirent de leurs messes basses et de leurs rires mesquins faussement retenus.

J'étais au bord de l'hystérie. Le silence bourdonnait dans mes oreilles, invraisemblable, impossible ! Mon Anissa, mon Anita, entourée par une

foule immonde de créatures rampantes matérielles et éthérées qu'elle différenciait à peine.

L'invraisemblance du moment fit vibrer mes mains de colère. Je saisis à la tête la première silhouette que je trouvai et l'écrasai contre mon genou comme une citrouille trop mure. Les deux autres se relevèrent, instables, incapables de me regarder fixement. Anissa, quant à elle, demeurait sur le sol, à effleurer les bouloches noires de mes victimes passées.

Mon cœur explosait à chaque battement. Les deux garçons – le grand et le plus petit – tentèrent de me bousculer avec une adresse de drogué. Lâchant le fragment de scalp qui demeurait de leur ami, je saisis le petit par la main et l'envoyai se briser contre le mur. Ses os maigres craquèrent comme une carcasse de poulet, le laissant retomber inerte, les yeux fixes, vomissant son propre sang.

Il ne restait que le grand, qui réalisait à rebours ce qui s'était déroulé. Son attention végétative s'était fixée sur la flaque gigantesque laissée par le cerveau de son ami, qui s'infiltrait dans les lattes de mon plancher. Je le saisis aux épaules, trop fou pour laisser en vie un exutoire potentiel (car plus qu'eux trois, c'était Anissa que j'aurais voulu tuer !), et plantai mes crocs dans sa gorge. Les premières gouttes filtrèrent de sa peau poreuse, mais j'étais rassasié pour la nuit. Mordant de toutes mes forces, j'extirpai de ses fibres une tranche aussi énorme que ma mâchoire en pouvait sectionner. La fontaine rougeâtre inonda Anissa. Mon Anissa, qui jouait avec les âmes aigries, hilares et déchaînées de mes victimes.

Elle leva vers moi deux yeux absents. Me voyait-elle seulement ? Que voyait-elle, en vérité ? Ses lèvres s'animèrent, silencieuses. Sa voix, éraillée par la fatigue, la drogue et le sang torride, murmura à mon intention ces quelques mots : « Fais tes bagages mon amour. Nous partons pour Londres. »

Chapitre IV

1

Depuis le départ de Melinda, même les cigarettes qu'elle lui avait volées manquaient de goût. Le grand salon vieillissant se terrait dans son silence, où seule résonnait la lente combustion du tabac haché. Même la faim lui manquait, et elle demeurait là, à déformer le cuir du sofa de ses formes aiguës, attendant le retour des nouvelles, bonnes ou mauvaises, à la chevelure platinée.

Envoyer Melinda aux troussees d'Anteo avait peut-être été une de ses pires idées, mais une telle séparation était aussi inacceptable qu'irréversible, ce qui ne l'empêchait pas de trembler à l'idée de le poursuivre une fois de plus. Elle avait agi comme une gamine de ce siècle, c'était vrai, à envoyer son amie en messenger, mais si sa bien aimée du moment, pour laquelle il était reparti si promptement, lui ressemblait autant qu'elle le soupçonnait, Anita pourrait se joindre à eux : ce ne serait pas un ménage à trois mais un simple couple.

Prétextes, fantasmes, elle était bien consciente de se borner à croire ce qui l'arrangeait, mais les illusions font vivre, se disait-elle. Être immortel ne suffit pas.

La veille, Melinda avait téléphoné, pour dire qu'elle rentrait ce soir ci. Elle n'avait pas l'air de bonne humeur, et pour cause : l'objet abject de sa mission était sa propre perte – si l'Italien revenait, Anita n'aurait plus d'yeux que pour lui – mais Anita n'avait pas eu le cœur de raccrocher le vieux combiné noir après que la voix de son amie ait laissé place à une sonnerie répétitive. Dans quelle situation idiote elle se trouvait, à balayer le peu que ses années de célibat avaient érigé. Si les choses se déroulaient de la même façon que les dernières fois, elle se retrouverait encore à errer dans les rues, l'âme en peine, rasant les murs et maculant son sillon de larmes amères.

La faim commença à se faire sentir, mais la peur de rater le retour de son amie l'incitait à demeurer impassible. Elle avait déjà passé des décades sans se nourrir, mais son maigre appétit des dernières nuits ne l'avait pas préparée à un jeûne prolongé. Elle attendrait le retour de Melinda, et

ensemble elles iraient trouver une victime à leur goût, qu'elle ramènerait chez elles, ou dont elles visiteraient peut-être le logis.

Le plancher de l'escalier grinça sous les pas qui se rapprochaient. La porte s'ouvrit sur une Melinda fraîchement vêtue, à la peau visiblement glacée, d'un blanc plus immaculé que le teint d'Anita même. Elle traversa la pièce jusqu'à la table où était posé son paquet de cigarettes, gratta une allumette et mit le feu à son extrémité. Anita l'avait suivi du regard et attendait patiemment qu'elle prenne la parole, ce que Melinda semblait repousser sans plaisir.

« Ils viennent, finit-elle par lâcher.

— Ma chérie, je t'adore, murmura Anita en détournant le regard avec nostalgie. Te donner mon sang était l'une de mes meilleures initiatives.

— Ils ont cette adresse, ils viendront.

— Et elle ? À quoi ressemble-t-elle ? »

Melinda laissa le silence s'installer. Les yeux brillants d'Anita s'étaient de nouveau tournés vers elle, enfantins d'espoir et d'attente.

« Vous êtes identiques. Comme deux gouttes d'eau. »

Le blanc sembla durer des jours. La satisfaction qu'Anita tentait de dissimuler faisait imperceptiblement vibrer sa peau de palpitations sanglantes. Un sang anémié qui noircissait les coins de son visage fatigué, un sang qu'il fallait renouveler.

« Sortons, dit-elle en sautant sur ses pieds. Je te paye à boire. »

Il était d'une force herculéenne quelles contenaient sans peine, et les rides de sa peau burinée mettaient en valeur son délabrement personnel, de la ceinture distendue à la chemise tachée de sueur, de sa barbe irritante à son ventre velu. La beauté du flacon participe du délice. Les effluves musqués qui s'échappaient de ses aisselles empestaient l'atmosphère complice de son studio de célibataire. Sa bouche asséchée, figée dans l'éternelle félicité du baiser mortel, bleuissait dans l'obscurité. Telles deux cariatides soutenant sa lourde stature, Melinda et Anita demeuraient à ses côtés, enserrées dans ses bras autrefois puissants, devenus aussi lourds que des sacs de sable.

« Et maintenant ? la voix de Melinda s'était ternie d'une once de mélancolie.

— Maintenant, on attend, répondit patiemment Anita. »

Melinda s'extirpa de l'étreinte rigide de son repas et sortit du lit. Le long de son échine, elle sentait le regard d'Anita qui glissait, perplexe, appréciant à leur juste valeur ses formes sculpturales. Elle renfila sa légère robe grise, dissimulant sa blancheur au regard impudique de celle qui l'avait introduite au monde de la nuit, et prit son courage à deux mains.

« C'est ici que nos chemins se séparent, adorable jeune fille, lâcha-t-elle, s'efforçant de ne pas laisser filtrer le chevrottement de sa voix. »

Anita ne dit rien. Comme intimant un ordre de départ, elle restait figée là, statufiée, inébranlable. Melinda s'apprêta à s'éloigner. Elle n'avait pas imaginé que tout cela pût être si difficile.

« Alors c'est tout ? Tu m'abandonnes ? »

Au moins lui laissait-elle une chance de l'enfoncer, enfin une preuve d'amour, en plus d'un demi siècle.

« C'est toi qui m'abandonnes, Anita. »

Joshua se réveilla avec une érection qui augurait d'une nuit mémorable. Sur sa main les croûtes effritées qu'y avait laissées sa nuit luisaient d'une lueur cuivrée dans l'obscurité souterraine. La douleur qui résonnait dans son aine lui rappelait la violence de ses orgasmes passés ; il pensa un moment se soulager entre les côtes ouvertes de sa dernière conquête, puis décida de se réserver pour plus tard.

Il tendit la main et attrapa le livre posé sur un tabouret aménagé en table de nuit. C'était une histoire de vampires homosexuels. Joshua s'était mis à lire toutes les histoires de vampires qu'il trouvait, il lisait lentement, mais y passait des heures. Souvent, après un meurtre, il attrapait son livre de chevet et reprenait sa lecture là où il l'avait laissée, en mâchonnant une lèvres découpée, un mamelon, ou un lobe d'oreille encore juteux, qu'une lapée de son long couteau tranchait sans difficulté, mais ce soir là il n'avait pas encore faim. Même sa lecture l'ennuyait : un long enchaînement de scènes de cul sans queue ni tête.

Il plongea dans la contemplation du sang caillé qui s'était incrusté dans ses ongles, puis commença à jouer avec son marque page. Il s'agissait d'un carton noir et rouge qu'il avait ramassé dans une soirée. Le carton représentait une porte en métal rouillée par-dessus laquelle était incrustée en lettres noires une publicité pour une soirée se déroulant le soir du solstice d'été. Encore pataugeant dans les marres du sommeil, il mordilla le coin du carton en se demandant quelle pouvait être la date. Depuis la disparition

d'Anita, des semaines entières s'étaient écoulées, et le froid hiver de leur rencontre semblait à des années. Il tourna la tête vers ses deux compagnons de couche : le corps dévisagé et éviscéré, et le squelette noir qui s'effritait doucement dans son linceul puant. La montre de ce qui avait été une fille indiquait 21, mais ne mentionnait pas le mois. Joshua dû se rendre à l'évidence : l'été était arrivé.

Une chaleur animale avait envahi Londres en quelques jours. Plus fraîches que les journées, les nuits n'en étaient pas moins de vraies fournaises, Sans t-shirt sous son pardessus, Joshua n'attirerait pas l'attention une seule seconde. À force de bains de sang, le noir lustré de son manteau avait pris une teinte rougeâtre qui ne transparaissait que sous les néons du métro ou du bus, et qu'il adorait. Assis à l'étage, il regardait les piétons défiler sous lui, toutes sortes de chevelures hirsutes et colorées, aussi distant qu'un dieu, attardant parfois son regard sur des formes alléchantes.

Ils fêtaient l'été. Une belle occasion pour eux tous de sortir de leurs habitudes, et une belle occasion pour Joshua d'en profiter. Personne ne semblait douter de l'absence ce soir là du tueur en série qui sévissait depuis quelques semaines et dépeuplait les soirées. Ce soir serait complet. Ce soir, Londres s'était transformée en grande Sodome, en une cité orgiaque dégoulinante de musc. Les rues croulaient sous la masse piétinante de touristes et de locaux, et les seuls espaces aérés étaient les ruelles où personne sinon les pires drogués n'osait s'aventurer.

Le carton spécifiait une adresse qui lui était familière, bien que ce club, le « Red Door », ne lui dise rien. Il descendit du bus à l'arrêt indiqué et se laissa guider par le carton tandis qu'un mauvais pressentiment pointait au fond de son esprit.

La queue mesurait des dizaines de mètres. Une rangée absurdement longue de cuir, de résille, de vinyle, de clous, de crochets, de bagues, de teintures, de franges, de crêtes. Une queue odieusement longue qui patientait sagement en conversant, presque ignorée des locaux, photographiée par les touristes. Une queue insupportablement longue qui passait trop lentement la petite porte blindée rouge que couvrait un renforcement dans le sol, sous le contrôle d'un videur massif et d'un chauve souriant au liez percé d'un anneau.

Joshua froissa le carton et le jeta par terre. Fouillant ses poches à la recherche de sa vieille paire de lunettes de soleil, il tomba sur les restes de ce que lui avait vendu « scar-covered ». Il avait donné ce petit sobriquet à sa première victime, la baptisant amoureusement de son attention, mais n'avait jamais recommencé. Ses victimes étaient de plus en plus anonymes, de plus en plus inintéressantes pour autre chose que le sang dont elles étaient remplies.

Il enfila ses lunettes et considéra le contenu de l'enveloppe, où se fanaient trois comprimés et deux misérables tampons imbibés d'allégresse. De quoi l'aider à patienter dans la queue interminable, mais rien ne pressait. Il croqua un comprimé et appliqua un buvard sur sa langue, gardant le reste pour les abysses de la nuit, ou pour aider son charme à agir. Pour le moment, il avait envie d'apprécier son trip, et alla s'adosser au mur qui faisait face à la porte, tira son livre de sa poche, et retrouva sa page qu'il avait marquée d'une petite culotte. Il ne comprenait pas l'intérêt des auteurs pour ces histoires d'homosexuels, mais il se trouvait irrésistible avec son bouquin et ses lunettes de soleil, bien que ce ne fût pas idéal pour lire. Et de toutes façons, qu'il aimât ou pas son livre, les premiers effets de la drogue l'empêchaient déjà de poursuivre sa lecture.

Son sourire le tiraillait quand il releva le regard vers la rue piétonne. La queue semblait maintenant s'étendre indéfiniment. Les passants flous lui masquaient une bonne partie de la meute rangée qui se fondait dans des ténèbres vernies, mais l'idée selon laquelle toute la population mondiale avait ce soir rendez-vous au Red Door ne lui paraissait plus inconcevable. Ni qu'Anita soit de la partie.

Sa petite silhouette avait longé fièrement la file depuis le fond du vortex pétrolifère, sous les regards émerveillés et jaloux, jusqu'à la porte rouge. Le chauve l'avait regardée faire le chemin, sourire aux lèvres, et lui avait glissé quelques mots à l'oreille quand elle s'était approchée, en désignant Joshua. Anita s'était retournée, lui avait souri, avant de dire un mot au chauve et de pénétrer le gouffre enténébré. Son image était encore imprimée sur la rétine de Joshua comme une silhouette clignotante, quand il remarquait que le chauve lui faisait signe d'approcher. Il replongea son regard ballottant dans les pages de son livre, mais les lettres s'amalgamaient et se dispersaient par vagues, si bien qu'il jeta l'ouvrage sur le pavé, et s'avança princièrément jusqu'au portail grand ouvert.

2

Le vent doux caressait les joues d'Anita et séchait ses larmes. Melinda n'était rien. Anteo arriverait dans les nuits suivantes, c'était tout ce qui comptait. Même sa petite copine n'avait aucune importance. Tout ce dont elle avait envie en attendant de le retrouver, c'était d'oublier le présent, d'accélérer le temps par l'ivresse de l'inconscience. Ce chauve donnait une fête dans le club où elle avait organisé son anniversaire, et cela ferait bien l'affaire.

En approchant, le regard dans le vague, elle aperçut Joshua au loin. Elle aurait voulu aller le voir, se serrer dans ses bras forts de jeune garçon bien intentionné, s'abandonner aux larmes qui refusaient d'arrêter de répandre son mascara. Mais une étrange fierté força ses pas à la porter droit devant elle, glaciale et méprisante. Ce n'était pas le moment. Joshua non plus n'était rien, et on ne revient pas pleurer dans les bras de ceux qu'on a abandonnés. Elle feignit l'ignorance. Le tenancier chauve gardait l'entrée du club. Un contact asservi qui donnerait sa vie pour une goutte de sang vampirique, que lui accordait parfois Anita.

« Salut princesse, lui sourit-il.

— Salut. »

Elle ne connaissait même pas son nom et s'en foutait royalement. Ce type ne l'intéressait que pour ses qualités de peintre que le sang vampirique décuplait, et pour sa boîte de nuit. Cependant elle avait besoin de se confier.

« Je pourrai te parler tout à l'heure ?

— Tout de suite si tu veux.

— Non. Tout à l'heure. Je serai prêt du bar. »

Elle s'apprêtait à rentrer quand elle l'entendit prononcer le nom de Joshua.

« Quoi ? fit-elle.

— Ton copain, Joshua, il est là. je le fais entrer ? »

Elle jeta un regard à Joshua, qui semblait au comble d'une folie dont elle ne se sentait pas responsable, et ne put réprimer un sourire bienveillant à son égard.

« Oui, bonne idée. »

L'intérieur de la boîte de nuit baignait dans une humidité étouffante. Les fêtards innombrables s'agitaient sous la lumière crue d'un stroboscope bleu, d'inlassables frénétiques souvent reconnaissables d'une soirée à l'autre dans leur originale ressemblance. Les mannequins n'avaient pas bougé, ils encerclaient toujours la masse comme une dizaine de griffes prédatrices prêtes à se refermer, mais on les avait placés derrière des grillages, pour les protéger du public, ou l'inverse, leur conférant une allure de go go dancers non consentantes.

Joshua s'avança nonchalamment à travers la foule, presque aveugle derrière ses lunettes. L'acide dessinait à l'intérieur des verres teintés toutes sortes d'expressions sur les visages flous qui s'agitaient de droite à gauche. La musique de ce soir n'avait rien de rétrospectif. Les groupes qui hurlaient étaient tous apparus au vingt-et-unième siècle, et avaient bien l'intention de le prouver. Les crissements électroniques étaient tapissés de voix malades, inaudibles par Joshua qui préférait savourer les murmures hérétiques que la drogue le faisait prononcer.

La tête basculée vers l'arrière, il laissa le rythme de la musique le prendre au ventre. Il dansait depuis un moment quand l'envie de s'ancrer de nouveau au monde se fit sentir. Le front perlant de sueur, il jeta un coup d'œil autour de lui. Un visage blanc cerclé de noir le regardait. Anita. Elle s'était approchée silencieusement et avait planté en lui un regard vide qui le fit sursauter. C'était toujours mieux que ses crocs, se dit-il. Il attendit qu'elle prenne la parole, attendit jusqu'à se sentir con. Elle ne bougeait pas. Son immobilisme avait cela de déstabilisant qu'il en comprit progressivement la raison. Dépit, il jeta ses lunettes sous les pieds d'une centaine de personnes, découvrant à sa vue floutée par la sueur le mannequin, et le grillage qui l'en séparait. Il écrasa un poing rageur contre la grille. Cette expérience avait du bon cependant il réalisa qu'Anita l'effrayait.

Fort de cette idiotie – Anita ! Lui faire peur ! – il se dirigea vers le bar. Cette connerie valait bien un petit coup de vodka. Une simple petite entorse au règlement. Il tailla son chemin dans la masse agglutinée autour du bar, aidé par la force stupide que lui insufflait le speed. Son ventre le tordait de douleur, mais il conserva une posture impassible. C'était sans doute l'un des symptômes de son mal-être vampirique. Les semaines passées à se nourrir de sang lui creusaient une faim horrible : il n'avait rien chié de solide depuis deux mois environ, mais, chose étrange, pissait comme avant.

La mutation devait être progressive, Les parois de ses intestins étaient probablement collées maintenant. C'était une conséquence inévitable de la mutation. On ne peut pas faire chier un vampire.

Il finit par commander son verre au barman inconnu. Il s'était attendu à tomber sur le chauve et espérait ne pas payer, mais dut se réduire à tirer trois livres de sa poche, vaguement humilié. L'alcool passa mal, attisant sa faim, le temps était venu de trouver une victime. Il aiguisa ses sens, leur conféra toute son attention, toujours accoudé au bar. Il trouverait bien une idiote défoncée en solitaire à se mettre sous la dent. De l'avantage de se prendre à des junkies : on gagne beaucoup plus que leur sang en les tuant. La drogue suit, comblant leur absence après leur départ pour le pays des rêves. Le prétexte moral aide même dans les moments post-coïtaux à se sentir plus grands qu'eux. Le sentiment de chasser sur le territoire d'Anita excitait incroyablement Joshua. Il se sentait part de la société inconnue de l'underground londonien.

Dans son dos, un couple jacassait inlassablement depuis qu'il était arrivé. Ils parlaient sur un ton bien en accord avec la soirée, un ton blasé, qui jouait le spectateur de siècles. Ils n'avaient pas l'air de bien se connaître, car l'homme finit par demander son nom à la fille. Elle hésita un moment avant de répondre.

« Eh bien... Pour toi, je serai Anita. »

Joshua bondit intérieurement. La chienne ! Bien sûr que « pour lui » elle serait Anita. C'était, et ç'avait toujours été son vrai nom, et le numéro, répété et maîtrisé, séduisait les cons à chaque représentation.

« C'est un beau nom. Il t'ira merveilleusement, répondit le type avec une touche de malice dans la voix. »

Un blanc suivit, comme sil s'attendait à ce qu'elle lui demande son nom en retour, mais elle n'en fit rien. Joshua se retourna lentement, le plus discrètement qu'il lui paraissait possible. Anita était face à lui, prenant à eux deux la victime en sandwich. Une victime qui n'était autre que le chauve qu'il connaissait déjà. Joshua s'amusa de la perversité de celle à qui il devait cette nuit. Il épia la suite de leur conversation pendant un moment encore, le visage masqué dans une touffe hirsute et détrempée de cheveux ternes. Anita se répandait étrangement en conjectures sur sa propre attitude, mais de façon trop abstraite pour que lui ou le chauve comprennent de quoi elle parlait.

Le spectacle devenant ennuyeux, Joshua replongea une main dans sa poche à la recherche de l'acide esseulé. Les effets du premier n'avaient rien perdu de leur intensité, si bien qu'il hésita avant d'appliquer le second sur sa langue. Il hésita, et remarqua la lueur de faim dans l'œil d'Anita. Il remarqua cette lueur, figée sur le chauve. Joshua connaissait bien cette lueur pour avoir passé des nuits innombrables aux côtés d'Anita. Elle était prête à le dévorer, ce n'était plus qu'une question de minutes. Il remarqua cette lueur, et remarqua le verre que le chauve portait à sa bouche à intervalles réguliers. Alors, une idée germa dans son esprit. Une idée folle.

Il attendit qu'Anita regarde ailleurs, et jeta le minuscule bout de papier dans le verre empli de liquide ambré. C'était au pire du whisky, au mieux du rhum, mais en tout cas largement assez fort pour masquer le vague goût. Le tampon mince comme du papier à cigarette – probablement *fait* de papier à cigarettes – commença à fondre, se disloquant en une dizaine de minuscules fragments transparents, presque invisibles à la surface du verre.

Puis un doute étreint Joshua. Ce type était probablement habitué à l'acide. Son corps risquait d'absorber une grande quantité de la drogue, et de la neutraliser. Cela marchait-il comme ça ? Bah, peu importait. Joshua sortit un comprimé de speed et le broya entre son verre et le bar, le réduisant en une menue poudre blanche, qu'il pinça, et projeta dans le verre. Puis par prudence, il réitéra l'opération et s'éloigna pour observer le résultat des dés qu'il venait de jeter.

Le chauve attrapa son verre au bout d'un moment, mais une remarque d'Anita le captiva et l'empêcha de le porter à ses lèvres. Joshua trépignait d'impatience dans son coin d'ombre, derrière un mannequin vêtu à la mode du dix-neuvième siècle. Son ventre et ses lèvres le démangeaient, et la musique le poussait à rejoindre la masse, Il aurait voulu s'avancer jusqu'à eux et fourrer le contenu du verre au fond de la gorge du chauve, mais celui-ci finit par agir comme prévu. Il ne sembla pas relever le goût moisi qu'avait soudain pris son whisky, et le reposa pensivement, captivé par les paroles d'Anita, dissimulant assurément l'air lubrique qui tentait de prendre le dessus.

Il reporta le verre à ses lèvres quelques secondes plus tard, puis encore deux fois, jusqu'à ce qu'il ne contienne plus rien. Il ne semblait pas plus perturbé que ça par les doses impressionnantes qu'il venait d'avalier, et si Joshua se maudit dans un premier temps de ne pas avoir triplé les quantités, il réalisa qu'il était en réalité préférable que le type ne soit pas *visiblement*

défoncé. Et il ferait assurément tout pour afficher une maîtrise de soi complète devant Anita.

Un long moment passa, vide, mais d'un ennui que comblait la drogue. Joshua souriait en se grattant le ventre, et regardait le chauve qui n'avait pas rempli son verre, quand il se toucha le front et se pencha à l'oreille d'Anita pour articuler quelque chose dans la cohue. Il avait mal à la tête, mais essayait de le dissimuler. Joshua espérait seulement qu'Anita était dupe.

Ensemble ils s'éloignèrent vers la sortie, vers la chaleur rafraîchissante de la rue, et s'éloignèrent. Joshua les suivit à distance raisonnable, utilisant ses dons naturels pour s'approprier les coins d'ombre, confiant à la foule le soin de le dissimuler. Anita attira le chauve dans une impasse étroite que Joshua crut reconnaître. Elle ne mesurait pas beaucoup plus d'un mètre de large, et il se souvenait y avoir tenté d'évacuer Anita de son esprit *a mano*, quelques mois auparavant.

Le chauve suivait maintenant Anita avec toute la mollesse d'un esclave soumis. Il la laissa l'adosser contre le mur, le faire ployer, eut un sourire fatigué quand elle pencha sa bouche sur son cou légèrement ridé.

Joshua les épiait fébrilement du coin de la ruelle. Son corps entier palpitait d'excitation, une excitation propre à ce que seule la vengeance peut susciter. En droguant Anita, il pourrait atteindre la part de sublime qui sommeillait dans la beauté de la nuit. Il ne parvint à calmer son impatience qu'en saisissant le manche de son couteau sous sa veste.

Anita lécha un petit moment le cou du chauve, qui se languissait dans ses bras, ouvrit grand la bouche, dévoilant ses fines canines dans l'obscurité, et... disparut. Elle s'était simplement volatilisée, en un clin d'œil, invraisemblable et incroyable. Joshua cligna des yeux, s'assurant d'avoir bien vu, mais le corps inerte du chauve s'étala sur le dallage en silence. Il semblait inconscient.

Doutant qu'Anita ait pu boire si vite, Joshua s'avança à pas de loup dans la ruelle, vérifiant ses arrières et scrutant les zones ombreuses. Le chauve était étendu sur le côté, dos au mur, et respirait à peine. Une fine salive blanche s'écoulait de sa bouche sur le sol. Ses paupières frémisaient, ses doigts se crispaient. Il était en complète overdose. Joshua eut à peine le temps de le réaliser que quelque chose l'avait plaqué face contre mur, paralysant ses deux bras pourtant musclés. Ses épaules criaient de douleur, le mur s'incrustait dans sa face, mais malgré un rictus de peine, il ne poussa pas un soupir.

« Bien joué Anita, je t'ai pas vue venir, fit-il.

— Joshua imbécile. Ta ruse était grossière. Ce type pouvait encore m'être utile. »

Utile ? Elle avait l'intention de le vider de son sang ! À moins qu'elle ait tout perçu des gestes de Joshua et qu'elle n'ait emmené le chauve dans cette ruelle que pour l'attirer lui... Et merde.

« Tu es un imbécile. Maintenant cesse tes gamineries de meurtres, et reprends ta vie normale, Jo ! intima-t-elle.

— Te fous pas de moi ! rit-il. C'est toi qui m'as condamné à cette vie !
»

Anita ne répondit rien. Le rire frénétique de Joshua résonna dans la ruelle. À quelques mètres d'eux, des passants longeaient la lumière, ne percevant ni les gesticulations entravées de Joshua, ni ses tentatives indiscretes d'attirer l'attention. Anita était sans aucun doute pour quelque chose dans cette inattention caractéristique. À moins que ce ne soit le propre des grandes villes.

« Pathétique, siffla-t-elle son oreille, tu en es vraiment convaincu. »

Joshua ne comprenait pas. Un vertige de significations s'ouvrit dans son esprit.

« Tu es humain, Joshua finit-elle par pester. Tu es aussi humain que tous les gens dans cette rue. Tu n'as rien à voir avec moi Tu n'as pas mon sang. »

Un gloussement tonitruant échappa à Joshua. Sa gorge se remplit de bile d'insatisfaction, ses yeux de larmes amères. Anita le pressait trop fort contre le mur, lui fournissant un prétexte pour ne pas l'écouter. Elle débitait des âneries inintelligibles à son oreille, murmurant ses insanités d'une voix faussement posée.

« Je ne sais pas ce que tu as fait pour te croire semblable à Jessy, mais tu l'as mal fait. Si tu as cru boire son sang, il devait ne pas y en avoir assez, il n'était peut-être pas assez pur.

— Salope ! finit-il par s'étouffer. Tu dis n'importe quoi ! »

Les yeux de Joshua se révoltèrent de terreur, sa langue se boursoufla, ventousant des parcelles effritées du ciment qui joignait les briques du mur. Ses dents jaunies par la débauche et l'éclairage luisaient d'une salive pâteuse. Ses lèvres violacées s'assombrissaient de minute en minute. Anita comprit ce qu'il lui restait à faire.

« Melinda avait raison, Joshua. Je dois assumer mes erreurs. Et tu étais une erreur. Pardonne-moi.

— Sale pute ! se contenta-t-il de hurler. »

Il n'eut pas le temps d'achever son insulte. Anita avait déchiré la veine de son cou et le sang de Joshua se précipitait en elle à une cadence ahurissante. Le mur se trouva éclaboussé des fentes trop larges qu'avait creusées Anita. Dans un premier temps, Joshua se sentit simplement incapable, mais prit de court par les événements, n'eut pas la présence d'esprit de tenter quoi que ce soit. Puis ses perceptions s'altérèrent. Les bruits de la rue s'étouffèrent, le mur devint abstrait, ses jambes commencèrent à flancher. Il tomba à genoux, et Anita suivit son mouvement. Une éternité semblait s'écouler.

Puis sans prévenir, Anita lâcha prise. Joshua respira un grand coup, cracha la bile qui avait empli sa bouche, tomba à quatre pattes. Une flaque rouge sombre s'étendait à côté du crachat saumâtre. Sa veine déchiquetée projetait par palpitations des jets de sang sur le sol. Tout son cou et une partie de son visage en étaient recouverts. Il plaqua une main sur sa blessure. Si Anita disait vrai, il allait mourir.

Il tourna le regard vers elle et la vit tituber sur place, incapable de se contrôler, les bras tendus en avant, le regard absent. On aurait dit une jeune fille venant de prendre son premier acide.

L'acide ! Joshua avait déjà pu observer les effets d'un sang drogué sur Jessy, et bien que les effets de l'acide qu'il avait pris en début de soirée se fussent assurément estompés pour lui, Anita semblait frappée par une montée beaucoup trop soudaine qui lui obstruait les synapses. Elle était la seule chance de survie de Joshua.

Il se releva en chancelant, s'avança jusqu'à elle, la saisit à la gorge et la contraignit à tomber à genoux. Anita, désarmée et affaiblie, ne résista pas longtemps. Sa bouche articulait de brefs spasmes irréguliers, et ses yeux perdus dans le lointain avaient perdu leur brillance. Joshua saisit la crinière obsidienne de la jeune fille et tira sa tête en arrière, étirant sa longue gorge nacrée sous la lueur de la lune. Il lui faudrait agir vite, et prier.

Il relâcha la pression exercée sur les plaies, et d'une main experte et ensanglantée, saisit la poignée de son couteau et en égorgea Anita. Une fontaine de sang cramoisi s'étendit sur son ventre. Anita ne poussa pas un soupir, mais recroquevilla ses doigts sur la plaie béante. Joshua les en écarta rapidement et pressa sa bouche contre l'ouverture luxuriante, la prenant à

bras le corps. Un flot incroyablement chaud le nourrit immédiatement, tandis qu'il s'efforçait d'avaler assez vite ce qui lui remplissait la bouche. Anita devait contenir le volume sanguin de deux ou trois humains dans son corps étroit. Joshua s'en gorgea sans réfléchir. Sur le sol, leurs deux sangs se mêlaient en un mélange hétérogène. Le sang carmin de Joshua, et celui pourpre d'Anita.

Joshua se remplit le ventre d'un sang qui semblait s'insinuer dans tous les interstices de ses entrailles. Sans commune mesure avec tout ce qu'il avait pu boire ces semaines durant, le fluide d'Anita satisfaisait son appétit en l'attisant à la fois, comme un plat épicé aurait pu le faire, menant Joshua au comble de sa bestialité.

Aveugle et frénétique, il finit par déchirer une pièce de la gorge d'Anita, un morceau de viande volumineux qui pendait à ses lèvres. Il était tout entier trempé de sang. Le corps sans vie d'Anita était étendu sur le dallage gris, comblant les interstices de filets de sang trop sombre. Parfois, un tressaillement l'agitait, mais ses yeux ne se fermèrent pas quand la mare de sang vint se mêler à son mascara. Elle était figée dans une hallucination perpétuelle. Le bad trip absolu.

Joshua porta une main à sa gorge. Le sang avait cessé de couler des deux lacérations. Il se sentit un moment soulagé, inconscient même de la douleur, puis s'effondra. Le rush d'adrénaline passé, toutes ses forces l'avaient quitté, et il était tombé entre les deux corps inconscients qui gisaient là. Pas tout à fait morts, pas du tout vivants. Il espérait seulement ne pas être le premier à passer de l'autre côté. Sa vision se troubla, et le noir envahit tout.

3

La première chose qu'il vit ensuite n'était certainement pas une vision du paradis. Les cheveux de jais d'Anita baignaient dans un mélange de sangs à demi caillés. La cascade huileuse semblait voluptueuse au toucher, onctueuse à la caresse, mais Joshua avait d'autres priorités. Il se releva prestement, surpris de sa force nouvelle. La nuit régnait toujours, et sa montre indiquait quatre heures passées. Le temps n'était donc pas vraiment aux réjouissances. Il allait quitter la ruelle quand deux questions se pressèrent à l'esprit de Joshua.

La première concernait le devenir du corps d'Anita. Il ne pouvait décemment le laisser là. Les vampires devaient avoir une loi quelconque contre cela. Il fallait qu'il règle ce problème.

La seconde concernait ses dents. Il passa sa langue sur toute la rangée supérieure et récolta deux merveilleuses entailles. Un sang succulent coula sur sa langue, mais les plaies se refermèrent aussitôt. Ses canines étaient légèrement pointues, et tranchantes comme des rasoirs. Les plaies de son cou, en revanche, ne semblaient pas avoir vraiment disparues, bien que clairement refermées.

La troisième question qui découlait de la seconde concernait le corps du chauve. Lui aussi aurait son intérêt. Joshua fouilla les affaires de ses compagnons de couche improvisée. Il trouva assez vite ce qu'il recherchait, en la matière d'un trousseau de clés de voiture pendant à un gros crâne en métal portant grossièrement gravé sur son front le logo Volkswagen.

Joshua ressortit dans la rue en courant. Le sang dont il était couvert attirait l'attention, mais il se moquait de n'être pas discret. Les fêtards seraient intrigués, sans plus. Il erra aux alentours de la boîte de nuit à la recherche d'une Volkswagen répondant au signal de la clé électronique. Il se satisfit de tomber sur un massif pick-up beige aux plaques d'immatriculation boueuses, une sorte de double corne d'extrêmement mauvais goût accrochée sur le capot.

Joshua savait approximativement conduire. Avant qu'il parte de la maison, l'ami de sa mère lui avait appris à embrayer et à débrayer, à démarrer et à couper le contact, ce qui était largement suffisant. Quand la seconde guerre en Irak éclata, le souvenir de son mari transformé en légume, contagieux qui plus est, avait fait replonger la mère de Joshua. le

type s'était taillé, et depuis lors elle n'avait jamais rien dit quand Joshua s'escrimait à faire démarrer la voiture dans le jardin, jusqu'au jour où le break marron avait dévalé toute la colline d'Hollow Hill.

Malgré cela, Joshua n'avait pas peur des voitures. Il mit le contact et passa la première, puis s'engagea prudemment dans le trafic londonien, aussi excité par ses dents qu'il n'arrêtait pas de lécher, que par la taille du pick-up. Que de nouveaux jouets d'un coup ! Il retrouva la ruelle et emboutit l'arrière du pick-up contre le passage comme une brute, limitant l'accès des piétons. Il se rua dehors, agrippa les deux corps et les traîna dans toute la ruelle – ils étaient d'une légèreté tellement satisfaisante – puis les chargea à l'arrière, dans la remorque, à côté d'un tas de corde, d'une pelle, et d'un jerrican d'essence. Que des choses utiles, décidément. Il répartit grossièrement le tas de corde sur les corps et retrouva sa place.

Un bobby s'approchait quand Joshua démarra en trombes. Le policier s'aventura dans l'allée, mais quand il en ressortit, le visage rubicond, Joshua était déjà loin.

Hollow Hill n'avait jamais accueilli Joshua aussi familièrement. Le panneau rouillé s'était penché à sa venue, dégringolant à moitié en une profonde révérence. Il se gara en vitesse dans sa rue et bondit hors du pick-up. Il tira le corps inanimé d'Anita sur ses épaules, empoigna le jerrican plein et le rouleau de corde, et se dirigea vers la porte. L'heure tardive, l'obscurité et la bruine, ses complices, se chargeaient de le dissimuler aux yeux d'autrui. Rien n'arrivait jamais à Hollow Hill. La brume mentait sur tout.

La table où tant de dîners fabuleux s'étaient déroulés accueillit le poids d'Anita avec un grincement. Elle ne bougeait pas d'un frémissement, ne protesta pas d'une syllabe quand Joshua versa sur elle les premières gouttes d'essence. Sa peau ne rougit pas quand il noua ses membres de la même façon qu'il avait ligoté Jessy. Anita conserva une blancheur iridescente qui lui allait décidément à ravir. Il la barbouilla d'essence, vidant le jerrican sur le sol de la cuisine et du couloir, et revint à elle.

Ce corps inerte lui donnait irrésistiblement envie de baiser. Il passa une main envieuse entre les cuisses d'Anita, dans un espace froid que l'essence avait rendu brûlant. L'idée n'était peut-être pas à rejeter...

Mais ce n'était pas le moment. En signe d'adieu, Joshua tira son couteau, et le planta profondément dans l'interstice convoité. Il n'aurait

plus besoin de cette babiole désormais. Et il quitta son ancienne maison.

Tout se déroulerait merveilleusement. Tandis qu'il mit le contact, il imagina les premiers rayons du matin déclencher l'ignition d'Anita, mettant le feu à la cuisine, au couloir, à l'étage, et peut-être même à la cave, ce qui était tout à fait secondaire. Le monde perdrait sa trace, il n'existerait plus.

Joshua tourna lentement et s'engagea dans la rue lugubre. Des grillages barbelés en leur sommet hantaient chaque bordure, voilant inutilement des mansardes décrépites, des caravanes rouillées et toutes sortes de containers. Le crâne de vache n'avait pas quitté le porche du numéro 13, conférant à Poe Alley tout entière un aspect d'Amérique déchue. Les cornes du pick-up se mariaient parfaitement avec ce décor, et finalement, Joshua parvint à se sentir chez lui.

Malgré la chaleur étouffante qui régnait dans le centre-ville de Londres, ce coin d'Hollow Hill – et la ville toute entière – demeurait plutôt froid. Il se saisit du chauve qui tentait de balbutier quelque chose, et le traîna à l'intérieur. Quiconque vivait là devrait être compréhensif; Joshua voulait sa maison, et il était prêt à tuer pour l'obtenir. Mais la demeure était déserte – elle devait appartenir au chauve, se dit-il ou à un quelconque « contact utile » d'Anita.

Le contact utile se trouvait à la cave, où Joshua emménagea. Son regard troublé par la couche de liquide qui le séparait de Joshua ne semblait en rien protester contre la venue de ces hôtes impromptus. Son air d'éternel étonnement plaisait bien à Joshua, mais son présent compagnon avait plus qu'un regard à lui donner. Il le souleva et le laissa retomber sur le matelas jauni par l'humidité.

La pièce également plaisait bien à Joshua avec son entremêlement de cordes à linge auxquelles pendaient, telles les proies d'une araignée, toute une série de photos floues d'un même modèle niais. Dissimulée derrière un buisson de photo, l'ampoule rouge le séduisit, et il l'alluma sans hésiter, avant d'éteindre sa jumelle livide et grésillante. Dans cette semi pénombre, les ombres se mouvaient comme des géants. Étendu sur son matelas, le chauve semblait infiniment plus attirant avec ce teint de brique.

À son côté. Joshua avait l'impression d'être un enfant. Face à cette nouvelle première fois, l'étrange sentiment de ne pas savoir comment s'y prendre ressemblait honteusement à un dépucelage. Anita avait toujours répété à Jessy de laisser ses instincts prendre le dessus, et c'est ce qu'il

s'évertua à faire. Après tout, il était devenu familier de tout le complexe système de veines auquel il s'abreuvait.

Sous sa lèvre supérieure, il sentait le très léger bruissement de la veine jugulaire, respirant lentement un sang presque visqueux. La mâchoire tremblante, Joshua mordit. Ses petites lames déchirèrent immédiatement la chair molle du chauve, inondant sa bouche d'une giclée de sang incandescent. Joshua manqua de reculer sous la surprise, mais se replongea dans les plis déchirés avec un gloussement enfantin.

Le chauve émettait divers bruits étranglés que Joshua n'entendait pas. Le sang avait pris une saveur nouvelle : un parfum passionnant agrémenté de speed. Ce sang était presque aussi bon que celui d'Anita, meilleur peut-être, si c'était seulement possible. Tout était devenu mille fois plus savoureux, de la vieille sueur du matelas aux clapotis du formol, ou la chaleur puissante dans l'aine que le chauve frottait avec obscénité contre la cuisse de Joshua.

Une main hésitante se glissa sous la ceinture de Joshua. Il la sentit à peine tant son étreinte accaparait tous ses sens. Le chauve ne respirait presque plus, se limitant parfois à une saccade de douleur, mais sa main fouillait le pantalon de Joshua à la recherche désespérée d'un peu de vie compatissante. Le jus de vie bouillant rendait Joshua plus noueux qu'une branche, et son sexe était à son image : une tige rigide et insensible pointée droit comme une flèche.

Le chauve finit par soupirer, la main crispée sur l'érection de Joshua. Les yeux révulsés, celui-ci renversa la tête en arrière pour prendre une grande inspiration. Sa conscience lui revenait lentement. Son ventre s'embrasait d'une chaleur maternelle, des fourmis tatillonnes parcouraient ses doigts et ses orteils. Quel régal !

Le chauve gisait sous lui inconscient, mort. Une de ses mains demeurait serrée sur le sexe sorti de Joshua, qui ne s'était rendu compte de rien. Cette main fripée qui agrippait sa trique le rebutait. Il faillit l'en arracher, avant qu'une pensée lubrique ne le traverse : il ne s'était jamais fait branler par un cadavre. Il s'activa par jeu à accorder au chauve sa dernière volonté : un orgasme de jeune garçon. Joshua jouit avec une violence qui lui était étrangère. Un frisson lui parcourut l'échine, et son gland cracha les dernières gouttes d'un sperme froid et obsolète.

Il s'amusa un moment de cette découverte, avant que le corps étendu entre ses jambes ne remue. Ou ne semble remuer, du moins. Un mouvement

familier, feutré et délicat, et la chose reparut. Il s'agissait d'une silhouette noirâtre et fantomatique qui émergea du cadavre. Sa tête semblable à une tache d'encre évoquait une crinière rabattue sur le regard, et son corps longiligne pastichait un manteau. Joshua s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt : sa victime lui cédait son âme, et cette âme était à son propre portrait. Ils allaient bien s'entendre.

Le corps dégingandé de sa première victime abrita affectueusement Joshua. Au réveil, son odeur le dérangerait peut-être, mais à son réveil, le monde lui appartiendrait. Joshua aurait voulu attendre l'aurore pour s'endormir, et apprécier le feu de joie qui enterrerait son ancienne maison, mais l'épuisement se saisit de lui comme le mort disloqué l'embrassait des deux côtés : corps et âme.

Chapitre V

1

Nous n'échangeâmes presque aucun mot dans le train de nuit pour Londres. *Paris Kills* tournait en boucle dans le vieux discman d'Anissa, qui demeurait rivée vers les ténèbres que nous révélait la vitre et dans lesquelles j'essayai de lire notre avenir sans rien apercevoir d'autre que mon reflet blafard et esseulé. Il nous avait fallu deux jours pour boucler notre vie parisienne, et nous filions maintenant droit vers un destin d'une inéluctabilité effrayante. Par moments je tirai de ma poche le chapelet brisé, seul souvenir matériel qu'il me restait d'Anita, et appréhendais notre séjour. Je n'ai jamais vraiment su si Anissa m'avait ou non pardonné le meurtre de son père. Il est probable que, comme une multitude de détails, cela ne plaiderait pas en ma faveur, bien qu'elle ne me le reprochât jamais.

Elle avait hérité d'une grande demeure à proximité de Picadilly Circus, et avait négocié avec brio son émancipation légale à ses tuteurs d'oncles et tantes, moyennant un contact régulier qu'elle ne semblait pas compter respecter. Nous nous installâmes dans l'appartement gigantesque comme des sans logis découvrant une fenêtre ouverte.

Des draps couvraient le luxueux mobilier, que nous découvrîmes en silence. Anissa emménagea dans l'ancienne chambre de son père, une pièce sobrement décorée d'acajou et de cuir noir. Elle épousait étrangement l'environnement, qui n'était pas taillé pour son fard barbouillé ni son vernis écaillé.

Je compris à mon grand embarras que dormir dans Le même lit qu'elle ne devait plus tenir que de l'exceptionnel, mais elle me laissa cependant élire domicile dans son ancienne chambre, qu'elle avait quittée à l'âge de six ans, et qui ressemblait plus à ce que j'avais pu connaître d'elle à Naples.

Je gisais en boule dans mes nouveaux draps roses depuis un temps indéterminé quand j'aperçus la silhouette d'Anissa dans l'encadrement de la porte. Un frisson me parcourut : elle était devenue la copie conforme de son homologue. La rencontre serait électrique. J'espérais pouvoir contenir Anita si celle-ci s'emballait.

« Je sors », fit-elle.

Je ne savais pas si elle espérait que je vienne. Il est probable que dans le cas inverse elle ne m'eût pas prévenu. Mais je me fichais éperdument de ce qu'elle espérait. Je bondis hors du lit et enfilai mes chaussures.

« Je t'accompagne. »

Nous avions à peine mis le pied dehors qu'elle hélait un taxi. Je réalisai alors quelle n'avait pas l'intention de flâner comme mon esprit naïf l'avait imaginé, mais qu'elle nous dirigeait vers un lieu bien précis. Je me permis encore, en montant sur la banquette, de prier le ciel pour qu'elle me réserve quelque surprise, mais elle tendit au chauffeur le bout de papier sur lequel elle avait recopié l'adresse de Melinda.

« Emmenez-nous là, fit-elle dans son anglais hautain, c'est à Whitechapel. »

Je rongai mon frein pendant tout le trajet. Anissa semblait sereine, le regard perdu derrière la vitre, mais une fine sueur trahissait son appréhension. Le quartier n'avait pas changé depuis mon passage quelques mois auparavant. Les briques rouges s'entassaient toujours en un circuit de rues taillées au carré, des rues désertes et monotones sous leur éclairage cru. Le taxi trouva l'adresse sans trop de mal, certainement habitué à ramener des fêtards tardifs dans ce quartier mal desservi. Anissa lui jeta impoliment quelques billets, à la façon détestable d'une richarde méprisante.

L'air était d'une chaleur harassante. Loin de la climatisation du taxi, la peau d'Anissa se couvrit d'une laque supplémentaire. L'immeuble se dressait face à nous, indissociable du millier d'autres qui hantaient la ville. Je me retins de prendre la parole – j'aurais eu tellement de choses à dire, toutes stupides d'une façon ou d'une autre aux oreilles d'Anissa – et laissai ma perle nous guider jusqu'à la porte. Fantastique initiative, bravo jeune fille.

La porte en vieux bois ne portait ni interphone ni rien. Une bête serrure nous envoya nous faire voir, mais Anissa ne baissa pas les bras, et longea le mur jusqu'à la cour arrière du bâtiment. Je levai les paumes au ciel en silence et la suivit.

La cour baignait dans une semi obscurité alimentée uniquement par les quelques fenêtres où brillait encore une pale lueur. « C'est là », indiquai-je en désignant la fenêtre d'où j'avais épié les deux acolytes.

Aucune lumière ne provenait de l'appartement, ce qui ne voulait pas dire qu'il était vide. Seuls les plus snobs d'entre nous se refusent à l'usage de leur vue surnaturelle.

Anissa attendait en me regardant. Elle me regardait avec insistance comme si c'était de moi qu'elle attendait quelque chose. Je feignis l'ignorance.

« Fais quelque chose, huit-elle par lâcher. Ça devient agaçant. »

Je levai les yeux et les mains au ciel, exténué de ce rôle de petit garçon réprimandé dont elle m'affligeait. Faire quelque chose, quelle idée stupide.

Je sautai jusqu'au rebord où je m'accrochai. Pour ce que j'en voyais, l'appartement était complètement désert. Les meubles s'ennuyaient silencieusement, l'obscurité stagnait sans bruit, et rien d'autre ne troublait le calme. Et mieux encore : je ne relevai aucune trace des chatons et suivantes que je connaissais à nos hôtes.

En bas Anissa avait allumé une cigarette, je décidai de la rejoindre.

« C'est vide. Depuis quand tu fumes ? »

En guise de réponse elle me souffla la fumée parfumée au visage. L'odeur acide du shit chimique emplît mes narines.

« Je veux entrer, fit-elle. Trouve un moyen. »

J'errai de long en large dans la cour à la recherche d'une idée avant de convoquer mes serviteurs à ma suite. Anissa n'en vit rien, évidemment, et pour combler le silence commença à me parler.

« Je ne t'ai jamais décrit les effets de la drogue, Livio. Tu les connais ?
— Non. »

J'avais répondu distraitement. Elle gênait ma concentration, m'empêchait de communiquer à mes flammèches.

« La première bouffée ne fait rien. Elle brûle un peu la gorge, c'est tout. Ça paraît même inutile si on y pense. »

Mes hordes de serviteurs escaladèrent la façade en silence. Les yeux fermés, je leur intimai l'ordre de nous trouver un chemin menant vers l'intérieur.

« Mais la seconde latte fait déjà plus d'effet, surtout si l'on retient la fumée. Les muscles ne s'engourdissent pas, pourtant le corps fatigue. La paresse s'installe. »

Ma vue se fondit dans la multitude d'esprits que je contrôlais. L'appartement réellement désert m'apparaissait sous tous ses angles à la fois, gigantesque, comme si je rampai le long de ses parois.

« Les bouffées qui suivent libèrent le corps de toutes ses tensions, et embrument l'esprit dans une rapidité complaisante. C'est comme courir dans une pente : les enchaînements de pensée vont tout seuls. Ça a quelque

chose de grisant, jusqu'au lendemain, où tu te rends compte que t'as rien retenu. Et quand t'as la chance d'avoir de la musique, et un coussin soyeux, alors tout se disloque dans une fébrile et rapide palpitation, comme si tu débouchais sur un état stasique assez loin du vraisemblable. »

Mon esprit avait quitté mon corps, qui demeurerait debout les yeux fermés et les poings serrés, maintenant fermement le lien entre ma vue lointaine et ses racines physiques. Cet état second demandait beaucoup de pratique pour être atteint et maintenu, mais permettait de réaliser l'impossible. Les pensées d'Anissa m'auraient été lisibles, si je l'avais voulu. Et je n'étais pas sûr de ne pas le vouloir.

« Tiens j'ai dit une connerie », marmonna-t-elle pour elle-même, consciente de sa solitude.

Son regard gourde disparut sur le lustre de ses chaussures. Ses pensées s'effilochaient hors de son crâne à l'activité cérébrale altérée. Je pouvais y lire le remords, la douleur, la peur, associés à mon nom. Une larme s'écrasa sur le sol poussiéreux. Je rejoignis mon corps aussitôt.

« J'ai trouvé un passage. »

Je la guidai toute languissante vers la porte de l'immeuble que mes cœurs avaient déverrouillée par une magie qui les épuise. Leur emprise sur le monde physique est confinée à de brefs efforts aussi éreintants pour eux que pour moi. L'effraction fait partie de mon champ de compétence, certes, mais défoncer la porte d'un immortel appartient une certaine forme d'outrage que la décence m'interdisait d'utiliser.

Le bois miteux des couloirs sombres grinçait à notre passage, saluant notre présence d'une façon qui faisait trembler Anissa. La porte de nos hôtes involontaires se laissa ouvrir sans rechigner également préparée à notre entrée par mes serviteurs si prévenants.

Anissa investit les lieux en princesse, m'écartant de son chemin. L'intérieur empestait la vanille, une saveur qui semblait faire à Anissa l'effet d'un pollen urticant. Elle ouvrit la fenêtre et y jeta le mégot de son joint. Les lieux étaient naturellement déserts, et je m'apprêtais à repartir quand Anissa s'étendit sur le sofa du salon.

« Pfouah. Je vais me poser un moment.

— Qu'est-ce que tu fais ? Il faut qu'on s'en aille.

— Mon bel amour, tu fais parfois preuve de niaiserie. Nous pouvons aussi bien les attendre ici ! »

Peut-être que je ne rêvais que de m'en aller. Il est même probable que si Anita était entrée à ce moment là j'aurais fait semblant de ne pas la voir, mais je me mis immédiatement en quête d'un prétexte à notre départ. Mes âmes avaient à notre instar envahi les lieux, et certaines, curieuses, se penchaient sur la petite table ronde, sous une lampe à abat-jour rougeâtre, où était posé un carton. Je le soulevai et en lut l'inscription.

« Qu'est-ce que c'est ? ne manqua pas de me demander Anissa.

— C'est un prospectus. »

Je le lui tendis en allumant la lampe, illuminant la pièce de rouge.

« La soirée du solstice, dit-elle. C'était hier. »

Elle jeta le carton par-dessus son épaule, mais je le rattrapai immédiatement. J'avais peut-être trouvé mon échappatoire.

« Si c'est un lieu qu'elle a l'habitude de fréquenter, fis-je, peut-être qu'on pourra trouver quelqu'un qui la connaît. Ou mieux : la trouver elle. »

Anissa me regarda un moment sans afficher la moindre expression. Je ne parvins pas à déterminer ce qui de la consternation ou de la paresse la faisait rester là, mais elle se leva finalement.

« C'est pas idiot. »

En quittant l'appartement je remarquai un trousseau de clés de voitures posées sur le meuble d'entrée. Il me semblait reconnaître celui qu'Anita avait employé, ce soir si lointain, mais les clés de voitures se ressemblent tellement que ma mémoire pouvait me jouer des tours. Nous arpentions les rues à la recherche d'un taxi ou d'une station de métro quand je découvris le cabriolet noir que je pus identifier avec certitude par les effluves vanillés qui s'en dégageaient

Il n'est pas rare qu'un vampire abandonne derrière lui tous ses biens quand il quitte un endroit. mais je ne parvenais à me trouver aucune raison justifiant le départ d'Anita, départ certes hypothétique, mais une hypothèse qui m'arrangeait tellement. Je n'étais pas triste de ne pas avoir à la recroiser, simplement perplexe.

2

L'entrée du club était accessible via un renforcement dans la rue piétonne. Il semblait régner une certaine agitation autour des responsables regroupés là. Ils nous laissèrent entrer Anissa et moi sans un regard. L'intérieur était peu peuplé, conséquence probable du lendemain de fête que nous vivions. La salle devait contenir une trentaine de personnes, pas plus. Les mannequins enfermés dans leurs cages peuplaient artificiellement la salle, mais n'occultaient pas l'impression de vide qui dominait.

Si ma vue perce l'obscurité sans mal, la luminosité mouvante qui brossait cette salle m'empêcha de le remarquer immédiatement. Il se tenait contre le mur du fond, sourire aux lèvres, son regard implacable braqué sur moi et Anissa. Son pardessus ouvert dévoilait un torse noueux, et une odeur de sang croupi émanait de lui, même du fond de la salle. Il s'approcha de nous deux en écartant les danseurs qu'admirait Anissa, et je pus constater la dureté de son ossature, qui rendait son visage émacié aussi avenant qu'une pierre tombale. Dans ses veines se bousculaient en un charivari incroyable les écluses de sang immortel qui donnaient à son regard la luisance malfaisante de deux pipes de crack. J'avais enfin en face de moi le visage de la folie parasite qui m'avait englouti un demi-siècle durant. Ses traits, en ce garçon, se personnifiaient, lui ôtant tout charme poétique pour ne plus laisser que la dure réalité d'un féroce appétit, dirigé pour l'instant à l'encontre d'Anissa.

Elle ne l'avait pas encore remarqué s'approcher quand je lui tournai le dos et la guidai vers la sortie. Elle me résista et dégagea son bras de mon étreinte, évidemment, en me réprimandant du regard. J'insistai sans réfléchir. Je ne sais pas ce qu'elle a cru, peut-être que je voulais aller au petit coin, comme le garçonnet dans lequel elle m'incarnait, mais elle me fit signe de déguerpir tout seul. Bien sûr, je n'en fis rien.

« On s'éclipse ? » avait murmuré la voix dans mon dos. Je me retournai en un sursaut. Il se tenait là, debout devant nous, environ de ma taille, les cheveux rabattus sur le visage, quelques mèches amalgamées dans un paquet croûteux aux reflets rubis.

« On ne s'éclipse pas du tout, pas vrai Livio ? Pas moi en tout cas.

— Salut. »

Sourire charmeur, canines trop longues, et cependant suffisamment discrètes pour ne pas attirer l'attention dans l'obscurité.

« Je te paye un verre ?

— Eh bien pourquoi pas. »

Anissa était subjuguée. Elle me montra ses omoplates et s'enfonça à sa suite dans la foule. Bien que ce garçon m'évoquât un sentiment de déjà vu, je ne pus m'empêcher de voir en lui l'Ennemi, le concurrent, à chasser immédiatement. Je me ruai à sa hauteur trop rapidement pour être remarqué et posai une main sur son épaule, braquant mon regard dans le sien en guise d'avertissement. Il ne se démunait pas de son sourire, mais ses yeux injectés de sang noirâtre inspiraient tout sauf la confiance.

« Elle est avec moi, murmurai-je trop bas pour qu'Anissa l'entende mais pas lui.

— Allons l'ami, on prend juste un verre.

— Livio te dérange ? intervint Anissa.

— Non. Livio ne me dérange pas du tout. Au fait (il se tourna vers elle) je m'appelle Joshua. »

Il lui fit le coup du baisemain, qui marche systématiquement depuis que la mode est passée.

« Ah. (Silence gêné. Flattée, charmée) Enchantée.

— Et tu es ?

— Ah. Eh bien... Pour toi, je serai Anissa ! »

Faut-il que je précise la torture mentale qu'Anissa m'infligeait en réutilisant les mêmes mots qu'elle avait eus pour moi ? Son regard glissait sur lui comme un glaçon sur plaque chauffante, brûlant d'un désir quelle ne s'expliquait probablement même pas. Lui en revanche, semblait plutôt avoir eu la réaction inverse. Ses pupilles scintillantes avaient cessé de jouer les boules disco et il la contemplait maintenant avec une froideur qui imposait plus la crainte qu'une quelconque admiration.

Son nom était celui du jeune garçon qu'Anita m'avait désigné, et qu'elle avait chevauché sous mes yeux, mais je ne reconnaissais en cette entité presque rien de ce qui m'avait servi à qualifier le pauvre enfant. J'avais sous les yeux un vampire d'une présence qui me terrassait, et dont je ne comprenais rien. Mais au moins devait-il être en mesure de nous indiquer où trouver Anita.

Il tendit à Anissa un verre qu'il venait de commander pour elle, mais où s'enfonçaient quelques grains en cours de dissolution, à peine

perceptibles. Je retins la main d'Anissa qui portait le gobelet à ses lèvres, et le lui pris d'un geste brusque. Elle me regarda comme si je brandissais un couteau, et fit un mouvement vain pour reprendre son verre.

Joshua nous regardait avec délectation. Je le foudroyai immédiatement d'un regard, mais il haussa les épaules comme s'il avait agi par jeu.

« Qu'est-ce que t'as, bordel ? »

Entendre Anissa jurer me déstabilisa comme à chaque fois. Je laissai le gobelet m'échapper, à moitié seulement par maladresse, répandant son contenu sur le sol.

« Il a voulu te droguer, ripostai-je sans tact. »

Regard fixe. Anita était divisée entre incrédulité et consternation. J'insistai en précisant que « C'est vrai », réalisant un peu tard ma bêtise.

« Allons, allons, fit Joshua de sa voix grave et malsaine, inutile de se disputer. Je vous invite chez moi. »

Son pick-up puait la charogne, mais Anissa ne sembla rien remarquer. Assise entre nous deux, elle soutenait sa conversation sans remarquer la gaucherie avec laquelle il conduisait. Une fois de plus je n'avais pour confident silencieux que mon reflet taciturne qui n'exprimait que jalousie et haine – peut-être suis-je mauvaise langue et affichait-il aussi de la peur.

Je retins l'expression de ma surprise quand nous passâmes près de ce que je croyais son domicile : une ruine à demi calcinée entourée de cordons de police, et de quelques voitures aux gyrophares éteints. Il tourna quelques fois et nous engagea dans la minable Poe Alley, avant de se garer devant l'épave de bois ornée du crâne de vache sur lequel avaient été peintes deux tramées rougeâtres coulant des orbites creuses.

L'intérieur sentait la poussière. Dans un coin de la pièce je remarquai les bris de verre que Joshua avait lui-même laissés là quelques mois auparavant. Il nous mena dans une sorte de salon où un canapé rongé par la vermine tenait compagnie à deux fauteuils du même acabit. Il n'avait pas fini de s'asseoir qu'Anissa se tenait contre lui, infiniment trop proche, infiniment trop inconsciente de la blancheur de son visage qui ne transparaissait que plus sous l'éclairage spartiate que nous fournissait une ampoule grésillante accrochée à même le plafond.

Pourquoi n'évoquai-je pas Anita ? La conversation aurait tourné court. Anissa se désintéressant probablement de Joshua pour lui-même, et m'appréciant du même coup un peu plus. Cependant, je redoutai plus que

tout le moment où Anita et Anissa se rencontreraient, et je n'avais ni envie d'aider ma jeune amie dans ses recherches ni tout simplement d'interagir avec Joshua.

Je faisais les cent pas dans la pièce depuis un moment à les entendre parler de choses aussi importantes que les soirées à Londres, dont Joshua semblait vétéran, ou de groupes au talent ô combien indéniable malgré leur échec commercial, quand Anissa tourna son beau et sauvage regard vers moi en me demandant si je comptais rester là à tourner en rond comme une panthère en cage pendant des heures.

« Va faire un tour si tu as envie de marcher, rajouta-t-elle. »

Elle aurait pu m'intimer simplement l'ordre de déguerpir avec plus de gentillesse, mais je fis mine de ne rien comprendre en m'asseyant sur un fauteuil.

« Excuse-moi, je réfléchissais.

— Ah. Super Tu peux même aller réfléchir dehors. »

C'est probablement le manque absolu d'amour qui hantait ses paroles que j'ai fui. Peut-être qu'à ce moment précis, je me foutais tout bêtement de ce qui pourrait lui arriver. Pauvre enfant. Je me levai et quittai la pièce sans un mot, quittai la maison, quittai presque la ville.

Dans la brume, mes compagnons noirâtres me réapparurent, égrenés par la nuit, dissipant ma solitude, mais leur présence ne m'était pas d'un réconfort très probant.

Mes pas me menèrent à la ruine encore fumante de la réelle maison de Joshua. Les cordons jaunes consacrés entouraient les vestiges, et trois voitures de polices garées là meublaient le silence des voix de leurs radios. Ici, deux officiers parlaient de leurs femmes, là un autre communiquait quelque rapport à son central.

Je fis jouer toute ma rapidité de mouvement pour me ruer dans les décombres, reconnaissant aussitôt le couloir où j'avais tué cette dame un peu trop vieille, identifiai cuisine, salon escalier menant aux chambres, placard, cave, et descendis dans cette dernière. Tout menaçait de s'effondrer d'un instant à l'autre. Là en bas, deux inspecteurs prélevaient dans une quantité impressionnante de sachets toutes sortes de pièces d'identités tachées de sang. L'un photocopiait chacune d'entre elle avant de laisser l'autre les emballer.

Puisqu'ils me tournaient le dos je me permis de descendre avec eux, dans le silence le plus complet. Une puanteur de sépulcre stagnait dans ce sous-sol. Je remarquai alors que l'un des deux inspecteurs portait un masque de tissu pour se protéger de l'odeur, précaution futile que l'autre avait remplacée par deux moitiés de cigarettes plantées dans ses narines.

Sur le lit demeurait le cadavre mortellement décharné de ce qui avait été un corps humain, de sexe strictement non-identifiable, et à côté de lui, dans un amoncellement de draps inondés de sang, un squelette noir dont les côtes se craquelaient par endroits. Je n'eus pas une seconde de doute sur la nature de ce squelette. J'en avais vus et causés plus souvent qu'à mon tour, et les dents que brandissait le crâne carbonisé me confortaient dans mon idée. La vraie question était de savoir à qui appartenait cette relique. Je remontai l'escalier en chancelant presque, certain qu'Anita était plus petite que celui ou celle à qui avaient appartenu ces ossements et qui vacillait probablement dans un état pire que celui des flammes follettes. Du moins était-ce la crainte qui m'avait interdit la vue du soleil si longtemps.

Je remontai l'escalier de la cave et titubai jusque dans la cuisine, pris d'un vertige qui m'empêchait de sortir immédiatement. Je m'effondrai contre le réfrigérateur noirci et le mur adjacent. Mes tempes battaient la chamade, et la vue me manquait presque. Mes yeux recouvrèrent progressivement leur fonction, me dévoilant un mur noirci, et sur le sol un monceau de bois noir comme la suie, probablement une table brûlée, dans les cendres de laquelle se prélassait un autre squelette noir aux canines saillantes.

Mon cœur se souleva. Mon cerveau hoqueta, ma gorge se serra. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang., les labourant sans connaître la douleur, retenant par tous les moyens un hurlement de terreur capable d'assourdir tout le pâté de maison : j'avais en face de moi le squelette d'Anita.

Je rampai à quatre pattes jusqu'à sa sépulture improvisée, recueillant par lapées le sang qui coulait de ma lèvre déchirée, le visage tordu par l'incompréhension et la douleur. Je reconnaissais bien là sa petite tête si parfaite, sa cage thoracique bombée jusque dans la mort, son échine cambrée, son bassin si reconnaissable, dont les pointes saillaient sous sa chair élastique. Mes mains aspiraient palper ces ossements, à leur faire l'amour passionnément jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ma main frôlait l'air environnant son bassin quand un bout de métal m'apparut d'entre les cendres. Faisant fi de toute règle de sécurité, je plongeai la main dans

l'amoncellement de cendres noires et en tirai un long couteau noirci par l'incendie.

J'admirai la lame à la lumière qui filtrait de l'extérieur quand les pas des deux inspecteurs retentirent dans l'escalier. Reprenant aussitôt conscience des événements, je m'élançai par la fenêtre dont les battants avaient brûlé et m'enfonçai dans la nuit.

3

Je parcourus lentement le chemin menant à Pue Alley. Mon esprit avait besoin d'une mise au point drastique, que je tentai d'atteindre dans la contemplation du couteau. La lame noircie par les cendres se révéla très émoussée ; ce pouvait être le fait d'un grand usage, ou d'un vieil âge, mais c'était surtout la preuve d'un entretien déplorable. Celui à qui appartenait ce couteau devait avoir un grain, et ce n'étaient pas les cadavres gisant dans sa cave qui me contrediraient.

Ma lèvre s'était refermée le temps que la rue se montre de nouveau. Au moment où je dissimulai le couteau à l'arrière de mon pantalon, je me demandai à qui pouvait appartenir le second squelette. Melinda aurait-elle péri dans cette affaire ? Une seule chose était sûre : connaissant la perversité de ces deux gamines, condamner hâtivement Joshua pouvait s'avérer une erreur.

Quand je mis le pied dans le salon la première chose que j'aperçus fut le spectre noir qui se tordait de jouissance en lançant des inepties dans sa langue de feulements. Il était calqué sur le modèle de Joshua à qui il intimait le meurtre. Je devais avoir eu une légère absence pour ne pas remarquer les gémissements spasmodiques d'Anissa, mais je me retrouvai bien trop vite devant le spectacle déroutant de leurs corps nus se chevauchant, la respiration cadencée sur leurs mouvements de hanches. La blancheur rocheuse du corps de Joshua ne ressortait que plus mise au côté de la douce roseur du teint d'Anissa. Les hanches calées sur ses fesses, il molestait ses entrailles à grands coups de reins, pétrissant sa petite poitrine et empoignant ses hanches cambrées, perçant le silence de grognements animaux. À quatre pattes l'un sur l'autre, tordant le sofa miteux sous leur poids et leurs mouvements, ils ne remarquèrent même pas mon entrée, elle continuant de caresser à l'aveugle ses cheveux gras tandis qu'il mordait les chairs tendres de sa gorge.

Mon cœur fit un bond, et je l'imitai, agrippant l'immonde le tas de poils qui lui servait de chevelure et la tirant en arrière. Une profonde expiration m'envoya quelques gouttes de sang virginal au visage tandis que la plaie sur la gorge d'Anissa se refermait. Elle s'effondra ; il me souriait, tes yeux étincelants et les lèvres maculées. J'étais sur le point de lui

défoncer le crâne contre le plafond quand Anissa se releva, parfaitement consciente.

« Nom de Dieu Livio ! Qu'est-ce que tu peux faire chier, toi ! »

Je ne répondis rien et laissai Joshua s'essuyer discrètement la bouche. Il va sans dire que j'étais remonté contre lui ; à tel point que je me lançai au feu :

« Tu dois connaître Anita, fis-je.

— Quoi ? Pourquoi il la connaîtrait ? rugit Anissa en cachant sa poitrine (en *me* cachant sa poitrine !)

— Le contraire serait étonnant, précisai-je. »

Et ce disant je saisis la mâchoire de Joshua et écartait ses lèvres comme on l'aurait fait d'un chien pedigree, exhibant ses canines au regard d'Anissa. Une fois de plus je réalisai trop tard mon erreur en constatant la réaction d'admiration suscitée chez elle. Elle se tut un moment pendant lequel je relâchai la bouche de l'autre.

« Tu la connais ? conclut-elle.

— Non. »

Le silence envahit la pièce. Le serviteur de Joshua s'était stabilisé, grésillant maladivement. Je dardai ce menteur d'un regard menaçant que j'espérai aussi pénétrant que l'acide, mais il ne démentit pas, contestant avec audace mon autorité. Cependant une lueur trouble perça du fond de sa conscience ; je reconnus alors en lui l'enfant que j'avais vu, achevant de me convaincre de son mensonge.

« Putain Livio, t'es vraiment le dernier des nuls », me jeta sèchement Anissa.

Je m'éloignai sans me retourner, et plongeai les mains dans mes poches, y découvrant le chapelet brisé que je savais appartenir à Joshua.

« Bon j'ai super faim, marmonna-t-il. On descend en ville ? J'ai rien ici. »

J'étais perplexe quant à la façon la plus appropriée de le démasquer. Tandis qu'ils se rhabillaient. Anissa se tournait sans cesse vers lui pour l'embrasser amoureusement, son idylle sordide multipliée par le sang de Joshua. J'errai dans la maison en attendant qu'ils aient fini quand je retrouvai l'entrée de la cave. Hésitant une seconde, je descendis y jeter un coup d'œil.

Les cordes à linge étaient peuplées des photos floues qu'Anita avait prises de moi. Je me promenai un instant parmi elles, à la lumière de

l'ampoule blanche. Le matelas où nous avons dormi était imbibé de sang, une constante semblait-il. À côté, sur le sol, une photo isolée traînait dans une flaque de sang caillé. Je l'arrachai à cette pellicule poisseuse et la frottai sur le matelas. Mon visage à moitié net me regardait avec une inexpressivité choquante. Dans le coin, l'empreinte du pouce d'Anita avait blanchi ma photographie.

Mon nom retentit à l'étage suivi d'un juron. Je pliai la photo, la rangeai dans ma poche, et remontai.

« Ah, t'es là. On est prêts. Tu conduis. »

Anissa me jeta les clés sur le torse et se dirigea vers la sortie, un Joshua souriant de satisfaction dans son sillage.

Nous descendîmes en ville. Je conduisais à toute vitesse, laissant les deux tourtereaux se peloter à côté de moi sur l'unique banquette du pick-up. Dans une rue déserte, Anissa nous désigna soudainement une passante esseulée, disant qu'elle serait parfaite, comme si elle y connaissait quelque chose. J'allais protester mais Joshua avait déjà bondi du pick-up aux trousses de la pauvre femme, dont il cogna la tête contre le mur comme une noix de coco. Je ramenai la voiture à sa hauteur mais Anissa descendit en marche.

« Vite ! Mets-la dans la remorque ! » chuchota-t-elle à l'intention de Joshua, qui obtempéra en riant comme un enfant.

Ils remontèrent tous les deux en s'esclaffant comme des gamins, aussi excités à l'idée du meurtre qu'un bambin brûlant les fourmis à la loupe. Je garai la voiture dans une impasse isolée comme seule Londres semble en connaître, ville Fantôme construite et pensée pour le crime sous toutes ses formes.

Joshua déchargea la marchandise tandis qu'Anissa trépignait comme si elle allait fumer son premier joint, jetant sans cesse des regards soupçonneux derrière elle, s'attendant probablement à voir débarquer les troupes d'élite en fourgons blindés. Mais rien ne vint. Joshua se pencha sur le corps inconscient et s'apprêta à mordre avant de se relever et de me la présenter dans une parodie de bonnes manières.

« Je t'en prie, après toi. »

Anissa était admirative, et moi haineux, mais je me penchai tout de même sur le corps pour me nourrir, l'estomac noué, espérant raviver ma

faim et l'apaiser du même coup, me préservant d'un accès de colère que je sentais affleurer.

Je ne pris qu'un petit litre à la femme, et tapai sur l'épaule de Joshua sitôt mon repas fini. Il me remercia d'une tape semblable et mordit avec appétit au même endroit que moi.

Anissa me souriait d'un sourire lointain, serein, l'air de dire « Si tu savais à quel point je te remercie de m'avoir amenée jusque là. Je suis au paradis maintenant, même si notre amour est devenu impossible. » Je lui tournai méprisamment le dos.

Les succions de Joshua agitaient tout son corps de jeune vampire. Son âme servante, qu'il n'avait pas encore appris à faire taire, lui chuchotait à l'oreille de continuer, comme on flatte un chiot qui défèque dans le caniveau, ce qui n'empêchait pas Anissa de répandre sur lui un odieux regard amoureux.

Quand il eut fini, il rejeta la tête en arrière, le menton dégoulinant, les yeux presque révoltés de plaisir. Le corps inerte de la victime se délesta de son âme palpitante, qu'embrassa le sosie ébène de Joshua. Je les regardai un moment s'enlacer, éberlué, avant de m'exclamer :

« Imbécile ! Tu l'as tuée !

— Ça va, du calme, fit-il en m'accordant un geste de désintérêt. C'est jour de fête, non ? »

Anissa rejoignit son côté et j'abandonnai définitivement.

« C'est vrai, c'est pas grave », compléta-t-elle.

Et qu'est-ce qu'elle y connaissait au juste, cette petite idiote ? Je marmonnai dans mon coin en observant les fantômes de Joshua quand je réalisai qu'ils n'étaient que deux, Il n'avait jusqu'ici tué que deux humains, et au vu de sa prudence, j'en conclus qu'il ne devait pas avoir connu beaucoup plus de nuits. De la même façon la maison consumée était toujours un lieu d'investigation en pleine ébullition. Si son sang lui avait été fraîchement donné, le géniteur de Joshua ne (levait pas être bien loin, et les événements étaient aussi vifs dans son esprit que dans le mien. Cette information engrangée, je décidai de l'utiliser contre lui aussi tôt que possible.

Joshua fouilla le sac de la femme comme un voleur, jetant par-dessus son épaule rouge à lèvres, téléphone portable, tampons hygiéniques, bombe anti- agression, agenda, pour ne garder qu'un portefeuille rouge. Il laissa le sac tomber et procéda de la même façon avec le portefeuille, faisant cette

fois voler toute une série de cartes de crédit, de fidélité, de bibliothèque, une ribambelle de photographies et de tickets gardés en souvenir, ne conservant qu'une maigre liasse de billets et sa carte d'identité, qu'il lut à voix haute avant de la ranger dans sa poche.

« Natacha Rawlins », déclama-t-il avec une satisfaction stupide peinte sur le visage.

Je me penchai pour lécher la boucherie que Joshua avait laissée sur son cou, refermant les tissus endommagés en quelques minutes. Quand je me relevai, ils étaient montés dans le pick-up, Joshua au volant. Je les rejoignis sans me presser, et il démarra pour quelques moments de promenade.

Nous n'étions plus qu'à deux heures de l'aube quand Anissa proposa à Joshua de l'héberger. Il accepta avec une joie non dissimulée, cherchant tout de même à conserver son timbre de voix charmeur. Sa présence dans ce que je considérais comme notre Foyer me dérangeait autant qu'un hérisson dans mon lit. Anissa le fit visiter, en présentant comme « la chambre » l'ancienne pièce de son père, laissant par là entendre qu'elle l'invitait à partager sa couche – comprenez-la, il lui avait offert le luxe de son sofa, elle devait bien agir en conséquence. Elle passa sous silence ma petite chambre rose où je m'effondrai sitôt rentré, misérable dans mon coin. à demi enroulé dans les rideaux. Je les entendis arpenter le *living room* en conversant. Ils parlèrent de leurs amours communes : musiques, boissons, drogues. Anissa repartit du même refrain qu'elle avait eu avec moi quand Joshua se plaignit de ne plus pouvoir consommer de ces trois là que la musique. Il la consola en disant que le sang d'un drogué faisait le même effet, et leur babil reprit de plus belle.

Anissa finit par lui confier qu'elle avait du speed et qu'elle avait vraiment envie d'en prendre avec lui. Quand il appliqua toute son hypocrisie à lui expliquer qu'il avait trop peur qu'elle souffre de la morsure, elle prétendit que je l'avais rompue à cette douleur. Quelques minutes plus tard ils rampaient dans le couloir menant à « la chambre » riant comme des forcenés et s'arrachant les vêtements l'un de l'autre, le cou et la poitrine maculés de sang.

Je les observai avec mélancolie, debout dans l'entrebâillement de leur porte. Ils firent l'amour comme deux beaux diables, les âmes vacantes de Joshua glissant sur son corps maculé de sueur rosée. Anissa jouit plusieurs

fois dans de grands hurlements, lui, crachait son spasme avec un rire de drogué.

Ils s'effondrèrent ensuite et restèrent un moment immobiles à regarder les deux âmes se contorsionner l'une dans l'autre. Anissa tendit la main vers le lecteur posé sur la table de nuit et y inséra un disque, prenant bien soin de sélectionner la piste. La voix d'outre tombe du chanteur de *Fields of the Nephilim* murmura les premiers accords de *One more Nightmare*. Le rythme calme de la chanson berça leur étreinte, laissant la place à une montée subreptice qui attisa leurs caresses et leurs baisers, avant de réveiller l'érection de Joshua et de relancer leur coït. Ils se chevauchèrent chacun leur tour, criant à chaque orgasme, s'effondrant de nouveau pour repartir de plus belle quelques minutes plus tard,

Ils recommencèrent ce petit manège pendant toutes les nuits suivantes, avec une énergie surhumaine et une constance incroyable, dans toutes les pièces de la maison. Toutes les cinq minutes vingt, elle pressait le bouton *piste précédente*, et lui recommençait de son concert de baisade à se a farcir, quatre, six, huit, dix, douze fois, ce petit salopard ne jouissait même plus et elle se contentait de souffrir, et moi, de faire semblant de lire, sans tourner les pages, à regarder ce maudit avorton troncher mon Anissa décrépite et consentante, déliquescence de jouissance, suintante de débauche et de luxure déraisonnée. Je m'arrangeai pour ne plus jamais les laisser seuls, surveillant Anissa quand Joshua s'isolait, menaçant ce petit chien du regard quand c'était elle qui cherchait le calme.

Il arrivait parfois qu'à mon réveil je le trouve là, debout à mon chevet, fixant sur moi son regard trop expressif, urticant ma pudeur dans sa nudité extravagante. Le mois de juillet s'écoula comme du caramel fondu ou un mucus fétide. L'escouade de Joshua se changea en cohorte. Son ambition l'aurait probablement poussé à se constituer une centurie, voire une légion entière, si je ne l'empêchais pas de tuer toutes ses victimes. À chacun de ces meurtres évités, le regard d'Anissa se ternissait, et expliquer qu'il en allait de notre survie ne servait à rien, si bien que je finis par le laisser épuiser ses victimes, et chassai de plus en plus de mon côté, jamais trop loin d'eux cependant.

Les nuits s'envolèrent comme une fumée d'opium, embrumant leurs esprits et les évaporant sans que rien ni personne ne leur impose de limite, et nous ne reparlâmes jamais d'Anita.

Chapitre VI

1

Joshua rejeta le drap et s'extirpa du lit. Les amphétamines avaient beau rendre Anissa endurante, elle finissait toujours par tomber d'épuisement après une dizaine d'assauts, les muqueuses boursouflées et complètement impraticables. Dans les plus beaux atours de sa nudité, constitués de quelques gouttes de sang sur le torse, il se mit à arpenter l'appartement.

Un calme voluptueux régnait dans les couloirs. Le salon et la cuisine couvaient le ronronnement de la circulation. Joshua se laissa bercer un moment par la mélopée urbaine, avant que l'ennui ne le reprenne. Il se dirigeait vers Anissa avec l'envie de la réveiller quand il passa devant la porte entrouverte de l'Autre.

Celui-là semblait reposer en boule dans son petit lit aux draps roses, dans une de ces trances de demi-sommeil dont il avait le secret. Joshua aimait bien venir l'observer pendant son sommeil. Les gens changent tellement d'expression quand ils dorment qu'on ne les reconnaît parfois pas, et lui prenait un faux air de Jessy. Il serrait dans ses mains un objet qui attira l'attention de Joshua. Reliées par une chaînette, un chapelet de perles noires s'écoulait de son poing fermé. Joshua tendit la main pour se saisir de l'objet, et tenta de l'extraire doucement de la serre obstinée. Le visage du Jessy fatigué se crispa une fois ou deux, et sa main libéra la ribambelle de perles sans plus combattre.

Joshua brandit l'objet à la lumière. En son milieu, la chaîne scindée avait été rafistolée. La petite figurine christique pendait sans conviction en bas de sa guirlande, et braquai vers lui un regard vide. Il connaissait très bien ce chapelet pour l'avoir porté pendant la longue et brumeuse période où la recherche d'Anita était son leitmotiv.

La forme enfouie dans les draps se tourna lentement vers lui. Son regard lumineux encastré sous une ligne de sourcils d'un noir prononcé. Joshua lui renvoya son regard sans toute l'animosité que l'autre lui témoignait, mais n'en était pas moins dérangé. Leur jeu de regards dura un moment, l'Autre ne lâchant pas une syllabe à son égard, avant que Joshua ne se décide à enfiler le chapelet avec un sourire sardonique. Il se serait

retourné pour quitter la pièce si l'autre n'avait glissé une main sous son oreiller aux franges dentelées, pour en tirer avec toute la patience du monde et une lenteur exaspérante, un long couteau de soldat noirci par la cendre, qu'il lui tendit comme un présent.

Son regard affichait toutes les caractéristiques du défi : sourcil imperceptiblement incurvé, visage incliné, et un discret sourire assuré. Le cœur de Joshua se réveilla de son engourdissement pour marteler un accès soudain de panique. Ses synapses s'activèrent comme animées par une stridente sonnerie d'alarme. La situation qui se présentait prenait Joshua au dépourvu de tous les côtés. Il reconnaissait ce couteau, bien sûr, pour s'en être servi plus souvent qu'à son tour : un couteau qu'il avait fait sortir de sa vie, et qui y revenait par l'étrange porte insoupçonnée qu'était cet individu presque inconnu et totalement ignoré. C'était une déclaration de guerre. Une guerre tout ce qu'il y avait de moins ouverte, et dont il ne connaissait pas encore les règles.

Joshua aimait les défis. Un défi est une aventure intérieure, qui permet moins de prouver aux autres ce que l'on vaut que d'en avoir soi-même une idée. Seulement, Joshua était intimement persuadé de ce qu'il valait, et entrer dans cette guerre n'aurait rien pu lui apporter de bon, car elle ne pouvait que lui ramener Anita. Aussi sourit il avec distance, tourna le dos à son agresseur, et quitta la pièce.

Que pensait-il de cette attaque ? Alors que je le regardai s'éloigner, j'examinai le tranchant émoussé de la lame, qui attestait d'une longue et pénible utilisation. Cet avorton qui se nourrissait comme un fermier osait-il renier ses meurtres ?

La nuit suivante, je décidai de le prendre à part pour tenter d'ébranler ses certitudes. Nous étions quelque part dans le métro Londonien, à la recherche d'un marché aux puces. Anissa avait relevé une inscription sur un distributeur de canettes qui la dérangeait. Elle disait « merci d'emmener vos détritrus chez vous », et tous deux élargissaient cette idée à grands coups de vociférations, s'énervant contre la pudeur anglaise qui acceptait que votre maison soit remplie de merde, tant que vous n'abîmiez pas l'image que le pays a de lui-même. « Merci de ne pas faire déborder les poubelles de votre vie sur les autres. Merci de garder votre déchet de femme chez vous. Votre merde ne regarde que vous. Ce que je ne vois pas n'existe pas. Ou comment

demander avec une contenance toute anglaise de ne pas vivre en public ! » s'écriait Joshua, drogué au quatrième degré.

Anissa essayait de comprendre l'itinéraire que nous devons suivre, se brûlant les neurones sur un plan de métro quand je m'approchai de Joshua, qui s'était quant à lui avachi contre le distributeur du délit. Je restai planté là pour attirer son attention, ce qui prit une bonne minute. Il finit enfin par tourner un regard mou vers moi, mais je ne le laissai pas se conforter dans son apathie.

« Méfie-toi d'Anita. Je ne crois pas qu'elle apprécie ta nonchalance. »

Il ne releva pas immédiatement ma remarque. Je pense que comme nous tous, il confondait Anita et Anissa, ce qui me valut la gratification de son regard idiot quelques secondes supplémentaires ; puis les étincelles paresseuses de sa rétine se ternirent, et son sourire s'affaissa légèrement. Il n'était pas certain de la mort d'Anita. Et non seulement j'étais parvenu à immiscer le doute dans son esprit conforté, mais je découvris également qu'il craignait son retour. Ce garçon avait quelque chose à se reprocher.

« On descend à Angel, il y a une sortie qui nous arrange », nous coupa Anissa.

L'incident était clos, mais un divin sentiment de supériorité m'anima toute la nuit.

Joshua n'aimait pas le revirement d'attitude qu'avait prit le sosie de Jessy. Prétendre qu'il fréquentait Anita était de toute évidence un odieux mensonge : lui qui ne s'éloignait jamais d'eux, comment attrait-il pu ? Cependant Joshua dut bien admettre que la mort d'Anita n'était à la réflexion pas une certitude inébranlable. Et si elle revenait, il aurait effectivement de quoi claquer des dents.

Mais pour le moment il était plus occupé à planifier avec sa compagne au cou blanc toutes sortes de projets extravagants. Londres ne serait bientôt plus assez grande pour leur ambition. Le monde attendrait de les voir passer pour trépasser, ils laisseraient dans leur sillage orphelins, veuves et partenaires épuisés. Ils traverseraient Paris, qu'Anissa connaissait déjà, Rome, Prague, Belfast, puis ils s'envoleraient : New York, Chicago, La Nouvelle Orléans... Et s'il se lassait d'elle, il n'aurait qu'à profiter d'un instant où l'Autre aurait le dos tourné pour la saigner à blanc. Il trouverait bien assez vite une petite brunette à sa hauteur, pour garder sa couche chaude et s'occuper des formalités diurnes.

Pendant son sommeil, le visage tendre d'Anissa changeait parfois d'une façon qu'il n'aimait pas. Il suffisait d'un pli ici, d'une ride là, et elle prenait soudain un air plus strict, qui lui rappelait sans hésitation celle qu'il avait barbouillée d'essence. Si seulement il avait vu l'ignition ! L'idée selon laquelle Anita se soit relevée avant le soleil et ait mis le feu à sa maison pour le tromper *l'exaspérait*. Et la présence dans son lit d'une copie conforme lui rappelait son angoisse à chaque aurore. Il pourrait lui régler son compte sans trop de problème, si seulement l'autre ne veillait pas en permanence, comme un vautour affamé. Le mieux à faire était encore probablement de se débarrasser de lui. Et dans cette entreprise, sa petite chérie l'aiderait.

Livio et Joshua ne s'ignoraient plus comme au début. Il m'arrivait de les surprendre à parler dans mon dos dans des demi-tons à peine audibles, parfois de moi, parfois de je ne sais qui. Leur relation devint tendue, plus qu'elle ne l'avait jamais été. Venait une heure, vers quatre heures du matin, où Joshua s'assoupissait souvent quand nous faisions l'amour. Je le serrai dans mes bras car son sommeil était agité. Il lui arrivait de me mordre en pleurant dans ces moments là, et ses larmes étaient rosées. Quand cela arrivait, j'attrapai un mégot de joint qui ne manquait pas de traîner sur ma table de nuit, et je le finissais en berçant Joshua. La dernière bouffée, je la lui soufflai dans la bouche, il marmonnait alors dans son sommeil, avant d'ouvrir les yeux, plissés par le réveil et les larmes. Je lui souriais alors, et il me mordait tendrement la pommette, le regard vide mais la tête probablement pleine de pensées indéchiffrables, ni par moi, ni probablement par lui, il se rendormait ensuite pour une petite demi-heure, et à son réveil il était le même que toujours, propre à lui, splendidement couvert de nos fluides mutuels, et il quittait notre lit sans un mot, tandis que je faisais semblant de dormir à mon tour.

Livio ne lui plaisait plus. Si les premières semaines il m'avait confié avec un engouement que je ne lui attendais pas qu'il l'aimait bien, il le regardait maintenant avec une distance menaçante, ou peut-être une légère frayeur. Quant à moi, mon bel amour italien me paraissait maintenant bien fade comparé à son frère de sang épicé. Joshua me murmurait parfois, quand nous observions la carte du monde en cochant nos futures destinations, qu'il aimerait le laisser derrière nous. Il avait raison sur un point : le nombre trois ne nous apportait aucun bonheur. Livio n'accepterait

certainement pas de me laisser m'échapper de sa vie, mais pour son propre bien, j'acceptai de me plier au plan de Joshua, un plan qu'il avait laissé germer dans l'étrangeté de son esprit, et qui, s'il était mené à bien, nous permettrait à tous de nous tirer de cette impasse.

Le jour venu, j'émergeai doucement de mon sommeil alors qu'eux deux conversaient comme des adultes dans le salon. Le noir leur allait aussi bien à tous deux, mais la vue du torse livide de Joshua me réjouissait toujours, excitait mon imagination jusqu'à ce que je parvienne à le rapatrier dans notre lit trempé de sueur à demi sèche. Je m'habillai patiemment en prêtant l'oreille à leur conversation doucement rythmée, de leurs voix trop basses pour mes oreilles. Alors que je vérifiai mes affaires, je me demandai comment les choses se dérouleraient, si Joshua finirait une nuit par me faire partager son sang, bien que cela n'ait rien eu d'une urgence pour moi, ni d'une nécessité.

Je traversai l'appartement sans un mot. Nous n'étions pas une famille, et les allées et venues de chacun ne justifiaient aucun bonjour, aucune justification. Quand je passai la porte de l'appartement, je ne suis même pas certaine que leurs regards m'effleurèrent seulement, bien que Livio m'observât sûrement.

Alors que je marchai dans la rue, je ne pouvais m'empêcher de voir d'un œil orgueilleux tous les passants qui croisaient ma route. Certes je ne doutai pas un instant de la richesse de leurs vies, mais parmi eux, combien soupçonnaient seulement l'existence des buveurs de sang dont deux hantaient ma maison ?

Je trouvai sans mal la cabine téléphonique voulue, et y insérai pensivement quelques pièces tandis que des vignettes de prétendues masseuses à domicile essayaient de m'écarter de ma tâche. J'aurais pu envoyer l'une d'elle en punition chez mes deux amants : il n'était pas encore trop tard pour changer d'avis.

Je composai le numéro en m'efforçant de donner à ma voix le chevrottement voulu.

2

Une ambiance morne traînait dans l'appartement. Joshua et Livio passaient de longues minutes à se regarder dans le blanc des yeux avant de réagir à la dernière réplique de l'autre, se répétant souvent, sans jamais employer les mêmes mots, comme les gens obstinés en ont le secret.

« Elle m'appartient. Tu n'as rien à faire dans cet appartement, disait Joshua. Je ne comprends même pas pourquoi tu restes ici.

— Si je te la laissais, elle n'aurait pas une heure de vie devant elle, tu le sais aussi bien que moi.

— Elle m'appartient. J'ai le droit de décider ce que je fais d'elle.

— Elle t'appartient autant que tu appartiens à Anita », finissait toujours par répéter Livio.

Et le silence investissait les lieux pendant de longues minutes.

Il fallut la sonnerie métallique du vieux téléphone noir pour les tirer de leur échange. Ce n'était pas la première fois que cet antique objet se mettait en branle mais ils avaient l'habitude de laisser répondre Anissa, seule habilitée à prendre en main ses tuteurs légaux, définitivement les seuls interlocuteurs téléphoniques que cette maison avait connus. Une sonnerie en son absence tenait de l'inédit.

Livio jeta un regard surpris sur le téléphone, là où Joshua détournait la tête pour masquer un sourire.

« Tu veux répondre ? fit ce dernier.

— Oh. Nan, laissons tomber, répondit Livio en se reprenant.

— C'est petit-être Anissa. »

Joshua rajouta un clin d'œil à cette remarque.

« Tu crois ?

— Je ne sais pas, j'ai dit "peut-être".

— Bon, je vais répondre. »

Malgré la chaleur, le vent me glaçait le visage alors que je me ruais à la poursuite d'Anissa. Son appel impromptu m'avait fait perdre le contrôle de moi-même. Je n'eus pas le temps d'être surpris quand elle me dit être à proximité de Tower Bridge, pourtant bien éloigné de son appartement – l'hypothèse du taxi pouvait l'emmener n'importe où. Par-dessus tout, c'est le tremblement chétif de sa voix qui m'avait fait craindre le pire. J'avais

toujours présumé que notre ménage à trois n'était pas bon pour elle, sans oser envisager une quelconque métamorphose. J'imagine qu'au fond, je m'étais fait à ce régime, qu'il m'ait plu ou non, mais sans jamais imaginer qu'Anissa, figure de proue de notre petite troupe, pouvait en pâtir.

Je sautai de toit en toit à une vitesse improbable, faisant souffrir mes articulations du rythme que je leur imposai. Et dans le flou qui m'entourait, j'eus le temps d'apercevoir mes noirs compagnons de route sortir de leur cachette éthérée pour me rejoindre. Dans le crissement du vent, j'entendis même leurs voix, et – je crus au départ que mes oreilles me trompaient – leurs rires. Je franchis la Tamise d'un bond impossible et me ruai sur Tower Bridge.

La porte se referma lourdement. Une fois l'importun parti, Joshua se dirigea vers la salle de bain. Son image se reflétait dans le miroir avec une netteté à laquelle il ne s'était pas attendu. C'était un visage noble et droit qui n'avait plus rien à voir avec la mollesse de ses traits d'antan. Autour du lavabo ne trônaient que des affaires d'Anissa : mascaras, vernis, fards et autres noirs à lèvres. Elle était la seule à pénétrer cette pièce qu'elle avait convertie en temple à l'idole de la féminité.

Joshua se saisit du tube de noir et s'en peignit les lèvres. Il pouvait bien se faire beau pour ce qui s'annonçait comme la soirée du siècle. Il lui restait quelques secondes avant le retour d'Anissa, partie téléphoner au coin de la rue, et il tenta de se recoiffer, ne parvenant à obtenir qu'une plaque de cheveux sales, qu'il ébouriffa finalement d'un mouvement de tête. Le résultat était un parfait autoportrait moral.

Il n'aurait pas des heures avant le retour de son Jessy adoré, dont la présence avait finie par s'avérer indésirable. Il n'était nul besoin de raviver les fantômes du passé, et la mort de Jessy n'était pas un élément dont il pouvait douter. L'Autre était plus fort que lui, mais un bon couteau réglerait la différence en faveur de Joshua. Il réagissait vite, très vite, et c'était ce qui faisait sa force, il ne le savait que trop bien. Quand il alla trouver son ancien couteau sous l'oreiller dentelé, il ne put réprimer un accès de nostalgie bien justifié. Le grip du manche épousait parfaitement sa main, et le poids idéal transformait le couteau en un simple prolongement de son esprit.

Il me fallut aller et venir un long moment, une pellicule d'humidité amalgamée dans mes vêtements, pour réaliser que je ne trouvais pas Anissa.

Non seulement je ne la trouvais pas, mais mon esprit embrouillé ne parvenait plus à faire taire les rires devenus tonitruants de mes flammèches. J'eus beau m'exclamer, trépigner, tempêter, tout ce que je parvins à récolter fut une ribambelle de regards incrédules. Quand je tentai de hurler plus fort que ces rires – chose impossible : nos sons et les leurs n'appartenant pas à la même réalité – un bobby méfiant s'approcha de moi. Je manquai de lui faire éclater les tympans d'un hurlement inépuisable, ne parvenant qu'à le faire se boucher les oreilles. Il n'en fallut pas plus : je le saisis par le col, et le précipitai dans la Tamise, avant de disparaître dans la nuit.

La porte s'ouvrit de nouveau sur une Anissa mélancolique. Joshua s'empressa de dissimuler le couteau à l'arrière de son pantalon, là où il l'avait tant de fois couvé, et s'approcha princièrément de son Anita en enfilant son vieux pardessus.

« Tes affaires sont prêtes ? fit-il.

— Tout est là », répondit-elle en tirant un petit sac posé près de sa table de nuit.

Elle laissait le bruit de la circulation meubler la conversation, ce qui n'était pas bon signe, releva Joshua.

« On a pas beaucoup de temps avant qu'il revienne », précisa-t-il.

Anissa acquiesça et alla chercher son sac, tandis que Joshua refermait la porte derrière elle.

« Allez, mon amour... On s'éclipse », murmura-t-elle.

Elle tendit une main vers la poignée, mais Joshua la retint par les cheveux, tirant sa crinière soyeuse en arrière, et la forçant à tendre le cou. Anissa n'eut pas un gémissement, à peine cligna-t-elle des yeux. Tandis qu'il la mordait, il aurait voulu lui dire qu'elle était la seule à s'éclipser.

J'ai ouvert les yeux. Rien qu'un instant. Mes oreilles bourdonnaient de douleur, et de la pièce floue se détachait la silhouette pâle de Joshua. J'avais déjà beaucoup saigné par le passé – jamais autant – et la vue de lues fluides ne m'effrayait plus, contrairement à cet engourdissement qui me gagnait.

Le cerveau bouillonnant et le visage en sueur, Joshua tenta de se concentrer sur sa tâche. Sur sa langue, comme un soda acide sur une plaque chauffante, le sang d'Anita crépitait encore. Il ne disposait probablement

que de quelques minutes avant le retour de son chevalier servant, et Jessy était un hôte inopportun.

Bien que son corps inerte se soit tut depuis longtemps, il resserra le bâillon de la petite garce et commença à l'asperger d'essence. Bientôt la chaleur étouffante du brasier l'entourerait, calmant peut-être la fournaise qui tempêtait dans son crâne, mais pour le moment, la seule façon de restreindre son ardeur était la vive masturbation à laquelle il s'adonnait avec sa main trempée d'essence.

Le petit corps blanc sur lequel le sang se mêlait au carburant remuait lascivement sur la table où Joshua l'avait ligoté, et les paupières frémissantes se crispaient à chaque éclaboussure d'essence, ce qui finit par constituer un petit jeu fort distrayant.

Puis l'orgasme vint, un crachat intestinal tellement fort et soudain que Joshua en perdit l'équilibre en même temps que tout sens de l'humour. Sur le ventre de son amante, sa semence rougeâtre se mêla indissociablement à l'océan de sang. Il reprit immédiatement son sérieux, renfila son pantalon, et gratta l'allumette.

La petite flamme tournoya au bout de son bâton, tel un brasero affamé, décrivit une courbe paisible et réfléchie, et s'écrasa sur le nombril duveteux où l'attendait une mare de combustible. Les flammes se répandirent en une onde impatiente sur tout le corps virginal, enflammant les seins et les cuisses comme une armée terrassante. Les cris étouffés et déraisonnés se refirent entendre, répondant au murmure sensuel des flammes.

L'enfer prit place tout autour de Joshua en seulement quelques secondes, arrachant à son rêve toute immatérialité. Une lourde fumée noire emplît l'atmosphère, le plafond se couvrit de flammes ; son existence semblait enfin prendre un sens.

3

Je n'ai réalisé ce qui se passait que lorsque j'ai vu Joshua gratter l'allumette. Mais au moment de comprendre que l'odeur d'essence que j'avais sentie à mon réveil n'était pas due à une hallucination, et quand j'ai compris que l'amour de ma vie se retournait contre moi, une panique inqualifiable m'a envahie. Dire qu'il était trop tard à ce moment là, qu'il s'agissait du point de non-retour, est peut-être mon erreur. Peut-être ma rencontre avec Livio avait-elle signé mon arrêt de mort. J'ai hurlé cependant, à m'en briser la voix, je me suis tordue, j'ai tenté de me défaire de ce bâillon qui grinçait sous mes dents, espérant de tout cœur empêcher cette flammèche ridicule de tourner dans l'air inexorablement, priant intérieurement un dieu inconnu que jamais, comme elle le fit, elle ne s'écrase sur mon nombril, se répandant en une onde fulgurante à la surface de la flaque couvrant mon ventre plat ; j'ai hurlé encore et encore, suppliant en une seule syllabe ininterrompue que la vague de feu ne me recouvre pas toute entière, qu'elle ne se rue pas, comme elle l'a fait, jusqu'à mon visage en crépitant d'appétit.

La douleur n'a pas été immédiate. J'ai eu tout le loisir de voir les flammes grimper vers mes yeux, envahir la table et l'appartement tout entier, me prendre mon amant, et me prendre au dépourvu. Ma vue déjà floutée par l'essence m'a alors totalement effacé l'image d'un Joshua distant, la face barrée d'un rictus de plaisir, quand les flammes ont envahi mon visage. Ma chevelure imbibée de combustible s'est enflammée à son tour, plongeant mon cerveau dans l'ébullition générale de mes fluides. C'est à peu près à ce moment que mes nerfs se sont tendus comme des câbles chauffés à blanc, menaçant de claquer si l'enfer persistait. J'ai compris la réalité de la douleur d'un seul coup – totale, implacable et uniforme. Chaque parcelle de mon épiderme fondait sous la chaleur accablante des flammes, inévitables et pénétrantes. L'odeur de chair brûlée ne s'est faite sentir qu'un instant, avant que les flammes exaltées ne pénétrèrent les muqueuses de mon sexe, de ma gorge, mais surtout de mes canaux nasaux. Ma chair, incapable de transpirer sous le frottis incessant des flammes, s'est couverte de cloques sombres, qui ont finalement éclaté, répandant sur mon corps les fluides dont elles étaient gonflées, aussitôt évaporés. Le bâillon a fini par lâcher, mais je n'avais plus un souffle pour hurler, car mes poumons

inondés de braises et de fumée se calcinaient déjà. J'eus le temps de comprendre que mes cornées se consumaient avant de ne perdre complètement la vue, laissant la place au crépitement de mes cheveux. J'ai eu beau me débattre, les cordes n'ont jamais lâché, mais mes gesticulations épuisées sont cependant parvenues à me faire perdre conscience. La dernière vision que j'eus de mon corps, à jamais imprimée sur ma rétine, était un océan de chair brune, rouge et noire.

Les flammes transformaient de fond en comble la décoration, moulant dans une esquisse les murs au plafond. Dans cet aperçu de l'enfer, Joshua se tenait droit, dressé torse nu au milieu des flammes, il observait le corps noir se corner sous ses yeux, perdant un à un tous les attraits de sa féminité. À ses pieds, son manteau menaçait de s'enflammer. Il se pencha pour le ramasser et commençait à l'enfiler quand la porte de l'appartement vola en éclats. Dans l'entrebâillement se tenait Jessy, dont le regard couvrait une rage glaciale. Tous les muscles de son corps bandés, il prenait l'allure surnaturelle d'un fauve bipède. Il scruta la pièce en une fraction de seconde, découvrant immédiatement Joshua qui arborait un sourire de victoire en renfilant sa veste. Et à côté de lui le petit corps inerte et noir. Jessy traversa la pièce en hurlant, bondissant trop vite pour être visible, et saisit Joshua à la gorge, le soulevant de terre en une fraction de seconde. Il serrait si fort que ses ongles perçaient la chair noueuse du cou de Joshua, et quand ses phalanges blanchirent à force de serrer, il expulsa son colis par la fenêtre. Joshua voltigea sur plusieurs mètres, traversant la verrière trop vite pour le comprendre, entamant une chute de six étages vers la circulation, dans un déluge de bris de verre et de lumière de lampadaires. Il atterrit d'abord sur le toit d'un bus à deux étages, avant que son élan ne l'emporte vers un taxi qui fit une embardée quand il en percuta le toit, perdant son manteau en partie enflammé.

Dans son enfer, Livio tenta d'arracher les liens d'Anissa à mains nues, ne parvenant pour la libérer, qu'à briser la table à laquelle sa chair fondue la liait. Il se saisit du corps encore enflammé et traversa la pièce jusqu'à la fenêtre fracassée. Ses vêtements prenaient feu dans sa lenteur, et sa peau d'albâtre rougissait et se boursouflait sous la température, par endroits seulement. Bientôt la chaleur fit crépiter ses cheveux, mais il avançait froidement à travers l'incendie, se moquant éperdument de la douleur, le

visage baigné de larmes d'un rouge sanguin, seul fluide parcourant encore son vieux corps.

L'air brûlant de la nuit lui parut glaciale quand il se présenta à la fenêtre, sous le regard incrédule des badauds. Un vent doux soufflait, peignant les flammes du cadavre décharné, agitant ce qu'il restait de ses cheveux à lui ; un camion de pompier et une ambulance avaient fait le chemin. Tout le petit ménage débarquait à peine, disciplinant la foule et installant leur matériel. On déploya une bâche sous la fenêtre, on lui dit de sauter, mais il n'avait pas besoin de cette bâche. Pas pour lui. L'heure était aux au-revoirs. Il se cambra légèrement, tendit la gueule vers la lune comme le font les loups, et laissa son corps libérer le hurlement si longtemps contenu. Ce fut un cri rauque, puissant, amer, qui assourdit la rue, retentit jusqu'à Whitechapel. Et quand ses poumons furent aussi brûlants que l'océan de flammes derrière lui, et aussi vides que son esprit, il déposa un court baiser sur les lèvres calcinées du cadavre, et le laissa choir.

Plus bas, des brancardiers entouraient le corps de Joshua, qui se languissait de douleur. Un infirmier se pencha sur lui et tenta de l'ausculter, quand Joshua se releva avec une facilité qui les surprit tous. Ils tentèrent de le contrôler, de l'allonger sur le brancard, mais ne parvinrent qu'à l'énervier. Il les repoussa avec violence, capable seulement d'émettre d'animaux rugissements. En haut, encadré dans sa fenêtre sur les bords de laquelle il s'appuyait maintenant, noir sur fond orangé, le visage ratissé de larmes sanglantes, Jessy le transperçait du regard. Un dernier brancardier tenta d'amadouer Joshua mais ne parvint qu'à recevoir un coup machinal, avant qu'il ne s'élance.

Ses pas s'enfoncèrent violemment dans le sol dans une accélération démentielle. Il prit appui sur le capot d'une voiture et décolla en direction de la fenêtre, au moment même, Jessy se propulsait de ses quatre membres vers leur collision inévitable. Ils écopèrent respectivement du coude et du genou de l'autre, ne parvenant qu'à se repousser en plein air pour rejoindre le sol, trois étages plus bas. La chute ne blessa pas leurs corps, que seule la rage animait. Ils avaient à peine rejoint la route qu'ils s'élançaient de nouveau l'un vers l'autre, se saisissant comme deux amants sadiques, et plantant leurs crocs dans la gorge de l'autre, roulant sur le sol en hurlant comme des monstres. Aux yeux de tout le monde, c'était ce qu'ils étaient devenus.

Leur étreinte se disloqua, inondant le sol de flaques d'un rouge presque luisant. Livio précipita un poing dur comme la roche sur le visage osseux de Joshua, brisant quelque chose, quelque part, tandis qu'il sentait la serre de Joshua lui empoigner les cheveux, et tirer de toutes ses forces, lui arrachant un grand pan de sa chevelure, laissant son crâne à vif. Leur échange de regards ne dura qu'un instant, avant que Joshua ne jette à terre son trophée, et la rixe reprit. Ils frappèrent des poings, des pieds, des coudes, du front, des genoux, mordant et broyant aussi souvent qu'ils le pouvaient, détruisant tout sur leur passage, réduisant les voitures à de tristes épaves, ignorant les sirènes de police qui pointaient à l'horizon.

Livio finit par saisir Joshua à la tête et à en frapper plusieurs fois le sol, annihilant une moitié de son visage. Profitant de son étourdissement, il le saisit à la gorge et le souleva de terre, à bout de bras. Il serrait trop fort pour que l'autre puisse respirer, mais pas encore assez pour lui briser la nuque, ce qui réduirait son corps à l'état de torchon. Les yeux de Joshua s'entrouvrirent lentement, pivotant vers le visage divinement effrayant de son assassin. En crispant ses traits, il aurait voulu lui sourire, ne parvenant en vérité qu'à montrer les dents, au moment où il tira son couteau de sa ceinture, et le planta dans la joue de Jessy, écartant deux molaires pour se frayer un passage jusqu'à son palais, dans lequel il s'enfonça.

Livio ne brailla pas, mais ses traits se déformèrent sans qu'il ne pût ouvrir la bouche. Il laissa doucement Joshua retomber sur l'asphalte, reculant d'un pas pour essayer de retirer le couteau. Il en saisit le manche, attendant un instant avant de l'extirper de sa mâchoire d'un mouvement sec. La lame couverte de sang rejoignit le sol en cliquetant, attirant le regard de Joshua tandis qu'il se relevait. Livio rouvrit lentement la bouche, laissant le sang couler par les deux interstices, tourna la tête vers Joshua, le regard épuisé. Joshua lui, semblait encore dynamique – la jeunesse et ses qualités. Ils se ruèrent l'un vers l'autre au même signal tacite, Livio toutes griffes dehors, Joshua roulant sous lui pour l'éviter, et se saisissant du couteau, le brandissant de nouveau avec toute la fierté qu'un visage à demi broyé lui permettait d'afficher.

Livio lui sourit aussi bien qu'il le put, se redressant de toute sa longueur et écartant les bras dans un signe de reddition symbolique. Joshua se précipita vers lui en hurlant comme un forcené, et plongea son couteau jusqu'à la garde, loin dans le cœur de Jessy. Celui-ci accueillit le coup avec un pas de recul, plongeant quant à lui un regard assuré dans celui de Joshua.

Leurs sourires ne tenaient plus de l'intention, à ce stade d'exaltation physique, mais quand Livio saisit placidement la main armée de Joshua, celui-ci cessa d'exhiber ses dents. Livio retira lentement l'arme de son organe, laissant le sang pulser par la plaie gigantesque, emprisonnant la main de Joshua dans la sienne, et la brandissant loin au dessus du sol, soulevant Joshua sur la pointe des pieds. Celui-ci cria et tempêta comme un beau diable, frappant de sa main gauche et des genoux, incapable d'ébranler Livio.

Alors celui-ci pivota sur lui-même, projetant Joshua par-dessus lui et l'écrasant, face contre terre, la main serrant toujours la sienne, souleva le bras armé du sol, et frappa du poing gauche, droit sur l'épaule. Il frappa si parfaitement, fort, vite, que les os de Joshua se disloquèrent, que sa chair se déchira, que ses tendons cédèrent, et que son bras, finalement, se démit du reste de son corps. Joshua hurla de toutes ses forces, assourdissant une fois de plus les environs, et les forces de police qui venaient de les entourer. Au bout de la main de Livio, son bras se tordait dans tous les sens comme une queue de lézard fraîchement tombée, mais Livio l'envoya simplement valser au loin.

Joshua se releva péniblement de son unique main, terrifié et souffrant pour son bras disparu. Il tâta la plaie en tournant sur lui-même, perdant doucement la vue, de même que l'équilibre, pour finalement s'effondrer sur le dos. Une armée de Bobbies braqua sur Livio les armes dont le siècle les a doté, et au moins autant d'infirmiers s'approchèrent de Joshua. Ils lui plantèrent des seringues et les vidèrent dans ses veines, ne parvenant qu'à le rendre encore plus fou. Il se releva d'un bond, égorgeant de ses crocs un des infirmiers pour s'en repaître tandis que les autres fuyaient. Les menaces fusèrent, puis les balles, perçant son corps à de multiples endroits, le forçant finalement à s'effondrer, une nouvelle fois languissant de douleur.

Le cercle de policiers se referma sur moi. Je réalisai alors le temps qu'ils avaient passé à nous intimer le calme, ne pouvant que profiter du spectacle en misant sur le gagnant. Après s'être occupés de leur collègue, des infirmiers exaltés de découvrir que Joshua n'était pas encore mort le placèrent sur un brancard.

Un grand froid m'avait envahi. Au dessus de moi, une lance à incendie vaporisait dans l'air de microscopiques billes d'eau, distrayants confettis donnant à ce concerto d'eau et de feu une allure de bal. On me passa les

menottes et me tira vers un fourgon. Je me laissai faire sans rien dire, épuisé, vide.

Le fourgon roula un moment à travers la ville. Je ne sais si on m'emmenait à l'hôpital, en prison, ou directement chez l'exorciste, mais je me levai finalement de mon banc de ferraille. Mes deux vigiles m'ordonnèrent de me rasseoir. Je me tournai vers eux sans sourire, et tirai sur mes menottes lentement, fermement, distordant le maillon central jusqu'à ce qu'il cède. Leurs regards incrédules ne me firent aucun effet, les canons braqués de leurs revolvers non plus, et je défonçai la porte qui me séparait de la liberté d'un simple coup de pied avant de disparaître dans la nuit.

Épilogue

Mes fées n'ont jamais cessé de rire depuis ce jour. La mort d'Anissa les a emplies d'une joie inconcevable, animant leurs feulements tout le jour et toute la nuit, m'empêchant même de trouver le sommeil auquel l'aurore me force pourtant. Ma souffrance, plus que tout autre chose, doit être la source de leur hilarité continue. Il m'aura fallu tous ces siècles pour comprendre leur rancune. Elles étaient celles qui me menaient vers mes amours, et l'instrument de leur perte. Leur omniprésence m'aveugle presque, et pour leur échapper je me terre là où elles n'osent me suivre.

Joshua aurait eu besoin d'aide.

Mais quand j'aperçus sa silhouette immobile dressée parmi les flammes, je sus que je ne le comprendrais jamais. Et quand je m'élançai pour l'en tirer, si ma conscience éclairée aurait peut-être voulu l'aider, mes tripes me hurlaient de le tuer de mes mains nues pour ce qu'il avait fait à la lumière de ma vie. Joshua était l'incarnation de quelque chose présent eu chaque être vivant, toujours refoulé d'instinct. Lui s'était simplement laissé submerger.

Mais je me donne le beau rôle. Probablement m'aurait-il rebuté comme ce fut le cas, et ce quelles que soient les circonstances. De nous deux, c'était moi le suceur de vie, celui qui avait besoin des autres, et prétendre le contraire n'est qu'une odieuse mascarade faisant de mon remords une pénitence. Car c'est tout ce qu'il me reste, le remords.

Je ne peux que me souvenir de mes soirées illuminées, et imaginer tout ce que je n'ai pas vu. Je ne peux qu'imaginer le poids satisfaisant du jerrican d'essence étirant ses tendons alors qu'il s'approchait de sa table de torture improvisée, et son ultime jouissance – car je n'étais pas là.

La justice humaine, inconsciemment sans doute, aura eu raison de Joshua. Après s'être fait transfuser les litres généreusement offerts, après s'être fait extraire le plomb des chairs, après s'être fait recoudre de partout, il aura vu l'aurore le saisir sur son lit d'hôpital, encore trop faible pour s'échapper – et les médecins n'auront rien compris. Soumettre un immortel à la loi des mortels est le pire châtiment qu'on peut lui réserver.

La police a depuis longtemps déserté Hollow Hill, et l'accès aux ruines de la maison de Joshua n'est plus barré par aucun cordon jaune. Personne

ne passe plus à proximité. Aucun entrepreneur n'est venu arranger le monceau de cendres qui me sert de caveau. Personne ne veut entendre parler de cet édifice délabré où je gis en silence.

J'ai laissé le corps brûlé d'Anissa trouver une sépulture décente, mais je n'ai jamais eu le courage d'aller me recueillir sur sa tombe. La police m'a dérobé le squelette d'Anita, mais il me reste ses cendres, et je m'y vautre toutes les nuits, inerte pendant des heures, ne me nourrissant plus, avant que l'aurore ne me pousse à regagner ma cave où plane toujours une odeur de mort.

L'appartement d'Anissa, en revanche, n'est pas resté inoccupé bien longtemps ; et je n'y ai plus ma place.

Et me voilà, une fois de plus, couché parmi les formes inquiétantes de ma maison en ruine, à attendre que le soleil émerge de la brume nocturne et menace de me réduire en cendres. Me voilà à attendre, incapable de dire si l'épuisement ou la faim auront raison de moi, ou si les heures me séparant de l'aurore suffiront à mon fol instinct de survie, peut-être incapable d'assumer ma propre destruction, pour retomber, comme à Naples un demi-siècle plus tôt, et comme tellement de fois par le passé, dans une graveleuse et confortable insanité.

Qu'en aurait-il été si Anita et Anissa s'étaient rencontrées ? Leur amitié eût-elle été concevable ? Les belles sosies se seraient-elles retournées contre moi dans une union qui a de quoi laisser rêveur ? Je ne le sais, ni ne le saurai jamais, mais cette seule idée ravive autant d'effroi que la mort de ma tendre et chère, ma toute belle Anissa.

Mes vêtements jaunissent, ma peau se recroqueville, mes prunelles se fanent. Je sens la vie quitter tout doucement ce corps, et avec elle toute énergie, toute capacité à ressasser ces événements. Une entropie fatidique m'affaisse dans mon tombeau qui ne demande qu'à s'écrouler

Parfois vient un moment, vers quatre heures du matin, où l'image d'Anissa m'apparaît, spectrale. Est-ce un tour de mes fées ou de mon esprit, je ne te sais, mais son teint trop pâle me désole là où sa présence devrait me reconforter, et quand je lui fais signe d'approcher, elle ne me voit pas – et je m'effondre de nouveau, trop épuisé pour souffrir.

Mes plaies ont cicatrisé. Je ne sais pas combien de temps je resterai conscient sans me nourrir, mais j'espère m'évanouir avant de devenir fou – et ne jamais me relever.

Les étoiles scintillent ce soir, à travers le plafond. La brume sur Hollow Hill semble avoir disparu. Mon esprit également irradie une netteté étrange.

Anita ne m'aimait pas.

Les étoiles ne brillent plus. Un bleu de velours a envahi le ciel, bordant le firmament et lui chantant berceuse. Alors que je me dresse parmi les décombres, silhouette maigre et vacillante, un rose sombre ternit l'horizon. Je chancelle jusqu'à la porte de la maison, et contemple le spectacle de l'aube. La bruine dissipée, on peut apercevoir Londres d'ici. Tel un océan de maisons, la ville s'étend jusqu'à la jointure de la terre et du ciel, et une fois de plus je me demande si j'aurai le courage de regarder le soleil se lever, si une fois de plus je m'enfermerai dans ma cave sépulcrale ou si, enfin, j'oserai affronter la lumière.

Un mot de l'auteur

Convertir *Du vent dans les veines* en livre numérique, une décennie après sa rédaction, est l'occasion d'un nouvel examen.

Quand on parle de « l'âge ingrat », de « l'âge bête », et de son affection pour les oiseaux de nuit, il est difficile de ne pas songer à cette franchise crépusculaire qui a connu un succès planétaire entre la rédaction de ce livre-ci, et cette publication au format électronique. D'une manière assez paradoxale, l'engouement du public pour la « *team Edward* » me rend fier d'avoir engendré des vampires aussi imparfaits. C'est qu'en effet l'idole, modèle exagéré des passions naïves, m'est tôt apparue comme révélatrice de l'aveuglement dans lequel le fanatique se berce. Joshua est bien ce ridicule *wannabe* dont l'idole est aussi creuse que lui.

À ce titre, *Du vent dans les veines* joue la carte de servir au lecteur un plat déguisé, sorte de vengeance de Tantale. À la trame éculée de voir un moins que rien accéder au club des privilégiés, j'ai substitué une dénonciation qui s'adresse au lecteur en l'interrogeant sur ses attentes. Que Joshua soit de plus en plus en méprisable, que Livio peu à peu prenne recul sur cette même démarche de s'affilier au monde de la nuit, là résidait bien mon travail sans qu'à l'époque je n'aie pleinement conscience de ce que cela impliquait.

Il est certain qu'à réécrire cette histoire aujourd'hui, je m'y prendrais différemment. Et de fait, tous mes écrits ressassent les mêmes thèmes. Le texte ici présent est donc diffusé pratiquement intact par rapport à sa première publication, parce que je ne vois guère d'intérêt à le reprendre entièrement. Comme on tourne le dos à sa naïveté, comme on s'empresse de renier ses paroles honteuses, et comme on travestit ses intentions passées, je brandis avec joie *Du vent dans les veines*. Son inégalité stylistique, ses protagonistes plus ou moins odieux, le caractère excessif des motifs convoqués, tout cela est la marque de ma véhémence, de mon intention entêtée à percer dans des milieux que je veux en même temps détruire, ou du moins bouleverser, c'est-à-dire altérer. J'observe autour de moi trop de gens créatifs retenir leurs créations, craintifs d'un jugement extérieur auquel ils préfèrent ne pas laisser la chance d'advenir plutôt que de subir les critiques de quiconque sinon eux-mêmes. Chez qui aspire à briller, le jugement intérieur est autrement plus sévère que celui extérieur. J'observe le talent se perdre dans la quête de reconnaissance, et des artistes

potentiels refuser de passer à l'acte, laissant la scène à d'autres, d'autant moins talentueux qu'ils n'ont aucune conscience de leur manque de talent.

Et cela me rend triste.

Gary Dejean

Postface

Enfants voraces

Un auteur en mutation prend ici son propre état pour sujet – courageux dessein auquel se joint la précocité de l’entreprise. Il faut reconnaître que peu d’auteurs en herbe traitent aussi pertinemment de leur condition, que la narration ici dépasse pour se placer en latence, suspendue entre focalisation interne et récit omniscient, comme figée entre objectivité glaciale et adhésion passionnelle au milieu dépeint ; ainsi subsiste-t-elle inexorablement indécise, torturée. Cette chronique d’une perdition adolescente nous précipite dans les temps et lieux changeants, instables, irréalistes des premiers massacres affectifs. Travaillée, retravaillée, cette écriture semble toutefois mue par un oppressant besoin de témoigner, qui la trouble. On y accompagne Chose dans l’anxieuse frénésie propre aux premiers romans enfantés sans pudeur, parce qu’il faut commencer, les « excrémentiels », pour le citer.

De jeunes adultes y entament une vie nouvelle, et l’auteur s’abstrait des putrides enjeux de l’âge ingrat. Auteur et narrateur rendent séant leur angoisse, rejettent en public ce qui fut leur penchant. Convoitise, débauche et trahison s’étalent jusqu’à écœurement et la conjuration se déroule à mesure que nous revisitons les turpitudes de l’adolescence ; nous sommes pris pour témoins, lecteurs. Spectateur d’un univers d’abjection, contraint de constater, notre regard sert de caution au grand déballage. Ici, chacun se masturbe sur les atrocités qu’il fait subir, voire sur son autodestruction. On découvrira d’ailleurs derrière chaque individu de petits ego ratatinés sous d’ostentatoires parures phalliques, prisées par les vampires.

Aussi les héros, ainsi immunisés, ne sont-ils jamais vraiment humiliés : personne n’échappe aux sévices, Anita elle même souffrira dès le début de la seconde partie, car sadisme et masochisme font loi. Dans cet univers saturé d’images frappantes et d’actes barbares, la vie trouve donc une place presque naturellement, dans la banalisation des épreuves traversées.

Dans ce vaste ragoût baigne l’adolescent moderne, qui n’est plus gai ni aussi fougueux que ses homologues passés ; à peine est-il encore naïf. Toujours ardents, certes, Joshua, Jessy et Anissa sont cependant bien loin de l’effusion joyeuse et candide qui semblait entraîner l’adolescent pré-moderne. Repliés sur eux-mêmes, ils semblent pourtant plus que jamais

soucieux des codes et règles sociaux, comme l'illustrent brillamment les toutes premières scènes de débauche festive. Joshua en effet n'est pas qu'un adolescent, c'est une figure réflexive de l'adolescence, un amas de reflets de lui-même, comme si l'esprit adolescent, à force de s'objectiver, se perdait en lui-même. Dès le premier chapitre, il se livre en effet à une critique de son propre groupe socioculturel. Ceci sans y être le moins du monde indifférent : il se laisse séduire tout en semblant presque savoir ce qui l'attend, proie trop facile et ingrate. Ce point explique peut-être le désamour d'Anita qui lui préférera Jessy. Quand une narration omnisciente ne décrit pas froidement le désarroi de Joshua, c'est lui même qui se charge de rabaisser son milieu.

À travers le titre même – « Du Vent dans les Veines » – une antithèse naïve nous indique l'ambiguïté de l'œuvre : du vide au plus profond, du rien dans l'essentiel. Le sang, sève humaine, symbole de puissance, est remplacé par du vent. On peut penser à une maladie, une erreur de fabrication, comme si la machine était viciée en profondeur par un manque quelconque, remplacé par du vent, et tournait presque à vide en tentant de donner le change. Mais le ton est donné par cet air qui fouette le visage, et qui censément courrait dans nos veines en lieu et place d'un liquide visqueux : ce manque sent presque la noisette. Derrière l'image légère d'une course folle, il s'agit de contradictions humaines, et peut-être d'un manque, inscrit en profondeur.

L'incertitude domine et se traduit par une dualité permanente, tant l'auteur se complaît à mêler le charme adolescent à l'écœurement qu'il inspire, en situant les faits dans leur contexte le plus pragmatique, d'ombre et de musc. L'effet brutal en découle : gêne et, pour qui s'identifie, attirance malsaine. En particulier, l'univers des vampires, fastueux et idéalisé s'avérera être un borborygme sans fond. On y retrouve l'idée d'une illusion, d'une imposture.

On sent l'auteur pétri de sentiments contradictoires, qu'il tente de conjurer en mettant en scène cet univers d'abjection peuplé d'êtres à la sublime écorce. Qu'il s'agisse des féminins appareils, des comportements impulsifs ou de la nature mythique des personnages, tout en eux tend à charmer ; leur futilité désespère. L'apparence pré-pubère des vampires tranche avec leur nature immortelle. Leur tempérament d'adolescents égocentriques également. Aussi sont-ils au cœur de la contradiction : créatures de légende, stoïques et fiers, ils s'évertuent ici à obtenir

l'admiration d'autrui, paradant au milieu d'adolescent gothiques, plus gothiques que les gothiques, plus adolescents que les adolescents. Centre de l'attention de Joshua, ils n'impressionnent pas pour autant le lecteur.

En outre, cette ambivalence caractéristique se manifeste en priorité au sein des rapports humains : Livio découvre en Anita « une amante qui le terrifie », ce qui constitua certainement la raison même de son attirance pour elle. En tous points, la figure féminine d'Anita, métaphore maternelle s'il en est, manipule et intrigue. Cette mère perverse, manipule ses « enfants » et use de leur regard pour se grandir elle même. De plus, les rapports fondés sur la rivalité entre sexes, âges et même nature physique, mortelle ou immortelle, respirent la cruauté typique de l'adolescence comme du vampirisme. Est-il en effet être plus vicieux que le vampire ? Censément insensible, et porteur, pourtant, d'un amour démesuré et exclusif à la mère – ou, dans le cas de vampires féminins, au père maternel qui donne naissance, comme mère, dans la douleur et le sang. Cette mère est d'ailleurs bien ambiguë. Comme une mère elle accouche, et porte à la fusion, mais son indépendance et son égoïsme la rendent inaccessible et ingrate. Sa puissance phallique en fait une sorte de femme fatale, autoritaire. Ce statut malsain et ingrat de la mère peut expliquer le manque dont nous parlions : une mère inhumaine ne peut transmettre que du vent en guise de sang. De fait, le vampirisme incarne plus un mal qu'autre chose : il détruira Joshua et sera renié par Livio.

Sur le plan formel, la banalité des dialogues et la longueur des descriptions physiques semblent refléter l'implication fantasmatique de l'auteur dans l'univers social et charnel qu'il nous expose. Chose joue à la poupée. Je tiens d'ailleurs de lui que la genèse de son travail consistait ou peu s'en faut en un déballage d'idéaux, qu'il a vite abjurés, en bon adolescent. Le récit, lui, abonde en descriptions sensorielles et portraits émotionnels, s'attache incessamment à donner chair aux protagonistes, et de ce fait s'attarde sur des détails quotidiens, circonstanciels, qui souvent brisent le rythme et saccadent la narration. Notons cependant que la formation cinématographique de l'auteur procure au récit une allure de film qui correspond parfaitement à la débauche de sensations qu'il transmet. D'ailleurs, nous verrons que cette omniprésence de l'image visuelle sous toutes ses formes – horreurs, splendeurs, hallucinations, et cette temporalité restreinte aux jeux relationnels reproduit l'atmosphère moderne qui éclaire

le destin des personnages. Nous serions donc malvenus de regretter les naïves envolées passionnelles qui fondent, l'objet fini, les vertus essentielles de cette fiction.

À travers les deux personnages principaux, Joshua et Livio, deux parcours se croisent : celui d'un adolescent s'évertuant à devenir adulte, et celui d'un vampire sur les traces de son passé, et donc au contraire en quête de son origine. Le passage à l'âge adulte, ici décrit sous son angle violent et destructeur, prend l'aspect d'un parfait roman initiatique. De même et plus étonnamment, la quête de Livio évolue selon les étapes classiques de l'initiation tribale : la découverte d'un monde nouveau, les épreuves traversées au sein de ce monde, aboutissant à la destruction de ce qu'il fut dans le passé, et à sa renaissance en un être différent. C'est donc à une double initiation que nous avons affaire : d'une part un enfant futile qui devient fou, de l'autre un monstre amnésique qui devient humain. Néanmoins, ces deux initiations présentent des différences notables, leur issue en particulier. Ce récit recouvre à la fois les caractéristiques de « l'initiation tribale (ou de puberté), qui permet le passage de l'enfance à l'âge adulte », celles de l'initiation magique, qui « fait abandonner la condition humaine normale pour accéder à la possession de pouvoirs surnaturels » (Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique, Laurent Déom,), et certains même des aspects de l'initiation religieuse, qui ouvre l'accès à des sociétés secrètes ou à des confréries fermées.

La première phrase, consacrée chez les primitifs à la purification du novice, sert à sa préparation : il est alors placé à l'écart des profanes. Or, le prologue de notre œuvre décrit, tantôt froidement, tantôt passionnément, la rencontre de Joshua avec la subculture gothique. Happé, sans enthousiasme manifeste pour ce système, il agit pourtant comme n'importe quel adolescent égaré et fasciné par la déviance. On notera son manque d'aisance en comparaison à son ami et guide Jessy, manifestement plus intégré dans le milieu. Dès le premier paragraphe, les deux amis sont à l'écart de la fête, puis se retrouvent à nouveau dans une chambre après l'évanouissement de Joshua, reclus et mis à distance, au beau milieu de la fête macabre qui bat son plein. Tout est là : le début d'une immersion, certes, mais aussi l'idée nette d'une séparation d'avec le monde pour Joshua

qu'on prépare à être initié. De même, on peut dire que dès l'instant où il remarque Anita que Jessy n'a pas vu, Joshua accède à un statut différent et se détache de ce dernier qu'il suivait précédemment. Le champ lexical de l'étrangeté accompagne le tableau du vampirisme, figure de l'au-delà aux « doigts arachnéens ».

Plusieurs situations rituelles jalonnent ce premier chapitre : les vêtements d'apparat, la foule dansante au parfum de narghilé, et surtout la scène de maquillage dans la salle de bain. Cette dernière est parfaitement analogue à l'aménagement du lieu sacré chez les primitifs : le novice est préparé par un être plus expérimenté, ici Jessy, à affronter les épreuves qui vont suivre. Notons qu'ici, le lieu sacré de cette préparation n'est autre que le temple de la mise en beauté, un lieu de la formation de l'image.

La coupure de Joshua, juste avant son premier contact charnel avec Anita, peut symboliser une première confrontation à un ailleurs. Puis, l'évanouissement au contact de la figure de l'inconnu, en la personne de la mystérieuse Anita, qui n'est alors encore qu'une ombre, marque le début de la mise à l'épreuve. C'est ainsi qu'à la fin du prologue, est décrite « l'atmosphère devenue étrangère de la salle », Joshua qui « a depuis longtemps perdu toute notion du temps », et parcourt des « rues désertes ». Des symboles d'ascension s'ajoutent à ceux de la séparation : Joshua, par exemple, monte sur la colline après avoir quitté la fête.

S'ensuit le bouleversement radical, nécessaire à la mutation ontologique du novice. Ce second temps est celui de la mort initiatique, qui achève une série d'épreuves subies par le néophyte au cours de son voyage symbolique dans l'au-delà. Il s'agit ici de la découverte d'un monde alternatif et supérieur par le novice encore inadapté, monde que Joshua ne va cesser de subir. De fait, sa perte de connaissance s'inscrit dans la tradition symbolique de la transition, de même que les sensations proprioceptives étranges qu'il éprouve régulièrement. Le fait qu'il ne fasse que suivre passivement Jessy et Anita dans leurs aventures, ainsi que l'inaccessibilité d'Anita constituent les premières épreuves. Celle qu'il désire va l'humilier à maintes reprises : elle le rejette d'abord au profit de Jessy, l'ignore platement et le manipule. Se développe également une rivalité avec Jessy, qui s'achèvera par un combat, à la suite duquel Joshua semblera renforcé.

La traversée du monde de la mort est souvent représentée comme un engloutissement par le monstre, ou dans la Terre-Mère, comme une descente aux enfers. Joshua se fait mordre par Anita, pénètre dans des demeures inquiétantes, visite plusieurs caves et en habite même une. Les nombreuses morsures et les avalements de sang auxquels procèdent les vampires rejoignent ces symboles d'engloutissement : c'est en ingérant à son tour le sang de Jessy que Joshua commence à renaître, bien que cette renaissance soit toute relative. En effet, ce dernier atteint le comble du ridicule quand, se croyant vampire, il pense être devenu un homme nouveau et s'évertue à se comporter comme tel, en vain. Tout était pourtant réuni : il tue la figure symbolique du père – son rival et ancien mentor –, l'ingère et récupère son couteau pour s'appropriier son statut et sa compagne. Mais ces mises en scène semblent ne rien y faire, comme si Joshua ne méritait pas d'élévation, ce qui sort du cadre de l'initiation classique. Les épreuves de Joshua se poursuivent donc plus qu'à l'ordinaire et entachent sa renaissance même.

La troisième et dernière étape du scénario initiatique consiste en la renaissance de l'émule qui devient alors un être nouveau, initié. L'idée de progrès y est donc centrale, ainsi que celle de la répétition cyclique, puisque les cérémonies initiatiques sont des liturgies, des répétitions du drame temporel et sacré, du Temps maîtrisé par le rythme de la répétition. Or, la seconde renaissance de Joshua reste définitivement entachée par l'échec de la première, et le vampire qu'il est devenu semble encore plus vain que l'humain qu'il était et que les autres vampires environnants. Après ses tentatives infructueuses pour se faire passer pour un vampire, l'échec patent de ses actes exagérément virils, même comparés à sa léthargie d'avant, poussent à se demander s'il a même seulement changé de statut, malgré son sang neuf. En outre il rencontre Livio, vampire centenaire et assagi qui ne l'aime pas et le lui fait sentir. Son image souffre de la comparaison. L'échec de son initiation est d'autant plus flagrant. Son initiation à tout d'un canular. Cependant, on ne peut nier qu'il ait changé : il a tué son rival, de suiveur apathique il est passé au rang d'agresseur, et on nous signale même qu'il se réveille avec d'énormes érections. Mais ce changement fait peine à voir, et Joshua ne dégage en rien la fascination ou le mystère que les vampires lui inspiraient autrefois.

Quant à l'aspect cyclique de toute initiation, il se manifeste sur trois plans. D'abord, au sein de la vie de Joshua lui même qui semble être revenu à son point de départ. Deuxièmement, à travers le duo qu'il forme avec Livio, qui opère le cheminement inverse de retour à l'humanité. Enfin et plus généralement à travers les nombreux doubles que sont Anissa et Anita, Joshua et Jessy, les recouvrements temporels et les redondances au sein de la vie de Livio.

De son côté, Livio ne subit pas de préparation, mais traverse nettement les mêmes stades : il découvre un univers étranger incarné par Anissa, douce, saine et humaine, inverse d'Anita, et s'évanouit au contact de son parfum. Puis il traverse également une série d'épreuves, en particulier face aux prétendants d'Anissa, qu'il voit moins souvent et qui mène une vie de plus en plus décadente. Comme Joshua, il se battra, et vaincra. Au troisième chapitre de la deuxième partie, Livio pense à être immolé au soleil et réfléchit beaucoup à sa propre condition vampirique, son immortalité l'encourageant « à stagner dans sa jeunesse quasi éternelle ». Il se dit même « médusé par l'énormité de tout ce qui se déroulait sans [qu'il ait] sur les événements une quelconque emprise ».

Cependant, son tempérament contraste avec celui de Joshua : loin d'être passif, Livio a un but précis vers lequel il est tourné tout entier, et entraîne souvent Anissa derrière lui comme Anita le fait avec Joshua. Livio suit peut-être un chemin initiatique, mais il est aussi mentor d'Anissa, qu'il élève à sa manière. Enfin et surtout, Livio est le seul personnage à survivre, et l'épilogue implique même nécessairement un changement de statut ontologique : en affrontant le soleil, il se prépare à mourir, ou d'une quelconque façon, à n'être plus vampire.

Ce dernier étant beaucoup plus vieux que Joshua, on peut supposer qu'il a déjà traversé des étapes similaires à celles de Joshua à son âge, lorsqu'il est devenu lui-même vampire, et qu'il prolonge cette évolution par une autre, plus fructueuse. Joshua commence par critiquer les *fashion victims*, mais se damnera pour le vampire qui en est une. Sans en prendre conscience, il suivra ceux la même qu'il a méprisé. Livio constate la vacuité de l'univers qui est le sien et part en quête d'un passé tumultueux et magique.

Ces deux cheminements inverses prennent donc une apparence symétrique : à l'émancipation de Joshua, décrite sous son angle violent et destructeur, répond la quête de Livio, plus ambiguë. De fait, l'épreuve des deux hommes débute par un émoi – pour deux femmes analogues, se développe auprès de leur amantes – et rivaux – respectifs : Jessy, le père d'Anissa et ses amants toxicomanes, et s'achève par une série de meurtres, pour aboutir au changement de nature des deux héros : Joshua est devenu vampire et en meurt, et Livio, devenu plus humain, « affronte la lumière ». Nous serions donc face à un rite sans fin, aux rituels démultipliés, et dont différentes protagonistes prennent même le relais.

Aussi s'agit-il ici d'un temps cyclique, réparti entre les vies de Joshua et Livio qui se répondent et finissent par s'interpénétrer. Cette initiation élargie semble ainsi ne devoir épargner personne. Différents aspects d'un homme, multiple, indéterminé, dépersonnalisé traversent le rituel : Jessy, Joshua, Livio, ou Anteo peut-être ? La filiation évidente entre Livio et Joshua, opposés en certains points mais tous deux égarés, exemplifie cet être pluriel, ballotté par la vie et tentant de prendre en main son existence. Dans sa présentation du roman, Jean Chose écrit : « À travers la métaphore du vampirisme, j'y présente plusieurs adolescents en quête d'eux même, dans un vingt-et-unième naissant où drogues, sexe et rock 'n roll paraissent trop souvent une fin en soi. » Car c'est la société toute entière qui semble ici figée dans l'adolescence : les rares représentants de l'âge adulte sont aussi perdu que les adolescents et leur décadence en est d'autant plus frappante, en particulier chez la mère de Joshua, ectoplasme drogué aux neuroleptiques.

Ainsi, le comportement reproductif de Joshua, qui adhère aveuglement à des valeurs portées par d'autres, l'aliène et le noie dans la masse. On assiste à l'échec de ses futiles tentatives d'intégration et de son attirance malsaine pour l'image vampirique, idéale et irréaliste. À l'inverse, Livio crée ses valeurs propres et effectue une critique de la société vampirique, qu'il juge futile et veule. Il est le seul à se frayer un chemin original, dans cette société postmoderne. L'errance échevelée de Joshua dans un univers dénué de repères sociaux, d'autorité parentale et judiciaire, s'achève par un renoncement à son individualité et son honneur. N'ayant pas su se créer ses propres repères, il sombre dans la reproductivité. L'adolescent finit par

adhérer aux valeurs nihilistes, au culte de l'amusement et de la beauté physique typiques de la postmodernité.

Particulièrement étudiée par Jean-François Lyotard, la postmodernité s'explique principalement par la fragmentation institutionnelle, les diverses institutions sociales devenant de plus en plus abstraites et désincarnées. Les prémodernes se reposaient sur la tradition, les modernes sur l'avenir, mais les postmodernes ont les pieds dans le vide. Le passé, où les autorités ont failli dans leur tâche, tandis que l'avenir incertain ne réserve plus autant de promesses, vu l'évolution exponentielle de l'œuvre humaine. Les individus se réfugient donc dans le groupe, créant un néo-tribalisme postmoderne reposant sur le, toujours et à nouveau, besoin de solidarité et de protection caractérisant tout ensemble social. Dans les jungles de pierre que sont les mégapoles contemporaines, la tribu joue le rôle qui était le sien dans la jungle *stricto sensu* : le groupe social devient le premier facteur d'identité, jusqu'à l'aveuglement. L'identité individuelle se fragilise. Les identifications multiples, par contre, se multiplient. Les grands rassemblements musicaux, sportifs, consommatoires en font foi. Dans chacun de ces cas il s'agit de se perdre dans l'autre. Tout un chacun n'existe que dans et par le regard de l'autre. En un mot, ce n'est plus l'autonomie qui prévaut, mais bien l'hétéronomie : je suis plus ma propre loi, ma loi c'est l'autre. Peut-être est-ce là le changement paradigmatique le plus important. Enfin, l'image en général acquiert un rôle central dans la constitution du sujet et dans celle de la société. Image publicitaire, image télévisuelle, image virtuelle. Rien n'est indemne. "Image de marque" intellectuelle, politique, industrielle, etc., tout et toutes choses doivent se donner à voir, se mettre en spectacle. Notons que la toxicomanie juvénile est souvent analysée par les sociologues comme une conséquence compensatoire de la perte des repères institutionnels, spirituels en particulier, et la disparition des rites qui s'y rattachent.

Le manque de repères de l'adolescent qu'est Joshua, les recouvrements temporels du récit, l'absence de pouvoir exécutif et judiciaire reflètent l'éclatement institutionnel et idéologique des sociétés modernes, entre autres à travers le déclin de la religiosité. C'est ainsi que le rite initiatique prend des allures de farce sans fondement ni visée morale, ou l'émule se déguise pour « jouer au grand », inconscient de la portée de ses actes. L'univers que Joshua vise est impropre à l'extraire de l'adolescence et l'y

contraint même, comme le dit Livio lui-même. Joshua porte son pardessus noir en été parce que ses reflets sang sont beaux et se trouve irrésistible avec son bouquin et ses lunettes de soleil. À partir de sa rencontre avec Anita, toutes ses forces vont être vouées à son ascension sociale, qu'il tente d'accomplir dans un mimétisme maladroit et hypocrite. Sa métamorphose n'a aucune profondeur et ne découle d'aucune conviction : tout n'est qu'image et faux semblant. Même les âmes errantes des vampires y vont de « leur rire mesquin et faussement retenu ».

Ainsi, la perte de repères idéologiques expliquerait l'incomplétude de l'évolution identitaire, qui se reflète jusque dans la structure des romans initiatiques modernes. En effet, Laurent Déom souligne, dans *Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique*, que « l'aspect religieux, fondamental dans les sociétés traditionnelles, ne correspond pas à la réalité du monde contemporain, à laquelle la littérature initiatique s'adapte pour se centrer sur la vie imaginaire, les changements naturels et les épreuves réelles rencontrées par l'homme moderne au cours de sa vie ». Ceci constitue une différence de taille par rapport aux sociétés traditionnelles : « dans le cas de l'homme moderne, l'“initiation” n'exerce plus de fonction ontologique, puisqu'il ne s'agit plus d'une expérience religieuse pleinement et consciemment assumée ; elle n'engage plus le changement radical du mode d'être du candidat, ni son salut ». Quittant la sphère du sacré, l'initiation moderne se cantonne alors à l'existence profane, mais il demeure tout de même en elle la finalité d'un changement profond de l'individu. Ainsi, l'initiation de Joshua correspondrait bien à l'initiation moderne, qui n'entraîne pas de changement ontologique. Au contraire, si Livio affronte le soleil, il changera nécessairement de statut ontologique. La volonté qui le portera jusqu'à agir contre sa condition vampirique constitue une alternative à l'aliénation post moderne. De plus, en rejetant Anita, que Joshua n'a cessé de poursuivre et d'imiter, Livio affirme sa liberté et son individualité, et surmonte le désir désespéré d'exister à travers le regard d'autrui.

Le rôle essentiel de l'apprentissage, la mise en scène de figures stéréotypées et l'univers fantastique font de ce roman une sorte de conte, et lui confèrent une portée morale.

De fait, l'accent est mis sur un aspect original de cet univers postmoderne : son caractère infantile et infantilisant. La stagnation de

Joshua et d'Anita dans l'adolescence est la conséquence de leur fragilité identitaire et de leur errance morale. Leur dépendance à des valeurs désignées les empêche de se bâtir une identité stable d'adulte. Chacun dépend des attitudes d'autrui, qui elles mêmes sont instables car fondées sur une cacophonie de modes, sans ligne directrice. Ainsi, la société adolescence sait rejeter l'idéologie, mais reste incapable de recréer de nouvelles formes théoriques. Il semble que le sujet ne puisse se détacher de ce système morbide qu'en entreprenant une critique réflexive, le menant vers les origines de son état et lui permettant même de rejouer les étapes qui l'y menèrent, en les déliant. Ainsi, Livio revit les phases de son aliénation dans l'univers vampirique en partant à la recherche de son amour et mère, et par là-même des causes de sa condition. Il les défait une par une, redécouvrant les plaisirs humains avec Anissa, en se détournant de celle qu'il avait aimé, puis cessant tout bonnement d'être vampire.

Julie Mangematin

© Gary Dejean 2014, tous droits réservés

Illustration de couverture : Jonathan Budenz